


Library
of the
University of Wisconsin



LETTRES D'AUGUSTE COMTE

A DIVERS

LETTRES

D'AUGUSTE COMTE

A DIVERS

Publiées par ses Exécuteurs Testamentaires

1850 - 1857

TOME I. — DEUXIÈME PARTIE

PARIS

FONDS TYPOGRAPHIQUE

de l'Exécution Testamentaire d'Auguste Comte

41, RUE DAUPHINE, 41

—

1904

Cent seizième année de la Grande Crise

LETTRES D'AUGUSTE COMTE

DIX-SEPT LETTRES
A MONSIEUR DE MONTÈGRE

PREMIÈRE LETTRE

Monsieur et cher Confrère,

Voici ma circulaire philosophique sur la fondation de la *Société positiviste*, dont vous êtes Membre. Notre séance initiale aura lieu après-demain soir, Dimanche 12 mars, chez moi, de sept heures précises à dix heures.

Votre dévoué,

Auguste Comte.

Vendredi matin, 10 mars 1848.

temporel. Tel est le double aspect, sous lequel nous devons sentir familièrement et présenter ouvertement notre destination caractéristique.

Dans la séance de ce soir, je donnerai à nos confrères communication de votre intéressante lettre, afin de leur expliquer nettement votre absence temporaire. Respectant votre juste désir, de n'être point ainsi privé de votre collaboration à la commission sur la liberté d'enseignement, j'y adjoindrai un quatrième membre qui, sans nous ôter votre prochain concours, vous permettra de prolonger votre séjour au pays natal.

Fraternité.

Auguste COMTE.

QUATRIÈME LETTRE

Monsieur et cher Confrère,

D'après vos réflexions spéciales sur votre heureuse annonce de conversions féminines, je crois que cet important sujet mérite d'être actuellement suivi par nous avec une sollicitude active et continue. Ce nouveau pas me semble maintenant mûr pour le positivisme. Il constituera, j'espère, le principal résultat de mon récent *discours*. Puissiez vous être le digne organe de sa première réalisation.

Les libres réunions positivistes comportent trois modes naturels : le temple ou école, le club et le salon, respectivement présidés par les philosophes, les prolétaires et les femmes, Jusqu'ici, notre société présente à la fois ces

trois caractères, que l'état normal doit développer chacun à part. Nous y tendrons directement, aussitôt que nous pourrons avoir un local public, où se feront séparément les cours et les discussions hebdomadaires. Mais, dès aujourd'hui, nous pourrions ébaucher le salon, si, parmi nos adeptes, se trouvaient des femmes, qui en constituent l'élément essentiel. Le mieux serait sans doute, qu'une dame pût réunir dignement chez elle quelques positivistes choisis, pour une cordiale soirée hebdomadaire, où tout se traiterait sans prétention, suivant le vrai type français. Néanmoins, ce salon normal a peut-être besoin d'être préparé, pendant quelque temps, par des réunions moins nettes, où les deux sexes continueraient pourtant à se mêler, sans que le sexe aimant y obtienne encore sa juste prépondérance morale sur le sexe pensant et agissant. J'ai pensé à cette transition, en instituant nos petites réunions familières du Dimanche soir. Rien n'empêcherait, en effet, des dames convenablement accompagnées d'y figurer habituellement, tandis qu'elles ne sauraient participer au club, si ce n'est comme spectatrices, quand il sera public. Nos soirées du Dimanche prendaient ainsi le vrai caractère qui leur convient, en se distinguant mieux de celles du Mercredi, d'où la libre causerie serait alors plus spécialement écartée. Une seule dame ne pourrait guère accomplir assez cette salutaire transformation : elle serait alors trop dominée par les assistants masculins, ou gênée par leur attention trop concentrée. Mais deux ou trois dames permettraient déjà de réaliser cette modification, qui pourrait devenir fort utile au progrès général du positivisme. Si les cas que vous avez heureusement rencontrés et préparés remplissent de telles conditions, je m'en estimerais très heureux, et vous me trouverez toujours disposé à seconder en ce sens votre zèle judicieux.

Tout à vous.

Auguste Comte.

Jeudi, 24 août 1848.

CINQUIÈME LETTRE

A Monsieur le Docteur de Montègre.

Paris, le Mardi 3 octobre 1848.

Mon cher Confrère,

Votre bonne lettre m'a fait hier un double plaisir, soit en elle-même, soit en me procurant l'aimable visite de Madame Guichard, dont la valeur morale et mentale m'a paru encore supérieure à ce que j'attendais, d'après votre appréciation. Je serais heureux que notre petite soirée de Dimanche pût un jour s'enrichir convenablement d'une telle acquisition. Veuillez lui témoigner combien j'ai été satisfait de cette entrevue et quel prix j'attache à cultiver dignement une pareille relation. J'apprécie de plus en plus l'importance morale des contacts féminins, surtout comme directement propres à perfectionner mon office philosophique. Le type exceptionnel que j'ai eu le bonheur de rencontrer, n'a fait que mieux développer ma tendance naturelle à subir noblement cette influence habituelle.

Dans notre séance positiviste de demain, je m'empresserai de satisfaire à votre juste désir de vous rappeler à nos confrères, qui regardent votre absence comme trop prolongée. Je ne peux leur mieux donner de vos nouvelles, qu'en leur lisant intégralement votre intéressante lettre, qui tend d'ailleurs à présenter un si heureux exemple de la manière d'utiliser, par un zèle judicieux, toutes les occasions de propager sagement la nouvelle doctrine universelle. Nul ne sent davantage que vous les immenses ressources qu'offre à ce prosélytisme le carac-

tère directement moral, qui commence maintenant à constituer la physionomie d'un système, assujetti d'abord à surgir par l'esprit, mais destiné désormais à prévaloir surtout par le cœur.

La majeure partie de nos séances de Septembre a eu pour objet une question capitale, spontanément propre à manifester et à développer une telle propriété décisive. J'ai introduit le problème général du mode de propagation du positivisme chez les Occidentaux, restés catholiques, et surtout en Espagne. Vous savez que ce travail est indiqué dans mon *Discours*, comme réservé à l'éminente collègue qui ne vit plus que dans mon éternel souvenir. Ainsi, vous vous rappelez que la solution consiste à faire surtout valoir les propriétés morales du positivisme, en le plaçant en concurrence directe avec le catholicisme pour tous les besoins du cœur, sans insister sur l'antagonisme intellectuel, autrement que comme amené par la destination affective. On se propose alors de faire immédiatement monter du catholicisme au positivisme, en enjambant non seulement le protestantisme, mais aussi le déisme, en un mot toute la transition négative. La possibilité de cette élimination totale de la phase métaphysique, chez les populations restées encore étrangères à la révolution finale, résulte d'un semblable enjambement partiel accompli en France au siècle dernier, où Voltaire nous fit passer du catholicisme au déisme, sans aucune halte protestante. En outre, beaucoup de cas individuels, qui désormais se multiplieront extrêmement, constatent directement, que l'on peut maintenant s'élever d'emblée du catholicisme au positivisme, en appréciant celui-ci comme mieux propre au service moral et social, que remplit celui-là pendant sa principale splendeur. Cette progression plus nette et plus rapide, qui n'était point possible pour ceux auxquels était réservée l'initiative occidentale, constituera de plus en plus l'heureuse compensation du retard relatif à nos frères méridionaux. Trois séances consécutives ont été

presque entièrement consacrées à ce grand sujet, dont l'importance et l'opportunité ont été généralement reconnues. J'en ai confié l'examen spécial à une commission, formée de nos deux confrères espagnols, qui regardent cette opération comme très praticable dans leur pays, et du jeune M. Ribet, qui offre un des plus heureux exemples de sa réalisation individuelle, puisqu'il a passé par le cœur, en une seule année, du catholicisme au plein positivisme. La question n'étant pas d'ailleurs urgente, j'ai recommandé aux trois commissaires d'y apporter toute la maturité qu'exige sa difficulté, afin d'aboutir à un *Rapport* substantiel, qui se trouve vraiment au niveau des deux que nous avons déjà publiés. Dans l'*Introduction* que j'y placerai, je ferai sentir que cette opération revient à constituer systématiquement la hiérarchie occidentale, en plaçant l'Espagne avant l'Angleterre (et même l'Allemagne) pour le mouvement général de réorganisation finale. C'est ainsi que l'Occident tendrait directement vers la constitution normale, où le centre français doit s'appuyer davantage sur le couple méridional que sur le septentrional, comme l'indique d'ailleurs la comparaison des langues.

En me laissant aller à cette libre expansion philosophique, je ne dois pas oublier de vous recommander un prompt retour au milieu de nous. Mme Guichard, plus occupée que vous de votre santé, m'a informé que vous aviez été atteint de fièvres, que suscite, à cette époque, la nature marécageuse du pays où vous vous trouvez. Vous n'avez donc aucun motif d'y rester, puisque cette dame m'a aussi appris que votre malade y était hors de danger.

Tout à vous.

Auguste Comte.

La lettre de M. le Docteur Penart ne m'a été remise que hier, avec la vôtre, par Mme Guichard. Comme elle est datée du 1er *Septembre*, je voulais y répondre sur le champ,

pour compenser un retard qui doit sembler étrange, quoique j'en sois innocent. Mais je veux pouvoir annoncer ainsi à votre digne ami son admission définitive, que je proposerai demain au club positiviste. Je compte donc lui écrire après-demain en me félicitant de cette heureuse acquisition. Aussitôt que vous en aurez l'occasion, je vous prie d'expliquer aussi à M. Penart le retard involontaire qui, dans une relation naissante, pourrait être mal interprété.

SIXIÈME LETTRE

A. M. H. DE MONTÈGRE, A VIRIEU-LE-GRAND (AIN).

Paris, le Jeudi 18 Dante 61.

Mon cher Monsieur de Montègre,

Votre bonne lettre ne m'a été remise hier qu'après notre soirée hebdomadaire, ce qui m'a empêché d'en faire aussitôt part à nos confrères. Mais je les en dédommagerai Mercredi prochain. Je vous remercie de m'avoir aussi donné de vos nouvelles, quoiqu'elles ne me fassent pas encore espérer votre prochain retour. Au reste, je n'aurais pas le courage de vous détourner des amicales affections qui vous retiennent, et dont je ne saurais trop recommander à tous l'appréciation continue, comme principale source commune du devoir et du bonheur.

L'état de compression violente, que vous déplorez autour de vous, n'est point ici dépourvu d'une heureuse

compensation nécessaire, atténuée toutefois par son évidente instabilité. Car il corrige momentanément, à sa manière, le principal inconvénient de la situation actuelle, la tendance exclusive (ou exorbitante) aux solutions immédiates. Empêchant de procéder aux expédients politiques, il pousse les cœurs et même les esprits aux élaborations sérieuses et profondes, sur les bases réelles d'une pleine régénération sociale. Le positivisme peut utiliser cette concentration passagère, pour se faire mieux apprécier à travers le torrent des utopies et des jongleries encore trop peu discréditées. Je m'aperçois de cette réaction indirecte par un accroissement sensible de mon auditoire hebdomadaire, dont l'affluence reste toutefois fort inférieure à celle du cours de 1847, où prévalait une disposition beaucoup plus philosophique, que d'ailleurs la république nous rendra bientôt plus décisive et plus stable, quoiqu'elle nous en détourne maintenant, jusqu'au prochain évanouissement des principales illusions métaphysiques. Ces pas récents de l'opinion parisienne se sont nettement manifestés dimanche dernier, quand j'ai directement proposé : 1° de supprimer la colonne Vendôme, comme un monument anti-occidental, pour la remplacer par un autre, éminemment occidental, élevé à l'incomparable Charlemagne ; 2° de renvoyer solennellement à Ste Hélène le fatal cadavre des Invalides, en y substituant le cercueil du noble et généreux Mallet, comme expiation de l'abandon de la France envers son courageux dévouement républicain. Quoique la nature de ma séance amenât directement ce double vœu, je n'y pensai qu'à mon devoir philosophique, sans trop compter sur un accueil favorable. Or, l'auditoire me l'a spontanément accordé, au contraire, très prononcé, pur de tout indice de dissidence. Cet accueil a dû être, à mon insu, facilité par la coïncidence fortuite de cette proposition systématique avec le honteux projet actuel, d'associer légalement la république française à la coupable mystification de 1840. Je crois devoir aussi attribuer un peu l'augmentation de mon

auditoire à la publication, encore pendante, des importants articles de Littré *sur mon discours*. Quand ils seront tous publiés, il m'en a promis un exemplaire complet, que je lirai, par exception très rare à mon heureux régime, soit comme principale récompense de mon travail, soit pour y puiser même d'utiles améliorations secondaires.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Offrez, je vous prie, mes affectueux hommages à votre aimable sœur qui doit être bien heureuse au milieu de toutes ses affections

---

SEPTIÈME LETTRE

A M. H. DE MONTÈGRE, A VILLERS-COTTERÊTS.

Paris, le Dimanche 14 Guttemberg 61.

Mon cher Monsieur de Montègre,

Je suis très touché de la cordiale sympathie que vous me témoignez au sujet de la brutalité inattendue, qui m'interdit les deux séances finales d'un cours laissé jusqu'alors paisiblement développé. Ma réponse vous serait arrivée demain, si elle n'eut été interrompue par une longue conférence avec une nombreuse députation venue tout à l'heure, au nom de l'ensemble des auditeurs, pour m'exprimer de semblables sentiments. Croyez que je sens tout le prix et la pleine sincérité des vœux et des regrets, que vous m'indiquez plus spécialement au sujet de mon

existence personnelle, désormais inséparable de ma mission sociale. Je n'ai jamais éprouvé la moindre incertitude sur les vrais motifs qui vous ont forcément empêché de coopérer au noble patronage collectif, institué envers moi par mon digne collègue, l'éminent Littré, pour me garantir des suites matérielles d'une infâme spoliation.

Malgré cette violence passagère, j'ai déjà déclaré, dans une lettre spéciale à M. Vieillard, que je comptais encore obtenir la même salle pour l'époque ordinaire où je reprends annuellement mes prédications hebdomadaires, au dernier Dimanche de Janvier. Sa réponse me fera juger à quel point cet espoir est fondé. « Quel que soit, lui dis-je en terminant, l'aveuglement des puissants du jour, je ne saurais penser qu'ils veuillent sérieusement interdire la seule discipline, que comportent aujourd'hui les cœurs et les esprits populaires ». Ce petit coup d'état m'a d'ailleurs procuré aussitôt une heureuse compensation par une visite spéciale du noble Littré, pressé Vendredi de venir me témoigner sa profonde indignation. J'ai appris ainsi que ses précieux articles du Lundi, dont vous sentez si bien l'importance et l'opportunité, devaient se multiplier au-delà de ce que l'on pouvait espérer, puisqu'il m'en a annoncé neuf ou dix, le cinquième devant paraître demain. Vous concevrez aisément qu'une telle appréciation publique, qui constitue à la fois la plus digne récompense et le plus efficace encouragement de mes travaux détermine chez moi une infraction passagère à mon salutaire régime habituel d'abstinence de lectures dogmatiques ou critiques, comme je le fis pour les articles de 1844 sur mon grand ouvrage. Mais j'ai prié M. Littré de ne m'envoyer cette nouvelle série que quand elle sera complètement publiée, afin de ne la lire qu'ensemble.

L'influence croissante d'une telle publication se combine très heureusement avec celle de mon cours actuel pour établir une irrévocable solidarité entre le positivisme et le socialisme, derniers produits, l'un comme système, l'autre comme sentiment, de la grande impulsion révolutionnaire.

Plus notre situation se développe, mieux on sent partout que, suivant ma séance du 29 Juillet, le positivisme constitue réellement le vrai socialisme systématique, et le socialisme représente le vrai positivisme spontané. Aucune autre doctrine ne peut sérieusement prétendre à régler et diriger les véritables socialistes. Le contact intime des deux influences, l'une philosophique, l'autre populaire, s'est pleinement caractérisé cette année par notre double voie. Il n'est plus au pouvoir de personne d'empêcher l'essor de cette affinité fondamentale, qui, une fois assez développée, prendra nécessairement la direction générale de la révolution occidentale, par l'accomplissement simultané des conditions théoriques et des conditions pratiques. Des violences, analogues à celle qui vient d'avoir lieu, ne peuvent même que hâter davantage cet essor décisif.

Tout à vous.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

HUITIÈME LETTRE

A M. le Docteur de Montègre, a Villers-Cotterêts.

Paris, le Jeudi 3 St-Paul 62

Mon cher Monsieur de Montègre,

Votre intéressante lettre d'avant-hier, que j'ai lue hier, presque en entier, à nos confrères, m'a surtout satisfait en ce qui concerne notre digne coreligionnaire, M. Besnard. Le plus concis de vos renseignements à ce sujet me charme encore plus que les deux autres, car il dissipe les doutes fâcheux que j'avais dû concevoir, d'après l'asser-

tion formelle d'une personne, supposée bien informée, sur la stabilité morale des convictions positivistes de votre ami. Rassuré désormais contre une telle inconséquence, je me sens disposé à me livrer sans réserve aux sympathies que m'inspire d'abord la noble franchise de son caractère. Je ne cède point à ses aimables instances de *villégiature*, ce ne sera du moins que par impossibilité, et jamais pour aller ailleurs. Mais j'espère que vous lui ferez spécialement comprendre combien il m'est difficile de m'absenter, même une seule semaine. J'achèverai peut-être ma vie sans avoir jamais passé quinze jours consécutifs à la campagne, quoique je l'aie toujours aimée beaucoup. Vous savez, d'ailleurs, que cette année mon cours hebdomadaire me retiendra ici jusqu'à la mi-Octobre, époque à laquelle on a plus le besoin de se chauffer que de courir les champs.

La pleine indépendance acquise par M. Besnard, d'après la vente récente de son office, me semble, comme à vous, un témoignage remarquable de la réalité des convictions, qui la lui ont inspirée. J'espère, d'ailleurs, que cette nouvelle liberté me procurera bientôt la satisfaction de le voir, pendant ses excursions plus fréquentes à Paris.

Quant à son projet actuel de publication, je l'ai hier soumis spécialement à nos confrères. Tous ont pensé, comme moi, qu'une telle opération manquerait d'opportunité. Le personnage, qu'elle démasquerait, se trouve maintenant menacé d'une entière décadence, déjà fort avancée depuis deux ou trois mois. Il ne mérite point qu'on lui fasse un tel honneur. Au reste, ce n'est pas à nous qu'il convient de dénoncer ses indignes plagiats. Nous semblerions ainsi préoccupés d'une question de propriété, qui n'est pas sans importance, mais qu'il faut réserver à des tiers impartiaux. Cette publication pourrait donc n'avoir aucun effet réel, et même être momentanément tournée contre nous. Je crois seulement que, lorsqu'une occasion naturelle nous force à des explications là-dessus, il faut écarter tout ménagement envers ce misérable, et dévoiler

pleinement sa conduite. En tout autre cas, nous devons considérer ses plagiats comme servant indirectement à la propagation de la nouvelle doctrine sociale, que pourtant il ne pourrait jamais s'approprier. L'opinion unanime de notre Société, au sujet de cette publication, est donc que le temps et l'argent sont trop précieux pour en faire un tel usage. Mais nous avons tous admiré la généreuse spontanéité de M. Besnard, que je vous prie de remercier spécialement à cet égard.

Pour ne laisser sans réponse aucune de vos ouvertures, je dois vous déclarer que le mode indiqué envers la publication de mon grand ouvrage actuel, ne peut aucunement convenir à un tel travail. Sa nature pleinement synthétique m'interdira toujours de sous-diviser cette publication, au-delà des volumes séparés. Mon intention était même, d'abord, de ne publier qu'en deux fois l'ensemble de cette seconde composition qui comprendra quatre volumes. Quoique je sente maintenant l'utilité de livrer au public le tome premier, sans attendre le suivant, je ne consentirai jamais à une décomposition plus partielle. Il n'y a eu d'exception qu'envers la première moitié de ce volume, laquelle put être publiée à part, il y a deux ans, parce qu'elle constitue un simple discours préliminaire, abrégé systématique de l'ouvrage total. Au reste, je crois que ce morcellement, funeste à l'appréciation du traité, faciliterait très peu la solution des embarras matériels, qui seuls m'empêchent aujourd'hui de publier le premier volume, terminé depuis trois mois.

Le surlendemain des funérailles de Blainville, j'ai écrit, avec plus de développement, le discours que j'y prononçai. Je l'ai lu le Mercredi suivant à notre Société, qui en a décidé la publication en son nom. L'impression est maintenant achevée, et j'espère faire, Mercredi prochain, la distribution des exemplaires. Si votre absence devait se prolonger, je pourrais vous adresser, par la poste, les cinq qui vous reviennent.

Tout à vous. Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

NEUVIÈME LETTRE

A MONSIEUR DE MONTÈGRE, A VILLERS-COTTERÊTS (AISNE)

Paris, le Samedi 12 Shakespeare, 62.

Mon cher Docteur,

En me remettant hier votre bonne lettre de Mercredi, Mme Guichard m'a transmis, avec sa grâce accoutumée, les cordiales instances, que vous me renouvelez au nom de notre confrère M. Besnard. J'espère lui avoir fait comprendre les motifs évidents, qui m'obligent naturellement à repousser cette double tentation. Mon cours de Dimanche ne finira qu'avec le mois d'Octobre. En même temps, vous savez que ma présence est ici indispensable le Mercredi, pour préserver nos soirées hebdomadaires d'une discontinuité qui, quoique maintenant dépourvue de graves inconvénients immédiats, pourrait devenir très regrettable et difficilement réparable, d'un moment à l'autre, dans une situation aussi instable. La combinaison de ces deux obligations ne me permet donc de consacrer à l'aimable diversion que vous me proposez que l'intervalle trop court du Jeudi matin au Samedi soir. Ainsi contractée, l'excursion deviendrait comparable à ces *trains de plaisir*, où l'on passe deux nuits en voiture en se promenant dans l'intervalle. Il vaut mieux ne pas gâter une telle distraction par une application intempestive. Peut-être serai-je l'an prochain en état de la savourer dignement. Mais je n'en suis pas moins reconnaissant déjà envers M. Besnard de cette affectueuse invitation, d'autant plus précieuse pour moi que, quoique aimant beaucoup la campagne, je n'y ai jamais passé encore une semaine complète.

Outre les nouvelles que vous me donnez sur votre utile propagande, Mme Guichard m'a fait part des heureux résultats de votre actif prosélytisme, surtout parmi les membres du Conseil général de l'Aisne. Les profondes relations de notre doctrine, avec les besoins actuels les plus opposés, permettent, en effet, de la faire spécialement goûter en partie aux divers partisans sincères, soit de l'ordre, soit du progrès. Même il faut compter sur une plus complète adhésion des premiers parce que les sollicitudes, qu'inspire l'ordre, sont aujourd'hui beaucoup plus déterminées et plus urgentes que celles en faveur du progrès. Nous devons surtout nous attendre à être bientôt indiqués comme les seuls défenseurs systématiques de la famille et de la propriété, déjà très menacées par toutes les tendances métaphysiques, et de plus en plus compromises par les résistances théologiques, en sorte que le positivisme devient réellement leur unique refuge.

J'ai reçu ce matin une seconde lettre italienne du Génois, qui m'écrivit spontanément en Décembre, et dont le silence ultérieur m'avait fait craindre que ma réponse immédiate ne lui fût point parvenue. Quoique tardive, cette nouvelle communication est très satisfaisante. Nous pouvons maintenant nous flatter de posséder à Gênes un premier foyer positiviste en Italie. Les articles de M. Littré y sont lus et attendus *come manne dal cielo*.

Demain commence la dernière partie de mon cours hebdomadaire, relative à l'état final et à la transition. Elle aura cette année Six séances au lieu de Cinq, partagées également entre ces deux sujets. La séance dernière a duré *Cinq* heures consécutives (sur la théorie historique de la révolution française), sans que presque personne soit sorti, quoique l'auditoire ait maintenant augmenté. J'y ai évité la proposition hardie de solennelle réprobation sur l'aventurier corse, d'où résulta, l'an dernier, la clôture du cours. Elle sera mieux placée, même systématiquement, dans la séance finale, à propos de la transition intellectuelle et morale. C'est pourquoi j'espère pouvoir

cette fois terminer mon cours librement, sans même susciter aucune grave difficulté pour sa nouvelle réouverture au premier Dimanche de Mars.

A propos de ce cours, je dois pleinement approuver le projet que M. Besnard et vous avez si heureusement formé, pour l'analyser dans le *Journal de Saint-Quentin*. C'est une besogne labôrieuse et difficile, mais nullement au-dessus du zèle et de l'habileté de vous deux. Son utilité doit, ce me semble, être incontestable et immédiate.

Il en est de même pour l'autre projet de M. Besnard, relatif à la publication populaire des deux opuscules de M. Littré, ou plutôt des trois, si, comme il en convient, on attend jusqu'à l'entière terminaison de la série courante. Cette généreuse dépense préparerait très bien l'avènement de mon second grand ouvrage.

Quant à celui-ci je n'ai eu jusqu'ici aucune visite, ni communication quelconque de M. Pagnerre. En revanche, j'eus, la semaine dernière, la visite spontanée d'un autre éditeur, M. Capelle, libraire, 10, rue des Grés. Mais quand même il me semblerait assez consistant, il m'inspirerait toujours une répugnance presque insurmontable, comme étant, de son propre aveu, le libraire spécial de la coterie *Saint-Simonienne*. Néanmoins, on pourrait utiliser cette offre imprévue pour stimuler M. Pagnerre.

Salut et fraternité.

Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DIXIÈME LETTRE

Mon cher Monsieur de Montègre,

Ayant maintenant épuisé, sans aucun résultat, toutes les voies de conciliation envers le libraire Bachelier, je

suis décidé à employer immédiatement les meilleurs moyens légaux, pour obtenir enfin le modique paiement, qu'il a tant retardé. Je désire donc lui adresser l'huissier dont vous m'avez parlé. Mais, afin que celui-ci, dont je suis tout à fait inconnu encore, prenne plus d'intérêt à cette démarche, je voudrais le voir d'abord avec vous, avant de lui remettre mon traité. Si cela vous convient, nous pourrons nous entendre là-dessus, après-demain soir, pendant le préambule de la séance ordinaire.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Lundi, 27 St-Paul 63.

ONZIÈME LETTRE

A M. DE MONTÈGRE, CHEZ M. BESNARD, MAIRE DE VILLERS-COTTERÊTS (AISNE).

Paris, le Mardi 28 Shakespeare 63.

Mon cher Docteur,

Je suis heureux de connaître vos rassurantes convictions envers l'intéressante malade, dont j'avais cru pourtant la guérison plus avancée maintenant; mais l'essentiel est l'accroissement continu du mieux. Son aimable gratitude pour ma dernière visite m'a touché beaucoup, ainsi que le bon souvenir de sa digne mère, avec laquelle je n'oublierai jamais mon agréable entrevue inopinée de 1848. Je suis très sensible à l'attention spéciale envers ma bonne et inappréciable Sophie, que j'ai maintenant la satisfaction de voir honorée, de loin comme de près, par

quiconque la connaît assez. Elle est fort touchée de ces sincères égards pour lesquels je suis chargé de témoigner sa digne reconnaissance. A mesure que se développe la famille positiviste, on est heureux de sentir que sa fraternité caractéristique surmonte réellement toutes les inégalités factices, pour mieux respecter les vraies supériorités.

La considération croissante, dont vous m'annoncez que M. Besnard est entouré, ne m'étonne aucunement envers ce digne coreligionnaire. J'espère, comme vous, qu'elle le conduira bientôt à développer sa valeur de tout genre sur un plus grand théâtre, et avec une efficacité plus décisive. Voici le moment où tous ceux, que peut animer une noble ambition, ne doivent pas craindre de s'y livrer, afin de combattre suffisamment l'anarchique débordement des passions folles ou basses. Il serait étrange que l'audace restât le désastreux privilège des hommes sans esprit et sans cœur. C'est pourquoi je m'efforce de plus en plus d'éveiller de dignes prétentions politiques, chez tous ceux qui me semblent remplir assez les conditions essentielles. Leur active énergie va recevoir, dès l'an prochain, une éminente destination, aussi difficile que salutaire, pour assurer le maintien indispensable de l'ordre matériel, pendant l'essor inévitable des tendances perturbatrices, que fera prochainement surgir, dans un milieu très aigri, la cessation nécessaire du régime de compression. Mais ce sera d'ailleurs une précieuse occasion, pour les hommes d'état positivistes, de constater expérimentalement leurs titres décisifs à la possession irrévocable du suprême pouvoir temporel, quand ils auront spontanément préservé les vrais principes républicains des atteintes anarchiques beaucoup plus dangereuses désormais que les mêmes tentatives rétrogrades. Pacifier et rectifier, telle doit être maintenant la tendance constante de tous nos frères, afin de compenser les efforts continus d'une foule d'agitateurs. Après la guerre extérieure, heureusement devenue impossible, le désordre intérieur constitue aujour-

d'hui la seule entrave qui puisse sérieusement gêner l'ascendant politique du positivisme, vers lequel tout va tendre rapidement, aussitôt que renaîtra la liberté d'exposition et de discussion, qui représentera notre doctrine comme seule capable de défendre dignement l'ordre, la propriété et la famille, alors en butte aux sophismes dissolvants et aux passions désorganisatrices.

C'est seulement par votre lettre que j'ai appris le commencement de l'opération très utile, destinée à la publication collective des opuscules positivistes de M. Littré. Personne, d'ailleurs, ne m'a encore demandé l'autorisation d'y joindre le catalogue systématique que j'ai promis pour la bibliothèque du sage prolétaire. Mais vous pouvez annoncer d'avance ma pleine adhésion à cette honorable adjonction. Ce catalogue est maintenant sous presse chez M. Thunot, et j'espère pouvoir le distribuer Dimanche à mon auditoire.

La précieuse visite que M. Profumo m'avait annoncée pour Septembre, vient de se réaliser Jeudi dernier 2 Octobre. Mais, dès le lendemain, l'éminent Génois est parti pour Londres avec une lettre adressée à Mazzini par sa mère. J'ai saisi cette occasion de mettre en pratique ma nouvelle résolution, de me tenir davantage en garde contre ma tendance naturelle, jusqu'ici très salutaire, mais maintenant dangereuse, à pécher plutôt par excès de fermeté que par défaut. C'est pourquoi malgré de justes répugnances, que vos propres observations avaient récemment fortifiées, j'ai cédé aux remontrances que m'a faites, en faveur de M. Mazzini, le bon et sage Profumo, son ami depuis longtemps. Je l'ai donc chargé de remettre au fameux triumvir, avec ma suscription spéciale, un exemplaire de mon dernier volume, en même temps qu'il en apporte un autre à M. Caussidière. Nous verrons ce que produira cette double avance, qui ne peut m'exposer qu'à perdre deux exemplaires.

M. Profumo doit revenir de Londres vers le 15 Octobre. Il compte alors rester ici deux ou trois semaines,

avant de rentrer à Gènes. Vous aurez donc probablement l'occasion de le voir. Sa conversation m'a déjà prouvé combien les Italiens les plus avancés et les mieux disposés ont besoin du positivisme pour se préserver ou se guérir des divagations métaphysiques qui vont tendre à troubler de nouveau cette admirable contrée, en vue d'une chimérique et désastreuse unité, à laquelle ils sont prêts à sacrifier l'indépendance, qui constitue pourtant leur seul besoin politique spécial. Si nos principes n'y prévalent pas assez tôt, il pourrait surgir des extravagances tellement oppressives que la plupart des populations regretteraient le joug autrichien. Là vraiment, comme ici, le positivisme doit bien plus s'occuper de l'ordre que du progrès, ou plutôt il doit tendre partout à leur intime conciliation. Ma dernière séance contenait à cet égard d'importantes explications en caractérisant la nouvelle diplomatie révolutionnaire.

Je vous renvoie ci-jointe la lettre de M. Milne que j'ai lue avec beaucoup de satisfaction, malgré les dissidences secondaires qu'il annonce. Elles pourraient me sembler graves, si je n'avais pas vu personnellement notre digne frère écossais. Mais sa figure, son langage et ses manières m'assurent assez que j'y dois voir seulement un résultat presque inévitable de l'empirisme et de l'individualisme propre au milieu britannique, qui altérerait bien davantage une moins noble nature. Les concordances spéciales qu'il indique m'autorisent à prévoir la prochaine résolution spontanée des difficultés signalées. Je suis surtout touché de son désir prononcé envers les prières positivistes de M. Lonchampt. Chez un protestant et particulièrement chez un Anglais, ce tendre vœu constitue un symptôme décisif de la tendance directe à se dégager irrévocablement de l'état révolutionnaire, en reconstituant dignement la prépondérance du cœur sur l'esprit. Quoique ces prières ne soient pas encore imprimées, le jeune auteur m'a permis de communiquer, à mon gré, la copie qu'il avait transmise à M. Lefort, et que celui-ci

m'a renvoyée de Bruxelles après l'avoir transcrite. Je l'ai déjà prêtée à quelques autres disciples. Si donc M. Milne y tenait, vous pouvez lui dire qu'elle voyagerait aussi bien en Ecosse qu'en Belgique, pourvu qu'il surgît des occasions convenables d'envoi et de renvoi.

Ma lettre ne doit pas finir sans vous annoncer, comme je l'ai fait à nos confrères réunis, le premier recensement officiel de la vente de mon volume, par suite du paiement convenu, que les deux libraires ont dû me faire à mi-Septembre. L'un a vendu *quarante-cinq* exemplaires, et l'autre *quarante-huit*; chez moi, il s'en est placé *cinquante-six*. Voilà donc, en trois mois, 149 exemplaires vendus. J'en ai, en outre, donné *trente-cinq*. La circulation surpasse donc ce que je pouvais espérer, au milieu des préoccupations actuelles, et sous le malveillant silence des journaux. Aussi ai-je payé déjà le quart des frais d'impression. Si la même progression se soutient, M. Thunot sera totalement soldé avant l'époque où la garantie de M. Lonchampt deviendrait obligatoire.

Depuis votre départ, notre Société a fait une excellente acquisition dans la personne de M. Robinet, jeune médecin, plein d'énergie, de tendresse et de *raison*. Marié depuis trois ans, quoique né en 1825, il a déjà deux enfants, auxquels je conférerai bientôt le premier sacrement social, quand il aura pu remplir la condition indispensable, mais difficile, de trouver deux parrains et deux marraines, vraiment convenables, qui doivent donc être positivistes. Le principal attrait de cette nouvelle célébration résultera de la touchante demande, que m'ont faite spontanément les deux époux à la fois, d'y joindre la consécration positiviste de leur propre mariage, afin de pouvoir consolider leur union, autant que le comporte l'ordre humain, en contractant alors l'engagement solennel du veuvage éternel. Voilà donc, par un cas imprévu, la confirmation la plus décisive de l'opportunité d'une loi, qu'on jugeait d'abord impraticable. En même temps, surgit ainsi une nouvelle et immense carrière à nos consécrations, qui

désormais seront souvent invoquées aussi pour reconstruire des liens contractés sous la religion antérieure, et dont l'insuffisance se trouve déjà sentie par les cœurs d'élite.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince)

DOUZIÈME LETTRE

A M. H. DE MONTÈGRE, A VILLERS-COTTERÊTS.

Paris, le Lundi 12 Charlemagne 64.

Mon cher Docteur,

D'après votre lettre d'hier, je viens d'inviter Sophie à livrer au commis d'Arthus Bertrand les *dix* exemplaires, destinés pour La Haye. Mais cet avis spécial m'était nécessaire envers un tel cas, parce que, l'an passé, ce fut vous-même qui prîtes le paquet. Je regrette seulement que nos amis de Hollande soient ainsi pourvus tardivement d'un volume, publié depuis un mois

Vos intéressants détails, sur l'éducation de vos jeunes pupilles, me prouvent que vous avez bien saisi l'esprit du positivisme sur le genre de culture qui convient à cet âge, où, sauf le développement esthétique, seul régularisable alors, tout se réduit à l'accumulation spontanée des faits de tous genres, pourvu qu'il y ait toujours opportunité : leur confusion fait ensuite ressortir mieux le besoin d'un ordre systématique. Ne vous effrayez pas des caprices empiriques, qu'on vous impose sur le latin. Pourvu qu'on vous laisse enseigner cette langue sans le secours d'aucun

pédant, en lisant Ovide et César avec un simple dictionnaire, vos enfants la sauront dans un an, comme tout autre, quoique *non par principe*. Mais si on vous prescrit aussi la grammaire, je ne réponds plus de rien, et ils n'entendront pas couramment les anciens au bout de sept ans de dégoût, suivant l'usage classique. Quant au dessin et au chant, je pense bien qu'ils ne leur manqueront jamais.

Ma santé se trouve pleinement rétablie maintenant. J'en vais profiter pour commencer à la fin de la semaine prochaine mon *Catéchisme positiviste*. Cet opuscule exceptionnel, heureusement devenu non moins cher à mon cœur qu'à mon esprit, sera terminé, j'espère, à la fin d'Août, de manière à s'imprimer en Septembre, pour paraître en Octobre. Il ne formera qu'un volume in-12 de trois cents pages au plus, en prenant le même caractère que dans ma *Politique positive*. Par cette condensation décisive, destinée surtout aux femmes, et par suite aux prolétaires vraiment illettrés, je compte imprimer une vigoureuse impulsion à l'ensemble de notre propagande. Néanmoins, quoiqu'on m'annonce de tous côtés un prompt succès, je ne ferai tirer ce livre qu'au nombre accoutumé de mille exemplaires, sauf à le réimprimer bientôt s'il y a lieu.

Les cahiers hebdomadaires de M. Lewes s'accumulent, sous leurs bandes, à votre intention. Si vous aviez occasion de lui écrire, je vous prierais de lui dire que je compte le traiter comme M. Littré, en lisant finalement ses articles, quand ils seront tous réunis en brochure spéciale, afin de ne pas risquer d'arrêter mes yeux sur les prétentieuses sottises de M. Louis Blanc, ou des autres collaborateurs de *The Leader*. Toute autre voie indirecte, d'après laquelle vous pourriez lui faire connaître cette intention, remplirait assez mon but essentiel.

On n'a point encore levé les difficultés relatives à la salle de mon cours. Je commence donc à craindre qu'il n'ait pas lieu cette année. Etant pourtant décidé à faire,

tout le temps qu'il faudra, deux séances hebdomadaires, j'ai déclaré à M. Vieillard que je serais encore en mesure de l'accomplir sans lacune, si je le commençais même le Dimanche 25 Juillet ; puisque, de là jusqu'à la fin d'Octobre, on compte vingt-neuf Dimanches ou Jeudis.

Notre jeune banquier d'Epernay vient de fournir une preuve décisive de son zèle positiviste, en réimprimant à son compte le premier volume de mon ouvrage fondamental. Ce travail se trouve déjà commencé chez un libraire d'Epernay, d'où l'on enverra, par cinq feuilles à la fois, les épreuves nouvelles au positiviste qui s'est spontanément offert ici pour les corriger. J'espère que cette seconde édition, *identique à la première*, sera livrée au public au commencement de Septembre. D'après le maximum de *dix francs*, que j'ai fixé pour le prix de ce volume exceptionnel, on aura dès lors, comme avant l'épuisement, l'ouvrage entier à cinquante francs. Si le second volume s'épuise bientôt, M. Deullin compte le réimprimer de la même façon, en y appliquant la vente du premier.

Dans l'intéressante lettre de M. Lucas, que je vous renvoie ci-jointe, j'ai surtout noté le récent accès du positivisme chez quelques nobles Lyonnais. Nous, sociocrates, devons autant aspirer à rallier les aristocrates que les démocrates. Les premiers nous accueilleront même plus facilement, comme sentant mieux la continuité humaine d'après leurs propres antécédents domestiques. Je compte utiliser bientôt cette profonde affinité chez la noblesse génoise, qui a conservé ses richesses, après avoir perdu son importance politique. Un jeune Génois, que je destine au précieux office de chef du positivisme italien, vient de passer ici six semaines, où de longues et fréquentes entrevues m'ont permis de l'apprécier et de le préparer. Il est reparti mercredi avec l'invitation spéciale de recruter, autant chez les nobles de sa ville que parmi les prolétaires. Au fond, les premiers, très mécontents de la subordination de Gênes envers Turin, se verraient, avec beaucoup plus de chagrin, sous l'oppression des métaphy-

siciens, à gants jaunes, envoyés de Rome par Mazzini et consorts. Le positivisme doit leur convenir, en proclamant la réduction normale des états à de simples cités, établie dans mon nouveau volume. Bien loin d'être trop divisée, l'Italie est encore trop concentrée, surtout quant aux états Sardes. Elle se trouve pourtant plus près de l'état normal que notre France, où, par l'institution des Intendances républicaines, je prépare sans déchirement sa décomposition graduelle en *dix-sept* nations positivistes, avant la fin du siècle actuel. Les rêves subversifs des unitaires ou des fédéralistes italiens sont donc précisément au rebours du vrai progrès. Il y a là de quoi rallier à notre doctrine tous les conservateurs sincères et indépendants de la douce *Ausonie*.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

La publication des notes prises à mon cours par M. Deroisin va bientôt commencer, en un volume ordinaire in-8°, dont je reverrai les épreuves finales.

Je suis très touché de votre digne appréciation envers mon incomparable Sophie, qui vous remercie sincèrement de votre affectueux souvenir.

A votre retour, nous causerons avec soin de plusieurs articles délicats de la lettre de M. Lucas.

TREIZIÈME LETTRE

A. M. DE MONTÈGRE, A VILLERS-COTTERÊTS.

Paris, le Samedi 10 Frédéric 64.

Vous êtes, en effet, bien étranger à tout ce qui se passe ici, puisque, d'après votre lettre de Mardi, vous ignorez

encore l'apparition du *Catéchisme positiviste*, publié depuis un mois (le 15 octobre 1852). Suivant votre demande, je vous en adresserai demain *quatre* exemplaires par la poste. Leur prix total sera de *onze francs*, le vòtre ne coûtant que *deux francs*, comme Membre de la Société positiviste. Quant au transport par la poste, il coûtera 95 centimes pour chaque exemplaire de 19 feuilles. Ce sera donc, en tout, 14 fr. 80 dont vous me serez redevable à cet égard.

La phase honteuse, que notre France va subir par suite de son manque de foi sociale, fournira de nouveaux moyens à l'avènement décisif de la religion positiviste, seule susceptible aujourd'hui de défendre le progrès comme l'ordre. Quoique la *mamamouchade* ne puisse pas durer au delà de six ou huit mois, elle suffira pour faire sentir que les positivistes sont les seuls républicains véritables. Car, tous les autres vont alors se trouver paralysés d'après l'évidente inconséquence, qui leur fera repousser ce résultat de la souveraineté populaire, tout en persistant à fonder leurs prétendues doctrines sociales sur ce dogme métaphysique. Nous, qui n'avons jamais admis l'égalité, pourrons ainsi devenir seuls conséquents; en invoquant uniquement les lois, statiques et dynamiques, de l'Humanité, faisant prévaloir le point de vue historique sur les fictions à la fois anarchiques et rétrogrades des divers partis actuels, qui tous aspirent à dominer le présent sans connaître le passé pour comprendre l'avenir. En nous concentrant dans la propagande religieuse et morale, qui, d'ailleurs, est la plus décisive, nous échapperons presque toujours aux plus graves conflits oppressifs. Mon catéchisme offre, à cet égard, un type complet, puisque l'avenir s'y trouve déduit du passé, sans s'arrêter au présent.

Afin de mieux imprimer ce sage caractère à notre prosélytisme habituel, il faudra le concevoir et le diriger, comme si nous ne visions qu'à convertir les femmes, qui d'ailleurs deviendront de plus en plus nos meilleures

adeptes. Mais, malgré ces précautions normales, il arrivera quelquefois que nous ne pourrons pas éviter, sans faiblesse, de nous prononcer sur les questions politiques proprement dites, même actuelles. Alors il faudra dignement proclamer, au nom de l'histoire, que la royauté française fut abolie irrévocablement le 10 Août 1792, après un siècle de putréfaction croissante, sans avoir ensuite été jamais rétablie, malgré les hallucinations et fictions officielles, où les mots furent pris pour les choses. La présente illusion sera loyalement représentée comme la plus vaine et la moins durable de ces apparences théâtrales. C'est au fond la cérémonie du *mamamouchi*, sur une immense échelle. Nous devons enfin préparer à cet égard la prochaine solution, en confirmant la raison populaire dans son adoption spontanée de la dictature républicaine, pour écarter tout entr'acte parlementaire. Après ce premier pas politique, déjà fort avancé (sauf chez les lettrés à 25 fr. par jour), le plus urgent consiste à supprimer ouvertement le suffrage universel, en concentrant à Paris l'initiative des choix dictatoriaux, sauf la ratification des *seize* grandes villes. Il faut énergiquement avertir les paysans français, que la subordination des campagnes envers les villes constitue toujours la première loi de la civilisation. Nous ne devons pas craindre qu'ils s'insurgent jamais pour réclamer sérieusement leurs droits anarchiques, si d'ailleurs la république dictatoriale remplit convenablement envers eux toutes les obligations sociales. Ils ne regretteront pas la trônerie fondée sur la grâce de Dieu et la volonté du Peuple.

Tout à vous.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. — L'un de nos confrères, M. Francelle, le plus ancien prolétaire positiviste, vient de tomber graduellement malgré ses trente-neuf ans, dans un état, probablement incurable, de démence sénile, qu'on attribue au

ramollissement cérébral. Il fut ces jours-ci conduit à Bicêtre, d'où vraisemblablement il ne sortira que pour aller bientôt au cimetière. Ne gagnant rien depuis un an, sa femme soutenait seule leur ménage, en travaillant jusqu'à minuit pour les tailleurs de Paris. La position exceptionnelle, où se trouve déjà cette veuve anticipée, fort résolue à respecter pleinement la loi du veuvage éternel, dont elle fournit le premier exemple, conduit le positivisme à prouver que notre morale ne consiste pas seulement en discours. Sa famille étant incapable de l'aider, c'est à nous, représentants normaux de la cité régénérée, qu'échoit la réalisation du devoir : *l'homme doit nourrir la femme.* Nous ne devons pas souffrir que cette jeune femme continue de détruire ses yeux en cousant des gilets jusqu'à minuit, sans pouvoir élever son fils, qu'il fallut d'ailleurs éloigner d'abord d'un père en démence. En se bornant à gagner *un franc* par jour, elle doit, pour le reste, compter sur l'intervention que je lui promis, au nom de la Société positiviste, qui doit organiser envers elle la providence matérielle qui lui manque pour remplir ses devoirs maternels. Quoique notre Société ne soit ni nombreuse, ni riche, j'espère pourtant que nos efforts réunis suffiront pour lui garantir une pension raisonnable. Si cependant il y avait insuffisance, je ne manquerais pas d'étendre l'appel religieux jusqu'aux positivistes extérieurs à notre Société. Alors je compterais sur vos instances auprès de votre digne ami, M. Besnard, sachant d'ailleurs que vous-même ne pouvez aucunement coopérer à ce juste protectorat.

QUATORZIÈME LETTRE

A M. le DOCTEUR H. de MONTÈGRE, à VILLERS-COTTERÊTS.

Paris, le dernier jour de 64.

Mon cher Docteur,

Je m'empresse de répondre sommairement à la digne lettre que je viens de recevoir. Les nouveaux témoignages de votre affectueuse vénération me rappellent toujours la sincérité de vos sentiments et l'indépendance de votre caractère. De telles sympathies ne cesseront jamais de constituer la plus précieuse récompense de mes efforts persévérants. Mes succès à cet égard augmentent journellement. J'aurai demain à féliciter nos confrères, exceptionnellement réunis chez moi, du progrès notable qu'ont fait cette année leur vénération pour le chef commun et leur cordialité mutuelle. La gravité croissante de la situation en est la principale source. Mais il y faut aussi compter l'heureuse séparation des membres essentiellement révolutionnaires, c'est-à-dire de ceux qui le sont autant de cœur que d'esprit. Car le principe révolutionnaire, dès son début protestant, consiste toujours en ce que chacun ne reconnaît, au fond, d'autre autorité que la sienne. Dès lors, il produit l'individualisme absolu, quand il n'est point assez combattu par le sentiment de la vénération qui seul distingue, entre les anarchistes actuels, les curables des incurables. Quoi qu'il en soit, je vois que la société positiviste tend maintenant vers sa principale destination, en prenant de plus en plus le caractère d'une grande famille, comme l'exige sa mission de fonder l'image anti-

cipée du type normal de l'Humanité régénérée, du moins autant que le permet un milieu radicalement subversif. J'y lus avant-hier pendant cinq quarts d'heure ma grande lettre au Tzar, que je viens d'écrire comme manifeste décisif du positivisme aux vrais conservateurs, desquels dépend surtout notre avènement politique. Cette composition, double de mon épître imprimée à M. Vieillard, paraîtra vers le milieu de 1853, avec la réponse du Tzar, dans l'appendice de la préface du tome troisième de la *Politique positive*. Sa destination personnelle consiste à procurer ouvertement au positivisme un patronage équivalent à celui du Grand Frédéric envers le négativisme.

Vous pouvez compter sur les deux exemplaires gratuits que je vous remercie de me demander franchement. Je suis toujours heureux, quand on m'indique des lecteurs bien disposés, qui ne peuvent point payer. Ces précieuses communications, qui constituent le principal avantage de mon indépendance personnelle envers mes livres, sont surtout importantes quant au *catéchisme*, destiné spécialement à diriger notre digne propagande.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUINZIÈME LETTRE

A M. H. de MONTÈGRE, à VILLERS-COTTERÊTS.

Paris, le Lundi 3 Moïse 65.

Mon cher Docteur,

Je n'ai point encore reçu le prix des *dix* exemplaires du tome 2 de la *Politique positive*, que je remis, le Lundi 15 juillet, au libraire Arthus Bertrand, d'après votre invi-

tation écrite. Mon subside hollandais pour 1853 est arrivé dès hier. Or, la longue lettre qui l'accompagne ne fait aucune mention de ce paiement spécial. En y répondant demain, je ne suis aucunement en mesure de le réclamer; d'autant plus, que c'est par une pure conjecture, fondée seulement sur votre opinion, que je suppose ces exemplaires destinés à nos amis de La Haye. Veuillez donc intervenir personnellement pour leur paiement, comme vous le fîtes pour leur remise. Devant faire, à la mi-Janvier, un versement à M. Thunot, je désirerais beaucoup y pouvoir comprendre ces soixante francs, dus depuis six mois.

Tout à vous.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

SEIZIÈME LETTRE

A Monsieur de Montègre, a Villers-Cotterèts.

Paris, le 5 Aristote 65.

Mon cher Docteur,

Je suis forcé de recourir à vous une dernière fois pour le paiement des dix exemplaires du tome deuxième de ma *Politique positive*, que je remis sur votre invitation à la librairie Arthus Bertrand, afin de les envoyer en Hollande. En effet, malgré la lettre spéciale que je vous écrivis à cet égard, il y a deux mois, je n'ai point encore reçu le prix de ces volumes, livrés pourtant en Juillet 1852. La librairie Bertrand m'a seulement fait savoir qu'elle ne garantissait aucunement le paiement des livres expédiés

par son entremise. Veuillez donc leur faire vos dernières observations et leur demander le nom du libraire hollandais, afin que je puisse m'adresser à lui s'il le faut.

Tout à vous.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. — Je pense que M. Besnard vous a remis votre exemplaire de ma *Quatrième circulaire annuelle,* que je lui envoyai avec le sien, il y a environ un mois.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

A Monsieur de Montègre, a Villers-Cotterêts.

Paris, le Jeudi 13 Aristote 65.

Mon cher Docteur,

D'après la lettre que vous m'avez communiquée et que je vous renvoie ici, j'écrivis hier au libraire Arthus Bertrand un billet que je lui permis de transmettre en Hollande. Il déterminera peut-être la prochaine réalisation d'un paiement qui n'a déjà traîné que par la négligence du correspondant hollandais, auquel on a sans doute remis, depuis longtemps même, le prix des exemplaires reçus en Juillet dernier. Ces rentrées ne figurant aucunement dans mon budget personnel, et n'étant destinées qu'aux frais typographiques, je puis librement insister sur cette petite liquidation, qui, j'espère, grossira, le mois prochain, mon versement trimestriel à M. Thunot.

J'espère que le récent adoucissement de la tempéra-

ture vous aura délivré déjà des dérangements dus aux froids tardifs. Quant à moi, je n'ai souffert d'aucune intempérie. Mon troisième volume est maintenant en pleine activité, de manière à ce que je compte en faire commencer l'impression avec Mai, pour qu'il paraisse en Juillet Vous savez qu'il concerne la vraie philosophie de l'histoire, dans son état définitif de pleine systématisation, préparé par tous mes travaux antérieurs. Depuis que je travaille avec une pleine liberté, sans aucune corvée extérieure, je sens mieux les bienfaits habituels, même physiques, de cette existence seule normale en moi, qui, facilitant et dirigeant la circulation cérébrale, me préserve presque de mes indispositions ordinaires, lesquelles sont alors ou comprimées ou nullement senties, tandis qu'elles retardent quelquefois le début de l'élaboration, quand elle n'est pas encore intense.

Ayant envoyé ma récente circulaire à Aberdeen, je n'ai pas jusqu'ici reçu la moindre réponse. Pourtant je répugne à soupçonner aucune désertion ou même négligence chez un tel adhérent.

Les progrès décisifs du positivisme chez les hommes d'élite en Angleterre vous consoleront de la tiédeur qui vous entoure. Ils sont d'autant plus significatifs qu'ils s'accomplissent parmi les conservateurs éminents qui, par conséquent, ne se bornent point à l'adhésion intellectuelle, et vont droit à la destination sociale. Une entrevue capitale, avec un homme d'État fort distingué qui vint me trouver le 24 Février, m'a procuré la certitude que l'impression produite déjà sur l'élite des Américains commence maintenant à s'étendre aux Anglais, pour bien apprécier le positivisme, comme l'unique garantie systématique de l'Occident contre l'imminence d'un sauvage communisme. La fragilité du *statu quo* britannique est enfin sentie par les principaux soutiens, qui sont d'ailleurs poussés à régénérer leur politique par l'espoir, qu'ils peuvent le faire à temps. En effet, le positivisme leur per-

mettrait d'éviter une effroyable anarchie, qui s'y développera plus qu'ailleurs, si leur empirisme ne s'améliore pas. Nous avons tout lieu d'espérer ainsi de puissants appuis, même matériels, pour le prochain développement de notre active propagande. C'est toujours ce que je désirais obtenir, l'adhésion inspirée par l'amour de l'ordre, et non les stériles ou vagues sympathies qui ne concernent que le progrès, dont la poursuite isolée n'est pas moins absurde qu'immorale. Les chefs, non officiels ni apparents, mais réels, de la politique britannique étant supérieurs aux autres gouverneurs occidentaux, il faut peu s'étonner que cette classe de conservateurs nous arrive la première, sauf ici quelques adhésions personnelles, aussi rares qu'incomplètes. Mais cet appui présente tous les caractères convenables, sans se borner à des éloges. Le personnage dont je vous parlais venait de Bombay pour s'informer de ma situation matérielle. Il s'est immédiatement engagé parmi mes souscripteurs au taux de *dix livres sterling* par an, et son banquier m'a fait apporter la première année du subside le surlendemain de cette visite décisive. Tout me donne lieu de croire à l'efficacité des efforts qu'il va faire pour propager ses convictions et dispositions dans un milieu qu'il déclare favorablement préparé. Si je pouvais par un tel appui fonder bientôt la *Revue Occidentale*, avec la munificence convenable, ce serait une institution capitale pour utiliser une situation générale éminemment propice, dont je me vois forcé de ne pas profiter jusqu'ici faute d'un organe spécial et continu.

Aidez-moi, je vous prie, à propager *sagement* la courte circulaire ci-jointe qui ne peut pas être imprimée. En la lisant avec soin, vous sentirez sa destination, pour améliorer l'empirisme des républicains honnêtes et sensés, sans tenter néanmoins leur conversion actuelle au positivisme. C'est par eux que sera conduite la prochaine crise, où les positivistes doivent rester simples spectateurs, sauf de tels conseils et sans y prétendre aucune part

spéciale, excepté le bénéfice commun d'une liberté d'exposition qui ne peut aujourd'hui profiter qu'à nous. Si mes trois conseils ne sont point écoutés, cette crise inévitable ne sera qu'une funeste et honteuse répétition de la routine de 1848, bientôt suivie peut-être d'un surcroît de rétrogradation, pour peu que l'anarchie se montre. C'est pourquoi j'ose prendre cette initiative, comme l'exige, ce me semble, mon office sacerdotal. Non seulement vous pouvez copier cette petite pièce, mais autoriser aussi de nouvelles copies par ceux qui vous remettraient les vôtres. Il est indispensable que toute copie soit textuelle et complète, sauf mon paraphe, qu'il faut remplacer en faisant précéder ma signature du mot *Signé*, comme dans une transcription lithographique ou typographique.

Tout à vous. Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE

ORDRE ET PROGRÈS — VIVRE POUR AUTRUI

Conseils urgents
adressés par le fondateur de la religion de l'Humanité, à tous les vrais républicains français

1° Réduire leur devise à *Liberté et Fraternité*.

2° Consacrant, au nom de leur cause, et même complétant la récente abolition du régime parlementaire en France, fonder leur gouvernement sur une dictature sagement énergique, mais purement pratique, dont le caractère toujours progressif soit garanti par une pleine et inviolable liberté d'exposition et de discussion.

3° Exclure de tous les offices vraiment politiques, même gratuits, quiconque y participa depuis le 24 Février 1848.

Paris, le 4 Aristote 65 (Mardi 1er mars 1853.)

Auguste COMTE.
Auteur du *Système de philosophie positive*,
du *Système de politique positive*
et du *Catéchisme positiviste*.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUINZE LETTRES
A MONSIEUR FLOREZ

PREMIÈRE LETTRE

Mon cher Confrère,

Outre l'avis général que je viens d'adresser au *National* et au *Journal des Débats*, je crois devoir vous informer spécialement, en vous invitant à le répandre, que le Ministre des Travaux Publics m'a retiré hier la salle qu'il m'avait concédée six mois auparavant, pour mon *cours philosophique sur l'histoire générale de l'humanité*, dont les deux séances finales deviennent ainsi impossibles.

Salut et Fraternité,

Auguste Comte.

Jeudi, 11 Guttemberg 61.

DEUXIÈME LETTRE

A Monsieur Florez, Membre de la Société Positiviste.

Monsieur et cher Confrère,

La Société positiviste a décidé hier que chacun de ses Membres fournirait immédiatement, selon ses propres convenances, comme dans les deux cas précédents, ou *Quinze* francs, ou *Dix* francs, ou *Cinq* francs, pour payer les trois publications accomplies cette année. Veuillez donc me transmettre le plus prochainement possible, la cotisation que vous aurez choisie.

Salut et Fraternité.

Le Président de la Société Positiviste.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Jeudi, 17 Saint Paul 62.

TROISIEME LETTRE

A Monsieur Florez, Membre de la Société Positiviste.

Monsieur et cher Confrère,

Notre Société a récemment décidé que chaque Membre fournirait immédiatement, selon ses propres convenances,

ou *Quinze* francs, ou *Dix* francs, ou *Cinq* francs, pour les publications déjà accomplies en 1851. Veuillez donc me faire parvenir, le plus prochainement possible, la cotisation que vous aurez choisie.

Salut et Fraternité.

Le Président de la Société Positiviste,

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Le 21 César 63. (Mardi 13 Mai 1851.)

QUATRIÈME LETTRE

Mon cher Monsieur Florez,

Un dîner d'hommes aura lieu chez moi, Vendredi prochain, 17 Octobre, pour fraterniser avec un éminent italien, M. Profumo, le digne chef du précieux foyer positiviste qui s'est formé à Gênes depuis deux ans. J'espère que vous voudrez bien, comme MM. Littré, Magnin, etc., participer à cette heureuse réunion occidentale. En tous cas, je vous prie de me faire savoir, le plus promptement possible, votre décision quelconque.

Tout à vous.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Lundi, 6 Descartes 63.

Quoique nous ne devions dîner qu'à 6 heures, les convives pourront m'arriver dès 5 h. afin de mieux s'entendre.

P. S. Mes affectueux hommages à Madame Florez.

CINQUIÈME LETTRE

Mon cher Monsieur Florez,

Un membre ardent et zélé de notre Société Positiviste, M. le Docteur Costallat, Médecin à Bagnères-de-Bigorre (Département des Hautes-Pyrénées), va faire un voyage en Espagne. Je vous serais très obligé si vous pouviez le mettre en relation avec quelques positivistes dans l'une des trois villes où il compte séjourner ; Barcelone, Madrid et Valence. Vous sentez combien il importerait d'utiliser une telle occasion pour développer, ou même instituer, des contacts aussi propres à propager notre doctrine chez les populations qui finalement doivent le mieux l'accueillir. Déjà je crois avoir acquis à Lisbonne une précieuse prosélyte, très capable de parler dignement au cœur des espagnoles. Aussitôt que je connaîtrai votre réponse, je m'empresserai de la transmettre à notre confrère Costallat, à moins que vous ne préfériez lui écrire vous-même, d'après l'adresse ci-dessus indiquée.

Tout à vous.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Dimanche, 19 Descartes 63.

P. S. Mes affectueux hommages à votre belle compagne.

SIXIÈME LETTRE

Mon cher Monsieur Florez,

J'ai annoncé Mercredi à nos confrères, réunis alors en grand nombre, la touchante cérémonie positiviste qui s'accomplira chez moi *Jeudi prochain*, 25 Décembre, *à deux heures* précises. Si vos deux dames déjà s'intéressent assez à la Religion de l'Humanité pour sympathiser avec cette nouvelle manifestation, je m'honorerai de les voir concourir à la sanction décisive qu'elle recevra de leur sexe dignement représenté.

Tout à vous.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Samedi, 18 Bichat 63. (20 Décembre 1851.)

SEPTIÈME LETTRE

Mon cher Monsieur Florez,

Absorbé par mon troisième volume qui marche assez rapidement pour que j'espère le publier en Juillet, je n'ai pu parcourir aussitôt que je le désirais, l'intéressant *Almanaque* que M. Contreras me remit, de votre part, Mercredi dernier. L'ayant lu maintenant, j'éprouve le

besoin de vous remercier personnellement à l'égard de vos citations, et de vous témoigner ma satisfaction de l'heureuse idée que vous avez conçue en traduisant mon *Calendrier positiviste* dans un annuaire susceptible d'une immense circulation chez les hispano-américains. En y voyant une nouvelle preuve de votre zèle judicieux et persévérant pour notre digne propagande, j'ai surtout admiré comment vous savez, sans choquer inutilement personne, introduire heureusement la substance de notre foi chez les âmes les moins préparées, en leur laissant d'ailleurs tout le soin de la concilier, comme elles pourront, avec leurs croyances habituelles. C'est là le vrai type de la marche qui convient envers un tel milieu. Mais on ne peut l'instituer ainsi que d'après un cœur entièrement pur et un esprit pleinement dégagé de tous les préjugés révolutionnaires; ce qu'on ne doit guère attendre aujourd'hui que de ceux qui partirent du catholicisme au lieu du protestantisme ou du déïsme.

Tout à vous. Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Mercredi matin, 26 Aristote 6[F].

Offrez, je vous prie, mes affectueux hommages à votre digne épouse.

HUITIÈME LETTRE

Mon cher Monsieur Florez,

Quand vous commençâtes, le dernier trimestre, à participer, avec M. Contreras, à la pension que Mme Francelle reçoit de la Société positiviste, j'oubliai de vous indiquer la règle déjà pratiquée envers ce devoir pério-

dique. Chaque coopérateur me transmet son libre contingent pendant le premier mois de chaque trimestre, et je remets le tout à notre pensionnaire le dernier Jeudi de ce même mois. Ainsi ce sera d'aujourd'hui en quinze, le Jeudi 28 avril, qu'elle recevra son troisième trimestre, pour lequel je vous prie de m'envoyer à temps votre part ordinaire.

Tout à vous. Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Jeudi, 20 Archimède 65.

NEUVIÈME LETTRE

Mon cher Monsieur Florez.

L'un de nos bons confrères, M. Mignien, ouvrier mécanicien, âgé de trente ans, véritablement positiviste, surtout de cœur, vient de partir pour l'île de Cuba, dans laquelle il va monter et surveiller, chez M. Parejo, sept machines à vapeur qu'il amène avec lui. Je vous serais fort obligé si, pendant son séjour d'un an, il trouvait là, d'après votre intervention, des relations intéressantes. Quand il sera débarqué, je saurai bientôt où se trouve exactement située l'exploitation qu'il va seconder, mais qui, dans tous les cas, ne saurait probablement l'empêcher d'avoir de fréquents rapports avec la Havane.

Tout à vous. Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Jeudi, 20 César 65.

P. S. Mes affectueux hommages à Madame Florez.

DIXIÈME LETTRE

A Monsieur Florez, a Paris.

Paris, le Vendredi, 6 César 66. (28 Avril 1854.)

Mon cher Monsieur Florez.

Depuis l'institution de la pension que la Société Positiviste fait à Mme Veuve Francelle, c'est toujours le *dernier Jeudi* du *premier mois* de chaque trimestre que j'en effectue le payement trimestriel. Suivant cette règle constante, c'est hier Jeudi 27 Avril que je remis à la jeune veuve ce que j'avais reçu pour le *septième* trimestre. Votre cotisation habituelle et celle de M. Contreras étant les seules qui ne me fussent point parvenues, j'ai cru devoir y suppléer en avançant *dix francs*, afin que le payement ordinaire n'éprouvât ni diminution ni retard.

Tout à vous. Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

ONZIÈME LETTRE

A Monsieur Florez, a Paris.

Paris, le Mardi, 2 Saint Paul 67.

Mon cher Disciple,

En m'envoyant le subside irlandais, M. Hutton y joint *douze francs* que je vous transmets, pour son abonnement

à votre *Eco Hispano-Americano*. Je vous prie de remettre au porteur un *Reçu, de la part de M. Hutton*, que je ferai passer à Dublin, afin d'informer notre confrère que sa commission est accomplie.

Tout à vous.

Auguste COMTE
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. A cette occasion je vous annonce, ou vous rappelle, la réunion religieuse qui doit avoir lieu chez moi, Dimanche prochain 27 Mai, à 2 heures précises, en commémoration de notre malheureux frère Jundzill, dont vous avez pu spécialement apprécier la valeur mentale et surtout morale.

DOUZIÈME LETTRE

A MONSIEUR FLOREZ, A PARIS.

Paris, le Samedi 13 Dante 67.

Mon cher Disciple,

Je réponds immédiatement à votre cordial billet pour vous témoigner combien j'en suis satisfait. La plénitude de vos convictions et la pureté de votre dévouement me sont aussi connues que la portée et la souplesse de votre talent. Depuis longtemps je vous regarde comme l'un des principaux apôtres du positivisme, et vous êtes maintenant celui qui contribue le mieux à l'installation sociale

de notre doctrine par des applications opportunes et décisives, accomplies avec une persévérance vraiment espagnole.

Quoique je ne lise que mes poètes, je sais, de divers côtés, que vous faites heureusement pénétrer la politique positiviste parmi les plus estimables des hommes d'état ibériques. Les précieux détails que votre billet m'indique à cet égard donnent plus de confiance et de précision à l'opinion que je m'étais déjà formée de l'efficacité de vos efforts. Je viens d'achever, sous le titre d'*Appel aux conservateurs*, un opuscule exceptionnel (d'environ 160 pages in 8°) qui sera publié vers le milieu d'Août. Il me sera doux de vous en offrir l'un des premiers exemplaires, à titre d'affectueux témoignage. Outre que vous y pourrez puiser de nouvelles vues sur une digne alliance entre les vrais positivistes et les vrais conservateurs, je compte sur vos informations, et peut-être même sur votre assistance, pour l'adresser à ceux des chefs espagnols qui peuvent le mieux profiter d'un travail que je destine spécialement aux hommes d'état occidentaux.

La sympathie que m'inspire votre lutte continue contre les difficultés matérielles me fait vivement regretter de ne pouvoir directement concourir à vous placer dans une situation plus digne de vous. Si le subside positiviste, au lieu de suffire à peine à mon minimum personnel, pouvait déjà commencer à développer sa destination collective envers les théoriciens qui méritent d'être aidés, vous seriez certainement l'un des premiers auxquels j'appliquerais cette faculté nécessaire. Alors je vous engagerais à quitter un journalisme qui consume votre temps et vos forces, en vous invitant à les réserver pour des opuscules spéciaux, sans vous imposer aucune périodicité. Vous devez même sentir que votre attitude actuelle ne pourrait se prolonger beaucoup, parce qu'elle deviendrait bientôt contradictoire, puisque le positivisme doit plutôt éteindre le journalisme que s'en servir sous un mode quelconque. Toutefois, comme l'allure normale n'est pas encore pra-

ticable, surtout d'après l'insuffisance de nos ressources matérielles, je dois actuellement encourager votre entreprise périodique, pourvu que vous la jugiez purement provisoire, en attendant une attitude plus digne de vous et de votre cause.

Ainsi conçus, ces efforts seront, j'espère, secondés par tous les positivistes à portée de vous être spécialement utiles, et je ne négligerai jamais les occasions qui se présenteront de leur recommander ce concours. Les contacts personnels que vous avez eus jusqu'ici ne vous ont, je pense, donné nullement lieu de douter de ces dispositions. Je regretterais surtout de voir aucunement s'attiédir vos liens d'affection et de coopération avec M. Contreras, dont la tendre vénération pour vous m'est aussi connue que son noble dévouement à la religion positiviste qu'il est très capable de servir dignement.

Votre annonce du prochain retour de Mme Florez me conduit à terminer cette réponse en vous priant de lui présenter mes affectueux hommages. Je sais comment vous avez adopté ce cher fils qu'elle n'a pas eu la peine de faire, et je sympathise avec le bonheur que vous procure une générosité qu'on ne peut guère trouver aujourd'hui que chez des pauvres. En écartant ainsi toute la partie égoïste des affections maternelles, vous pourrez mieux développer leur partie altruiste, et ce fils de l'Humanité se trouvera mieux élevé, puisque sa propre position lui fera spécialement apprécier *les plaisirs du dévouement*.

Tout à vous.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

TREIZIÈME LETTRE

A MONSIEUR FLOREZ, A PARIS.

Paris, le Vendredi 12 Descartes 67.

Mon cher Disciple,

Votre consciencieuse réponse me fournit une nouvelle confirmation de la noblesse de votre âme, si dignement pénétrée du besoin de me dire toujours la vérité, même en dissipant une généreuse méprise. Je m'en rapporte pleinement à votre appréciation, dans un cas où vous êtes plus compétent que moi. C'est pourquoi j'attendrai, pour mon officieuse communication, que le temps ait mieux développé la situation espagnole, que j'avais crue plus avancée, du moins chez les hommes d'élite. Il faut déjà regarder comme un précieux symptôme la disposition que vous y reconnaissez à suivre l'initiative française, dont la présidence normale n'est pas ailleurs acceptée aussi dignement, surtout en Angleterre. Les conservateurs qui veulent sincèrement surmonter à la fois les rétrogrades et les révolutionnaires, sont assez nombreux ici pour me faire espérer que mon *Appel* y sera bientôt accueilli, quand ils l'auront vraiment connu.

Cet état arriéré du milieu que vous tentez de modifier fait mieux ressortir le mérite et l'importance de vos infatigables efforts. En même temps, on sent davantage combien votre résidence parisienne est essentielle au succès d'une telle entreprise. La métropole humaine constitue le siège normal de tous les travaux par lesquels le nouveau pouvoir spirituel prépare ou développe la régénération

des divers éléments de l'occidentalité, qui doivent ainsi s'accoutumer de plus en plus à regarder Paris comme le vrai centre du mouvement intellectuel et social.

Tout en ajournant, d'après vos avis, les communications espagnoles de mon récent opuscule, je vous invite à me demander sans scrupule autant d'exemplaires que vous jugeriez convenable d'en donner à ceux qui, ne pouvant pas l'acheter, vous paraîtraient plus sincèrement disposés à le lire avec fruit.

Tout à vous Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUATORZIÈME LETTRE

A Monsieur Florez, a Paris.

Paris, le Vendredi 26 Bichat 67.

Mon cher Disciple,

Je viens de faire mon testament, que j'ai remis Lundi 24 Décembre, à M. Laffitte, son dépositaire perpétuel. Vous ayant choisi pour l'un de mes treize exécuteurs testamentaires, je vous invite à prendre, chez M. Laffitte, une exacte connaissance de cet acte, afin de me déclarer si vous acceptez ou refusez un tel office. En cas d'acceptation, vous aurez ensuite la faculté de copier cette pièce à votre seul usage.

Tout à vous. Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUINZIÈME LETTRE

A Monsieur Florez, a Paris.

Paris, le Lundi 28 Bichat 68.

Mon cher Disciple,

En Juin dernier, j'invitai l'un de mes meilleurs disciples britanniques (M. Congreve) à prendre, par une publication spéciale, l'initiative directe de la proposition décisive où, librement et pacifiquement, l'Angleterre restituerait à l'Espagne Gibraltar, après un siècle et demi d'une usurpation aussi blâmable que celle de Calais. Ce vœu vient d'être dignement réalisé, dans un éminent opuscule (d'une soixantaine de pages in-8°), sous le titre *Gibraltar; or the foreign policy of England.* Je vous engage spécialement à le lire, afin de mieux sentir combien le positivisme lie déjà les deux éléments les plus opposés de l'occidentalité.

Vous pourrez ainsi juger si vous devez ensuite traduire cet écrit en espagnol, ou vous borner à l'apprécier dans votre *Eco*. En l'un et l'autre cas, il importe de laisser aux Anglais l'initiative de cette noble proposition, en dissimulant mon impulsion spéciale. Néanmoins, il convient de marquer son origine positiviste, en rappelant l'indication générale publiquement accomplie, à cet égard, d'abord dans mon cours oral de 1849, puis, en 1854, au tome final (pages 493 et 494) de ma *Politique positive.*

Pour installer le nouveau pouvoir spirituel, les relations internationales sont plus favorables que les affaires intérieures. La désorganisation occidentale ayant commencé

par elles, c'est à leur égard que la réorganisation doit aussi débuter. Elles sont d'ailleurs moins orageuses et plus intelligibles; les gouvernants et les gouvernés s'y trouvent mieux disposés. Il faut, en politique comme en logique, installer les principes essentiels d'après les questions simples. Si nous parvenons à faire paisiblement rendre l'imprenable Gibraltar, la diplomatie positiviste pourra bientôt faire un digne appel au public germanique en faveur de la malheureuse Italie, dont le cas est trop grave pour être immédiatement traité sans danger.

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Gibraltar, publié depuis trois semaines, se trouve chez *John W. Parker and Son, West Strand, London.*

UNE LETTRE
A MONSIEUR THALÈS BERNARD

A Monsieur THALÈS BERNARD.

Mon jeune Ami,

J'ai lu et relu, avec un profond intérêt, la lettre, non moins admirable que douloureuse, dont vous m'avez gratifié hier. La libre spontanéité de cette touchante effusion m'a beaucoup ému, et même je m'en sens honoré. Quoique vos tristes confidences m'affligent vivement, je ne voudrais point ne les avoir pas reçues. Elles m'inspirent envers vous, outre une nouvelle estime, une sorte de tendresse paternelle. Vous savez que, de vous à moi, il y a précisément la même différence d'âge que de moi à mon propre père. Ne soyez donc pas surpris que, sans me sentir nullement vieux, j'éprouve déjà le besoin d'employer auprès de vous une telle comparaison. Je me glorifie d'ailleurs de voir, une fois de plus, le Positivisme invoqué par les affligés et les opprimés; tandis que le théologisme ne sert, depuis longtemps, qu'aux oppresseurs et aux lâches.

En apprenant vos nouveaux malheurs, j'ai surtout compati à votre digne mère. Je la connais assez pour être certain que l'ignoble trahison de son dernier fils la touche

davantage que les dangers matériels qui pourraient s'en suivre. Mais dites-lui bien que je connais aussi son éminente énergie, et que j'attends d'elle tous les efforts qui pourront la conserver à ses dignes enfants. Vous ferez très bien d'employer, en son nom, toutes les voies légales contre le misérable spoliateur, et je serais heureux de pouvoir vous y seconder, si le cas le comporte.

Quand cette nouvelle situation domestique vous sera devenue plus familière, vous y sentirez tous une précieuse compensation, déjà sensible à tout spectateur bienveillant : c'est l'homogénéité et la netteté de vos liens mutuels, qui vont ainsi devenir plus complets et plus augustes. La sanctification du malheur ne vous a hélas ! manqué jamais : mais vous n'aviez pas encore subi la plus douloureuse des épreuves, la trahison par les siens. En perdant un tronc vicieux et un membre indigne, votre famille fait réellement une précieuse acquisition, celle de la plus parfaite harmonie. Considérez, votre noble sœur et vous, que nous procédons surtout de nos mères, et soyez de plus en plus fier de la vôtre, qui sera de mieux en mieux appréciée désormais. Elle vous a transmis le nom d'un digne aïeul : laissez l'ignoble russe abdiquer cette sainte souche pour se lier à un tronc flétri. Dénués maintenant de toute espérance héréditaire, ses deux vrais enfants ont conservé, et même agrandi, la haute valeur de leurs âmes. Leur parfaite union va leur permettre d'utiliser dignement cette supériorité naturelle pour surmonter les embarras matériels, sans compter sur aucune ressource factice, mais en ayant lieu d'espérer la sympathie et le concours de tous les cœurs honnêtes.

Ma triste lecture d'hier m'a laissé, dans son ensemble, une impression consolante, en reconnaissant combien cette mémorable lettre est exempte de toute indication de désespoir. J'attribue d'abord cet heureux symptôme à votre digne sentiment des nouveaux devoirs domestiques résultés d'une telle fatalité. Vous voilà, plus que jamais, devenu, dans la forme comme au fond, le chef actif de

votre famille, le soutien essentiel de deux nobles existences féminines. Cette nouvelle attitude va développer en vous un surcroît habituel d'énergie, pour surmonter les difficultés extérieures, au lieu de succomber à leur ascendant. Un tel sentiment de votre dignité domestique ne tardera point à réagir heureusement sur une santé devenue encore plus précieuse à vos proches. Elle n'est point, j'espère, aussi délabrée que vous le supposez. A votre âge, une éminente organisation cérébrale peut opérer, sous de dignes impulsions, une réaction nerveuse dont l'efficacité physique vous est trop peu connue.

Outre ces saintes influences domestiques qui manquent à tant d'autres, la résignation et la sérénité marquées dans votre lettre d'hier me semblent aussi dues à l'irrésistible entraînement de notre situation républicaine, qui vous rattache directement à l'évolution fondamentale de l'Humanité. Un homme aussi bien organisé de cœur et d'esprit doit aujourd'hui se sentir, à votre âge, intimement appelé à devenir un noble organe personnel du vrai Grand-Être, au service duquel votre existence physique et morale peut être vraiment précieuse, de manière à mériter tous vos dignes soins. Comme ce genre d'appréciation tombe plus spécialement sous mon ressort philosophique, je crois ici devoir vous le développer assez pour le rendre caractéristique. Ma maturité systématique me permet de mieux sentir que vous-même votre propre destination mentale et sociale. Or, je sais que rien ne peut autant vous consoler et vous soutenir que la perspective réfléchie d'une telle carrière.

La grande régénération réservée à notre siècle consiste surtout à fonder enfin la force morale, dont le moyen âge ne put qu'ébaucher l'empire, sur des bases trop précaires et dans un milieu trop défavorable. Substituant à jamais le règne de l'Humanité au règne provisoire de Dieu, il s'agit, en un mot, d'organiser la vraie providence, soit prévoyante, soit pourvoyante. A cette fin, il faut regarder les femmes et les prolétaires comme les éléments essentiels

de la force morale, à la fois de sentiment et d'opinion. Ces deux immenses classes sont restées jusqu'ici en réserve, faute d'une destination vraiment digne d'elles. Dans la partie négative de la grande révolution, l'une demeura presque passive, et l'autre n'intervint gravement qu'à titre d'auxiliaire décisif des bourgeois contre les nobles. Toutes deux sont destinées à dominer sa partie positive, de manière à terminer la crise rénovatrice. Le volume que je vous ai envoyé explique déjà la haute participation propre au sexe affectif, qui, en développant sa vraie nature et sans altérer son existence domestique, deviendra le plus pur mobile de la régénération totale, tout en améliorant beaucoup sa situation sociale. Vous y verrez encore mieux la grande intervention politique que l'ensemble de l'évolution antérieure assigne aujourd'hui aux prolétaires, seuls aptes à fournir les dignes organes du gouvernement temporel, pendant toute la durée de la transition finale, ou jusqu'à ce que leurs chefs matériels soient assez régénérés par une sage compression populaire.

Mais ces deux grandes forces du sentiment et de l'activité ne pourraient dignement accomplir leur sainte et difficile mission, si leurs impulsions spontanées n'étaient pas systématiquement concentrées par l'influence intellectuelle. Telle est la tâche exclusivement réservée au sacerdoce de l'Humanité. Son office indispensable, sans lequel avorterait le mouvement universel, se décompose en deux constructions successives : l'une philosophique, l'autre poétique, dont la seconde suppose la première. Je regarde celle-ci comme assez accomplie déjà par le Positivisme, sauf les développements convenables. Car l'ensemble du passé a été maintenant assez étudié pour permettre de concevoir l'avenir, et d'y adapter le présent. Mon second grand ouvrage ne laissera, j'espère, aucun doute sur un tel résultat, déjà indiqué par le *Discours* publié en 1848. Le moment est donc venu, à mes yeux, de commencer ou du moins de préparer directement la seconde partie essentielle de la construction religieuse,

en développant l'aptitude esthétique du Positivisme, caractérisée dans ce même préambule général. Telle est la grande tâche sacerdotale que je crois réservée à votre jeune intelligence, qui pourra exercer avec éclat ses riches facultés, et même y utiliser sa poétique érudition. Je ne crois nullement à la division absolue que l'on suppose exister entre le génie philosophique et le génie poétique. Mais je dois croire à la triste brièveté de notre vie individuelle, qui ne permet point aux mêmes âmes d'exercer tour à tour deux offices éminents, dont chacun exige tout le temps et toute la verve que nous pouvons employer. Je me félicite du glorieux privilège qui, seul entre tous les philosophes, m'assigne une double carrière, en constituant la supériorité morale de la vraie religion, après avoir fondé sa supériorité mentale. Mais, malgré mes inclinations et mes aspirations poétiques, je sens mieux que personne qu'un autre instituera l'art positiviste, par des productions décisives, auxquelles il est réservé d'entraîner vers le véritable avenir les cœurs prolétaires et féminins. Depuis que je vous connais, vous m'avez paru seul remplir les conditions essentielles de cette sainte mission poétique. Vous voilà maintenant parvenu à l'âge où commencent de telles carrières exceptionnelles et vous y arrivez après avoir été profondément trempé par le malheur, sous toutes ses formes essentielles. A vous dont le passé n'offre presque que d'intimes douleurs, il appartient de chanter dignement les joies futures de notre existence normale, surtout celle du cœur, appelée à un essor sans exemple. Vous me présentez tous les symptômes essentiels d'une grande destinée poétique : suivez-la désormais directement, en écartant toute autre mission sociale.

Je préfère ignorer en quoi consistent vos dissidences actuelles envers le Positivisme ; car je présume qu'elles se dissiperont bientôt, peut-être après la lecture de mon *Discours* préliminaire. Mais, dussent-elles persister, et même s'aggraver, ne craignez pas qu'elles vous empêchent

jamais de devenir le poète d'une doctrine avec laquelle vous avez déjà contracté suffisamment des affinités fondamentales. Loin de vous en préoccuper, n'y voyez, comme moi-même, qu'une garantie de plus de votre indispensable individualité, que nous saurons tous, j'espère, respecter toujours. Chateaubriand différait, à beaucoup d'égards, des opinions de De Maistre. Il n'en devint pas moins le poète du mouvement philosophique correspondant. Appelé envers moi à une attitude semblable, mais plus digne et plus durable d'après la supériorité du but commun, vos dissidences se trouveraient beaucoup plus naturelles. Un avenir encore peu déterminé ne saurait susciter des notions aussi homogènes qu'un passé pleinement accompli. La conformité des sentiments et des tendances assurerait assez la convergence des impulsions générales.

Quant aux obstacles résultés des infirmités physiques que vous prévoyez, songez aux ressources de votre âge et à la puissance des réactions cérébrales. Mais, dussent-elles devenir bientôt aussi imminentes qu'elles sont vraiment invraisemblables, elles ne devraient point empêcher votre essor. La cécité du grand poète républicain vous indique l'aptitude du génie esthétique à surmonter les entraves résultées d'une situation physique qui, au fond, nous place naturellement dans les mêmes conditions que nous établissons artificiellement pour mieux composer nos tableaux intérieurs. Si Milton trouva des filles pour écrire ses chants, les vôtres seraient déjà certains de la sainte assistance d'une digne sœur.

Aucun motif grave ne peut donc vous interdire une carrière aussi conforme à l'ensemble de votre nature et de votre éducation, où vous obtiendriez un éternel renom en rendant un incomparable service. Vous pouvez, dès aujourd'hui, commencer cette grande mission, en donnant une direction plus poétique que philosophique à vos compositions habituelles. Au lieu de refaire votre examen du Positivisme, que repousserait la censure rouge, développez

davantage votre heureux projet sur l'amour, pour lequel elle sera moins ombrageuse.

Mais ma sollicitude paternelle doit surtout vous recommander une importante modification dans votre manière naturelle de vivre. Fuyez, autant que vous le pourrez, les lettrés; cherchez principalement la société intime des prolétaires et des femmes. Ne croyez pas que les riches constituent aujourd'hui la seule classe radicalement contraire à la grande régénération. Les divers lettrés lui sont, au fond, non moins hostiles et leur opposition est plus dangereuse. Il n'y a que troubles et mécomptes à attendre du commerce de ces prétendus penseurs, qui, n'étant réellement propres qu'à des professions inférieures s'ils eussent été mieux élevés, aspirent tous à la dictature universelle, sans qu'aucun consente à être seulement le second. C'est la fréquentation de cette race indisciplinable qui vous expose au scepticisme et au découragement, contre lesquels votre cœur peut seul réagir par des efforts qui vous épuisent inutilement. Vos heureux liens de famille vous assurent de dignes rapports féminins, que vous pouvez d'ailleurs étendre aisément. Joignez-y de nobles relations populaires, et concentrez vos habitudes dans ces deux grandes classes, les moins altérées de toutes par l'anarchie actuelle, et surtout les mieux disposées à se régénérer sincèrement. C'est d'en bas que doit procéder la rénovation moderne, encore plus qu'aux temps de Saint-Paul et de Saint-Augustin. Vos inclinations démocratiques et vos besoins affectifs vous disposent à préférer ce genre de contacts, dont vous n'êtes détourné que par des mœurs trop littéraires. Sachez surmonter cet obstacle encore récent, et vous trouverez la paix du cœur avec la foi de l'esprit. C'est dans ce double milieu que l'avenir humain doit surtout se développer. Là donc vous en trouverez aujourd'hui le vrai sentiment spontané, que vous êtes appelé à poétiser, comme moi à le systématiser. Je vous recommande une pratique dont je me suis moi-même très bien trouvé, surtout depuis deux ans que je vis de plus en plus

ainsi. Vous avez pu apprécier l'éminente prolétaire qui, aimant en sœur ma chaste compagne éternelle, m'a voué ensuite un zèle incomparable. Il y a deux ans que je loge chez moi son estimable mari et son digne fils, quoiqu'ils ne me servent nullement. Leur touchante union me fournit un spectacle de plus en plus salutaire, qui m'initie davantage à l'avenir normal, en compensant d'ailleurs mes propres fatalités privées. En même temps, la fondation de la société positiviste m'a heureusement fourni des relations vraiment intimes avec d'éminents ouvriers. Si ce double commerce convient beaucoup au philosophe, vous sentez que le poète doit s'en trouver encore mieux. Tel est donc le conseil pratique sur lequel j'insiste cordialement en terminant la réponse décisive suscitée par votre précieuse lettre d'hier.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.
(10, Rue Monsieur-le-Prince.)

Le 28 Aristote 62 (Lundi 25 mars 1850).

UNE LETTRE
A MONSIEUR CHARLES JUNDZILL

A Charles Jundzill

6 septembre 1850 (1)

. . . .

De tels conflits (2) sont malheureusement communs dans notre siècle, où le plus souvent ils ont une issue funeste. Le positivisme offre à cet égard de précieuses ressources, par son esprit toujours relatif, et d'après son aptitude nécessaire à rendre justice aux diverses doctrines antérieures. Satisfaisant également aux besoins de l'ordre et à ceux du progrès, il comporte partout des sympathies réelles quoique jamais complètes, aussi bien avec les conservateurs honnêtes qu'avec les progressistes sincères. Bornez-vous donc à faire dans chaque camp apprécier nos points de contact, sans insister sur les divergences, que vous ne devez pourtant nullement dissimuler en cas d'interpellation formelle.

Quant à l'ensemble de notre foi, vous trouverez rarement des cœurs et des esprits disposés à le comprendre directement; mais vous rencontrerez fréquemment des

(1) Extrait de la *Préface des Aperçus généraux sur la Doctrine positiviste*, par A. M de Lombrail, page V.

(2) Entre parents et enfants, par suite de divergences d'opinions en morale et en sociologie.

personnes capables de sentir les nouveaux moyens que fournit le positivisme, pour résoudre les difficultés dont elles sont spécialement préoccupées. Tant que vous pourrez choisir ou modifier le terrain de la discussion, contentez-vous de ce genre de relations dans un milieu mal préparé. Attachez-vous surtout à obtenir constamment par vos sentiments et votre conduite un légitime respect pour vos opinions. Mais ne désavouez jamais vos principes, même auprès de vos parents. La paix que vous obtiendriez ainsi ne serait qu'apparente et précaire. L'attachement et la vénération sincères que vous leur devez habituellement vous rendront faciles les ménagements vraiment convenables. En même temps, à moins d'un aveugle fanatisme, bien rare aujourd'hui, leurs propres sentiments envers vous les disposeront à tolérer vos dissidences mentales et sociales Si vous les trouvez moins indulgents que vous ne l'êtes, rendez-vous raison de cette différence naturelle, qui manifeste une nouvelle supériorité dans la foi positive. Mais, quels que soient vos justes ménagements, actifs ou passifs, vous ne devez jamais pousser la condescendance jusqu'à leur laisser croire que vous adoptez leurs principes rétrogrades. Le mensonge et la faiblesse ne guérissent rien. Ce serait d'ailleurs compromettre gravement l'ordre véritable que de sembler reconnaître des autorités spirituelles évidemment incompétentes. En insistant sur les conditions logiques et scientifiques qu'exige toute saine élaboration des doctrines sociales, vous pouvez également écarter les anarchistes et les rétrogrades. Pourvu que vous rappeliez dignement la prépondérance continue du cœur sur l'esprit, vous pouvez alors obtenir l'attention et l'estime des gens sensés de tous les partis, sans espérer jamais leur pleine adhésion. Tels sont les conseils sommaires que me semble comporter votre présente situation, pour vous procurer le seul genre de concorde qui soit compatible avec notre temps. Efforcez-vous d écarter toute discussion directe de principe avec ceux qui ne sont point

assez préparés. Proposez à vos divers adversaires de convertir ces débats sans issue en une généreuse émulation, à qui développera réellement les plus purs sentiments et la meilleure conduite. Toutes les âmes honnêtes, et surtout chez les femmes, pourront accepter facilement cette manière indirecte d'apprécier les opinions respectives.

. . . .

Auguste COMTE.

UNE LETTRE
A MESSIEURS INGRAM ET ALLMAN

A MESSIEURS INGRAM ET ALLMAN, A DUBLIN.

Paris, le 10 Descartes 64 (Samedi 16 octobre 1852.)

Messieurs,

Je suis heureux d'inscrire votre engagement pour concourir à la fondation matérielle de la *Revue Occidentale*. Cette noble participation confirme mes récentes espérances sur le prochain succès du positivisme en Irlande. La nouvelle doctrine y doit être mieux appréciée que dans l'Angleterre proprement dite, où, sauf quelques rares exceptions, on ne goûte que sa base philosophique, en écartant ou ajournant son application sociale, et surtout sa condensation religieuse, afin de ne pas troubler le *statu quo*, dont la plupart des lettrés se trouvent bien. Chez vous, au contraire, un intérêt universel fait directement sentir la portée politique et morale du positivisme, plus propre qu'un catholicisme épuisé à diriger l'indispensable émancipation de l'Irlande. Le dogme sociologique établi récemment, dans le second volume de ma *Politique positive*, sur la réduction nécessaire des états modernes par

la dislocation spontanée des agglomérations vicieuses, manifeste spécialement cette tendance, que développera le volume final du même traité.

Quant à la prochaine fondation de notre *Revue Occidentale*, je dois vous avertir cordialement que, selon toute apparence, je n'aurai point à réclamer l'exécution de votre scrupuleux engagement. Cette troisième tentative me semble déjà non moins avortée que les deux précédentes, quoique cet échec ne me décourage nullement pour l'avènement ultérieur d'une institution aussi conforme à la situation actuelle de l'Occident. Votre souscription n'est que la *seizième*, sur les *cent* qui me sont indispensables, malgré que ce nouveau projet, où les frais sont réduits autant que possible, se trouve publié depuis six mois! Le zèle est tellement amorti que je n'ai pas même pu m'assurer encore le nombre convenable de collaborateurs habituels. Il est vrai que mon *Catéchisme Positiviste*, qui vient de paraître hier, va peut-être modifier beaucoup ces doubles dispositions, en imprimant une forte impulsion à notre propagande, surtout féminine et prolétaire. Mais je n'espère pas qu'il puisse déterminer la prochaine fondation de notre *Revue*, à moins que son succès ne décide quelque riche à concentrer sur lui toute la charge, et dès lors tout l'honneur, d'une telle entreprise. Quoique cette éventualité reste toujours possible, rien ne nous autorise à compter sur elle.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Le *Catéchisme Positiviste* se trouve, au prix de *trois francs*, soit chez moi, soit à la librairie Carilian et Dalmont, 49, quai des Augustins. C'est un in-12 de 400 pages.

UNE LETTRE
A MONSIEUR INGRAM

A Monsieur le professeur Ingram, a Dublin

Paris, le Jeudi 24 Charlemagne, 68.
(10 Juillet 1856.)

Monsieur,

Voici le reçu correspondant au mandat, déjà soldé, que renfermait votre lettre de samedi, qui m'est parvenue avant-hier. Je suis extrêmement touché des cordiales explications que vous avez cru me devoir sur l'avortement de la seconde visite que vous m'aviez annoncée. La brièveté de votre séjour à Paris, et les préoccupations spéciales qui devaient y prendre tout votre temps, ont pleinement motivé ce désappointement mutuel.

Je serai toujours prêt à recevoir cordialement les demandes d'éclaircissements que vous m'annoncez, et dans lesquelles je vois d'avance autant de confirmations de votre noble zèle pour la digne propagation de la doctrine universelle, à laquelle est maintenant dévolue la direction générale de l'opinion publique en Occident. Mon temps est tellement réglé que, même pendant mes sessions de travail, comme celle où je suis depuis le 1er Février, le jeudi reste entièrement consacré soit aux entre-

vues, soit à ma correspondance. Les dignes contacts privés m'ont constamment paru constituer un précieux complément de mon office public.

Il est de mon devoir d'utiliser cette occasion pour compléter les félicitations dont j'avais déjà chargé M. Hutton, envers votre noble franchise dans la fraternelle consultation, que mon éminent disciple M. John Fisher vous avait spontanément demandée sur sa récente traduction du *Catéchisme Positiviste*. En l'engageant à refaire un travail défectueux, vous l'avez dignement préservé d'un fâcheux début, qui pouvait même nuire à notre propagande britannique. Tout le monde s'est bien conduit dans cette occurrence délicate, les uns en donnant, sans aucun vain détour, un utile conseil, et l'autre en l'accueillant avec une sincère gratitude, qu'il m'a cordialement témoignée.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

SIX LETTRES
A MONSIEUR ALLMAN

PREMIÈRE LETTRE

A MONSIEUR GEORGE J. ALLMAN, A DUBLIN.

Paris, le 4 Moïse 65 (Lundi 4 janvier 1853).

Monsieur,

J'ai reçu hier la valeur du mandat renfermé dans votre bonne lettre du 15 décembre 1852. Voici les reçus que vous voulez bien vous charger de transmettre aux autres coopérateurs de mon subside irlandais.

La sollicitude que vous me témoignez me touche beaucoup. Mais je dois vous rassurer quant aux dérangements résultés de ce que je suis devenu moi-même le seul directeur de la souscription qui soutient mon existence matérielle: ce soin me prend, au fond, très peu de temps, grâce à mes reçus imprimés, et surtout aux constantes habitudes d'ordre privé que je pratique depuis ma jeunesse. Si cela m'oblige à quelques courses personnelles, j'y trouve, pour ma santé, la compensation d'une vie trop

sédentaire ; d'ailleurs, le plus souvent je m'en trouve dispensé. Au reste, ma prochaine circulaire annuelle vous expliquera pourquoi je me suis vu forcé de procéder ainsi, surtout tant que le subside total demeure insuffisant. Le noble patronage, qu'exerce envers moi l'élite du public occidental, me permet désormais de me livrer exclusivement à mes travaux. Dès lors, ne lisant pas de journaux, et n'allant nulle part, j'ai plus de disponibilité réelle que la plupart des gens occupés.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DEUXIÈME LETTRE

A Monsieur G. J. Allman, a Dublin.

Paris, le Mardi 25 Frédéric 65 (29 novembre 1853).

Monsieur,

Je reçus hier la valeur du mandat joint à votre lettre de Jeudi dernier. Voici, conjointement avec votre reçu, ceux des deux souscripteurs anonymes. Quant aux trois autres, je les envoie directement aux coopérateurs dont vous m'indiquez le domicile.

Veuillez, je vous prie, témoigner, en mon nom, à tous ces messieurs, ma nouvelle gratitude pour ce complément de participation à mon subside annuel. Le précieux foyer de positivisme que ces dernières années ont vu surgir en

Irlande rivalise maintenant de zèle et d'importance avec celui qui, depuis sept ans, existe en Hollande. Un tel rapprochement confirme spontanément la nature pleinement occidentale de la grande mission à laquelle j'ai toujours voué ma vie.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

TROISIÈME LETTRE

A Monsieur G. J. Allman, a Drogheda (Irlande).

Paris, le Jeudi 5 Charlemagne 66 (22 juin 1854.)

Monsieur,

Voici les cinq reçus correspondants à votre mandat de 13 L. S. dont j'allai chercher hier la valeur, en utilisant mon Mercredi, seule sortie hebdomadaire pendant mes sessions de travail. Je dispose aujourd'hui, pour vous répondre, du jour consacré perpétuellement à ma correspondance, ainsi qu'aux entrevues personnelles. Si j'avais su par quel banquier devait m'être payé le subside irlandais, je vous aurais épargné la peine que vous avez inutilement prise en cherchant son adresse, que je connaissais déjà.

Votre lettre du 15 juin me fait espérer que j'aurai bientôt votre visite, où je me trouverai fort heureux de satisfaire à vos questions mathématiques, comme envers

tout autre domaine. Mais, si vous étiez forcé d'ajourner ce voyage, n'hésitez point à me demander tous les éclaircissements que je pourrai vous donner. J'ai disposé ma vie avec une telle régularité que, même au milieu de mes plus intenses sessions de travail, comme celle que je suis sur le point de terminer, il m'est toujours possible de remplir cet office privé, qui, dignement appliqué, me semble autant appartenir à ma mission que les communications publiques. En pensant que, depuis l'année 1838, je n'ai pas lu le moindre journal ou revue, même scientifique, et que toutes mes lectures habituelles se bornent à lire le matin un chapitre de l'*Imitation* et le soir un chant de Dante, vous sentirez que j'ai beaucoup de temps disponible, malgré des travaux absorbants et continus, ne sortant d'ailleurs que fort peu. Ne craignez donc pas de me déranger par vos questions dignement choisies, même en ce moment, où j'achève mon volume final, dont je serai quitte dans un mois, tandis que, l'impression marchant parallèlement, il paraîtra vers le milieu d'Août.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUATRIÈME LETTRE

A Monsieur Allman, a Paris.

Paris, le Mardi 24 Dante 66.

Monsieur,

Voici les trois billets que je vous promis hier. M. Lonchampt vous est déjà connu par son précieux opuscule. Quant à M. Jundzill, c'est un positiviste polonais, natu-

ralisé Français, dont les convictions et le dévouement sympathiseront pleinement avec les vôtres. Ces deux Messieurs sont du même âge que vous. Quoique M. de Capellen (le positiviste hollandais dont je vous parlais hier) ait quinze ans de plus, vous pourrez mieux communiquer avec lui, parce qu'il sait bien l'anglais. Sa femme est Française, et pleinement positiviste.

Je vous rappelle que je suis toujours disponible le soir, entre 7 h. et 8 h., *excepté le Mercredi.* De plus, la journée entière du Jeudi reste, en tout temps, consacrée aux entretiens et correspondances. Il en est de même du Dimanche quand j'ai fini, comme en ce moment, ma session de travail. En vous renouvelant ces informations, j'espère vous encourager à profiter cordialement de votre séjour pour venir causer avec moi le plus souvent que vous le pourrez, malgré l'embarras résulté de la difficulté des entretiens.

Tout à vous. Auguste COMTE

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Je crois que c'est vers Midi qu'il faut aller chez ces trois Messieurs pour être plus assuré de les trouver.

CINQUIÈME LETTRE

A MONSIEUR G. ALLMAN, A GALWAY (IRLANDE)

Paris, le Vendredi 26 César 67.

Mon cher Disciple,

Voici, d'après vos indications, les *quatre* reçus correspondants au mandat de *dix livres sterling* inclus dans

votre bonne lettre du 13 Mai qui m'est parvenue hier, et sur lequel je me suis d'avance chargé d'envoyer, au nom de M. Hutton, *douze francs* à M. Florez. Ce billet étant adressé par le gouverneur de la banque d'Irlande aux caissiers de la banque d'Angleterre, sans que vous m'ayez d'ailleurs fourni de renseignements spéciaux, je conserve quelque incertitude sur la manière dont je devrai Lundi le faire payer. Néanmoins, je présume qu'en l'envoyant chez M. Rothschild la valeur en sera comptée immédiatement; et je ne vous demanderai de nouvelles informations que si cet espoir se trouvait déçu.

Je suis très touché de l'ensemble de votre excellente lettre, qui reflète si bien la belle nature, morale et mentale, que j'ai pu personnellement apprécier dans votre précieuse, mais trop courte visite de l'été dernier. La marche de vos études, tant synthétiques qu'analytiques, me semble fort sage, et je ne puis que vous recommander d'y persister. Pour répondre à votre question spéciale sur la physique, je dois franchement avouer que je ne connais pas l'ouvrage didactique (1) dont vous me parlez, mais en vous déclarant d'ailleurs que je ne fais aucun cas de l'auteur, éminemment superficiel et dispersif. Il me semble étrange que vous n'ayez, en anglais, aucun traité meilleur, et dès lors je vous invite à suivre, autant que possible, le livre de Fischer, indiqué dans la Bibliothèque Positiviste. Quoiqu'il ne soit plus, comme on dit, *au courant*, il ne peut jamais perdre sa valeur propre à titre de composition didactique, à laquelle les annotations de la dernière édition ne laissent point de lacunes vraiment graves.

La manière dont l'étude de la mécanique rationnelle se trouve placée dans les universités britanniques n'est pas conforme à la constitution encyclopédique de la science mathématique, dont l'élément final reste ainsi séparé des deux autres, aussi contrairement à la marche historique qu'à l'enchaînement dogmatique. Mais en ne regardant ce

(1) M. Pouillet, (*Éléments de Physique Expérimentale et Météorologie.* G. J. A.

mode que comme provisoire, de même que tout le présent régime théorique, il offre aujourd'hui des compensations qui doivent vous détourner de le changer avant que la transition occidentale soit partout accomplie. D'une part, en réduisant au dualisme la constitution de la Mathématique, il en rend l'ensemble mieux saisissable, et permet davantage d'éviter les orgueilleuses aberrations de l'empirisme académique sur son extension indéfinie. Il faut d'ailleurs présumer que vos cours de mécanique se trouvent ainsi supérieurs aux nôtres en vraie rationalité, parce que cet usage les rend plus exempts des abus déductifs résultés ici des usurpations du calcul sur l'induction. En général, les documents imprimés que vous m'avez heureusement envoyés sur le plan officiel des études scientifiques en Angleterre me disposent à vous faire mieux goûter cette situation qu'on ne serait peut-être tenté de le croire en comparant votre régime au nôtre, tant altéré par l'influence académique, dont vous êtes spontanément préservés. Jusqu'à ce que l'institution encyclopédique de l'éducation universelle commence à prévaloir dans tout l'Occident, chaque nation, et spécialement la vôtre, fera sagement de conserver la constitution didactique spontanément émanée de l'ensemble de ses antécédents, en y faisant graduellement pénétrer les améliorations positivistes. Pour la partie de cette dernière tâche qui vous est normalement échue, je serai disposé toujours à vous aider de mes avis, et j'attends cordialement les demandes spéciales dont votre lettre forme le préambule, en vous invitant à requérir, avec une réserve moins scrupuleuse, une intervention qui, naturellement inhérente à mon office, m'est surtout agréable envers vous.

D'après la marche que vous me décrivez quant à votre étude systématique du Positivisme en y suivant religieusement l'ordre effectif de mon propre développement, je suis convaincu que, lorsque cette initiation se trouvera terminée, elle sera plus complète et plus profonde que chez la plupart de mes disciples, même théoriques. N'ayant

abordé la *Politique positive* que depuis son entière terminaison, vous en devrez mieux saisir l'ensemble que si, comme les autres, vous aviez lu chacun des quatre volumes à mesure qu'il a paru. Quoiqu'une telle lecture ne puisse être que provisoire, on se trouve ainsi détourné d'entreprendre une étude intégrale, seule pourtant définitive.

Il m'est impossible d'attacher une sérieuse importance aux *meetings* quelconques que votre lettre me signale par des citations caractéristiques. Ces criailleries révolutionnaires seront aisément surmontées en un temps où les besoins d'ordre tendent partout à prévaloir de plus en plus sur les instincts de progrès. L'ébranlement social ne deviendra sérieux en Angleterre que lorsqu'il se présentera comme ouvertement incompatible avec la base théologique de votre aristocratie. Or, une telle émancipation ne pourra s'accomplir sans anarchie que sous la bannière positiviste, où l'on ne détruit qu'en remplaçant. Jusqu'à ce que ce drapeau soit convenablement levé chez vous, les manifestations populaires ne peuvent avoir d'autre efficacité que d'avertir l'aristocratie sur les dangers d'une situation dont la direction tend à passer en d'autres mains, à moins que vos patriciens ne se transforment à temps.

Mais cet avertissement, où les événements ont beaucoup plus de poids que les discours, doit surtout résulter de l'anomalie occidentale que je vois se prolonger, et peut-être s'aggraver, avec une vive douleur. La dégénération offensive d'une expédition protectrice constitue, depuis six mois, une déplorable aberration, essentiellement due à l'empirique entraînement partout résulté de l'absence complète de principes politiques. Je suis peu surpris du succès actuel qu'obtiennent les sophismes que vous me signalez sur la prétendue nécessité de détruire Sébastopol pour garantir l'indépendance turque, qui serait assez abritée par la station suffisamment prolongée d'une flotte occidentale dans la Mer Noire, en ébauchant ainsi la gendarmerie maritime destinée à protéger la

civilisation universelle contre les insultes et les pirateries des barbares quelconques. Quelque regrettable que soit la prolongation d'une telle déviation, ses désastres et ses dangers ne doivent pas empêcher les vrais philosophes d'apprécier, outre les avantages généraux que sa réaction sociale a déjà réalisés, son influence spéciale sur le régime intérieur des peuples qui s'y livrent, et surtout en Angleterre, où ce résultat indirect se développe nécessairement à mesure que persiste l'aberration, dont il constitue une sorte de compensation inaperçue, d'ailleurs insuffisante. Il consiste surtout dans la tendance continue à l'émancipation spirituelle de vos soldats par le contact intime et permanent des nôtres, qui remplissent involontairement un office décisif de missionnaires d'un scepticisme non moins hostile au régime parlementaire qu'à l'hypocrisie anglicane. Vous sentirez l'importance d'une telle réaction si vous réfléchissez que votre aristocratie fit surtout la guerre aux Français afin d'empêcher la propagation britannique de l'ébranlement politique et religieux. Outre que la paix l'a déjà forcée de renoncer à cette espérance, le cours des événements l'entraîne maintenant au développement officiel d'un contact populaire qui doit bientôt dissiper le prestige aristocratique et la mystification protestante, même chez la portion la plus arriérée de votre population, dont le vrai *meeting* révolutionnaire se tient largement devant Sébastopol, sous la protection spéciale de votre gouvernement.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Je vous prie d'informer M. Hutton que, comme je l'avais toujours craint, le cours que j'avais projeté ne pourra point, malgré toutes mes démarches, avoir lieu cette année, le gouvernement ayant, sous divers prétextes, finalement refusé la salle demandée, sans oser pourtant blâmer un tel enseignement, que je dois ainsi renvoyer

à 1857, ma nouvelle année de chômage, où la situation sera probablement améliorée. En compensation de cette lacune, mon opuscule (1) annoncé se trouvera plus tôt publié. Devant le commencer avec Juin, je l'aurai terminé sans doute vers la mi-Juillet ; en sorte qu'il pourra paraître au commencement d'Août, sa Préface devant d'ailleurs contenir le programme spécial, que je rédigeai dès le début de Février, pour le cours qui vient d'avorter.

Le Positivisme vient de faire une grande perte dans la personne de mon excellent disciple Jundzill, professeur de mathématique, décédé, le 10 Mai, chez ses parents qui s'étaient transportés ici quand ils ont su la gravité de sa maladie de poitrine, déplorablement méconnue jusqu'au dernier moment, même par son médecin. D'après-demain en huit, le Dimanche 27 mai, nous aurons une réunion religieuse, dans mon oratoire, pour ma commémoration publique de ce malheureux confrère, aussi distingué d'esprit que de cœur, succombant ainsi vers le milieu de sa trentième année. Quoique vous n'ayez pu le voir pendant votre dernière visite (2) parce qu'il était alors en vacances, vous en avez probablement entendu parler à M. Hutton, qui ne nous quitta qu'après son retour.

---

(1) APPEL AUX CONSERVATEURS. Paris, août 1855. Commencé le 3 juin 1855 et terminé le 10 juillet. G. J. A.

(2) Ici M. Comte se trompa. J'ai passé chez M. Jundzill avec un billet de recommandation de M. Comte, et je fis sa connaissance. G. J. A.

SIXIÈME LETTRE

A MONSIEUR ALLMAN, A GALWAY.

Paris, le Mardi 22 Aristote 68.

Mon cher Disciple,

Voici les divers reçus qui correspondent au mandat inclus dans votre lettre du 11 Mars, arrivée Vendredi. Je vous les aurais envoyés plus tôt si je n'avais pas attendu celui de l'*Eco*, venu seulement hier.

L'accident que vous m'annoncez m'afflige beaucoup. Mais il ne m'a nullement entravé pour la lecture de votre petite lettre. J'espère qu'il n'aura pas de durée, et qu'il ne me privera pas longtemps de la communication plus étendue que vous projetiez.

Depuis le 1er Février, je suis occupé du grand ouvrage dont ma récente circulaire a promis un volume pour Octobre. Mais, comme dans toutes mes sessions de travail, ma journée de Jeudi reste entièrement réservée aux entrevues et correspondances. Je suis d'ailleurs en possession continue d'une pleine santé.

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince).

SEIZE LETTRES
A MONSIEUR RICHARD CONGREVE

PREMIÈRE LETTRE

A Monsieur Richard Congreve à Oxford

Paris, le 22 Bichat 64 (Jeudi 23 Décembre 1852).

Mon cher Monsieur,

J'accomplirai volontiers, et sans aucun dérangement, la petite commission qui m'a valu votre bonne lettre de Lundi. Mais elle exige un éclaircissement préalable, d'après une méprise résultée de notre heureuse entrevue de Septembre. La libre disponibilité de mes ouvrages comporte une exception passagère, qui, je crois, importe beaucoup au cas actuel, quant à la première édition de mon traité fondamental, le *Système de philosophie positive.* A la vérité, quoique cette édition initiale ne m'appartienne point, je suis affranchi déjà de tout engagement avec l'éditeur (Bachelier, 55, quai des Augustins) ; en sorte que je pourrais, dès à présent, entreprendre une seconde édition, où, suivant mon régime définitif, j'aurai soin de me garan-

tir une complète liberté, d'après l'heureuse pratique qui, suivant les principes positivistes, m'a fait solennellement renoncer à tout profit matériel de mes livres quelconques. Mais cette nouvelle édition n'existe pas encore, et je ne compte pas même la diriger avant plusieurs années, vu l'urgence de mes ouvrages actuels. On ne peut donc se procurer ma *Philosophie positive* que chez le libraire ci-dessus indiqué, qui tient l'ensemble de ces six volumes à un prix fort élevé, ou plutôt arbitraire, d'après l'épuisement complet du tome premier, que lui-même se procure seulement dans les ventes de livres. Si je désirais, pour mon propre compte, un exemplaire de ce traité, je ne serais pas moins embarrassé que le public. Toutefois, j'ai récemment usé de ma liberté pour autoriser une réimpression spéciale de ce premier volume, généreusement entreprise par un banquier positiviste. Mais cette opération, qui s'exécute en province, ne sera complète que dans quelques mois. Alors on obtiendra l'ouvrage total à l'ancien prix normal de *cinquante francs*, tandis que maintenant, quand on peut l'avoir, on le paie 80 francs ou 90 francs. Jusque-là, Bachelier vend séparément chaque volume (sauf le premier), au taux de *huit francs*. Le tome deuxième paraît devoir tomber bientôt dans le même cas que l'autre : mais on est déjà convenu d'appliquer le même remède. J'insiste sur ces détails, parce que je crois, d'après votre lettre, que votre ami désire surtout acquérir ma *Philosophie positive*, que je ne puis aucunement lui procurer maintenant. S'il veut, au contraire, avoir d'abord les deux volumes déjà publiés (en Juillet 1851 et Mai 1852) de ma *Politique positive* et mon *Catéchisme positiviste* publié il y a deux mois, vous n'avez qu'à m'en informer, et je m'empresserai de vous les transmettre par l'intermédiaire que vous m'indiquez.

L'explication que vous voulez bien me demander sur la déplorable exception que nous subissons maintenant peut se réduire au simple prolongement de notre entretien de Septembre. Car, au fond, la situation républicaine de la

France n'a pas réellement changé : sa suspension actuelle reste purement officielle. Un dictateur tyrannique s'y trouve simplement transformé en un ridicule personnage de théâtre, le vrai *mamamouchi* de Molière. Il se croit, et on le croit *légalement*, devenu inviolable et héréditaire, d'après la décision des paysans français, qui pourraient, avec autant d'efficacité, lui voter deux cents ans de vie ou l'exemption de la goutte. Mais les affaires humaines ne se conduisent point selon de tels caprices : les lois qui les dirigent ont, depuis longtemps, détruit à jamais la royauté française, où s'était condensée toute la rétrogradation moderne. Cette irrévocable abolition fut réellement accomplie le 10 Août 1792, après un siècle de putréfaction croissante, qui l'annonçait de loin, sans que cet arrêt historique ait ensuite été révoqué, malgré les fictions officielles, puisqu'aucun de nos dictateurs successifs ne fut héréditaire ni même inviolable, en dépit de ses prétentions légales. La parodie actuelle constitue la plus vaine et la moins durable de ces illusions monarchiques. Aussi personne ne la prend au sérieux. Hors du monde officiel, on ne peut prononcer sans rire le titre d'*Empereur* : cet *empire* sans victoire est encore plus du ressort du *Charivari* que ne l'était auparavant notre *Montagne* sans échafauds. Je viens d'écrire au digne tzar Nicolas une longue lettre, qui sera publiée, vers le milieu de 1853, dans la Préface du tome troisième de ma *Politique positive*, dont j'envoie à cet homme d'état les deux premiers volumes avec le *Catéchisme Positiviste*. Pour lui donner brièvement une juste idée de la situation française, je me suis trouvé conduit à insérer, dans cette lettre le petit *itinéraire* de notre empirisme républicain, que j'eus le plaisir de vous montrer en Septembre, et qui ne tenait aucun compte de l'*empire*, en tant que rédigé le 17 Juin. Or, la seule modification que j'aie cru devoir indiquer au tzar sur cet incident se réduit à cette petite note envers la crise prévue comme devant concilier la dictature avec la liberté : « Le vain épisode « qui s'accomplit en ce moment sous un rétrograde déma-

« gogue doit plutôt hâter que retarder cette quatrième « crise, en augmentant ses motifs et diminuant ses obs- « tacles. » En effet, cet *empire* de trois semaines paraît déjà vieux, parce que son chef était préalablement jugé d'après une dictature irrécusable. S'il avait pu supplanter Louis-Philippe dans les audacieuses tentatives de Strasbourg ou de Boulogne, le public français lui aurait certainement accordé quelques années de libre épreuve impériale; car alors il était encore vierge, et pouvait être pris à l'essai comme l'autre. Même l'an dernier, il aurait encore pu devenir, pour quelque temps, un *empereur* sérieux, s'il eût osé remplacer ainsi le régime parlementaire, parce que le cas était analogue, aux yeux des hommes impartiaux, qui sentaient combien son pouvoir antérieur était annulé par l'assemblée anarchique. Aujourd'hui, rien de semblable. Il arrive à trôner après avoir constaté son insuffisance politique et son caractère irrévocablement rétrograde d'après une année de pleine dictature, que lui-même ne peut jamais désavouer comme incomplète. Cet avènement présente d'ailleurs le contraste décisif d'un changement, légalement censé fort grave, auquel on n'applique aucun motif sérieux : c'est une simple fantaisie, personnelle, ou tout au plus nationale, qui détermine la transformation de la république en monarchie, c'est-à-dire la plus grande de toutes les modifications politiques, si elle était réelle. L'ordre n'est aucunement invoqué pour l'appuyer, et jamais il ne pourrait l'être sans condamner la dictature antérieure. Aussi ceux-là même qui l'exploitent montrent, par leur empressement à piller la France, combien ils sentent la fragilité de cette sorte de *cent-jours* en sens contraire. Le protocole officiel indique déjà la fausseté d'une situation sans motifs, où l'autorité tâche de s'étayer entre Dieu et le Peuple, suivant la ridicule devise de Mazzini, malgré l'impuissance de l'un des appuis et la fluctuation de l'autre. Il n'existe d'ailleurs aucun intérêt collectif qui soit sérieusement lié à cette *mamamouchade*, pas seulement au degré d'adhésion qu'avait

obtenu Louis-Philippe. Ce *régime* est trop rétrograde pour convenir aux prolétaires, surtout urbains, et trop démagogique pour plaire aux riches, qui craignent qu'on ne veuille se populariser à leurs dépens. Quant au respect, on sent ce qu'il peut être d'après la source d'un pouvoir résulté de suffrages, méprisables pour la plupart d'après leur incompétence mentale et morale, et même méprisés, sauf l'admiration de chaque votant envers son propre vote, laquelle ne l'empêche point de déplorer l'incapacité ou l'indignité des autres suffragants. La force matérielle qui l'appuie seule commence à sentir sa fausse position sociale. Auparavant, elle pouvait se regarder comme assurant l'ordre ; maintenant elle n'est qu'au service d'un personnage discrédité, et devient une escorte théâtrale. Car le renversement d'un tel régime n'entraîne plus aucune crainte sérieuse et générale d'anarchie politique. L'alternative de l'an dernier n'existe plus. Entre l'*empire* et la *démagogie* rouge, ce personnage a lui-même tracé d'avance le véritable intermédiaire, la *dictature républicaine*, devenue seulement progressive au lieu d'être rétrograde, sous un autre chef, en respectant la pleine liberté d'exposition et de discussion. De plus, une telle domination suspend spontanément les dissidences profondes qui séparent entr'eux les divers genres de républicains, tous ainsi ralliés contre une même oppression. Or, leur nombre est aujourd'hui devenu beaucoup plus grand qu'il ne le fût sous la Convention. Les quatre dernières années ont irrévocablement détruit le prestige qui soutint les rétrogradateurs antérieurs, en prouvant que la république pouvait prévaloir ici sans guillotinades, et qu'elle comportait même en faveur de l'ordre des mesures plus énergiques que la monarchie, par cela même qu'elle garantit le progrès. Cet épisode ne peut donc durer que le temps nécessaire pour stimuler et rallier les diverses influences qui doivent concourir à sa terminaison nécessairement violente. Un tel dénouement est trop prochain pour que le positivisme y puisse intervenir, autrement qu'en le prévoyant, quelque

favorable que soit à notre avènement politique une situation qui nous représente comme les seuls républicains véritables, dans un pays où la révolution se résume par la république, comme la contre-révolution par la royauté. Depuis que la démagogie aboutit à la rétrogradation, nul ne peut soutenir comme républicaines les doctrines métaphysiques que le positivisme a toujours combattues radicalement sur la souveraineté du peuple et l'égalité, qui maintenant conduisent au *mamamouchat.* Nous qui proclamons l'évolution sociale régie par des lois immuables, indépendantes de toutes volontés, tant humaines que divines, nous devenons donc les seuls défenseurs systématiques de la république, à laquelle un sentiment indestructible attache de plus en plus la population dirigeante. Mais notre nombre est encore trop petit pour que nous puissions aucunement diriger le prochain ébranlement, qui continuera donc à dépendre des républicains empiriques, auxquels nous en devons, nous simples spectateurs, laisser les bénéfices et les charges, en nous contentant de participer au profit universel résulté de la liberté d'exposition dont nous saurons, j'espère, nous servir dignement. Toutefois, nous pouvons aujourd'hui modifier heureusement ce nouveau mouvement politique, en nous efforçant d'améliorer l'empirisme républicain, de manière à le rendre moins anarchique, et dès lors mieux acceptable. J'ai surtout conseillé de modifier l'ancienne devise (que M. Bonaparte n'a pas remplacée, malgré son mémorable adage : *on ne détruit que ce qu'on remplace*), en y supprimant *l'égalité,* qui toujours caractérisa le mauvais esprit révolutionnaire. Si la bannière républicaine reparaît avec la seule inscription *Liberté et Fraternité,* la bourgeoisie sera déjà rassurée, et la portée d'un tel changement éliminera bientôt les révolutionnaires vraiment indisciplinables, les *rouges* de Londres et de Bruxelles, seuls assez arriérés désormais pour tenir encore au suffrage universel après son aboutissant mamamouchique. D'après ces indications sommaires, que ma plume vous esquisse en

courant, j'espère que vous concevrez combien, loin d'être aucunement découragé par la présente situation, quelque honteuse qu'elle soit, je la regarde comme la plus favorable qui se soit jusqu'ici présentée pour hâter l'avènement politique du positivisme, ainsi devenu clairement l'unique ressource de la révolution française. La même confiance inspire les jeunes disciples ou adhérents qui m'entourent, et parmi lesquels j'ai la satisfaction de ne voir aucun affaissement. Il n'y a de découragement sérieux que chez ceux qui, comme M. Littré surtout, se séparèrent de nous l'an dernier envers la dictature, d'après l'inconséquence qui les empêcha d'apprécier cette abolition du régime parlementaire comme le premier acheminement réel à la dictature positiviste.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DEUXIÈME LETTRE

A Monsieur Richard Congreve, a Oxford.

Paris, le Jeudi 6 Homère 65 (3 Février 1853).

Mon cher Monsieur,

Ayant reçu, l'avant-dernier Dimanche, votre lettre du 19 Janvier, j'écrivis, le lendemain, à M. Hector Bossange, pour m'assurer s'il consentait spécialement à la transmission proposée. D'après sa gracieuse réponse, je lui fis apporter, le Dimanche suivant 2 Homère, le paquet de

livres dont voici la liste et le prix. Quant aux frais de transport, de douane, et de commission, il m'avait annoncé que cela regarderait seulement le libraire d'Oxford, qui serait ensuite remboursé par vous.

Ma pleine confiance dans votre élévation mentale et morale me garantissait d'avance l'heureuse efficacité des explications spéciales que je me félicite de vous avoir envoyées sur la présente situation de notre république. Elle est tellement favorable au positivisme que ce sera la faute de mes disciples, théoriques ou pratiques, s'ils ne deviennent pas, avant dix ans, les dignes chefs, même temporels, de la France, au nom commun de l'ordre et du progrès. Les républicains français, qui pourtant sont au moins dix fois plus nombreux qu'en 1793, n'ont plus de ressource systématique qu'en nos doctrines, depuis que les dogmes révolutionnaires viennent aboutir au *mamamouchat*. D'un autre côté, les vrais conservateurs sentent maintenant que la rétrogradation peut très bien se concilier avec l'anarchie, et que la démagogie mamamouchique pourrait faire, à leurs dépens, un appel officiel aux plus mauvaises passions des pauvres contre les riches. Ce double courant de tendances sociales pousse partout au positivisme, où les *lois* immuables deviennent seules une garantie décisive contre toutes les *volontés* arbitraires, tant humaines que divines. Le mariage de dépit qui vient de s'accomplir fournit à tous l'occasion de sentir le poids irrésistible des conditions naturelles, qui ne rendirent jamais accessible qu'aux personnages royaux la royauté, dernier vestige du régime des castes. C'est ici comme dans le fameux précepte de la *Cuisinière bourgeoise* ingénieusement rappelé par Louis XVIII à propos de certains anoblissements : « Pour faire un civet de lièvre, ayez d'abord un lièvre, etc. »

Malgré toutes les tendances essentielles de la situation française vers le positivisme, nous sommes encore si peu nombreux, et la prochaine crise est si voisine qu'elle doit s'accomplir sans notre participation, sous l'impulsion

habituelle des républicains empiriques. C'est la dernière fois que nous continuerons d'être simples spectateurs, avec la seule perspective de profiter mieux que personne du commun bénéfice de la pleine liberté d'exposition et de discussion, ainsi combinée avec la dictature. Toutefois, nous avons le temps et la faculté d'améliorer notablement les dispositions actuelles des vrais républicains de sentiment, sans tenter encore de les rendre positivistes. Ce progrès politique, que nous seuls pouvons diriger aujourd'hui, consiste surtout: 1° à supprimer le terme anarchique dans la devise républicaine, qui, réduite à la formule *Liberté et Fraternité*, peut très bien suffire provisoirement, jusqu'à l'avènement de la devise finale *Ordre et Progrès*, laquelle ne serait point assez appréciée maintenant ; 2° à ratifier l'abolition du régime parlementaire et la prépondérance définitive du principe de la dictature sous les conditions convenables. On peut condenser ces deux pas connexes dans l'opposition, désormais usuelle, du titre de *républicain* à celui de *révolutionnaire*, afin de substituer irrévocablement le positif au négatif. Tout cela se trouve assez préparé spontanément, surtout chez les prolétaires parisiens, seuls importants à convaincre, pour que le positivisme puisse le réaliser suffisamment avant la fin de la présente année.

Je suis heureux d'apprendre, par votre lettre, qu'une femme s'occupe dignement, sous vos auspices, du *Catéchisme Positiviste*. C'est de telles conversions que dépend désormais le principal avènement du positivisme. Si celle-là s'accomplit, je sens d'avance combien vous l'aurez facilitée, quoique je vous connaisse assez sage pour ne pas vouloir y dispenser de la spontanéité, seule garantie d'un succès durable.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

TROISIÈME LETTRE

A MONSIEUR RICHARD CONGREVE, A OXFORD.

Paris, le Jeudi 20 Homère 65 (17 Février 1853.)

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu, hier et Samedi, dans vos deux lettres des 13 et 10 Février, les deux moitiés de votre billet de 5 livres sterling, en admirant le simple artifice par lequel la prudence anglaise permet au papier-monnaie de voyager avec plus de sécurité. Voici le *Reçu* qui correspond à la partie ainsi réalisée de votre coopération au subside sacerdotal en 1853.

C'est avec une heureuse surprise que j'apprends le motif essentiel de votre précieuse adhésion au positivisme. Vous m'offrez ainsi la première exception décisive sur l'origine exclusivement intellectuelle des sympathies qu'il obtient en Angleterre. Mais le développement de la situation moderne rendra ce cas fort commun dans quelques années, en vous laissant toutefois l'honneur de cette initiative sociale, spécialement méritoire chez un théoricien, surtout d'Oxford. Néanmoins, la remarque de ma circulaire n'est que trop vraie, comme le témoignent entr'autres MM. John S. Mill, Molesworth, Grote, parmi les esprits distingués dont les sympathies positivistes demeurent jusqu'ici stériles, faute de s'étendre de la philosophie à la politique, et finalement à la religion.

Un mot de cet éclaircissement m'autorise à présumer que votre lacune *actuelle* envers l'instruction mathéma-

tique ne sera point définitive. Quoique j'ignore votre âge, il me semble permettre encore à votre judicieuse intelligence, animée d'un noble cœur, et soutenue par un caractère ferme, de faire à temps une acquisition qui prend une importance croissante. Même quand vous ne devriez pas servir l'Humanité comme théoricien, cette préparation encyclopédique vous conduirait à mieux figurer parmi les éminentes influences dont votre pays aura bientôt besoin pour contenir dignement l'irruption anarchique et la transformer en énergie régénératrice.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince)

QUATRIÈME LETTRE

A MONSIEUR RICHARD CONGREVE.

Paris, le Dimanche 7 Homère 67.

Mon cher Monsieur Congreve,

Votre demi-billet de cinq livres sterling m'étant exactement parvenu dans votre bonne lettre d'avant-hier, j'attends l'autre moitié pour vous envoyer le reçu de votre cotisation au subside positiviste de 1854.

Je suis heureux d'apprendre que l'on commence chez vous à blâmer la dégénération offensive d'une guerre dignement entreprise contre la guerre. La préface, écrite en Juillet, de mon quatrième volume, contient, à cet égard, des conseils où mes craintes sont expliquées sous forme d'espérances. Après l'évacuation du territoire ottoman, il

fallait prendre une attitude de précaution, par le blocus de la Mer Noire et l'hivernage en Bulgarie, en renonçant d'ailleurs au ridicule projet sur la Baltique. Ce qu'on aurait de mieux à faire maintenant, ce serait d'en venir là, d'après une sage levée du siège de Sébastopol, au risque d'une honte justement méritée par la déviation. Il est étrange de vouloir constituer une situation normale en un temps où toutes les idées sont flottantes ; en sorte qu'il faut se borner, dans les relations extérieures, à maintenir le *statu quo* jusqu'à ce que l'anarchie intérieure soit assez dissipée. Quoique l'empire russe doive certainement se décomposer, ce n'est point à des puissances assujetties à la même destinée qu'il appartient de hâter l'accomplissement spontané de la loi sociologique qui tend à dissoudre nos monstrueuses nationalités. Si le tzar voulait récriminer, il pourrait autant prétendre à délivrer les Provençaux du joug des Parisiens, en représentant comme oppressive l'homogénéité mensongère que l'on proclame officiellement entre les Gascons et les Normands.

Le but de l'expédition occidentale se trouve déjà réalisé, puisque l'indépendance turque est préservée pour toujours, et le prestige russe irrévocablement dissipé. Toute prolongation de cette guerre est devenue radicalement vicieuse. Elle n'aboutit maintenant qu'à confirmer une fois de plus la loi que, depuis soixante ans, les événements ont tant manifestée : la défense est seule désormais susceptible de succès. Il n'existe plus, sur le globe, aucune grande population qui soit vraiment guerrière. Sous tous les aspects, la politique extérieure du positivisme se trouve pleinement confirmée par les événements.

Ici, cette expédition n'est qu'une guerre de raison, dont tout le monde commence à se lasser, de manière à constater l'extinction décisive des inclinations militaires. La bourgeoisie y redoute les dépenses militaires et les perturbations industrielles, tandis que le prolétariat craint d'y voir suspendre ou troubler, par l'essor extérieur, la régénération intérieure, qui constitue sa principale sollici-

tude. Je ne crois pas que notre dictateur tienne à prolonger une situation qui ne peut s'aggraver sans compromettre radicalement son autorité. Déjà les masses passives commencent à manifester les tristes symptômes qui caractérisèrent l'aversion de la guerre pendant les dernières années de l'empire. On félicite les mères qui n'ont que des filles, et l'on projette des mariages précoces afin d'éluder la conscription. Quant à l'intérêt, d'ailleurs essentiellement factice, qu'inspire la nationalité polonaise, il ne suffirait point pour populariser une lutte grave et prolongée. Au fond, la France n'agit là que par déférence envers l'Angleterre, dont le faible gouvernement se laisse entraîner d'après une vicieuse opinion publique, plus apparente que réelle, qu'un Cromwell saurait braver.

D'après la fin de votre lettre, je vois que l'intime liaison des deux puissances tend à produire une réaction salutaire en accélérant le discrédit spontané du régime parlementaire et l'avènement naturel du principe dictatorial. Un tel contact doit montrer à vos empiriques que l'irrévocable établissement de la dictature n'a nullement dégradé les Français, qui, malgré les déclamations de vos journaux, n'ont aucunement cessé de tendre vers la terminaison de la révolution occidentale, dont l'ensemble du passé leur assigne l'inaltérable initiative. En dissipant les préventions mutuelles, cette fraternité poussera davantage les Anglais à nous imiter que les Français à vous admirer.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Ma récente circulaire, que je joins ici, vous serait plus tôt arrivée, si j'avais su votre adresse. L'ayant envoyée, sans aucune lettre, à Sir Erskine Perry, j'espère que cet avis indirect lui rappellera son engagement spontané de 1853.

Puisque vous résidez maintenant à Londres, je vous in-

vite à faire connaissance avec M. Williamson, professeur de chimie (University college, London). Après avoir été l'un de mes meilleurs élèves en mathématique, il est devenu l'un de mes principaux disciples. Les positivistes complets sont tellement rares à Londres, que ce contact sera, j'espère, agréable, et peut-être salutaire, des deux côtés.

CINQUIÈME LETTRE

A Monsieur Richard Congreve, a Wandsworth.

Paris, le Mardi 9 Descartes 67 (16 Octobre 1855.)

Mon cher Monsieur Congreve,

Vous savez que je regarde le mode normal de distribution des livres comme consistant à les donner aux lecteurs capables d'en profiter, en ne considérant aujourd'hui la vente que comme destinée surtout à couvrir les frais d'impression. Mais il est souvent difficile de discerner ceux qui méritent de tels envois, et de se mettre en contact avec eux. Cette destination et cet embarras conviennent spécialement à l'opuscule que j'ai récemment publié, sous le titre d'*Appel aux conservateurs*, pour faire sommairement connaître le positivisme aux hommes d'Etat de tous les partis; en leur indiquant l'aptitude directe de la synthèse universelle à systématiser dignement la politique actuelle, où leur empirisme se montre de plus en plus insuffisant.

Quand vous aurez lu ce petit écrit, j'espère que vous pourrez m'indiquer les noms et domiciles de tous ceux

que vous jugerez, en Angleterre, mériter que je le leur envoie. Outre les hommes d'état proprement dits, je voudrais en gratifier les dignes membres de l'aristocratie britannique qui, soit comme catholiques ou comme torys, gardent une attitude politiquement passive, mais en développant une noble activité de chefs agricoles dans les vastes domaines sur lesquels ils résident. Si vous êtes en mesure de me procurer ces renseignements, je vous prie de me les transmettre aussitôt que vous aurez pu les recueillir avec maturité.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

SIXIÈME LETTRE

A Monsieur Richard Congreve, a Wandsworth.

Paris, le Vendredi, 25 Moïse 68.

Mon cher Monsieur,

Voici le reçu correspondant au mandat inclus dans votre lettre du 15, qui m'est seulement parvenue le 19. Je vous remercie de la confiance avec laquelle vous m'avouez la nécessité de réduire un peu votre contribution au subside positiviste. Cela me confirme votre disposition à regarder ce concours comme ayant irrévocablement pris place parmi vos devoirs réguliers, suivant la solide nature de vos convictions, plus pratiques que théoriques. La réduction m'indique d'ailleurs que vous n'avez pas fait un mariage d'argent, ce qui constitue, de nos jours, un rare

mérite, surtout en Angleterre. D'ailleurs, vous restez encore le principal souscripteur du royaume-*uni* de la Grande-Bretagne et de l'Irlande !

Ma nouvelle circulaire, maintenant sous presse, vous apprendra l'insuffisance actuelle du subside; elle traite directement de cette institution, dont la destination, collective et non personnelle, reste mal appréciée jusqu'ici, surtout dans le pays des souscriptions. Si vous pensez, après l'avoir lue, qu'elle peut ranimer le zèle de vos positivistes *intellectuels*, je vous en ferai parvenir quelques exemplaires pour la propagande, maintenant qu'une convention postale vient, m'a-t-on dit, de me permettre d'envoyer à Londres aussi facilement qu'à Berlin, Turin, ou Madrid.

Je vous remercie de vos franches explications sur les envois britanniques de mon *Appel aux conservateurs.* Peut-être ai-je trop bien présumé de votre aristocratie en la croyant capable de régénérer sa politique avant que John Bull ait orageusement secoué la torpeur anglicane. Il faut pourtant avoir aujourd'hui bien peu de portée pour conserver l'illusion officielle que l'Angleterre se trouve préservée de l'agitation occidentale parce qu'elle a fait sa révolution un siècle avant la France. Si cet aveuglement persiste chez vos dandys politiques, le Cromwell prolétaire qui peut seul vous sauver ne surgira qu'après d'horribles orages. C'est ce que je commence à craindre, en reconnaissant que les aventuriers politiques qui prévalent en France depuis Mazarin sont, à tout prendre, supérieurs aux hommes d'état de caste dont l'Angleterre semble pourvue.

Un volume important, qui me semble convenir à votre nature comme à vos convictions, pourrait cependant ouvrir à temps les yeux de vos meneurs officiels, avant la fin des douze ou quinze ans de suffisante tranquillité sur lesquels vous pouvez encore compter. Il consisterait en une Histoire *positiviste* de la vraie révolution anglaise, où l'on montrerait que la régénération républicaine, avortée sous

Cromwell par l'insuffisance de la doctrine et la précocité de la situation, s'est réellement prolongée dans la révolution française, qui va maintenant l'accomplir sous la religion universelle. Ma philosophie de l'histoire vous est, je crois, assez familière, pour que vous en puissiez dignement exécuter une telle application, qui pourrait exercer une heureuse influence sur les hommes vraiment avancés des deux pays. Toutefois, j'ignore si votre position vous laisse le degré d'indépendance qu'exigerait un tel travail, auquel un in-8° de 600 pages me semblerait pouvóir suffire, de manière à pouvoir être, sans précipitation, publiée dans l'année 1859. C'est l'un de ces nombreux épisodes que ma principale carrière me conduit à concevoir, quoiqu'elle m'empêche de les exécuter, puisque je vais commencer Vendredi prochain 1er Février mon volume promis pour Octobre de *Logique positive* ou *Philosophie mathématique*, qui formera la première partie de ma *Synthèse subjective*, ma troisième et dernière construction, non moins étendue que ma *Politique positive* ou ma *Philosophie positive*.

Les *ouvertures* que vous m'indiquez pour l'envoi de mon *Appel* me conviennent davantage que vous ne l'avez espéré. Si vous pouviez vous charger des distributions britanniques, je me bornerais à vous envoyer le nombre d'exemplaires que vous m'indiqueriez, y compris les trois lords que vous me signalez. Autrement, je ferais d'ici les envois, en y plaçant, d'après votre liste, les suscriptions et domiciles.

Dans le cours du mois d'Août dernier, j'eus la visite d'un de vos principaux agitateurs, M. Holyoake (147, Fleet Street), qui me proposa de traduire séparément en anglais le tome 3me de ma *Politique*, sous son titre propre de *Philosophie de l'histoire*, afin de rompre la conspiration du silence organisée contre la religion positive par mes prôneurs philosophiques, John Mill, Lewes, etc. Une lettre importante que j'écrivis ensuite à ce personnage sur ce sujet est restée sans aucune réponse, même pendant son entrevue à Manchester avec mon excellent disciple M. John

Fisher de cette ville. Je vous serais fort obligé si vous pouviez voir, en mon nom, M. Holyoake, pour savoir s'il veut réellement entreprendre cette opération, que je pourrais, à son défaut, confier à d'autres auxiliaires, moins absorbés par les menées démagogiques du chef des *sécularistes*.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

SEPTIÈME LETTRE

A Monsieur Richard Congreve a Wandsworth.

Paris, le Jeudi 24 Saint-Paul 68 (12 Juin 1856).

Mon cher Monsieur Congreve,

J'ai reçu Lundi votre bonne, quoique tardive, lettre du 2 Juin, et les deux volumes qui l'accompagnaient. L'un ne peut guère me servir, parce que, Bonaparte n'ayant encore rétrogradé que jusqu'au latin quand je fis mes classes, je ne sais pas le grec, ce que j'ai trop tard regretté. Mais, en vous remerciant de ce double hommage, je me réserve de lire, par exception à mon régime cérébral, votre opuscule historique, aussitôt que j'aurai fini le volume auquel je travaille sans relâche depuis le 1er Février, et que ma dernière circulaire a promis pour Octobre.

Régénérant l'ensemble des études mathématiques, il doit spécialement intéresser la jeunesse avancée dont vous me parlez, et qui se trouve mieux dégagée chez vous qu'ici des préjugés théoriques, sinon classiques, du moins

académiques. Quoique les vrais positivistes soient encore rares en Angleterre, j'espère qu'ils ne tarderont pas à s'y multiplier, sous l'impulsion renaissante des aspirations progressistes, suspendues pendant l'épisode militaire résulté de l'incident russe. Vous avez déjà cessé d'être le principal souscripteur britannique, par suite d'une souscription de cinq guinées récemment venue d'Edinburgh.

D'après les dispositions que vous me témoignez envers le projet d'ouvrage que je vous avais dernièrement indiqué, je puis espérer que vous saurez finalement entreprendre un travail très opportun auquel vous me semblez fort apte, suivant une appréciation personnelle où je dois être plus compétent que vous. Il est grand temps que les vrais positivistes, sortant de leur inertie, s'élèvent à la mission résultée de la situation actuelle de leur doctrine au milieu des anarchistes et rétrogrades qui se disputent le pouvoir occidental. Leur foi, maintenant complète, leur permet d'offrir des solutions décisives et concordantes sur toutes les questions de passé, d'avenir, et même de présent, qui peuvent jamais surgir, en développant toujours le caractère que j'ai récemment résumé par ce vers systématique :

Conciliant en fait, inflexible en principe.

C'est donc à nous qu'il appartient de saisir partout la direction générale de l'opinion publique, en n'oubliant jamais que la présidence se caractérise par l'initiative, maintenant abandonnée à des écrivains non moins incapables qu'indignes de l'ascendant spirituel. Nous devons, même en France, renoncer à toute prétention immédiate au pouvoir politique, qui doit finalement être transmis à nos hommes d'état, par le libre choix des gouvernements que l'expérience aura suffisamment disposés à reconnaître que le positivisme peut seul surmonter le communisme. Ainsi devenu purement spirituelle pour une douzaine d'années, notre intervention doit bientôt plaire aux chefs ac-

tuels, en détournant de l'agitation politique pour régénérer les opinions et les mœurs, et disposant à conserver les dominateurs quelconques, qui ne sauraient accueillir des conseils d'avenir qu'en ayant sécurité sur leur présente autorité. L'élévation et la liberté de notre attitude doivent aussi nous attirer le respect et l'affection des gouvernés, qui nous verront bientôt comme seuls capables de poser, d'examiner et de résoudre les questions vraiment sociales, toujours incompatibles avec les luttes révolutionnaires. Purs d'ambition temporelle, nous aurons promptement obtenu l'indépendance qu'exige notre ascendant spirituel, qui peut beaucoup grandir sans que nous soyons très nombreux, pourvu que notre zèle et notre union soient au niveau de notre foi.

Le privilège de liberté, qui d'abord semblait restreint à mes volumes, a maintenant atteint mes brochures, et même ces *Circulaires* où j'ouvre chaque année en proclamant la République Occidentale sous le timbre impérial, qui protége leur transport légal. D'après l'opuscule de M. de Constant, et ne fût-ce que par son audacieuse épigraphe, l'expérience a déjà constaté que ce privilège, fondé sur nos garanties d'ordre, ne m'est pas personnel, et s'étend à tous les vrais positivistes, plus redoutés des révolutionnaires que des rétrogrades. Il ne nous manque réellement qu'une plus grande liberté d'exposition orale, qui, sans nous être indispensable, seconderait notre influence, et je crois que nous l'obtiendrons, même en France, si nous savons dignement développer notre attitude normale. J'ai récemment déclaré, dans une réunion religieuse, que je ne ferai plus aucun cours proprement dit, ne devant désormais prendre la parole en public que comme prêtre de l'Humanité, dans le Panthéon que j'ai déjà demandé, d'après mon aptitude exclusive à réaliser le culte des grands hommes, pour lequel ce temple fut solennellement institué. Mais tous mes dignes disciples peuvent et doivent faire les leçons publiques dont je dois maintenant m'abstenir, et pour lesquelles je m'efforcerai

de leur faire accorder la liberté suffisante, qui d'ailleurs existe déjà chez vous, du moins à l'usage des hommes assez indépendants.

Nous devons spécialement aborder les questions internationales, où nos principes seront mieux accueillis que dans les affaires intérieures, en pouvant même espérer l'adhésion de quelques gouvernements, envers un ordre de relations plus troublé qu'aucun autre, et par lequel a commencé la révolution occidentale, après que la papauté fut politiquement annulée. La disposition, qui doit nous caractériser, à tout obtenir en modifiant les opinions et les mœurs d'après la conviction et la persuasion, devient surtout frappante envers des problèmes que l'on est généralement accoutumé, depuis cinq siècles, à traiter par la violence, illégale ou légale. D'après le sentiment, récemment stimulé, du besoin de consolider et développer les liens occidentaux, ce genre d'appel à l'opinion publique est devenu spécialement opportun.

Voilà comment je me suis trouvé conduit à placer à l'ordre du jour occidental, pour installer la diplomatie positiviste, la paisible restitution de Gibraltar à l'Espagne, que les positivistes anglais doivent dignement demander, sans attendre l'initiative du journalisme ou du parlement, ni les réclamations espagnoles. Prolongée depuis un siècle et demi, cette usurpation n'est pas plus excusable que celle de Calais, qui, quoique ayant duré deux siècles, ne trouverait pas un seul apologiste aujourd'hui. Mais une telle question ne peut être dignement introduite que par des positivistes britanniques, afin de mieux caractériser la solution libre et pacifique qui doit seule lui convenir. Le sacrifice matériel étant ici minime, le profit moral d'une telle réformation n'en serait que mieux appréciable, et ferait bientôt surgir de la même doctrine des applications plus décisives mais plus difficiles, surtout en faisant appel au public germanique pour faire paisiblement cesser l'oppression de l'Italie par l'Autriche. En morale, comme en

logique, il importe que les maximes importantes soient d'abord introduites envers des questions faciles.

Par ces motifs, j'ai récemment appelé, sur la question de Gibraltar, l'attention spéciale d'un de mes meilleurs disciples, M. John Fisher, jeune médecin de Manchester, en l'invitant à communiquer cette ouverture aux vrais positivistes britanniques, pour concerter le mode d'introduction, qu'ils peuvent seuls déterminer. Je dois spécialement vous informer de cette mission collective, puisque vous figurez, dans le testament que j'ai dernièrement rédigé, comme l'un des trois membres déjà désignés parmi les sept du contingent britannique au Comité Positif que j'annonçai, dès 1842, pour diriger la réorganisation occidentale. Les deux autres sont M. Fisher, que je viens de mentionner, et M. Henry Edger, qui, d'attorney pendant plusieurs années à Londres, est devenu cultivateur à Long-Island (New-York), où je le regarde, de cœur, d'esprit, et de caractère, comme l'éminent fondateur de notre église américaine : il est de votre âge, marié comme vous, et de plus père de trois enfants.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Il ne faut pas que j'oublie l'adresse qu'exigent les remerciements que vous projetez : à M. le baron W. de Constant-Rebecque, Capitaine de frégate en retraite, à La Haye (*Hollande*).

HUITIÈME LETTRE

A MONSIEUR R. CONGREVE, A WANDSWORTH.

Paris, le Dimanche 13 Descartes 68.

Mon cher Monsieur Congreve,

Voici le reçu correspondant au billet, déjà payé, dont votre bonne lettre d'avant-hier contenait la seconde moitié. Je vois avec satisfaction ce témoignage décisif d'une nouvelle adhésion, probablement due à votre zèle. Le subside positiviste a toujours eu quelques souscripteurs anonymes dont plusieurs ont prouvé, par leur dévouement et leur persévérance, que cette exception n'a rien de fâcheux quand elle est assez motivée.

Depuis un mois je suis entièrement quitte de mon nouveau volume, sans excepter la dédicace et la préface. J'ai fait immédiatement usage de cette pleine disponibilité pour acquitter ma cordiale promesse d'une juste exception, envers votre opuscule historique, à mon heureux régime d'entière abstinence de lectures. Ne croyant pas avoir l'occasion de vous écrire bientôt, j'ai chargé M. Fisher, avec qui je suis en correspondance réglée, de vous témoigner, comme je vois qu'il l'a déjà fait, ma satisfaction d'une telle communication. Recevez mes félicitations spéciales pour avoir noblement proclamé, devant un auditoire britannique, le principe de la séparation des deux puissances et l'opportunité du régime dictatorial. En qualifiant incidemment de *socialisme impérial* le gouvernement actuel de la France, vous en avez heureusement caractérisé le succès passager, essentiellement fondé sur sa tendance empiriquement socialiste. L'ensemble de votre travail historique indique une profonde appréciation de la vraie philosophie de l'histoire. Il me fait donc espérer que

vous oserez convenablement aborder l'*Histoire positiviste de la révolution anglaise*, qui pourrait tant seconder l'élaboration régénératrice, en France comme en Angleterre, par une saine appréciation de l'intime connexité des deux destinées.

Je suis heureux d'apprendre que vous avez irrévocablement commencé « Gibraltar ». L'opportunité de cet opuscule peut lui procurer un succès capable de caractériser l'initiative positiviste auprès des empiriques qui croient aujourd'hui gouverner l'Occident.

M. Fisher m'avait spécialement annoncé que vous étiez habituellement souffrant depuis notre dernière entrevue. Vous m'avez heureusement rassuré par l'annonce d'une amélioration déjà réelle et bientôt complète, qui vous rendra le plein usage de votre valeur cérébrale.

La bonne entrevue que vous venez d'avoir avec M. Hutton et vos récents rapports avec M. Fisher me semblent d'un excellent augure pour témoigner la disposition des vrais positivistes à constituer et développer l'union qui leur manque et d'où doit aujourd'hui dépendre leur influence. On peut déjà s'étonner que, d'après une doctrine aussi complète, ils prennent si peu d'ascendant dans un milieu sans consistance, qui ne leur résiste que par son inertie. Cela tient surtout à l'insuffisance de leur union et de leur dévouement, en vertu de leurs anciennes habitudes révolutionnaires de défiance et d'insubordination, qui disposent chacun d'eux à s'isoler des autres et même du chef.

Par les deux symptômes spécialement indiqués dans votre lettre, on peut déjà regarder le milieu britannique comme inclinant vers le positivisme, surtout vu la tendance des ambitieux à s'en emparer. Mais vous avez bien raison de traiter comme essentiellement stériles, sauf à titre d'indices, les adhésions qui ne sont pas avouées. Depuis que le positivisme est pleinement institué, son avènement est peu secondé par des emprunts isolés et déguisés ; on ne doit désormais juger efficaces que les actes

décisifs de reconnaissance du pouvoir spirituel qu'il a directement inauguré : l'opuscule de M. de Constant fournit le type d'une telle assistance, chez ceux qui peuvent en remplir les conditions normales.

Toutefois, les ambitieux qui voudront politiquement exploiter le positivisme seront bientôt entraînés au delà de leurs intentions initiales, par l'obligation de devenir religieux pour exercer une véritable action sociale. Jusqu'à ce qu'on tende ouvertement à remplacer Dieu par l'Humanité, l'anglicanisme résistera, comme le catholicisme, aux impulsions rénovatrices, parce qu'elles resteront anarchiques. La religion positive a seule concilié l'ordre et le progrès, qui ne peuvent aujourd'hui s'élaborer l'un sans l'autre. Si la régénération occidentale avorta sous Cromwell, c'est surtout d'après son insuffisance religieuse, due à sa précocité. Dans une situation où toutes les conditions humaines sont simultanément troublées, on ne peut rien guérir radicalement qu'avec une doctrine capable de tout embrasser.

Il faut se féliciter que les progressistes italiens sentent l'inanité des idées et des hommes révolutionnaires. Cela les conduira, j'espère, à purifier leur cause spéciale, en écartant l'unité chimérique et perturbatrice pour se concentrer vers une juste indépendance. Mais, en faisant un pas de plus, ils n'attendront ce résultat que de la réorganisation spirituelle, en renonçant aux efforts matériels, même officiels, qui ne feraient qu'aggraver leur position. Rien n'est possible, en Italie, qu'en substituant la religion parisienne à la religion romaine : toute autre direction y sera stérile, quoique celle-là doive y rencontrer des obstacles spéciaux, surtout d'après les vieux préjugés latins sur la *ville éternelle*, irrévocablement devenue envers Paris une ville de province. Pour affranchir la Lombardie, il faut dignement invoquer le public germanique contre le joug autrichien, et le positivisme est seul capable d'un tel appel.

Tout à vous.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

NEUVIÈME LETTRE

A MONSIEUR CONGREVE, A WANDSWORTH.

Paris, le Lundi 28 Bichat 68.

Mon cher Monsieur Congreve,

Par suite de dérangements, je n'ai lu qu'hier votre *Gibraltar*, que j'avais pourtant reçu Mercredi dernier. Quoique je compte le relire, j'éprouve déjà le besoin de vous témoigner, spécialement et directement, ma profonde satisfaction pour cet éminent opuscule, où domine une combinaison soutenue de noblesse et de sagesse. Sa première partie est vraiment admirable, tant moralement qu'intellectuellement : elle prouve, comme l'indiquait votre opuscule précédent, que vous vous êtes dignement approprié ma philosophie de l'histoire, principal caractère du positivisme social.

Appréciée subjectivement, la combinaison de ces deux publications doit profondément réagir sur l'ensemble de votre carrière. Elle caractérise, aux yeux de tous, votre attitude philosophique et politique. J'y vois aussi la préparation décisive de travaux plus importants, et surtout j'y confirme l'espoir de voir bientôt réalisée mon invitation sur votre histoire positiviste de la vraie révolution anglaise.

Gibraltar me semble utilement comporter deux traductions : l'une française, l'autre espagnole, que je vais prochainement proposer à deux de mes meilleurs disciples, capables d'y joindre les préfaces convenables. Envers l'un d'eux, cette mission, s'il l'accepte, servira de préparation

à l'appel que je l'inviterai de faire, en temps opportun, au public germanique en faveur de notre malheureuse Italie. A vous toujours reviendra l'honneur d'avoir spécialement inauguré la diplomatie positiviste, en faisant pacifiquement rendre l'imprenable Gibraltar.

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DIXIÈME LETTRE

A MONSIEUR R. CONGREVE, A LONDRES.

Paris, le Dimanche 4 Moïse 69.

Mon cher Monsieur Congreve,

Voici le reçu correspondant au billet dont les deux moitiés me sont successivement parvenues le lendemain de leur envoi. Je vous remercie de vos bons souhaits pour la présente année de pure préparation méditative. Comptant dignement employer ma longévité, j'ose naïvement aspirer à celle de Hobbes, ou même de Fontenelle.

Sur mon invitation, *Gibraltar* vient d'être convenablement signalé, comme événement social, dans le N° du 31 Décembre de l'*Eco Hispano-Americano*. Ce journal bimensuel, très répandu dans toute l'Amérique espagnole, est dirigé, sous la devise *Orden y Progreso*, par l'un de mes meilleurs disciples, M. Florez, espagnol résidant à Paris. J'espère que cette annonce motivée est seulement l'indice d'une prochaine traduction de votre éminent opuscule, ou du moins, d'un examen détaillé.

Quoique M. Holyoacke ne me semble finalement pouvoir jamais être qu'un pur agitateur, son crédit, bien ou mal acquis, parmi les prolétaires anglais, peut vous servir à faire mieux pénétrer *Gibraltar* dans le milieu le plus propre à l'accueillir.

Je suis heureux d'apprendre que vous comptez bientôt fraterniser avec M. Edger, que je regarde comme un homme vraiment éminent, à la fois de cœur, d'esprit, et même de caractère. Il est d'ailleurs à peu près de votre âge, marié comme vous, et de plus père de quatre enfants. En cas que M. Fisher ne vous ait pas encore envoyé son adresse, la voici : *M. Henry Edger, Modern Times, Thompson's Station, Long-Island, État de New-York.*

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

ONZIÈME LETTRE

A Monsieur R. CONGREVE, A WANDSWORTH (LONDON).

Paris, (10, rue Monsieur-le-Prince).
Le Jeudi 1er Archimède 69.

Mon cher Monsieur Congreve,

D'après votre précieuse lettre de Dimanche, que j'ai reçue avant-hier, celle dont vous m'y parlez a certainement subi la même mésaventure postale qu'une autre émanée, en Décembre dernier, du jeune professeur Ingram de Dublin. Je me sens bien heureux que vous soyez scrupuleusement revenu sur l'importante annonce qu'elle conte-

nait envers votre pleine acceptation finale de la grande tâche que je vous proposai pour consacrer un noble volume à la saine appréciation historique de la vraie révolution anglaise, éternellement admirable quoique immédiatement avortée par précocité. Cromwell et Milton, sociologiquement inséparables, constituent, avec Alfred, les trois plus grands hommes de l'Angleterre. Il vous appartient de faire dignement apprécier l'ensemble de leur nature et de leur influence, honteusement méconnues jusqu'ici, surtout dans le milieu britannique, malgré les récents efforts du pur littérateur Carlyle. Votre volume ne sera pas moins précieux pour la France, où j'aurai soin qu'il soit immédiatement traduit, afin d'éclairer nos révolutionnaires sur leur meilleur antécédent, resté totalement inconnu, même aux principaux penseurs du dix-huitième siècle, sans excepter l'incomparable Diderot. Ne craignez pas d'y faire justement ressortir combien les républicains anglais surpassèrent les nôtres, où Danton peut seul offrir l'imparfaite miniature de Cromwell, tandis que le type de Milton n'y comporte aucune analogie. En établissant, à travers quatre générations d'apparente discontinuité, l'intime filiation des deux explosions rénovatrices, vous ranimerez les nobles sympathies du prolétariat britannique envers le début de la crise française, à laquelle l'aristocratie anglicane fit une guerre acharnée, uniquement pour empêcher l'essor décisif de cette énergique solidarité, mieux sentie chez vous que parmi nous.

Je dois pleinement ratifier les sages prescriptions de vos médecins, en regardant l'année de repos que vous allez maintenant commencer comme n'étant nullement contraire à votre belle carrière philosophique et sociale. Outre la préparation directe que vous m'y désignez, j'y sens un préambule plus décisif quoique indirect, résulté du libre développement spécial de la vie affective. Puisque vous avez eu le rare bonheur de trouver une compagne vraiment digne de vous, et spontanément devenue déjà sympathique à votre foi, savourez sans diversion, pendant tout ce

chômage apparent, cette incomparable satisfaction, que je pus seulement entrevoir, et dont l'essor n'est chez moi que subjectif, ce qui me dispose à participer à votre propre félicité. La religion positive érige votre noble épouse en sainte collaboratrice involontaire de toutes vos grandes entreprises philosophiques et sociales. Son tendre ascendant peut seul consolider et développer votre véritable unité, d'après un doux essor habituel du sentiment, d'où dépend, non seulement le bon emploi, mais aussi l'alimentation, de l'intelligence et de l'activité. Quoique notre religion soit éminemment féminine, elle est jusqu'ici restée trop inconnue au sexe qui fournira son meilleur appui. Malgré que la sainte assistance doive finalement se développer surtout chez les Espagnoles et les Italiennes je ne suis pas surpris qu'elle commence parmi les Anglaises d'élite, mieux disposées à goûter les satisfactions positivistes, d'après les lacunes que le cœur trouve sous le régime aristocratique et protestant.

En appuyant sur mon récent volume votre noble résolution de refaire, dès la base, votre éducation théorique, vous utiliserez ce traité plus qu'aucun de ceux qui l'étudient, même avec une instruction mathématique, souvent devenue plus contraire à l'ensemble que favorable aux détails d'une telle appréciation. Suivant la réaction annoncée dans ma dernière circulaire, cette étude vous disposera, mieux que personne, à compléter votre émancipation en vous affranchissant de la science proprement dite autant que de la métaphysique et de la théologie, après avoir convenablement utilisé, chacun selon sa nature et sa destination, ces trois préambules, dont le plus moderne diffère du véritable état positif comme la synthèse subjective de l'analyse objective, le relatif de l'absolu, les lois des causes. Une telle préparation vous permettra, j'espère, de ne pas borner votre carrière positiviste à l'apostolat théorique, dont vous avez dignement pris possession déjà, tandis que vous pouvez désormais aspirer au sacerdoce complet, que je ne dois jamais con-

férer avant l'âge de quarante-deux ans, sans aucune limite supérieure.

Votre récente correspondance avec M. Edger ne tardera pas à vous devenir aussi salutaire qu'agréable, d'après la réaction spontanément propre au suffisant contact d'une nature vraiment grande, tant de cœur et de caractère que d'esprit, non moins poétique que philosophique. Malgré la présidence de situation fatalement échue au centre français, je dois aujourd'hui reconnaître que mes principaux auxiliaires sont jusqu'ici britanniques, et je me félicite que leurs relations mutuelles développent leurs valeurs respectives. Si M. Edger peut assez surmonter ses entraves matérielles, mon récent volume me fait maintenant espérer, comme envers vous, qu'il pourra finalement aboutir au sacerdoce proprement dit, sans rester au pur apostolat, ainsi que me le fit d'abord craindre l'insuffisance de son éducation théorique, qui serait encore réparable.

La prochaine visite de M. de Constant doit aussi vous fournir une utile diversion. Sans qu'il m'ait jamais spécifié ses intentions, je le connais assez pour assurer qu'il éprouve le besoin personnel de vous témoigner l'estime et le respect mérités par l'admirable opuscule que vous avez récemment publié. De votre côté, votre pénétration n'a pas manqué de sentir, à travers sa compilation désordonnée, les indices décisifs d'une éminente constitution cérébrale, qui, bien cultivée, pouvait certainement devenir profondément sacerdotale, d'après les aptitudes synthétiques et les dispositions sympathiques ainsi manifestées.

Envers M. Holyoake et sa coterie d'agitateurs, il ne faut plus les regarder que comme devant bientôt devenir les ennemis les plus acharnés, mais les moins redoutables, de la foi qui termine l'interrègne spirituel dont ils rêvent la perpétuité. C'est par une voie plus pure et plus puissante que le positivisme doit prochainement pénétrer jusqu'au prolétariat britannique. La défiance et la réserve

que votre lettre a bien décrites chez vos travailleurs sont simultanément dues à deux influences continues, l'une spéciale, l'autre générale, et ne doivent aucunement décourager notre digne propagande, mieux compatible peut-être avec ces prudentes dispositions qu'avec la turbulence et la présomption françaises. D'abord vos prolétaires doivent justement suspecter les écrivains quelconques émanés de la bourgeoisie, parce que tous furent autant complices jusqu'ici que les plumes aristocratiques du système de compression hypocrite qui distingue le régime anglican. John Bull sent, en outre, mieux que ses chefs, tant officieux qu'officiels, que la vraie régénération universelle ne doit pas s'élaborer chez lui, mais à Paris, qu'il peut légitimement accuser de rester au dessous de sa mission actuelle. Telle est la double source essentielle de l'attitude obstinément passive, quoique nullement indifférente, du prolétariat britannique depuis que la diversion aristocratique comprima ses sympathies françaises. Mais il sera certainement ramené vers le concours occidental, quand un ouvrier anglais l'aura dignement averti que Paris a maintenant trouvé la solution occidentale, qui sera mieux accueillie par John Bull que notre jacobinisme initial ou le vague socialisme actuel.

Or, cette initiative populaire va bientôt surgir de la partie transatlantique du milieu britannique. La meilleure et moins bruyante portion des *Yankees* actuels émane des républicains anglais qui fuyaient la réaction royaliste. Cette population exceptionnelle a toujours entretenu ses aspirations sociales, quoiqu'elle n'ait pu les manifester que dans la lutte pour l'indépendance, dont le succès lui fut surtout dû. Quoiqu'ils semblent aujourd'hui préoccupés du seul essor industriel, ils attendent la solution radicale spontanément promise par Cromwell et Milton. De leur sein, surgira le réveil universel et décisif du prolétariat britannique.

Un digne ami de M. Edger, son seul collègue et prosélyte jusqu'ici, M. John Metcalf, ouvrier charpentier-méca-

nicien à New-York, et d'ailleurs Anglais transplanté comme votre nouveau correspondant, me paraît essentiellement capable d'açcomplir ou du moins d'ébaucher une telle impulsion, par son opuscule projeté sous le titre : *Catholicisme, Protestantisme et Positivisme*. Sa correspondance m'a bientôt rappelé le type des admirables soldats de Cromwell, par l'intime combinaison caractéristique entre le zèle religieux et l'enthousiasme politique. Il compte visiter prolétairement, d'abord l'Angleterre, puis la France, en Shakespeare prochain, si d'ici là notre langue lui devient assez familière pour qu'il puisse librement causer avec moi, qui ne puis, hélas! parlèr que l'idiome maternel, suivant la déplorable coutume de presque tous les Français. Vous aurez donc occasion de voir M. Metcalf, dont M. Edger ne tardera point à vous entretenir, s'il ne l'a déjà fait. C'est par son entremise que votre histoire positiviste de la République d'Angleterre doit bientôt atteindre son meilleur auditoire, car le prolétariat britannique ne soupçonnera pas l'un de ses frères, spontanément apte à lui faire dignement connaître la solution universelle, irrévocablement émanée du centre occidental. Alors votre belle carrière philosophique aura suffisamment réalisé sa principale destination sociale : instituer l'intime union décisive des deux prolétariats dont la convergence est le plus indispensable pour terminer la révolution moderne, essentiellement caractérisée par les deux explosions anglaise et française.

Tout à vous.

Auguste Comte.

DOUZIÈME LETTRE

A Monsieur R. Congreve, a Wandsworth.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Jeudi 22 Archimède 69.

Mon cher Monsieur Congreve,

Suivant votre juste recommandation, je m'empresse de vous informer que je viens de recevoir les deux demi-billets, de cinq livres chacun, (80657 et 13188) inclus dans votre courte lettre d'hier. Je vous enverrai le reçu de la souscription correspondante en répondant à la prochaine lettre que vous m'annoncez pour l'envoi des secondes moitiés.

Tout à vous.

Auguste Comte.

TREIZIÈME LETTRE

A Monsieur R. Congreve, a Wandsworth.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Jeudi 1er César 69.

Mon cher Monsieur Congreve,

Voici le reçu correspondant au double billet, déjà payé, dont les secondes moitiés me parvinrent hier dans votre excellente lettre de lundi. Je présume que cette sous-

cription émane de l'anonyme qui commença, l'an dernier, par un envoi moitié moindre. Si c'était un nouveau souscripteur, vous m'en auriez probablement informé.

Je suis de plus en plus satisfait de voir votre noble carrière désormais assurée de la plénitude d'essor propre à l'intime concours domestique. Votre office public et votre bonheur privé seront également secondés par les réactions continues d'une telle fusion, si précieuse en tout temps et si rare aujourd'hui. Votre digne compagne vous en deviendra plus chère et votre travail plus facile. La diversité des croyances n'empêche pas la femme qui remplit la principale condition de son sexe, c'est-à-dire la tendresse, d'être toujours regardée, par un vrai positiviste, comme la personnification spontanée de l'Humanité. Mais ce culte devient plus complet et plus efficace quand une sincère conformité de convictions seconde le développement habituel de la sympathie fondamentale.

L'affectueuse destination que vous avez heureusement annexée à votre propre régénération théorique, achève de me rassurer sur le succès de cette importante et difficile entreprise, qui peut seule vous mettre en pleine valeur. Puisque l'éducation encyclopédique doit normalement devenir commune aux deux sexes pour l'universalité des âmes humaines, je ne suis pas surpris qu'une femme d'élite ose aujourd'hui tenter de devancer, à cet égard, l'état final, et je ne doute point que ce noble exemple ne réussisse si l'effort est assez persévérant. Toutes les dignes mères devant maintenant aspirer à produire des fils vraiment capables de terminer la révolution occidentale, elles doivent spécialement sentir le besoin de remplir les conditions théoriques de la sainte mission exceptionnelle que le Grand-Être leur assigne envers la prochaine génération. D'ailleurs, la vraie dignité féminine doit toujours être directement indépendante de l'office maternel, dont beaucoup de femmes sont naturellement privées sans perdre leur principale destination sociale, plus relative à l'époux qu'au fils. Notre temps fournit même

aux femmes dignement exceptionnelles une mission plus intime et plus personnelle, quoique anomale, en leur réservant l'apostolat le plus décisif pour l'installation de la seule religion où le sexe aimant soit convenablement apprécié.

Si, comme je l'espère, votre précieuse année de chômage vous inspire quelque excursion à Paris, j'aurais beaucoup de satisfaction en causant avec vous de votre important volume sur la révolution anglaise. Plus je la compare à la nôtre, mieux j'en sens la supériorité radicale. Ni le temps, ni le lieu, ni, par suite, la doctrine dirigeante et la force employée, ne pouvaient réellement convenir à la solution occidentale. Mais, malgré son avortement apparent, ou du moins immédiat, l'explosion républicaine de l'Angleterre a mieux posé que celle de la France l'ensemble du problème moderne. L'une ayant été religieuse, tandis que l'autre fut irréligieuse, la première a seule senti que la révolution occidentale ne pouvait être vraiment terminée que par une nouvelle religion, dont le véritable caractère était alors inappréciable. Depuis que cette solution est irrévocablement trouvée, la révolution française, s'élevant du négatif au positif, tend à devenir aussi digne et plus efficace que l'ébauche anglaise. Toutefois, la précocité même de celle-ci lui permit de susciter des types qui resteront toujours incomparables.

Espérant vivre assez pour inaugurer le Panthéon parisien que j'ai déjà réclamé comme appartenant au positivisme, je compte finalement obtenir la profonde satisfaction d'accomplir, en vrai Grand-Prêtre de l'Humanité, devant un digne auditoire occidental, la solennelle apothéose de Cromwell, de Milton, et de leurs énergiques coopérateurs. Alors, à titre de Français, je ferai mieux apprécier la supériorité morale et politique de ces régénérateurs sur les nôtres, dont l'enthousiasme, et même les convictions, subirent les atteintes propres à leur scepticisme caractéristique, quand les circonstances eurent assez

changé pour altérer l'impulsion initiale. Tandis que les guerriers de Cromwell allèrent peupler l'Amérique afin de ne pas fléchir sous la royauté, les soldats de Danton furent bientôt livrés à l'incomparable orgie militaire où réside la principale souillure de la crise française: le même contraste surgit, sous d'autres formes, entre les types civils.

Dans la prochaine refonte de votre éducation théorique, vous saurez spontanément subir la réaction signalée, par ma dernière circulaire, envers l'ensemble de mon récent volume. Le prestige scientifique entrave aujourd'hui la plupart des esprits les mieux affranchis du joug théologique et même métaphysique. Cette émancipation finale est pourtant devenue autant indispensable que les deux précédentes à l'installation de la religion positive, dont les principaux adversaires, surtout en France, vont de plus en plus s'appuyer sur la science proprement dite. Sans une digne préparation théorique, qui peut seule surmonter cette dernière entrave, le nouveau sacerdoce ne pourrait assez instituer l'admirable sentence de Pope (*The proper study of Mankind is Man.*), qui formera l'épigraphe spéciale de mon prochain tome, comme elle inaugura le livre de Cabanis. Mais, après avoir pleinement réalisé le vœu de Bacon sur la construction de la *scala intellectui*, nous ferons irrévocablement reconnaître qu'une échelle ne put jamais constituer un domicile, et que la raison humaine peut seulement s'établir au suprême terrain graduellement atteint par l'ascension objective. Une vraie positivité ne peut finalement résulter que d'une intime combinaison entre la réalité des spéculations et leur utilité, qui n'est pleinement jugeable que d'après une synthèse complète, nécessairement subjective. Quiconque a bien compris la loi des trois états doit toujours regarder sa principale application comme naturellement relative à la religion, qui, devenue enfin positive, dissipe la prépondérance provisoirement accordée à ses divers préambules scientifiques.

Relativement à votre question sur la Chine, je ne saurais aucunement partager vos inquiétudes envers le prétendu concours du gouvernement français à l'immorale politique des brouillons britanniques. Ses récentes ou prochaines gracieusetés à l'égard de la Russie doivent directement rassurer là dessus, et faire même penser que notre dictateur saura bénévolement détourner votre cabinet d'un infâme renouvellement de l'ignoble guerre de l'opium en 1841. En cas d'aggravation, la Russie ne manquerait pas de solliciter, et probablement avec succès, contre la puissance britannique, une coalition occidentale moralement analogue à celle que suscita l'incident russe. Au pis aller, cette réaction se développerait plus que la précédente, en menaçant l'Inde anglaise d'après une invasion concertée entre la Russie et la Chine par Tibet. Mais la seule perspective de telles éventualités va probablement prévenir leur réalisation, sans que la nouvelle autorité spirituelle ait spécialement besoin de soulever l'indignation occidentale contre une aristocratie perturbatrice.

Parmi les prochaines visites positivistes, vous pouvez maintenant attendre celle de M. de Constant, qui part, aujourd'hui même je crois, directement pour Londres. Je dois spécialement annoncer celle d'un éminent positivisite écossais (M. Alexander Ellis), qui doit, le 10 Mai, quitter Edinburgh. En répondant à sa récente lettre, admirablement écrite en français, j'ai directement invité ce précieux disciple à profiter de son prochain séjour à Londres pour un contact personnel avec vous. Vous aurez aussi celui de M. Metcalf, qui, probablement même, visitera l'Angleterre avant de venir à Paris. Quoique je ne le connaisse que par quelques lettres, ce noble prolétaire m'a bientôt fait involontairement penser aux soldats de Cromwell, d'après sa combinaison spontanée entre le zèle religieux et l'enthousiasme politique, comme je vous l'ai peut-être dit déjà.

Tout à vous. Auguste COMTE.

QUATORZIÈME LETTRE

A Monsieur R. Congreve, a Wandsworth

Paris (10 rue Monsieur-le-Prince), le Jeudi 15 Charlemagne, 69.

Mon cher Disciple,

Dans votre cordiale lettre d'avant-hier, je reçus hier les premières moitiés des deux billets 66479 et 31466, de cinq livres sterling chacun, sur la banque d'Angleterre. J'aurai grand plaisir à formuler, pour le reçu de l'un, le précieux concours dont le seul exemple m'était jusqu'ici fourni par un admirable couple français, qui, dès 1854, ébauchait ici le salon positiviste comme vous l'avez dignement fait à Londres, mais fut alors forcé d'aller, à quinze lieues de Paris, occuper un poste médical, où son exil motivé doit encore durer sept à huit ans.

Quelques semaines après ma dernière lettre, je subis une crise personnelle, d'abord morale, puis physique, à la mort imprévue de mon plus ancien adhérent, le Sénateur Vieillard, ancien précepteur de notre dictateur actuel, C'était le seul homme qui, depuis mon opuscule fondamental de 1822, avait scrupuleusement suivi l'ensemble de ma carrière. Aussi droit de cœur que d'esprit, l'insuffisance de son caractère put seule l'empêcher d'accomplir tout le bien qu'il souhaitait, et que sa haute position finale lui permettait de réaliser : malgré cette irréparable lacune, nous perdons en lui notre unique patron officiel, que les positivistes pourront spécialement regretter plus d'une fois ; quoique, par une anomalie que je ne me charge pas d'expliquer, il n'ait jamais souscrit au subside occidental.

Promptement dissipée sous le rapport physique, cette crise m'a longtemps laissé mieux accessible à des émotions que, dans tout autre cas, j'aurais aisément surmontées. Je me suis ainsi trouvé récemment pris d'une naissante inflammation du bas-ventre, d'après l'indigne conduite d'un faux disciple à l'occasion de sa publication, à la fin de Mai, de la déplorable compilation qui constitue sa prétendue *Exposition, abrégée et populaire, de la philosophie et de la religion positives*. Ayant moi-même traité cette perturbation physique sans aucune intervention médicale, elle sera promptement dissipée, surtout d'après une diète sévère, quoique sa gravité soit allée, le mercredi 17 Juin, jusqu'à me forcer, pour la première fois depuis onze ans, de manquer ma précieuse visite hebdomadaire à la sainte tombe de mon angélique inspiratrice.

Le lourd et prétentieux volume du sieur Blignières devant peut-être retentir jusqu'à vous, je dois vous annoncer qu'il sera, non seulement désavoué, mais flétri, dans ma prochaine Circulaire annuelle, afin de mieux arrêter un imminent déluge de prétendues expositions *générales* du positivisme. Vous savez combien sont faciles de pareils thèmes, et vous n'ignorez pas qu'ils peuvent s'écrire sans aucune conviction réelle : une observation journalière de dix-neuf ans m'a trop prouvé que notre école polytechnique développe, autant que les colléges littéraires, la triste faculté d'*exposer* ce qu'on ne comprend point C'est tout autre chose quand il faut appliquer, ce qui non seulement exige un talent propre à procurer à la doctrine universelle de nouveaux perfectionnements secondaires, mais aussi suppose et constate qu'on est vraiment convaincu. De telles applications spéciales, dont l'essor est maintenant inépuisable, doivent seules être encouragées aujourd'hui : l'ensemble du positivisme ne comporte et n'attend que l'incomparable assistance des compositions vraiment esthétiques notre propagande est assez systématisée par mes deux opuscules didactiques, l'un religieux, l'autre politique, qui, réunis, sont d'un tiers moins éten-

dus que la pernicieuse compilation B. Quant aux publications.analogues à celle de M. de Constant, elles n'ont de vraie valeur qu'à titre de dignes *Actes de foi publics*, noblement émanés d'hommes déjà possesseurs d'un véritable poids social : un second exemple en sera bientôt fourni par l'opuscule qu'élabore, à Rome, un de mes meilleurs disciples théoriques, qui m'a promis de n'y point excéder l'extension de mon *Appel aux conservateurs*.

Afin que vous puissiez d'avance apprécier une compilation, qui, d'après un vain étalage scientifique, a momentanément séduit M. Hutton, sachez que, exécutée en dix-huit mois, elle fut constamment élaborée dans un état continu de profonde exaspération personnelle contre le fondateur de la doctrine qu'on y prétend exposer. Une lettre récemment écrite a poussé l'outrage jusqu'à cette accusation, qui sera textuellement publiée, comme unique punition du méprisable écrivain, dans ma circulaire de Janvier prochain : « Vous préféreriez que le positivisme « restât, pendant toute votre vie, obscur et ignoré, plutôt « que de percer sous une autre plume que la vôtre. » Il est dès lors facile de sentir ce que peut être une *exposition* ainsi dominée par des sentiments qui constituent une monstruosité sans exemple : aussi tout ce qu'elle ne m'a pas impudemment pillé n'en forme guère que le tiers, et ne présente que de vulgaires tartines, où la sécheresse ressort davantage que la médiocrité. Pas un mot d'hommage à ma noble collègue subjective, pas la moindre indication sur l'aptitude et l'avenir poétiques du positivisme, dont la combinaison finale avec le fétichisme n'est pas même mentionnée, pas une seule appréciation de la domesticité, mais surtout pas la plus minime sympathie envers les souffrances radicales des prolétaires des deux sexes! Vous savez que la principale influence d'un livre est souvent indépendante de son contenu, quand elle propage, par contagion cérébrale, les dispositions fortement prononcées de son auteur : celui-ci possède ce privilège au plus funeste mode et degré ; le sot et sec

écrivain amoindrit l'esprit et dégrade le cœur du lecteur : j'ai moi-même senti cette tendance spontanée pendant les quinze mortelles heures que j'ai consciencieusement sacrifiées, en quatre jours, à ces six cents ignobles pages.

Vous comprendrez pourquoi je fis alors subir à mon régime cérébral une exception que n'aurait point obtenue un écrivain plus estimable, quand vous saurez que ce livre est adopté par l'incohérente coterie de faux positivistes graduellement formée, depuis quelques années, sous la présidence nominale du rhéteur usé que le positivisme a passagèrement décoré d'une auréole de penseur, mais sous la direction réelle de l'indigne femme à laquelle j'eus, dans ma jeunesse, le malheur de donner mon nom. Je saurai bientôt forcer ces prétendus auxiliaires à devenir mes adversaires reconnus, à mesure qu'ils vont dérouler leur secret programme, étourdiment divulgué, dès 1854, par un complice bavard: *Il faut désormais développer* (c'est à dire *exploiter*) *le positivisme en dehors de* (c'est-à-dire *contre*) *son fondateur*. Le livre B. systématise ce complot en représentant le nouveau pouvoir spirituel comme étant encore à fonder, tandis qu'il existe depuis que ma construction religieuse est irrévocablement accomplie : on ose même insinuer que ce pouvoir doit finalement résider dans un comité, sans se condenser chez un pontife. Ces roués sont ici l'équivalent de vos soi-disant positivistes *intellectuels*, Mill, Lewes, &c ; sauf que les nôtres, poussés par un milieu toujours préoccupé de la destination sociale, sont, sous peine de discrédit, forcés de paraître adopter la religion de l'Humanité, tandis que les vôtres se bornent à la *Philosophie positive* et rejettent ouvertement la *Politique positive*. A la vérité les *roués* qui, dans leur beau temps, au dix-septième siècle, suivant l'admirable idéal résulté du *Don Juan* de Molière, étaient éminemment spirituels et courageux, même à l'époque où le Régent leur donnait leur nom final, sont aujourd'hui devenus lâches et stupides ; ce qui doit de plus en plus rassurer les femmes et les honnêtes gens : la

prépondérance normale du cœur n'est maintenant contestée que par des hommes sans esprit et sans caractère. Néanmoins, l'état-major révolutionnaire, qui veut indéfiniment perpétuer l'interrègne religieux, pour éviter la discipline qu'exige l'existence occidentale, personnelle, domestique et civique, a maintenant senti que ses appuis métaphysiques sont irrévocablement pourris, et qu'il doit ici prendre la couleur positiviste, seule susceptible d'avenir. Également incapables de conduire et d'être conduits, ces brouillons ne peuvent plus prolonger l'anarchie spirituelle qu'en entravant l'avènement du pontificat qui résulte de la construction de la religion positive plus étroitement que celle-ci n'émana de la fondation de la philosophie positive, suivant mon programme initial, formulé surtout par mon opuscule de 1826; mais ces intrigues viennent trop tard, j'ai déjà pris ma possession normale sans aucune réclamation ; ces vaines *protestations* n'aboutissent qu'à me faire publiquement accomplir un nouveau pas décisif, en signant, dès Janvier prochain, toutes mes circulaires annuelles, *Le Fondateur de la Religion universelle, Grand-Prêtre de l'Humanité;* ce que la dictature française laissera probablement circuler comme la République Occidentale sous le timbre impérial.

Maintenant installés au vrai point de vue social, sans trop s'arrêter aux dissidences intellectuelles, les dignes théoriciens doivent systématiquement consacrer la sagesse spontanée des meilleurs praticiens de tous les temps, en reconnaissant que, aujourd'hui comme toujours, et même plus que jamais, il n'existe, au fond, que deux partis réels : celui de l'ordre et celui du désordre ; les conservateurs et les révolutionnaires ; ceux qui veulent sincèrement terminer l'anarchie occidentale, et ceux dont, sous prétexte du progrès, la secrète tendance aspire à perpétuer l'état de non-gouvernement, surtout spirituel. Notre principale mission actuelle consiste à former et diriger, en Occident, le véritable parti de l'ordre, qui n'a jusqu'ici ni tête ni queue, puisqu'il est simultanément

attaqué par les lettrés et les prolétaires : les agitateurs des différentes nations occidentales se concertent mieux que les pacificateurs, ceux-ci restant partout dépourvus de principes et de guides, que le positivisme peut seul leur fournir. Dans cette noble attitude finale, je me sens mieux sympathiser avec M. Bonaparte, ou même Monsieur Henry V, ou tout autre de ceux qui maintiennent ou maintiendront l'ordre matériel au milieu du désordre spirituel, qu'avec mes prétendus auxiliaires Mill, Littré, Lewes, &c, quelle que soit la dose de théorèmes positivistes que ceux-ci puissent sincèrement admettre, tandis que ceux-là les ignorent : dès ma jeunesse, j'ai toujours préféré le Gouvernement à l'*Opposition*.

En vous souhaitant, mon cher disciple,

Vénération et Dévouement,

j'offre à votre digne épouse,

Respect et Sympathie.

Auguste COMTE.

P.-S. Si vous revoyez avant moi M. de Constant, je vous prie de le détromper sur le sieur B., dont je le crois un peu coiffé d'après le contact personnel que j'eus le malheur de seconder l'an dernier, avant d'être pleinement désillusionné sur ce misérable, radicalement indigne de fraterniser avec le noble foyer hollandais. Pour compléter l'information, il suffit d'ajouter que ce drôle a systématiquement réduit à vingt-cinq francs sa cotisation habituelle de cent francs, parce que si le taux de 1856 persistait, il en résulterait un *véritable pouvoir temporel ;* tandis que jadis il me poussait à mieux insister sur le besoin d'étendre, autant que possible, le subside positiviste, afin qu'il pût enfin réaliser sa destination sociale envers les jeunes théoriciens aptes au sacerdoce régénérateur, où cet homme espérait alors figurer. Vous concevrez que sa cotisation lui fut immédiatement renvoyée, avec la résolution de refuser désormais sa participation quelconque : j'espère aussi me débarasser, cette année, des

vingt-cinq francs annuels de M. Littré, qui, depuis l'irrévocable rupture de 1852, me sont de plus en plus pénibles comme ne servant qu'à seconder l'attitude équivoque de ce déloyal ennemi, que je saurai suffisamment dévoiler.

Un de mes plus éminents disciples théoriques, également distingué de cœur, d'esprit, et de caractère, le jeune médecin chef du charmant ménage ci-dessus indiqué, m'a récemment soumis son projet d'écrire un précieux volume sur l'*Histoire positiviste de la révolution francaise*, déjà projetée sans résultat quelconque, en 1851, par un disciple trop inférieur à cette tâche, surtout moralement. Je l'ai directement informé de votre projet historique, en lui faisant bientôt reconnaître le besoin de se concerter avec vous, même avant l'accomplissement d'aucune de ces compilations naturellement connexes. Son active préoccupation de la santé des autres le laissant aussi peu disponible que les soins exigés par la vôtre, vous aurez tous deux le temps de fraterniser, de vous apprécier, et de faire dignement concourir vos travaux respectifs vers leur noble destination occidentale : surtout d'après le faible espoir que vous me laissez encore d'un prochain voyage à Paris, où vous pourriez, avec votre éminente compagne, connaître l'admirable couple qui convertit La Ferté-sous-Jouarre en un précieux foyer positiviste.

QUINZIÈME LETTRE

A Monsieur R. Congreve a Wandsworth

Paris, (10, rue Monsieur-le-Prince). Le Jeudi 22 Charlemagne 69.

Mon cher Disciple,

Voici les quatre reçus correspondants aux trois billets qui me furent hier transmis ou complétés par votre lettre d'avant-hier. Je suis de plus en plus touché de votre zèle actif et permanent, et satisfait des précieuses acquisitions, latentes ou patentes, mais également irrécusables, qu'il m'a récemment procurées. Toutes proviennent d'Oxford ; tandis que Cambridge ne m'a jamais produit qu'une visite insignifiante. Ce contraste inattendu peut nous faciliter la rectification des préjugés actuels sur le mérite respectif des études littéraires et scientifiques. A la manière dont celles-ci sont aujourd'hui dirigées, elles méritent autant que celles-là le reproche de développer la funeste habileté d'exposer ce qu'on ne comprend pas : dix-neuf ans d'officielle exploration journalière me l'ont trop prouvé dans la fameuse Ecole Polytechnique. Sous tout autre aspect, les études littéraires sont réellement supérieures, en excitant davantage, quoique vaguement, l'esprit d'ensemble, pendant que l'instruction mathématique cultive et consacre l'esprit de détail, principal fléau du siècle actuel. Le positivisme termine cette longue controverse en plaçant, dans l'état normal, la poésie au dessus de la philosophie, comme étant plus près de la religion ; c'est-à-dire plus synthétique et plus sympathique.

Quoique je ne puisse encore me déclarer tout-à-fait guéri, je suis maintenant en voie de pleine guérison malgré le besoin de prolonger un peu la sévère diète qui m'a principalement servi; de manière à faire autant durer la maigreur, la faiblesse et la pâleur, mais sans aucun reste de fièvre, sauf l'inappétence. Hier fut, j'espère, le dernier Mercredi que je demeurai forcé de faire en voiture la longue course hebdomadaire qui, depuis onze ans, s'était toujours accomplie à pied. Mais le meilleur symptôme, comme le principal résultat, consiste en ce que la grande préparation méditative, à laquelle je voue toute la présente année, a déjà repris son activité normale, notablement altérée pendant trois semaines, sans toutefois être jamais suspendue.

Les judicieuses remarques de M . , sur l'inutilité des prétendues expositions *générales* du positivisme et les embarras qu'elles peuvent susciter, acquièrent un nouveau poids, en considérant l'extrême difficulté de les accomplir dignement. S'il n'en fallait juger que par l'expérience des synthèses antérieures, on serait même tenté de déclarer ces résumés radicalement impossibles : car l'*Exposition de la doctrine catholique* constitue un très faible opuscule du grand Bossuet, qui n'y fait aucunement sentir le génie social du catholicisme. On n'a pas mieux sur l'islamisme ou le judaïsme ; en sorte que les trois synthèses monothéistes ne peuvent encore être dignement comprises qu'en relisant les lettres de Saint-Paul, le Coran et la Bible : mais cela ne tient qu'à leur nature incomplète, incohérente et spontanée. En vertu de sa plénitude, de son indivisibilité, de sa systématisation, le positivisme doit finalement comporter des sommaires satisfaisants, quand son ensemble sera mieux saisissable, chez les fils de mes vrais disciples actuels : j'en verrai peut-être d'heureux essais, si je vis autant que Fontenelle, ou même que Hobbes. Jusque là, la propagande générale doit uniquement s'alimenter d'après le commentaire *oral*, public ou privé, des résumés que j'ai moi-même construits à divers

degrés ; personne ne pouvant, aujourd'hui, se trouver assez imbibé de l'*ensemble* du positivisme pour en *écrire* convenablement. Cet ensemble doit, surtout, pénétrer dans les âmes occidentales par le développement de l'essor poétique qu'il tend à susciter chez les grandes natures convenablement préparées. Telle sera, j'espère, la glorieuse carrière, encore susceptible d'avortement, d'un de mes meilleurs disciples français, qui, maintenant à Rome, sait dignement préparer, de cœur et d'esprit, la haute mission poétique que je lui crois réservée.

D'après la triste expérience récemment accomplie, le public d'élite doit, désormais, se tenir en garde contre l'hypocrisie positiviste, dont l'essor va, bientôt, devenir imminent. Les niais restent seuls dupes de l'hypocrisie théologique (ou *cant*) et même, du moins en France, de l'hypocrisie métaphysique, les docteurs en nivellement ayant été trop éprouvés pour retrouver des succès sérieux. Il en est autrement de l'hypocrisie positiviste, fondée sur le nouveau jargon sentimental et religieux que la synthèse universelle aura bientôt accrédité ; vous voyez avec quelle déplorable facilité les plus vulgaires roués peuvent déjà le parler, sans être immédiatement démasqués.

Je suis profondément touché de la noble déclaration collective que vous me transmettez comme chef spontané des positivistes britanniques, dont j'espère que vous garderez longtemps la présidence involontaire. Mon pontificat devait tellement succéder au suffisant accomplissement de ma construction religieuse, qu'une mort immédiate aurait seule pu m'en priver. Néanmoins, c'est un grand mérite, de cœur plus que d'esprit, d'avoir dignement reconnu cet enchaînement nécessaire, qui sera longtemps contesté, quoiqu'en vain, par les brouillons finalement forcés de plier sous Auguste, faute d'avoir su se soumettre à César.

Votre noble épouse ne doit pas douter que je ne sois profondément sensible à ses vœux pour ma santé. Ces précieux témoignages me font mieux sentir combien je

dois soigneusement ménager une existence aussi chère aux âmes d'élite des deux sexes. La régularité de mon régime et, surtout, mon extrême sobriété, ne me laissent gravement accessible qu'aux perturbations morales : c'est un devoir pour moi de les éviter ou surmonter autant que possible, en m'efforçant d'être moins atteint désormais par les sources d'irritation analogues à celle qui vient de surgir, et dont la reproduction deviendra naturellement plus fréquente à mesure que mon autorité spirituelle sera socialement installée en Occident.

Comptez, mon excellent disciple, sur l'affectueuse estime de votre père spirituel.

Auguste Comte.

SEIZIÈME LETTRE

A Monsieur R. Congreve, a Wandsworth.

Paris, (10, rue Monsieur-le-Prince).
Le Mercredi 28 Dante 69.

Mon éminent Disciple,

Les touchantes inquiétudes qu'indique votre lettre d'avant-hier, arrivée hier, me décident à vous faire, malgré ma grande faiblesse physique, une courte réponse immédiate, ultérieurement développable.

Sans être encore rétabli, je suis en vraie convalescence de la plus grave maladie que j'aie jamais subie depuis

trente ans, et que je me félicite d'avoir seul traitée. L'unique médecin qui, malgré sa jeunesse, m'inspire une véritable confiance, est mon éminent disciple de la Ferté-sous-Jouarre, M. Robinet, dont je vous ai déjà parlé. Néanmoins, j'ai successivement rejeté d'après une courte épreuve, toutes les parties de l'unique consultation que j'avais finalement invoquée de son filial dévouement : en sorte que je suis seul responsable J'ai par là fourni, dans un cas décisif, le type anticipé des mœurs normales, où tout malade, suffisamment éclairé, devient, quand sa raison reste pleinement intacte, le meilleur directeur de son propre traitement, en ne demandant aux docteurs que des renseignements *spéciaux* sur les symptômes et les moyens : vu l'irrationnalité radicale de l'art médical, dont les conceptions restent toujours collectives, tandis que les applications deviennent toujours individuelles; ce qui rend l'harmonie mutuelle essentiellement fortuite, comme l'indiquent les dissidences habituelles des divers médecins envers les moindres cas.

Ma crise décisive consista, le Dimanche 26 Juillet, en un copieux vomissement spontané de pur sang; sans effort ni douleur, j'en perdis, en cinq minutes, plus d'un demi-litre. Cette évacuation exceptionnelle, dont tout le monde s'effrayait, excepté moi, commença, dès le lendemain, la convalescence. Néanmoins, cette rude solution naturelle, combinée avec la sévère diète sur laquelle j'avais surtout fondé mon traitement, produisit une extrême faiblesse physique, qui, maintenant, constitue mon seul trouble essentiel. Il diminue journellement depuis que je mange un peu de viande, principalement du bœuf. Je compte, dès Lundi prochain, cesser de me recoucher dans la journée, ne m'étant alité que pendant la convalescence, vu l'épuisement.

Due à l'ignoble conduite d'un faux disciple, ma maladie me procure une précieuse compensation, en manifestant les sentiments de dévouement et de vénération restés jusqu'ici latents chez les meilleurs positivistes, auxquels

il ne manque ainsi que plus de fraternité mutuelle. Ce progrès décisif me permet d'assurer que, si notre dictature actuelle peut encore durer dix ans, elle installera mes triumvirs.

Agréez la cordiale gratitude que m'inspirent votre noble sollicitude et celle de l'éminent foyer que vous avez dignement fondé.

Auguste Comte.

UNE LETTRE

A SIR ERSKINE PERRY. (1)

A SIR ERSKINE PERRY, A LONDRES.

Paris, le 6 Aristote 65 (Jeudi, 3 Mars 1853).

Monsieur,

Votre billet de Dimanche me permet heureusement de vous exprimer, sans délai, ma juste gratitude pour le cordial empressement avec lequel vous avez déjà réalisé votre noble participation à mon digne subside annuel, d'après l'envoi que me fit, samedi, votre banquier de dix livres sterling, dont voici mon reçu spécial, que je n'aurais su comment vous adresser directement. Le profond souvenir que je conserverai toujours de votre précieuse visite de Jeudi dernier, se présente ici comme l'honorable annonce de l'appui décisif que trouvera bientôt l'ensemble de ma doctrine chez les plus éminents conservateurs britanniques, seule classe occidentale d'où je doive attendre un vrai patronage temporel, suivant les prévisions de ma jeunesse. Assez convaincus de la fragilité radicale de leur *statu quo*, mais comptant assez sur sa durée prochaine pour le remplacer avec opportunité, ces hommes d'État

(1). Lettre imprimée à la fin d'un article par sir E. Perry, intitulé : « A morning with Auguste Comte » (Une matinée chez Auguste Comte) et publié dans la revue : « Nineteenth Century », de Novembre 1877.

sont, aujourd'hui, les seuls dans tout l'Occident européen qui puissent sainement apprécier l'aptitude sociale du positivisme, comme l'unique préservatif contre un sauvage communisme, vers lequel tend ouvertement la révolution occidentale commencée partout au XIVe siècle. Depuis son début, elle offrit toujours le mélange de deux esprits radicalement distincts : l'un positif et disciplinable, caractérisé par la *liberté*, poussant l'élite de notre espèce à sa vraie régénération; l'autre purement négatif et constamment indisciplinable, où l'invocation de l'*égalité* tend à l'entière subversion d'une sociabilité quelconque.

Tant que le régime ancien ne fut point assez dissous, ces deux dispositions révolutionnaires durent sembler conciliables, d'après leur commune participation à des luttes nécessaires. Mais depuis que la décomposition de l'ordre antérieur permet, et même exige, que la construction prévaille de plus en plus sur la démolition, leur incompatibilité naturelle se manifeste profondément et, bientôt, déterminera la dernière lutte, ou plutôt controverse, que doive offrir la révolution occidentale avant d'instituer sa vraie transition organique vers l'état final de l'humanité devenue pleinement adulte. Au nom de la liberté, le positivisme, son seul garant systématique, dirigera le mouvement qui transforme pour conserver, tandis que le communisme continuera de prêcher une égalité radicalement subversive, non moins contraire à la vraie progression humaine. C'est seulement en France, je l'espère, que cette lutte occidentale pourra sortir du domaine spirituel et susciter des conflits matériels. En Angleterre, où la situation les rendrait beaucoup plus graves, ils pourront, ce me semble, être essentiellement évités, si la classe dirigeante comprend à temps les devoirs et les dangers de la position. Or, notre précieuse entrevue confirme spécialement mes espérances sur le perfectionnement moral et mental que comportent les vrais conducteurs britanniques. Je ne puis guère compter, il est vrai, qu'ils m'offriront beaucoup de types comparables, de cœur, d'esprit et de caractère, à

celui que je pus admirer le 24 Février 1853. Mais ces natures d'élite n'ont, heureusement, aucun besoin d'être fort multipliées pour exercer leur empire naturel avec une salutaire plénitude.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE.

P. S. Quelques heures d'un loisir inattendu m'ont permis, avant-hier, d'honorer votre intéressant opuscule d'une de mes rares exceptions à l'heureuse hygiène cérébrale qui, depuis de longues années, m'interdit toute autre lecture que celle des grands poètes occidentaux anciens et modernes. Le titre m'avait vivement attiré, d'après l'espoir, ainsi réalisé pleinement, de ne pas trouver une vaine érudition, mais un vrai travail social. Cette lecture m'a tellement frappé que je n'ai pu m'empêcher de méditer spécialement sur cette importante question, envers laquelle mon point de vue habituel m'a bientôt inspiré le projet d'une solution différente de la vôtre.

UNE LETTRE
A MONSIEUR ERDAN

A Monsieur ERDAN, A PARIS

Paris, le Jeudi 20 Bichat 65 (22 Décembre 1853).

Monsieur,

Le rude accueil que je vous fis l'hiver dernier doit, à mes yeux, augmenter le prix des bons sentiments indiqués par votre lettre d'avant-hier. Mais je ne puis mieux reconnaître votre noble démarche qu'en poursuivant, sous une forme plus douce, la consciencieuse tentative que je fis alors pour vous retirer d'une mauvaise voie. Les dispositions morales que vous me manifestez ainsi se combinent avec l'aptitude intellectuelle que j'avais déjà remarquée en vous pour me faire profondément regretter de vous voir, à votre âge, irrévocablement engagé dans une carrière de malveillance et de frivolité, qui n'a plus d'avenir sérieux.

Complément naturel du régime parlementaire envers lequel il remplit l'office d'une sorte de pouvoir spirituel, le journalisme doit, en France, essentiellement s'éteindre avec lui. Sa décadence, fort sensible déjà, deviendra plus rapide quand la presse sera pleinement libre. Alors les affiches fourniront un moyen plus normal, plus puissant, plus populaire que les journaux, pour parler convenablement au public sur les incidents actuels, sans s'as-

treindre à la déplorable nécessité de donner chaque jour la même étendue à cette communication, quelle qu'en soit l'opportunité. Vous êtes assez jeune pour voir la désuétude totale de ce pouvoir éphémère, qui, ne pouvant guère être que perturbateur, perdra tout crédit aussitôt que le mouvement de construction propre à notre siècle aura prévalu sur le négativisme arriéré du siècle précédent. Laissez donc cette carrière à ceux que leur âge empêche d'en adopter d'autres, et préparez-vous à seconder, selon vos forces, la noble tendance qui doit dominer, au lieu d'entraver l'avenir en maudissant le passé. Je crois apercevoir en vous un esprit qui ne saurait se contenter du scepticisme, et même un cœur aspirant à sortir du triste état des révoltés. Si donc la plupart des révolutionnaires actuels doivent mourir en maudissant un siècle qui les repousse, soyez du petit nombre de ceux que la postérité félicitera de s'être ralliés aux vrais régénérateurs en abandonnant des doctrines dont l'épuisement ne laisse subsister que des principes autant ignobles qu'absurdes.

Pour quitter réellement cette voie de perdition, vous avez à remplir une condition non moins difficile qu'indispensable, mais qui ne me semble pas au-dessus de votre élévation morale et mentale. Il faut refaire essentiellement votre éducation théorique, en la fondant désormais sur des études scientifiques, graduellement étendues à toute la hiérarchie abstraite. Le public se lassera bientôt du gouvernement spirituel des docteurs qui tranchent en sociologie sans même savoir l'arithmétique, et dont les prétentions sont destinées à devenir la pâture du *Charivari*. Ayez donc le courage de reconnaître votre incompétence actuelle envers les questions sociales, et rendez-vous digne de les traiter en accomplissant loyalement les préparations de doctrine et de méthode, qu'exige évidemment leur noble nature. Si vous savez, à cet égard, devancer les justes exigences de la raison publique, vous préserverez votre maturité d'une vaine et pénible protes-

tation contre l'irrésistible tendance de votre siècle. J'ai déjà donné le même conseil à des hommes plus âgés que vous, qui pourtant sont parvenus à le suivre convenablement. Quoique les habitudes résultées de votre malheureuse profession doivent vous le rendre plus difficile à goûter, les demi-lumières que vous avez commencé d'acquérir sur le vrai caractère du dix-neuvième siècle pourront vous en manifester davantage la nécessité croissante.

Tout jeune homme qui se sent doué de quelque intelligence commence aujourd'hui par s'attribuer une vocation théorique, faute d'avoir assez mesuré sa propre aptitude envers les conditions normales d'une destination qui doit toujours rester exceptionnelle. Cette illusion est entretenue par le dégoût qu'inspire d'abord la régularité nécessaire du travail pratique, comparée à l'attrayante liberté qu'exige l'élaboration spéculative. Il est donc très difficile de savoir, avant une suffisante expérience, si l'on est vraiment digne de cet éminent office. Cependant, je crois, en ce qui vous concerne, que vos aspirations théoriques ne sont pas dépourvues d'un vrai fondement, malgré le vague et la présomption entretenus par votre métier actuel. Un secret instinct vous indique confusément l'avènement social d'un nouveau sacerdoce comme le principal besoin de notre situation, qui ne comporte aucune autre issue pour la crise révolutionnaire, dont la périlleuse présidence est dévolue à la France par l'ensemble de l'évolution humaine. En conservant la noble ambition d'appartenir à cette corporation régénératrice, il vous reste à sentir qu'elle exige une religion démontrable, émanée d'une philosophie fondée sur la science. Si, quand vous aurez assez rempli ces conditions, votre force cérébrale ne se trouve point au niveau du sacerdoce proprement dit, elle vous permettra toujours une carrière utile et même glorieuse pour le digne exercice du simple apostolat.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

TROIS LETTRES
A MISS HARRIET MARTINEAU

PREMIÈRE LETTRE

Mademoiselle,

On m'a remis avant-hier l'exemplaire que vous avez bien voulu m'adresser du précieux travail que vous venez de publier. J'en ai déjà lu la noble préface et l'excellente table, ainsi que quelques articles décisifs. Cette lecture me suffit pour caractériser la droiture, la justesse et la sagacité que vous avez constamment développées dans cette longue et difficile opération.

Les esprits vulgaires s'étonneront seuls qu'une telle élaboration émane de votre sexe ; mais les vrais philosophes sentiront au contraire qu'elle ne pouvait guère surgir ailleurs, puisque c'est surtout là que se trouvent aujourd'hui l'esprit d'ensemble et la généreuse liberté, presque incompatibles avec le régime dépressif qui domine actuellement chez les hommes, principalement même parmi les lettrés. Toutefois, si les femmes distinguées possèdent naturellement les dispositions mentales et morales qu'exigeait une pareille entreprise, elles manquent encore, le plus souvent, de l'initiation encyclopédique indispensable à son accom-

plissement. Cette éducation, qui, suivant le programme du grand Molière, procure des clartés de tout, sera certainement accordée à tous dans l'état normal de l'humanité régénérée par le positivisme. Mais elle est maintenant très rare, et les femmes ne peuvent l'acquérir que d'après une suite persévérante d'efforts spontanés, dont la plupart d'entre elles ne sont pas susceptibles. Celles qui les comportent n'accomplissent ordinairement cette préparation théorique qu'en altérant leur cœur et même leur esprit par une vanité pédantesque, oubliant qu'une telle acquisition doit finalement devenir familière aux moindres intelligences. Une vraie supériorité cérébrale peut seule préserver d'un semblable danger en fournissant d'avance, comme le fit spontanément l'ensemble de votre carrière, le véritable type de l'état féminin où la culture spéculative aboutit à développer l'existence affective.

D'après l'opération capitale que vous avez heureusement conçue et dignement accomplie, ma *Philosophie positive* va bientôt acquérir un degré de sage propagation que je ne pouvais nullement espérer de mon vivant. Si, comme auteur, je vous en dois personnellement de profonds remerciments, ce travail mérite surtout ma gratitude en accélérant la régénération à laquelle j'ai systématiquement voué ma vie. Grâce à vous, la pénible étude de mon traité fondamental ne reste indispensable qu'au petit nombre de ceux qui veulent devenir théoriciens. Mais l'immense majorité des lecteurs, où la culture théorique est seulement destinée à préparer la raison pratique, peut désormais et même doit préférer la lecture habituelle de votre admirable *condensation*, qui vient pleinement réaliser un vœu que j'avais formé depuis dix ans. En me plaçant, autant que possible, au point de vue de la postérité, je n'hésite pas à vous annoncer que vous avez rendu votre nom inséparable du mien, en exécutant le seul travail qui subsistera parmi tous ceux qu'a déjà suscités mon livre fondamental.

Une telle association me fait espérer que vous lirez

avec intérêt le grand ouvrage que je vais prochainement terminer, et dont celui que vous avez condensé fournit la base nécessaire. En attendant le quatrième et dernier volume, qui paraîtra dans six ou sept mois, j'ai remis hier les trois volumes déjà publiés de mon *Système de politique positive* à quelqu'un dont le voyage à Londres lui permettra bientôt de porter ce paquet chez votre éditeur, que je charge de vous le transmettre immédiatement. Vous y trouverez aussi mon *Catéchisme positiviste*, destiné surtout à propager chez votre sexe, par une sommaire exposition, la construction religieuse qui devait résulter de ma fondation philosophique, en remplaçant irrévocablement Dieu par l'Humanité, suivant la tendance croissante que votre sagacité dut sentir dans l'ensemble du traité que vous avez si fructueusement étudié.

Avant que vous ayez examiné la religion positive autant que la philosophie correspondante, votre excellent travail vous fait involontairement concourir à son avènement, en honorant spontanément le sexe que le positivisme vient enfin placer au premier rang de la société normale. Ma fondation d'un nouveau pouvoir spirituel consiste surtout à mettre irrévocablement au service du sentiment l'intelligence, qui jusqu'ici fut essentiellement vouée à servir la force matérielle. De là résulte un intime rapprochement entre la classe contemplative et le sexe affectif, également opprimés aujourd'hui par une brutale activité. Mais cette combinaison décisive exige que chacun de ces deux éléments puisse assez participer au caractère de l'autre pour en subir dignement l'influence continue. L'ouvrage que je vous envoie vous montrera comment j'ai rempli cette condition nécessaire, puisque je n'aurais pu l'accomplir sans la régénération morale que je dois à l'ange auquel je l'ai justement dédié. D'une autre part, votre éminente élaboration constate irrévocablement que la prééminence affective de votre sexe ne l'empêche point de développer l'aptitude spéculative qu'exige son concours normal avec le sacerdoce rénovateur.

Je ne dois pas terminer cette lettre sans vous témoigner combien me paraissent judicieuses, en général, les suppressions que votre projet vous a forcée d'opérer envers mon ouvrage. Celle qu'indique spécialement votre préface sur mon dernier chapitre d'astronomie reste même au-dessous de ce que je souhaitais. En effet, dans un projet, récemment avorté, de réimpression du second volume de ma *Philosophie*, j'avais expressément recommandé de supprimer entièrement ce chapitre comme relatif à des questions qui doivent être irrévocablement écartées, en tant que oiseuses, même quand elles deviendraient assez accessibles. Mon traité spécial d'astronomie populaire élimina réellement en 1844 ce domaine sidéral ou cosmogonique. Parmi vos autres suppressions, je ne regrette jusqu'ici que celle du court passage que ce second volume consacre à l'éminente Sophie Germain, dont la mémoire philosophique m'a semblé devoir être immortalisée dans mon *Calendrier positiviste*.

Respect et sympathie (1).

DEUXIÈME LETTRE

Mademoiselle,

Votre charmante lettre de Lundi m'a fait hier éprouver une vive satisfaction, en témoignant le prix que vous attachez à la juste approbation que j'ai dû vous exprimer. Mon premier jugement s'est trouvé pleinement confirmé par toutes les impressions et réflexions qui l'ont suivi. Depuis beaucoup d'années, mon régime cérébral m'inter-

(1) 29 décembre 1853.

dit toute autre lecture que celle des grands poètes. Ainsi privé d'un examen complet et continu de votre travail, j'ai pu cependant l'apprécier assez en lisant çà et là plusieurs articles décisifs, dont votre précieuse table m'avait facilité le choix. Ceux de mes disciples, à Paris, en Hollande et en Irlande, qui viennent de lire entièrement cette heureuse *condensation*, sont unanimes pour m'en témoigner leur satisfaction profonde, ou plutôt leur juste admiration.

Je suis surtout frappé de l'incomparable sagacité, non moins due au cœur qu'à l'esprit, avec laquelle vous avez dignement senti la destination sociale d'une composition philosophique dont la plupart des juges masculins n'ont saisi que la tendance intellectuelle. Ayant, dès mon début, voué ma vie à fonder le nouveau pouvoir spirituel qui peut seul terminer la révolution occidentale, je construisis la philosophie positive pour fournir une base théorique à la régénération morale, dont ma seconde carrière s'occupe directement depuis la fin de la première. Néanmoins, presque tous mes appréciateurs, même bienveillants et judicieux, se sont arrêtés à l'examen du moyen, sans considérer le but, au point de croire que je divergeais quand je poursuivis celui-ci. Quoique vous ne connaissiez pas encore cette construction directe, le tact féminin vous a spontanément représenté l'ouvrage auquel vous consacriez une si précieuse sollicitude, comme le fondement intellectuel d'un édifice social.

Outre l'efficacité certaine et prochaine qui fait, aux yeux des vrais positivistes, de votre publication un événement décisif, j'y sens de plus en plus l'importance de votre concours personnel, par lequel commence la sainte alliance entre la femme et le sacerdoce pour dégager l'Occident de l'anarchie mentale et morale. Votre exemple dissipera bientôt les préjugés pédantesques contre la coopération philosophique du sexe le mieux disposé, surtout aujourd'hui, pour le vrai point de vue encyclopédique. L'envoi que vous avez cordialement agréé vous

est peut-être déjà parvenu, puisqu'il partît de Paris le 10. Il vous fera sentir combien ma principale construction se trouve, depuis neuf ans, heureusement dominée par une impulsion féminine que la mort consolide et développe de plus en plus. En procurant une nouvelle vie à mon traité fondamental, vous êtes irrévocablement associée à cette salutaire influence, déjà devenue la meilleure garantie du positivisme...

Le courage qui vous distingue me rassure spontanément, ma chère collègue, contre les chagrins que pourrait vous susciter la malveillante appréciation que vous me signalez, et dont il est facile de s'affranchir suffisamment. Nos adversaires ont partout cédé le terrain intellectuel, puisqu'ils ne recommandent plus leurs croyances au nom de la réalité, mais seulement en vue de l'utilité. D'après ce triomphe spontané, nous pouvons compléter la victoire, sans la moindre concession, en leur prouvant, par notre propre conduite, à l'appui de nos démonstrations, que notre doctrine est plus favorable qu'aucune autre à l'efficacité morale dont ils affectent vainement la possession exclusive. Faisons-leur surtout sentir la supériorité propre au caractère relatif de nos convictions, en rendant toujours à leur croyance une justice que l'absolu leur interdit envers nous. Il faut désormais convertir le système d'hypocrisie qui pèse sur l'Angleterre, en un système de ménagement pour des opinions dont l'ancienne utilité n'est pas encore épuisée totalement chez les âmes ordinaires. Presque tous nos contemporains sont destinés à mourir dans l'état arriéré que le positivisme peut seul remplacer. Ainsi, la religion positive, en liguant aujourd'hui toutes les *âmes d'élite*, comme furent ligués au dix-huitième siècle, les *esprits forts*, pour diriger la réorganisation occidentale, doit leur inspirer une juste indulgence envers des croyances qui sont moralement préférables, et même mentalement, au scepticisme complet, d'après lequel les instincts égoïstes et les vues dispersives restent sans discipline.

En destinant surtout votre travail aux classes laborieuses, vous leur avez préparé sagement un meilleur régime que sur le continent, pour l'époque prochaine où leur intelligence se dégagera spontanément des liens théologiques. C'est seulement ainsi que la population britannique peut être radicalement préservée des tendances purement révolutionnaires, qui ne furent fatalement imposées qu'au peuple chargé de l'initiative occidentale. Par là, vos nobles efforts vont seconder et même préparer l'heureuse disposition de l'élite de votre aristocratie à modifier assez sa politique pour rester à la tête de la transition finale, en évitant toute répétition superflue de nos déplorables crises.

Cette cordiale réponse ne doit pas s'achever sans l'explication qu'exige l'admirable résolution dont vous me faites part quant aux profits matériels de votre publication. Je suis touché de cette noble spontanéité, qui contraste si dignement avec l'indifférence égoïste des écrivains dont les succès sont surtout attribuables à leur reflet positiviste, tandis que votre adhésion me sert plus qu'à vous. Mais j'espère ensuite vous faire agréer les motifs consciencieux qui me prescrivent de refuser votre scrupuleuse proposition malgré la profonde gratitude que j'en ressentirai toujours.

D'après les préfaces des volumes que je viens de vous envoyer, vous connaîtrez bientôt ma situation exceptionnelle. Tous mes moyens matériels ayant été graduellement détruits, depuis sept ans, par l'implacable acharnement de nos coteries scientifiques, malgré les stériles sympathies que me témoignèrent toujours nos divers gouvernements, j'ai dû, me trouvant sans le moindre patrimoine, et voulant conserver mon entière indépendance, fonder finalement toute ma subsistance sur les libres subsides annuels de mes vrais adhérents et de mes dignes appréciateurs. Cette résolution, dont je me félicite de plus en plus malgré ses dangers, m'a graduellement placé dans la situation normale du sacerdoce régénéra-

teur, tandis que mes infâmes persécuteurs croyaient ainsi me contraindre au silence dont ils auraient besoin pour soustraire les spécialités académiques à la discipline encyclopédique. Afin de compléter une telle attitude, qui doit servir de type au nouveau pouvoir spirituel, j'ai, depuis quatre ans, proclamé solennellement et toujours pratiqué ma renonciation systématique à tout profit matériel de mes ouvrages quelconques, dont la vente est seulement destinée à payer les frais d'impression, honorablement avancés par mon digne typographe. D'après ce principe, que je convertis en règle générale pour assurer la pureté du clergé positif, comme vous le verrez déjà dans mon *Catéchisme*, je ne puis aucunement accepter le tribut de votre généreuse équité. Mais, si vous croyez devoir participer, selon vos moyens, au libre subside sur lequel repose irrévocablement toute mon existence matérielle, je vous en serai très reconnaissant, comme envers quelques autres dames qui déjà s'y sont associées, tout en me félicitant de vous voir ainsi recueillir dignement les deux tiers du profit pécuniaire de votre éminent travail. Je me réserve d'ailleurs la satisfaction de divulguer convenablement la noble proposition que je dois refuser, et dont l'appréciation publique fournira de nouveaux motifs de constater la supériorité morale des positivistes sincères (1).

TROISIÈME LETTRE

Mademoiselle,

Je suis, depuis deux mois, absorbé par le quatrième et dernier volume de ma *Politique positive*, dont l'impression va, j'espère, commencer, afin qu'il paraisse en juillet si les réactions industrielles de la perturbation guerrière

(1) 19 janvier 1854.

ne retardent pas cette publication. Me voilà, jusqu'à ce que j'achève, à mon régime de travail, ne sortant que le mercredi, pour ma visite hebdomadaire à la tombe inspiratrice. Néanmoins, je consacre toujours le Jeudi tout entier, soit aux entrevues personnelles, soit à ma correspondance. C'est ce qui me permet de répondre immédiatement à votre excellente lettre du 1er Avril, que j'ai reçue hier. Quoique je doive ainsi me trouver probablement forcé d'ajourner à Jeudi prochain des réponses déjà dues, je regretterais trop de tarder davantage à vous témoigner ma juste satisfaction.

Avant tout, j'éprouve le besoin de vous exprimer combien je suis touché de votre noble persistance dans l'admirable scrupule auquel ma dernière circulaire me permit de rendre un hommage public. Cette pièce, que je vous envoyai vers la mi-février, a dû vous faire pressentir ma disposition à satisfaire votre vœu sous le mode qu'indique la fin de votre lettre. Je puis, en effet, accepter votre offre consciencieuse, et je l'accepte avec une profonde reconnaissance, sans altérer aucunement ma résolution générale de ne tirer nul autre profit de mes livres que le payement des frais d'impression dignement avancés par mon honorable typographe, dont la confiance m'a seule permis de publier mes nouveaux volumes aussitôt qu'ils ont été terminés. Pourvu que je n'applique jamais à mon service personnel la part que votre scrupuleuse équité croit devoir m'assigner dans la vente de votre incomparable traduction, je m'honorerai de la recevoir, en restant juge de la destination spéciale qui lui convient pour la cause générale du positivisme. Quand cette recette s'accomplira, j'emploierai probablement votre premier envoi dans l'accélération du paiement des frais typographiques de ma *Politique positive*, qui sont loin d'être encore comblés par la vente des volumes.

Vous avez très bien présumé ma résignation au genre d'accueil qui m'attend, en Angleterre comme ailleurs, chez la plupart des lettrés. Pour achever de vous rassurer

à cet égard, je dois vous informer que, depuis l'année 1838, je ne lis aucun journal ou revue, même scientifique, en bornant mes seules lectures, sauf des exceptions extrêmement rares, aux grands poètes occidentaux anciens et modernes. Seize années d'une pratique scrupuleuse m'ont rendu de plus en plus chère cette hygiène cérébrale, que je conseille à toute âme sage et qui me rend spécialement insensible aux atteintes d'une presse incompétente. Comme vous le remarquez judicieusement, je ne puis être ordinairement apprécié que parmi ceux qui n'écrivent pas, et dont chaque jour je vois diminuer la confiance aux étranges guides spirituels suscités par l'anarchie moderne. Je suis d'ailleurs très convaincu depuis longtemps que le positivisme doit, tout au plus, convertir jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, *un millième* seulement des chefs de famille; ce qui d'ailleurs me semble suffire pour diriger l'Occident vers la régénération finale, d'après l'ascendant qu'obtiendront ces élus dans un milieu sans convictions quelconques et pourtant pressé de se dégager d'une désastreuse fluctuation.

Mais sans me faire, j'espère, aucune grave illusion sur la rapidité de cette rénovation difficile, je compte davantage que vous jouir objectivement du succès principal; si je vis autant que Hobbes, quoique j'aie maintenant cinquante-six ans, je verrai probablement l'Occident irrévocablement engagé dans la voie directe d'une réorganisation normale, ce qui suffira pour dissiper le trouble essentiel, sans attendre une réalisation décisive. Une génération s'est à peine écoulée depuis que je commençais en silence la reconstruction radicale des opinions humaines, et déjà j'ai, de toutes parts, obtenu, malgré toutes sortes d'entraves, des adhésions fort supérieures à mes premières espérances.

Le grave incident qui vous préoccupe aujourd'hui fournit lui-même une confirmation spéciale de l'opportunité de notre doctrine et des pas que les Occidentaux ont faits spontanément vers son ascendant décisif. Je

m'expliquerai directement à cet égard dans ma prochaine préface, en motivant le blâme que je dois au tzar qui ne s'est pas montré digne de l'honneur que je lui fis récemment. Mais cette perturbation inattendue a rendu presque officielle la politique extérieure du positivisme, soit en manifestant la disposition spontanée de tous les Occidentaux en faveur d'une paix inaltérable, soit en développant leur activité collective contre un perturbateur arriéré. La suprématie de l'humanité se fait clairement sentir quand l'héritier de celui qui voulait détruire par le fer et la faim la population britannique dirige dignement la noble alliance de la France avec l'Angleterre pour maintenir activement la paix universelle. En voyant ainsi la croix latine soutenir le croissant contre la croix grecque, on reconnaît que le temps est venu de rallier les deux parties de l'ancien monde romain sous la seule foi qui puisse devenir universelle; sans soutenir davantage l'existence, depuis longtemps factice, du christianisme et de l'islamisme, irrévocablement épuisés et pareillement incapables de conduire les affaires humaines. On voit également prévaloir ici la transformation des armées en gendarmerie, pour maintenir, au dehors comme au dedans, l'ordre matériel au milieu du désordre intellectuel et moral. Tous ces résultats sont acquis déjà, quelle que soit l issue du conflit actuel, qui, j'espère, ne s'aggravera pas assez pour détourner l'attention universelle des principaux besoins de notre siècle, et pourra même, s'il dure peu, concourir à les faire plus promptement sentir.

P. S. Quoique je regrette la lenteur exceptionnelle du transport de mon envoi du 10 janvier, je me félicite qu'il vous soit enfin parvenu, malgré que vos occupations et préoccupations ne vous permettent pas d'accorder bientôt une attention suffisante à cette nouvelle lecture (1).

(1) 6 avril 1854.

DOUZE LETTRES A MONSIEUR HENRY EDGER

PREMIÈRE LETTRE

A MONSIEUR H. EDGER, LONG-ISLAND (NEW-YORK)

Paris, le Jeudi 19 Aristote 66.

Monsieur,

Je suis maintenant absorbé par le quatrième et dernier volume de mon *Système de Politique positive*, dont l'impression commençera, je l'espère, avec Avril, et qui sera publié vers le milieu de la présente année. Me voilà donc, pour toute cette session philosophique, à mon régime de travail, ne sortant que le Mercredi, ne consacrant que le Jeudi, soit aux entrevues, soit à mes correspondances. Cependant j'éprouve le besoin de ne pas retarder davantage ma réponse sommaire à votre précieuse lettre du 19 Homère, que j'ai reçue avant-hier.

Elle annonce une âme à la fois énergique, intelligente, et tendre, susceptible d'un vrai dévouement, qui, jusqu'ici mal appliqué, peut recevoir une noble destination dans la grande rénovation réservée à notre siècle. Afin de mieux

fixer mon opinion et mon action sur vous, je désire savoir votre âge. L'enthousiasme sincère que vous manifestez si dignement indiquerait une virilité voisine de la jeunesse. Mais, ayant eu moi-même le bonheur de conserver ce feu sacré, quoique j'aie récemment commencé ma cinquante-septième année, je ne saurais compter sur cette conjecture envers vous. Veuillez donc dissiper mon incertitude à cet égard.

La pleine adhésion que vous m'exprimez m'offre beaucoup de prix. De tels résultats fournissent à ma maturité la meilleure récompense et le plus puissant encouragement pour la construction à laquelle ma première jeunesse voua l'ensemble de ma vie. Il me reste à mériter de plus en plus ce religieux ascendant que m'accordent librement les natures les plus difficiles à discipliner aujourd'hui, parce que, destinées à gouverner le dix-neuvième siècle, les unes par le conseil, les autres par le commandement, elles n'y peuvent dignement parvenir que d'après une subordination volontaire au sacerdoce régénérateur. Votre cas me présente un nouvel exemple, qui me semble pleinement décisif, de l'aptitude à cette noble soumission chez les âmes les plus égarées par les utopies anarchiques, pourvu que, au milieu de leurs rêves métaphysiques, elles aient toujours conservé la vénération ou le dévouement, avec un respect sincère et profond pour la liberté. Mais, outre cette satisfaction, que j'eus déjà le bonheur d'obtenir envers d'éminents révolutionnaires, votre lettre m'offre un intérêt plus spécial, à la fois public et privé, dans l'angélique influence exercée sur vous par mon immortelle patronne.

Cette intime sympathie s'est fait d'autant mieux sentir en moi que je lus hier votre excellente lettre à l'instant de partir pour ma visite hebdomadaire à la tombe chérie qui, depuis huit ans, préside à mon principal perfectionnement. J'ai donc pu savourer ainsi, dans toute sa plénitude, cette réalisation naissante des espérances que j'osai concevoir, dès 1851, en publiant ma sainte dédicace

sur l'extension d'une telle adoration parmi les cœurs, même masculins, qui sauraient apprécier l'influence de ce culte personnel sur ma mission sociale. Votre concours spontané m'assure déjà que, quand ma vie objective sera terminée, l'ange qui m'inspira la vraie religion continuera d'être sincèrement invoqué par de dignes serviteurs de l'Humanité. Loin de m'étonner que le premier aveu d'une telle association me vienne d'aussi loin, j'avais prévu, depuis trois ans, qu'il surgirait d'abord dans cette immense colonie où les rénovateurs occidentaux trouvent, depuis deux siècles, une liberté spontanée, quand leur énergique émancipation les conduit à dédaigner l'oppression d'un milieu déréglé. Sauf le noble centre positiviste qui s'est formé graduellement à Paris, le pays que vous habitez maintenant devient aujourd'hui la seule partie de l'Occident où l'on puisse ouvertement pratiquer le culte, public et privé, dans lequel notre nature cherche en elle-même les meilleures ressources de son perfectionnement moral, au lieu de l'attendre d'une intervention étrangère et chimérique.

Votre digne participation au subside sacerdotal me touche profondément, malgré sa présente exiguïté, parce que je suis convaincu qu'elle est vraiment proportionnée à vos moyens, avec lesquels je ne doute pas qu'elle croisse suivant le noble engagement que vous m'annoncez. Ces dix francs me sont déjà parvenus, je crois, le jour même où vous m'écriviez, par mon libraire (M. Carilian), qui s'était chargé de me les transmettre pour un de ses confrères dont il ne me dit pas le nom et d'après lequel devait être envoyé le reçu que je formulai, suivant la désignation indiquée, à M. Henri Edger. La similitude du nom et l'identité de la somme ainsi que l'époque de son versement, me faisant présumer qu'elle vient de vous, je joins ici pourtant, pour plus de certitude, un nouveau reçu, que vous déchirerez si vous avez déjà l'autre.

Salut et Fraternité. Auguste Comte.

10, rue Monsieur-le-Prince.

DEUXIÈME LETTRE

A MONSIEUR H. EDGER, LONG-ISLAND (NEW-YORK).

Paris, le Vendredi 20 Dante 66.

Monsieur et cher Disciple,

Je me félicite que l'achèvement du volume qui m'absorba pendant six mois me permette de répondre immédiatement à votre excellente lettre du 6 Dante, que j'ai reçue hier. Mon tome final est entièrement terminé depuis quatre jours, et sera publié dans trois semaines, sous le titre spécial de *Tableau synthétique de l'avenir humain*.

Le milieu mental que vous me décrivez si bien constitue le plein développement de l'anarchie occidentale. Mais je vois avec satisfaction que vous n'en êtes point effrayé. Vous me semblez avoir sainement apprécié les germes de réorganisation qu'il comporte, et dont la culture vous est réservée. Je préfère, comme vous, cet individualisme complet et systématique au vague socialisme qui, sans être plus raisonnable, devient plus oppressif. Tant que cette rupture avec le présent, et surtout avec le passé, reste essentiellement intellectuelle, je la crois très susceptible d'être surmontée par la doctrine organique sous l'influence des affections domestiques et de l'activité pratique. C'est pourquoi je partage vos espérances sur la possibilité de trouver, dans le milieu le plus déréglé, le prochain noyau d'une véritable Église positive. Il ne faut regarder comme incurables que les hommes sans cœur et sans caractère.

Quelque troublé que soit l'esprit des autres, il faut entreprendre avec confiance une guérison qui constitue la destination actuelle du positivisme. Toutes les âmes qui donnèrent, même par leurs extravagances, des preuves réelles de dévouement et d'énergie, sont pleinement accessibles à la religion de l'Humanité. Quand elles seront régénérées, leur valeur morale se développera davantage, en se vouant dignement au gouvernement, spirituel ou temporel, d'un monde qu'elles ont d'abord troublé.

Dans cette transformation, où le sentiment constitue votre meilleur appui, vous devez surtout compter sur l'influence féminine. Je suis profondément touché de la part que vous attribuez au positivisme pour le rétablissement de votre propre harmonie conjugale. Un tel résultat me procure l'une des principales récompenses que comporte la génération à laquelle j'ai voué ma vie. Il doit aussi me fournir un puissant encouragement, en prouvant l'efficacité de la synthèse que j'ai fondée envers les maux les plus intimes de la société moderne. Mais cet exemple peut également vous indiquer combien il vous importe d'obtenir la digne coopération des femmes à la noble mission que vous voulez accomplir. La plupart des ménages qui vous entourent sont probablement troublés, autant que le fût le vôtre, par les aberrations de l'esprit masculin. Vous pouvez utilement invoquer contre elles le sentiment féminin qui les modifie en silence, et que vous aurez bientôt rendu sympathique avec vos efforts systématiques.

En travaillant à la régénération des autres, vous développerez et consoliderez la vôtre ; de la même manière qu'enseigner constitue le meilleur moyen d'apprendre quand on est assez fort et suffisamment avancé. Vous me paraissez doué des principales qualités, synthétiques et sympathiques, qu'exige une telle mission. D'après votre âge vous pouvez aspirer à devenir un digne prêtre de l'Humanité, si vous appliquez votre énergie à vous procurer, par des études solitaires, l'initiation encyclopé-

dique, et surtout mathématique, indispensable au sacerdoce. Mais tout cela doit s'accomplir sans nuire à votre profession spéciale ; chaque positiviste devant montrer, par sa conduite, que sa foi, loin de le détourner de son office civique, le dispose à le mieux remplir. J'ai lieu de présumer aussi, d'après la fin de votre lettre, que vous sentez l'importance de la culture esthétique, naturellement liée à l'appréciation féminine.

Votre indication sur le culte catholique achève de me prouver que vous êtes pleinement dégagé des préjugés irréligieux ou métaphysiques. Mais je ne pense pas que votre milieu comporte une telle tentative, faute des croyances correspondantes. Ce n'est point par la messe que le culte catholique peut préparer à l'adoration positive. La transition se fait mieux d'après la Vierge, qui fournit aux âmes espagnoles, ainsi qu'aux italiennes, une idéalisation spontanée de l'Humanité, d'après l'apothéose de la Femme. Il serait, je crois, possible d'instituer, surtout en italien, avec une musique appropriée, un véritable office positiviste de la Vierge, qui serait fort utile pour préparer le culte final. Toutefois, une telle transformation convient mieux à l'Amérique du Sud qu'à celle du Nord. Je crois donc que ce projet fait beaucoup d'honneur à votre âme, mais qu'il avorterait dans votre présent milieu.

Depuis un an, M. Lonchampt a fait paraître une seconde édition de son précieux *Essai sur la prière* (Août 1853). Votre libraire n'a qu'à s'adresser au mien (Carilian et Dalmont, libraires des ponts et chaussées, 49, quai des Augustins), pour vous procurer cet opuscule, qui se vend à Paris un *demi-franc*. Je suis heureux de voir que vous en sentiez la valeur, et je crois qu'il pourrait en effet vous fournir des ressources domestiques, outre l'assistance qu'il comporte envers votre digne propagande.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

10, rue Monsieur-le-Prince.

P. S. J'ai récemment invité M. Ewerbeck à fraterniser avec vous. C'est un docteur allemand, à peu près de votre âge, qui se trouve maintenant en Highland, comté de Madison, état d'Illinois. Quoiqu'il ne soit pas positiviste, il connaît assez notre doctrine pour que votre action sur lui puisse utilement modifier le vague germanique dans lequel il reste plongé.

TROISIÈME LETTRE

A MONSIEUR H. EDGER, A LONG-ISLAND (NEW-YORK).

Paris, le Vendredi 20 Frédéric 66.

Mon cher Disciple,

Le tome quatrième et dernier de mon *Système de Politique positive* ayant ici paru le 1er Septembre, je suis étonné que vous ne l'ayez pas encore reçu, deux mois après, quand vous m'avez écrit la bonne lettre que j'ai reçue avant-hier. Ce volume est le plus décisif de tous, soit pour fixer votre foi, soit afin de diriger votre propagande. Mais vous l'avez probablement à l'instant où je vous réponds.

Votre consciencieuse lettre m'offre un ensemble très satisfaisant, et me touche beaucoup par la confiance que vous m'y témoignez, même envers des projets que je ne puis approuver. J'y dois répondre en vous exprimant, avec une digne franchise, les principales impressions qu'elles m'a produites.

Je ne puis adopter votre projet d'une sorte de monastère positiviste. Il me semble directement contraire à l'essor des affections domestiques, que notre religion érige

en fondement nécessaire de l'existence sociale. Si, parmi les hommes exceptionnels qui vous entourent, quelques-uns, fatigués de leur isolement, sentent un vague besoin de se rapprocher, il vaut mieux que ce poids les pousse à la vie de famille, au lieu de leur donner une satisfaction illusoire en instituant un régime dont les avantages réels seraient seulement matériels. Quant à l'utilité d'y construire un lieu de refuge pour les positivistes persécutés, cette prévision serait peu conforme à l'esprit de notre religion. Outre que rien n'indique encore des tracasseries capables de pousser à l'exil, nous devons surtout regarder comme une obligation de ne pas quitter le poste où l'Humanité nous a placés d'après l'ensemble de ses antécédents, et d'où chacun de nous peut seul tirer toute l'efficacité qui nous est permise. Le positivisme n'est point destiné surtout aux natures et situations exceptionnelles ou factices. Tout en s'appliquant à tous les cas, il doit principalement se développer dans les centres actuels et normaux de la population humaine, sièges nécessaires de ses opérations.

En général, vous devez éviter d'attacher trop d'importance à l'entourage anormal qui vous occupe maintenant. J'estime que dans les meilleurs milieux, le positivisme ne doit aspirer qu'à convertir *un millième* de la génération actuelle, qui, radicalement sacrifiée, restera, pour l'immense majorité, vouée à des oscillations empiriques entre l'anarchie et la rétrogradation. Toutefois, cette faible proportion d'âmes régénérées suffira pleinement à la solution occidentale, puisque ce petit nombre gouvernera le grand. Mais les vraies conversions doivent être spécialement rares dans le milieu plus déréglé qui vous entoure maintenant. Les succès que vous y pourrez obtenir ont pourtant beaucoup de prix, en constatant l'efficacité de la religion positive, même envers les cas les plus défavorables. Néanmoins, ils doivent surtout vous servir à recommander notre foi parmi les conservateurs, qui, partout, et principalement aux État-Unis, constituent

naturellement les meilleurs adeptes du positivisme. C'est de là qu'émana ce noble H. Wallace (de Philadelphie) que nous perdîmes prématurément à la fin de 1852, et qui, dans sa mémorable visite de 1851, vint invoquer la foi positiviste contre l'imminente irruption de l'anarchie américaine.

Une appréciation plus spéciale de cette destination doit déjà vous conduire à diriger surtout votre prosélytisme vers les femmes, en leur faisant sentir les ressources morales et les garanties sociales que leur procure notre religion. Elles doivent être radicalement dégoûtées de la sécheresse protestante et déiste, malgré le vain appât de l'interprétation théologique et de l'attitude doctorale, même chez celles qui renoncent aux privilèges normaux de la femme pour aspirer au désastreux nivellement des sexes. Je présume que votre traduction du *Catéchisme positiviste* fructifiera surtout dans ce milieu.

Ce résultat sera facilité par le perfectionnement que réalise mon volume final en plaçant irrévocablement le culte avant le dogme. Ma préface vous indiquera le moyen facile d'introduire ce progrès dans votre traduction actuelle du *Catéchisme*, sans attendre que je l'applique moi-même à la seconde édition. Il suffit que l'*Introduction* comprenne deux entretiens au lieu d'un seul, d'après l'adjonction de la partie du premier entretien sur le dogme qui concerne la théorie fondamentale du Grand-Être.

Tous les efforts de propagande que vous me décrivez méritent ma sincère gratitude et mes paternels encouragements. Ils fortifient de plus en plus mon espoir primitif de vous voir devenir le digne chef d'un précieux foyer du positivisme en Amérique. Je conçois que, à votre âge, et surtout d'après les entraves de votre position, vous soyez peut-être forcé de renoncer au sacerdoce proprement dit, faute de remplir assez les conditions difficiles qu'il exige d'une initiation encyclopédique sans laquelle nous ne pourrions résister aux attaques scienti-

fiques. Mais, quoique je ne doive jamais me relâcher, envers cette préparation théorique, de la sévérité normale qu'impose la nature de notre religion, je puis partout utiliser le dévouement et l'aptitude, en développant, au lieu du sacerdoce, l'apostolat proprement dit, toujours accessible à quiconque offre du zèle et du talent. A vrai dire, il n'existe encore, même à Paris, d'autre prêtre de l'Humanité que moi, malgré de dignes apprentissages, dont aucun n'est maintenant achevé. Néanmoins, je pourrais déjà suffire aux besoins de culte, domestique ou civique, qui se feraient sentir, par les délégations spéciales et temporaires aux vrais apôtres que je chargerais de me remplacer au besoin. La crainte de ne pouvoir jamais parvenir au sacerdoce ne doit donc pas ralentir votre zèle, qui pourrait être pleinement utilisé dans le mode ou degré purement apostolique, d'après lequel doit aujourd'hui s'accomplir la principale propagation du positivisme, sans compromettre la hiérarchie normale dont l'avènement sera très lent.

Quelques jours avant l'arrivée de votre lettre, j'avais reçu la visite de M. Ewerbeck, revenu d'Amérique depuis un mois. Il n'avait aucune connaissance de la lettre que vous m'indiquez, ni même de celle où je l'invitais à se mettre en contact avec vous, tant le service des postes est mal fait dans l'intérieur des États-Unis. L'avortement de cette relation personnelle est d'autant plus regrettable que M. Ewerbeck, avant de s'embarquer, resta plusieurs semaines à New-York en plein loisir, qu'il aurait agréablement utilisé par des excursions à Long-Island.

J'ai reçu, le 6 Descartes, l'intéressant article que vous m'avez envoyé dans le *Leader* de New-York. Quelques semaines auparavant, M. Ewerbeck m'adressa, de sa résidence en Illinois, un autre journal américain, renfermant l'étrange annonce dont vous me parlez sur une prétendue réunion positiviste à Lyon. Vous ne devez regarder cela que comme une fable ridicule, émanée d'un singulier

mélange d'illusion et de mystification, trop ordinaire parmi les journalistes de tous pays.

Sans avoir spécialement consulté M. Lonchampt sur votre projet de correspondance avec lui, je puis déjà vous assurer qu'il sera très heureux de votre initiative. C'est l'un de mes disciples qui sentent le mieux l'importance des contacts personnels entre tous les positivistes. Quoiqu'il n'ait pas encore trente ans, il s'est irrévocablement enrôlé parmi les praticiens aspirant à devenir patriciens.

Relativement à la question secondaire que vous me soumettez sur la disposition des édifices, la religion positive ne prescrit rien qu'envers les temples, dont l'axe doit être partout dirigé vers Paris. Cette même loi conviendrait à l'oratoire privé qui fera partie de l'appartement normal du moindre positiviste. Mais il suffit que le croyant prenne cette attitude pendant ses prières, ce qui peut s'accomplir dans les lieux quelconques, moyennant une facile détermination géographique. La pratique que vous me décrivez à Modern Times confirme le besoin naturel de l'ordre chez les esprits les moins disciplinés. Quoique une telle règle soit préférable au pur arbitraire, il vaudrait mieux ne pas adopter de direction uniforme, et faire varier la disposition des rues ou des maisons suivant les vents qui dominent en chaque lieu.

Tout à vous.

AUGUSTE COMTE.

10, rue Monsieur-le-Prince.

P. S. Voici l'adresse dont vous avez besoin pour ouvrir votre fraternelle correspondance :

A Monsieur JOSEPH LONCHAMPT,
19, rue de l'Est,
Paris.

QUATRIÈME LETTRE

A MONSIEUR H. EDGER, LONG-ISLAND (NEW-YORK).

Paris, le Lundi 15 Aristote 67.

Mon cher Disciple,

Votre lettre du 18 Homère, que j'ai reçue le 9 Aristote, confirme mes espérances antérieures sur votre aptitude à former autour de vous un précieux foyer de positivisme. Ainsi surgi dans le canton le plus excentrique du pays le plus anarchique, il démontrera, de la manière la moins équivoque, la puissanee de notre foi pour régénérer les révolutionnaires quelconques, quoiqu'elle soit surtout destinée aux conservateurs. J'admire la rectitude d'esprit et la fermeté de caractère que vous manifestez en poursuivant, avec une sage énergie, la conversion d'un tel milieu, qui doit, en effet, vous permettre de nombreux succès envers les âmes déviées dont l'âge comporte une vraie rénovation. La résistance spéciale que vous y trouvez chez les femmes est conforme à la nature de ce cas exceptionnel, où rien n'entrave les tendances anarchiques qui durent les y pousser. Mais je vous invite à ne pas perdre tout espoir, même envers celles qui sont impures, pourvu qu'elles restent assez tendres pour sentir l'aptitude affective de notre doctrine, quand elles seront fatiguées de leurs aberrations, ce qui ne saurait beaucoup tarder.

Je dois pleinement approuver votre manière d'apprécier le déplorable mouvement de rétrogradation supersti-

tieuse que vous me décrivez, et qui, quoique commun à tous les Occidentaux, devait surtout se développer dans l'Amérique protestante. Il est, en effet, éminemment propre à convaincre tous les bons esprits de la nécessité d'éliminer entièrement le théologisme. Les croyances qui jusqu'ici n'étaient réprouvées que comme rétrogrades s'y montrent aussi devenues profondément anarchiques, de façon à devoir être plus dangereuses désormais pour l'ordre que pour le progrès, dont le positivisme fournit la seule garantie, également efficace dans les deux sens.

Heureux d'apprendre l'accomplissement de votre traduction du *Catéchisme positiviste*, je me félicite spécialement que vous y soyez secondé par votre épouse, que je dois ainsi juger favorablement disposée pour notre foi. Tout en garantissant votre harmonie domestique et la saine éducation de votre fils, cette précieuse conformité peut aussi faciliter beaucoup votre prosélytisme, en vous y procurant l'assistance d'une digne compagne, spécialement capable d'agir sur le cœur de vos élèves masculins, et surtout féminins.

M. Lonchampt, auquel j'ai fait part de votre cordial projet de correspondance, sera très heureux de voir bientôt commencer cette importante fraternisation, premier type des liens qui doivent, à travers l'Atlantique, se développer entre tous les vrais positivistes.

Pour satisfaire la sollicitude très naturelle que vous me témoignez envers trois jeunes savants, je dois d'abord vous inviter à regarder le docteur Segond comme un positiviste complet, qui, malgré son entourage académique, pourra réellement devenir un prêtre de l'Humanité, s'il surmonte suffisamment les influences officielles. Il fournit, en 1850, avec sa digne compagne, le second exemple du mariage positiviste, et je crois que leur fils sera dignement élevé d'après notre foi. Je regrette de ne pouvoir vous faire les mêmes éloges du docteur Robin, que je crois irrévocablement perdu pour nous. L'in-

fluence académique l'a rendu, de cœur et d'esprit, indigne de la généreuse mention que je fis de lui dans le premier volume de ma *Politique positive :* il exploite notre doctrine pour sa réputation, sans remplir aucun des devoirs correspondants. Quand à M. Verdeil, quoiqu'il me soit personnellement inconnu, j'ai lieu de croire qu'il vaut mieux.

L'opuscule manuscrit dont vous m'entretenez me semble très heureusement conçu pour adapter le positivisme à votre milieu spécial, en utilisant les aspirations confuses qui s'y sont vaguement formulées. Je dois donc vous encourager à poursuivre l'exécution de ce judicieux travail, mais en vous invitant à compléter, sous deux aspects essentiels, votre saine appréciation de notre constitution industrielle. Il y faut d'abord faire dignement ressortir le dogme de la gratuité du travail, qui caractérise l'industrie altruiste, et fonde la théorie positive du salaire, destiné seulement à renouveler les matériaux, soit les provisions consommées, soit les instruments usés pendant l'action pratique. En second lieu, vous devrez aussi mentionner la règle : *l'homme doit nourrir la femme*, comme principale base de la détermination des salaires, et motif essentiel de leur stabilité partielle. Si ces deux principes sont convenablement coordonnés avec ceux que vous me signalez, votre opuscule, ainsi complété, comportera certainement une haute utilité, qui, nullement bornée à votre présent milieu, pourra susciter une traduction française, en généralisant le titre.

Toutes les demandes que vous m'adressez envers le premier de nos sacrements me prouvent combien est actif et sérieux votre zèle continu pour notre propagande, à laquelle la pratique de nos consécrations pourrait beaucoup concourir, comme vous l'avez pensé. Je réponds à la première question, en vous informant que la *présentation* doit s'accomplir, autant que possible, pendant la première année, et, du moins, avant la fin de l'allaitement. Quant aux noms, vous savez que mon volume final annonce un

supplément ultérieur à la liste résultée de notre Calendrier ; et je ne crois pas que le temps soit déjà venu d'exécuter cette opération, puisque les noms actuels peuvent longtemps suffire envers les hommes, malgré qu'il convienne de les puiser presque tous dans les mois de Saint-Paul et de Charlemagne, les types moraux étant ordinairement insuffisants hors du moyen âge. Toutefois, je m'occuperai d'abord des compléments féminins, pour remédier au peu d'extension de nos présentes ressources à cet égard, quoiqu'elles puissent longtemps suffire au service effectif. En ce qui concerne les parrains et marraines, les obligations, morales et matérielles, que nous leur prescrivons, ne permettent pas de les admettre hors des vrais croyants ; et cette condition doit même devenir plus stricte à l'égard de ces parents volontaires que pour ceux qu'on ne peut choisir. Mais, afin de faciliter les choix pendant la transition, on doit borner cette exigence à reconnaître, outre le dogme fondamental de l'Humanité, la loi du veuvage et la séparation des deux pouvoirs. Un tel degré d'adhésion suffit pour garantir que ceux qui, volontairement, acceptent un tel patronage, sont aptes à bien seconder l'initiation du présenté.

Comme vous, mon cher Disciple, j'espère que la présente année manifestera, d'une manière décisive, l'avènement, politique et religieux, du positivisme. La religion de l'Humanité n'a pu jusqu'à présent susciter que des appréciations provisoires, puisque son exposition directe et complète appartient à mon récent volume. Mais, devenue pleinement jugeable, elle ne tardera pas à faire profondément sentir son aptitude radicale à terminer l'immense révolution où l'Occident est plongé.

Tout à vous.

Auguste Comte.

10, rue Monsieur-le-Prince.

P. S. J'espère que vous aurez maintenant reçu ma *Sixième circulaire annuelle*, que je vous expédiai le 19 Moïse.

CINQUIÈME LETTRE

A MONSIEUR H. EDGER, LONG-ISLAND (NEW-YORK).

Paris, le Jeudi 11 Dante 67.

Mon cher Disciple,

La délégation ci-jointe remplit le vœu spécial de votre précieuse lettre du 14 Charlemagne, partie de New-York le 11 Juillet, et venue sous mes yeux avant-hier. En vous autorisant à me remplacer dans cette cérémonie, je vous invite à vous y décorer du seul signe usité jusqu'ici pour indiquer le caractère sacerdotal, un ruban vert entourant le bras droit à son milieu. Quand vous m'aurez donné connaissance de la célébration, je la mentionnerai sur le Registre correspondant.

Je suis profondément touché de votre choix des deux prénoms qui, sans devoir encore être inscrits au Calendrier positiviste, sont déjà pourvus d'une consécration spontanée. Outre que tous les vrais croyants le reconnaissent envers mon éternelle collègue, ceux qui m'approchent le sentent aussi pour celle qu'elle traitait en digne sœur et que j'ai religieusement érigée en fille adoptive. Vous êtes le seul dont le grand cœur ait permis une pleine appréciation de mon incomparable Sophie sans l'avoir jamais vue. En lui lisant le touchant passage qui la concerne dans votre lettre, j'ai pu lui procurer la satisfaction la mieux adaptée à son admirable dévouement. Quand la sanctification peut exceptionnellement se décla-

rer pendant la vie objective, elle acquiert un nouveau prix, en développant le mérite de l'être adoré sans exciter sa vanité.

Envers le prénom provisoire que vous avez pris, je dois vous recommander, pour éviter un vicieux antécédent, de circonscrire dorénavant ces choix dans les mois de Saint-Paul et de Charlemagne, où se trouvent les seuls types féminins qui comportent le patronage moral (sauf toutefois Isabelle de Castille et Marie de Molina au mois de Frédéric). Toutes les autres femmes du calendrier historique ne représentant que le mérite intellectuel, elles ne sauraient servir de patronnes, même provisoirement. A plus forte raison, faut-il ainsi juger les choix masculins, à moins qu'on ne les applique à des enfants mâles, auquel cas le mois de César peut s'adjoindre aux deux suivants.

Pour vous ôter tout scrupule envers les deux prénoms dont vous avez définitivement doté votre fille, je dois vous informer qu'ils furent appliqués déjà, le 25 Décembre 1851, la seconde fois que je conférai le sacrement de la Présentation.

Quant à la marraine, les renseignements que vous me donnez, sans me sembler pleinement satisfaisants, me permettent d'approuver votre choix. Malgré sa disposition à la domination, la pureté de cette dame me fait espérer que cette cérémonie déterminera chez elle une réaction sympathique dont les suites pourront être heureuses pour tous, à mesure que se développera le lien volontaire qui va probablement lui tenir ainsi lieu des affections involontaires. La vicieuse prépondérance qu'elle semble accorder à l'intelligence ne résulte, sans doute, que des habitudes pédantocratiques dues au protestantisme, et se trouvera bientôt rectifiée peut-être par l'essor du sentiment, si Mme Hayward apprécie assez le positivisme pour apercevoir la belle carrière qu'elle s'ouvrirait en s'y vouant dignement.

Il serait difficile de vous exprimer combien je suis satisfait de l'admirable parrain que vous m'avez soumis,

et dont la conversion me fournit déjà la réalisation de votre aptitude à devenir le digne chef d'un vrai foyer du positivisme en Amérique. Les précieux passages que vous m'avez cités de ses lettres m'ont rappelé la noble attitude des meilleurs soldats de Cromwell, combinant l'enthousiasme religieux avec l'activité politique. Ce rapprochement, qui n'offre rien de fortuit, indique la tendance du positivisme à développer la filiation normale entre la révolution française et la révolution anglaise. Oubliée ou comprimée dans son propre siège, celle-ci n'est vraiment appréciée que sous l'impulsion émanée de celle-là dans la nouvelle synthèse, seule capable de glorifier Cromwell et ses coopérateurs. Mais, l'Amérique septentrionale ayant surtout été colonisée par eux, leurs descendants doivent s'y retrouver, et pourront bientôt accueillir notre foi comme réalisant la régénération qu'ils n'ont cessé de poursuivre, quoique la lutte pour l'indépendance américaine leur ait seule permis jusqu'ici de manifester ces dispositions. Sous cet aspect, le positivisme doit faire surgir, parmi les prolétaires américains, les meilleurs promoteurs de la régénération du prolétariat britannique, trop étouffé dans la mère-patrie d'après la domination aristocratique et l'hypocrisie anglicane. En utilisant, avec zèle et sagesse, la situation américaine, les apôtres du positivisme y peuvent ranimer ces dispositions spéciales, de manière à faire profondément sentir la connexité radicale entre la vieille cause anglaise et la rénovation religieuse qui s'accomplit à Paris.

Vos citations m'ont pleinement satisfait, sous un autre aspect capital, en montrant que l'affinité du positivisme et du catholicisme est dignement appréciée des vrais croyants. Je ne suis pas surpris que des âmes véritablement religieuses, comme M. J. Metcalf et vous, échappées à la sécheresse protestante, aillent chercher, dans les sanctuaires catholiques, l'équivalent provisoire des temples positivistes qui nous manquent, en y développant la tendance de la Vierge-Mère à représenter l'Huma-

nité. Cette affinité, qui bientôt sera partout sentie, doit d'abord se manifester au milieu de l'anarchie américaine, où le catholicisme, purgé de ses vicieuses aspirations à dominer, se recommande surtout d'après son culte, seul apte jusqu'à nous à diriger l'essor habituel du sentiment.

Je viens d'achever l'opuscule promis à la fin de ma dernière circulaire, et j'espère que l'impression, déjà commencée, me permettra de le publier vers le milieu d'Août. Cet *Appel aux Conservateurs* (d'environ 160 pages in-8°) indique spécialement l'alliance religieuse dont ces précédents montrent l'opportunité spontanée entre le positivisme et le catholicisme. En y puisant les moyens de guider la coopération essentielle qui vous échoit dans cette sainte ligue, vous y serez conduit à sentir l'importance particulière d'un digne contact avec les jésuites, desquels émane, je présume, la principale direction du mouvement catholique en Amérique. Vous sentirez ainsi que leurs succès préparent les nôtres, puisque les conversions des protestants au catholicisme, sont, au fond, les meilleurs acheminements au positivisme, seul apte à satisfaire les besoins moraux qui suscitent ces transformations. De plus, les contacts catholiques doivent vous permettre de propager la religion positive dans l'Amérique méridionale, et d'abord au Mexique, où les femmes, et même les prêtres, pourront l'accueillir, d'après lés informations d'un digne positiviste espagnol. L'addition que je viens de faire, pour la septième édition du *Calendrier Positiviste*, de l'admirable indienne Marina, comme adjoint de Jeanne d'Arc, doit fournir, en temps opportun, des germes d'adhésion chez la malheureuse race mexicaine, ainsi disposée à sentir qu'on s'occupe d'elle à Paris. Une doctrine où tout se tient, abonde en moyens spéciaux de pénétrer partout en rattachant à l'ensemble chaque partie localement appréciée, comme on peut surtout le voir, pour l'Amérique espagnole, envers le mariage des prêtres, qui s'y trouve universellemenl désiré, tandis que le positivisme est seul apte à l'instituer dignement.

L'importance profonde que vous attachez, avec M. Metcalf, à la pratique quotidienne du culte intime et personnel, me prouve la plénitude de votre régénération, car le culte public, et même domestique, perdraient leur principale efficacité morale, et n'aboutiraient guère qu'à des impressions esthétiques, si cette base générale ne leur procurait une vraie consistance affective. On distinguera bientôt, parmi les positivistes, ceux qui pratiquent suffisamment le culte personnel, comme seuls aptes à développer l'ascendant social de notre foi dans le milieu sceptique qu'elle doit dominer pour le régénérer. Je suis ainsi conduit à vous féliciter de l'heureux perfectionnement que vous avez spontanément introduit à cet égard, en complétant la sollicitude générale envers la purification par une attention spéciale de chaque jour de la semaine à l'instinct personnel correspondant. En adoptant, dans ma propre pratique, dès lundi prochain, cet utile développement, j'y vois la preuve spéciale de la profondeur et de la sincérité de votre foi, comme la réalité des espérances que j'ai fondées sur vous pour l'apostolat positiviste.

D'après vos touchantes indications envers votre situation matérielle, je suis particulièrement conduit à vous recommander avec une paternelle insistance, de ne rien négliger afin de procurer à votre épouse un domicile plus digne d'elle et de vous. Les privations habituelles, que vous avez ainsi dû longtemps souffrir, augmentent mon affectueuse estime pour tous deux. Mais c'est un devoir urgent d'éviter qu'elles se prolongent davantage.

Tout à vous.

Auguste Comte.

10, rue Monsieur-le-Prince.

P. S. Un artiste distingué, M. Etex, le statuaire peintre mentionné dans mes préfaces, est parti de Paris le 5 Juin pour New-York, où je crois qu'il est arrivé vers la fin de Juin. La précipitation de son départ ne m'ayant pas permis de lui préparer une lettre pour vous, je dus

me borner à lui donner votre adresse, en l'invitant à vous voir de ma part. Quoiqu'il doive probablement être déjà rembarqué pour Paris, quand vous recevrez cette réponse, j'espère qu'il vous aura fait sa visite, que vous aurez, je n'en doute pas, accueillie comme il le mérite.

2[me] *P. S.* Noubliez pas de témoigner spécialement à M. John Metcalf combien je me félicite que le positivisme ait fait, par votre intervention, une acquisition aussi précieuse que la sienne, bientôt destinée à nous procurer beaucoup de dignes conversions.

SIXIÈME LETTRE

A MONSIEUR H. EDGER, LONG-ISLAND (New-York).

Paris, le Vendredi 26 Descartes 67.

Mon cher Disciple,

Votre bonne lettre du 7 Descartes, que j'ai reçue mardi, m'offre, comme les précédentes, une intime alliance entre l'enthousiasme et la réflexion, où doit désormais consister le principal caractère des positivistes, depuis que, notre synthèse étant complète, les conversions peuvent être directement religieuses, sans s'arrêter à la philosophie, simple moyen ou préparation. Cet enthousiasme réfléchi, toujours propre à la foi démontrable, doit bientôt remplacer, avec beaucoup d'avantage, le fanatisme qu'inspiraient les croyances indiscutables, et qui se trouvait nécessairement souillé d'orgueil ou de vanité, tandis que l'exaltation positiviste résulte d'une excitation habituelle des instincts sympathiques, naturellement niés par le théologisme, surtout monothéique.

En faisant suivre à ma réponse l'ordre de votre lettre. je vous invite d'abord à renoncer au projet de prières astrolâtriques qu'un zèle louable, mais irréfléchi vous a récemment inspiré. Pour déterminer la place que le culte fétichique doit occuper dans l'ensemble de nos pratiques, hebdomadaires ou quotidiennes, il faut attendre ma théorie spéciale sur l'incorporation du fétichisme au positivisme, qui se trouvera directement ébauchée par le volume que je vais composer l'an prochain, mais ne sera pleinement développée qu'en mon *Traité de Morale*, publié seulement en 1859, comme vous le savez. Je peux même assurer dès à présent que votre projet accorderait trop d'importance à l'astrolâtrie, qui ne constitue qu'une partie de l'adoration fétichique, suivant mon tableau sociolâtrique. L'homme ne peut réellement honorer, dans les astres terrestres que trois cas distincts ; d'abord le Soleil, centre de notre monde ; puis la Lune, directement subordonnée à notre séjour; enfin les planètes collectivement, comme compagnes de nos destinées célestes, en prenant pour type la principale d'entre elles (Jupiter). Toute subdivision de celles-ci doit être réservée au dogme, et ne conviendra jamais au culte, où la nomenclature de la semaine rappelle assez l'ancienne astrolâtrie, qu'il faut surtout considérer historiquement.

Je suis profondément sensible aux nobles émotions, si bien décrites dans votre lettre, que vous a suscitées la lithographie inopinément aperçue pendant votre charmante promenade à New-York. La digne identification que vous me reconnaissez avec ma sainte patronne doit un jour constituer ma principale récompense, et déjà je sens qu'elle ne me manquera point, quoique ma vie objective ne puisse guère la réaliser, sauf chez quelques âmes. Mais je regretterais que votre précieux enthousiasme consacrât une mauvaise lithographie, que j'ai toujours désavouée, comme indigne du remarquable tableau qu'elle prétend reproduire, et qui, j'espère, trouvera bientôt une meilleure traduction. Vous pourriez consulter à

ce sujet, M. Gillespie, professeur de mathématiques à New-York, et dont vous sauriez le domicile chez ses éditeurs (Harper frères, 82 Cliff-Street). D'après les deux visites qu'il me fit cet été, je crois qu'il est plus positiviste que ne l'indique l'excessive circonspection avec laquelle il traduisit, en 1852, sous le titre de *The philosophy of Mathematics*, le tome premier de ma *Philosophie positive*. Il pourrait vous montrer une excellente copie, faite par M. Etex lui-même pour M. Gillespie, en mai dernier, de ma seule tête, d'après le tableau qu'il a vu chez moi. Ceux qui veulent avoir mon image peuvent maintenant se la procurer suffisamment, soit en demandant un exemplaire de mon buste (dû pareillement à M. Etex), soit en faisant venir de chez Chapman, éditeur à Londres (c'est l'éditeur de Miss Martineau, 8 King William street Strand), une lithographie hollandaise fondée sur une bonne photographie.

Tout en regrettant que M. Longchampt ne vous ait pas répondu jusqu'ici, je dois vous informer que cet éminent disciple se trouve, depuis le début de la présente année, gravement préoccupé par l'établissement définitif de sa position industrielle qui doit, à trente ans révolus, lui susciter de vives sollicitudes. Ainsi conduit à de fréquents voyages, il vient rarement à la Société Positiviste, et moi-même je suis souvent sans nouvelles de lui. Mais cette crise va bientôt cesser, et j'espère qu'il ne tardera pas à vous exprimer directement la satisfaction qu'il m'a déjà témoignée pour votre noble initiative à son égard.

Suivant le jugement que vous portez d'accord avec M. Metcalf, il faut réellement se féliciter de la défection d'une orgueilleuse marraine, qui n'est point capable de sentir le glorieux avenir ouvert aux femmes propres à seconder l'avènement social du positivisme. Pour éviter tout délai superflu, je joins ici l'autorisation additionnelle où je m'en rapporte entièrement à vous quant au choix d'une digne collègue de M. J. Metcalf.

Les explications de votre lettre envers l'infortunée Miss Blaker me font vivement regretter sa perte prématurée.

Je suis ainsi conduit à ratifier l'adoration privée que vous lui vouez, d'accord avec ses vrais appréciateurs, qui ne peuvent, ce me semble, être que des positivistes, quoique elle-même n'ait pas eu le temps de le devenir. Mais, quant à l'adoration publique, il faut attendre un plus mûr examen.

Quoique je persiste à bien augurer de votre opuscule sur la constitution industrielle, vous avez sagement fait de ne m'en point envoyer le manuscrit. Outre le dérangement que pourraient ainsi me susciter les communications des essais tentés par mes disciples, vous avez dignement senti qu'ils doivent accepter une responsabilité complète qui suppose une entière spontanéité. Mais je vous promets une exception spéciale à l'hygiène cérébrale qui m'interdit habituellement toutes lectures, comme je l'ai récemment fait pour l'opuscule initial d'un jeune positiviste de Dublin sur la présente guerre.

Relativement aux divers projets de publication critique dont vous me parlez ensuite, je dois vous recommander d'y renoncer entièrement. Les positivistes devant aujourd'hui diriger le mouvement organique, ils doivent toujours se réserver l'initiative, sans jamais se soumettre à celle des penseurs incompétents. Quelque solides que fussent vos réfutations des sophismes anarchiques dont vous êtes entouré, vous y perdriez un temps et des forces qui méritent un meilleur usage. Vous ne devez au public qu'une critique indirecte et silencieuse, toujours résultée du contraste naturel entre l'exposition, générale ou spéciale, de la synthèse organique, et l'essor confus des utopies subversives. C'est seulement dans la conversation, ou tout au plus d'après quelques phrases incidentes d'un opuscule direct, que vous pourriez utilement signaler le côté positif que les plus folles conceptions offrent nécessairement, comme vous l'avez très bien senti, puisque toute opinion qui rallie, même passagèrement, des âmes honnêtes quoique égarées, doit reposer sur quelque motif, appréciable par la synthèse destinée à réaliser tous les programmes en les rectifiant.

Il est étrange que votre libraire ne vous ait pas procuré déjà mon *Appel aux Conservateurs*, publié le 7 Septembre à Paris. Cet opuscule doit surtout vous servir en déterminant l'attitude propre aux positivistes envers les différents partis actuels, mais il peut aussi guider l'action que vous devez bientôt aspirer à produire sur les conservateurs américains, à mesure que vous vous dégagerez des révolutionnaires parmi lesquels vous ferez peu de vrais prosélytes.

C'est avec beaucoup de raison que vous avez spontanément écarté le projet irréfléchi de votre éminent ami sur un signe extérieur. La croix appartient au catholicisme, comme le croissant à l'islamisme ; l'une ne convient pas plus que l'autre au positivisme. Quant à leur équivalent pour notre foi, c'est une sollicitude encore prématurée, dont la satisfaction finale exige notre avènement social. En attendant, nous sommes assez pourvus de devises décisives, et même de signes caractéristiques. Vous connaissez celui qui consiste à réciter notre formule fondamentale, en posant successivement la main droite sur les trois organes cérébraux qui correspondent à l'amour, à l'ordre, au progrès ; tandis que la main gauche placée sur le cœur indique qu'il faut du sang pour tout cela. Quant à des indices extérieurs et permanents, ils peuvent doublement dériver du drapeau positiviste, décrit au discours préliminaire de mon principal ouvrage. D'abord tous les positivistes peuvent, quand ils le jugent opportun, porter au milieu du bras le ruban vert dont j'entoure le mien dans mes fonctions sacerdotales, pourvu qu'ils le placent au bras gauche, en réservant aux prêtres le bras droit, ce qui prévient assez la confusion. Tous peuvent aussi suspendre sur leur col ou sur leur cœur une petite reproduction de la statuette de l'Humanité qui surmonte l'axe du drapeau positiviste, sans s'inquiéter de sa ressemblance avec l'image de la Vierge-Mère des catholiques ; puisque le culte de celle-ci doit finalement servir de transition populaire vers celui de notre déesse.

Un tel incident me conduit à vous féliciter spécialement des nobles déclarations qu'il vous suscite sur le besoin intime d'une digne soumission, tant d'esprit que de cœur. Emanée d'une âme dont l'énergie n'est point équivoque, une telle manifestation me fournit le meilleur symptôme de l'installation d'un véritable pouvoir spirituel, objet de tous mes efforts dès mon adolescence. A la fois condition et signe de l'avènement de la foi positive, cette précieuse disposition devait commencer chez ceux que le cœur a surtout convertis à la religion universelle, et leur exemple doit heureusement réagir sur les positivistes convertis par l'esprit, d'après leur origine fatalement révolutionnaire, comme la plupart de ceux qui m'entourent.

Notre Société s'est récemment enrichie d'un admirable positiviste anglais, âgé d'environ trente ans, qui m'écrivait récemment d'une manière décisive sur cette disposition fondamentale. Il réfutait ceux qui lui reprochaient la soumission comme une servilité, par la simple reproduction d'une belle sentence de saint Paul (*Étant lié, je suis libre*), où se trouvent dignement résumés les avantages essentiels de la vraie discipline, seule capable de dissiper l'ennui, le doute, et l'irrésolution que subissent les âmes dépourvues de règle. Je vous invite à fraterniser directement avec ce noble John Fisher, qui maintenant étudie la médecine, dans sa famille à Manchester (2, Trafford-Place Stretfford New-Road). Il est destiné, je crois, à devenir le chef spécial des positivistes d'Angleterre, outre que j'espère qu'il pourra finalement obtenir le sacerdoce de l'Humanité. Son influence pourrait aussi concourir à tirer votre digne frère de la torpeur que vous m'indiquez et qui ne me semble nullement incurable, étant probablement due au défaut de destination et de direction, auquel le positivisme apporterait naturellement un remède décisif.

Avant-hier, 31 Octobre, partit d'ici pour Mexico, l'un de mes meilleurs disciples, M. Pedro Contreras, âgé de

trente ans, membre de la Société positiviste depuis sept ans. Eminemment synthétique, parce qu'il est profondément sympathique, il eut le bonheur, rare jusqu'ici, de passer directement du catholicisme au positivisme, sans traverser aucun scepticisme. Il m'a spécialement manifesté, dans sa visite d'adieu, coïncidant avec l'arrivée de votre lettre, son désir spontané d'entrer en relation avec vous, en vous écrivant dès son arrivée, d'après l'adresse qu'il a fidèlement copiée. La frappante analogie de vos deux natures me garantit que ce contact sera pareillement précieux des deux côtés, quoiqu'il ne puisse être formulé qu'en français. Outre ces nobles satisfactions personnelles, vos missions sociales peuvent ainsi s'assister réciproquement pour la digne introduction du positivisme dans les deux moitiés, ibérique et britannique, du monde américain.

Tout à vous.

Auguste Comte.

10, rue Monsieur-le-Prince.

P. S. Pedro Contreras pourra vous exposer la cérémonie à laquelle il assista chez moi, le 12 Octobre, pour le premier exemple du préambule positiviste de l'union conjugale, institué dans le second chapitre du tome quatrième de la *Politique positive.* Ainsi se trouve irrévocablement complétée, dès le cinquième cas de notre mariage, la régénération décisive du lien fondamental.

SEPTIÈME LETTRE

A MONSIEUR EDGER, LONG-ISLAND, NEW-YORK.

Paris, le Jeudi 3 Archimède 68.

Mon cher Disciple,

J'ai reçu Samedi votre importante lettre du 7 Aristote à laquelle je n'ai pu répondre aussi promptement que de coutume, parce que je suis, depuis le 1er Février, occupé du grand ouvrage annoncé dans ma récente circulaire et dont elle promet un volume pour Octobre. Pendant cette longue session de travail, je n'ai de journée entièrement disponible que le Jeudi, pour les entrevues et les correspondances.

Votre douloureuse révélation m'a plus affligé qu'inquiété. Depuis la puberté jusqu'à trente ans, je fus moi-même extrêmement troublé par l'instinct sexuel que j'ai finalement surmonté d'une manière complète, malgré son énergie prononcée dans ma constitution naturelle. Un pareil triomphe vous est certainement possible encore, et je ne doute pas que vous ne l'obteniez bientôt, en suivant la voie que vous me demandez. Les symptômes physiques dont vous me parlez n'indiquent que les suites ordinaires d'un épuisement qui reste pleinement réparable. Quant au découragement moral, il constitue la plus fâcheuse conséquence du trouble cérébral, et se dissipera comme lui, parce qu'il n'est aucunement motivé. Son extension jusqu'à votre récent opuscule (que je reçus le 28 Moïse)

me permet directement d'apprécier son peu de fondement, puisque la lecture de ce premier essai m'a complètement satisfait, comme je chargeai M. Metcalf de vous l'annoncer en lui répondant le 3 Aristote. Il y règne un ton soutenu d'énergie et de dignité qui n'annonce aucun affaiblissement, et je fus spécialement touché de la noble attitude avec laquelle vous défendez vos voisins égarés contre les calomnies des lettrés de New-York. Par ses huit dernières pages, il offre une indication pratique de l'esprit et de la tendance du positivisme, plus nette et plus pleine que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

L'importante consultation que votre état réclame et que votre noble soumission me demande avec une si touchante confiance doit être à la fois physique et morale. Sa prescription fondamentale consiste dans une chasteté complète, immédiatement instituée pour tout le reste de votre vie. Quoique vous m'ayez donné très peu de renseignements sur votre épouse, j'ai lieu de présumer qu'elle vous aidera spontanément à suivre ce précepte, loin d'en troubler jamais l'exécution. Il faut, en même temps, renoncer pour toujours à l'usage du vin, du café, des liqueurs, du thé, du tabac, en un mot des excitants quelconques, et ne boire que de l'eau, comme je le fais depuis onze ans au grand profit de mon estomac autant que de mon cerveau. Ce régime exige, d'autre part, pour éviter l'affaiblissement corporel et cérébral, que votre nourriture soit sobre mais substantielle, quoique les végétaux y doivent accompagner sa base animale, surtout bœuf ou mouton. Ma propre expérience m'ayant conduit à dîner avec *cent grammes net* de viande, suivis d'un plat de légumes, mon déjeuner n'étant d'ailleurs qu'une copieuse soupe au lait, je crois que cette dose journalière de chair doit être augmentée de moitié pour vous, vu votre âge et votre activité physique. Je ne puis ici procéder que par aperçu, puisque je ne vous ai jamais vu, vous seul devant, à cet égard, déterminer la mesure convenable, quand vous aurez bien saisi l'esprit et le plan d'un tel traitement ou plutôt régime.

Il ne peut être efficace, et même habituellement praticable, qu'en ne le séparant jamais du développement intellectuel et moral que vous devez poursuivre à la fois dans la vie privée et dans la vie publique, tant civique que religieuse. Vous avez une femme qui paraît digne de votre pleine affection, et des enfants propres à vous procurer les émotions et satisfactions domestiques : il suffit de développer ces précieuses ressources. En même temps. vous êtes enfin pourvu de convictions complètes et fixes, qui vous lient spécialement au grand œuvre du siècle exceptionnel, et vous appellent à figurer, par vos sentiments, vos talents, et votre conduite, parmi ceux que la postérité bénira comme m'ayant aidé personnellement à construire la vraie Providence. L'heureuse harmonie d'une noble énergie avec une digne soumission vous permet d'utiliser de plus en plus vos facultés de tout genre pour le service continu de l'Humanité, dont la considération active et permanente vous aura bientôt purgé des impressions et sollicitations émanées du plus perturbateur des instincts égoïstes. Depuis que vous m'avez indiqué votre institution hebdomadaire de la purification, je l'ai journellement appliquée à mon propre perfectionnement en plaçant à chaque prière du matin, pendant son début, la formule : « Aujourd'hui...., ma purification doit être spécialement relative à l'instinct.... » Celui qui, récemment, conçut un tel usage ne saurait être moralement indigne de la haute mission que je persiste à vous assigner comme fondateur de notre Église américaine. Un tel office, pleinement conciliable avec votre profession agricole, vous permet un développement altruiste habituellement capable de surmonter les impulsions égoïstes, et surtout celles qui proviennent d'un penchant nullement excusé par les nécessités corporelles ou cérébrales.

En vous livrant au digne essor de la vie publique, votre intelligence se trouvera normalement occupée à seconder un grand cœur. Mais si votre temps le permet, je vous invite à compléter son régime en réparant, autant que

possible, les lacunes de votre éducation, par des études scientifiques, et surtout mathématiques, qui concourront à donner à vos pensées un meilleur cours habituel. Ne fût-ce qu'afin de mieux diriger la prochaine instruction de vos enfants, je vous engagerais à faire au moins une étude sérieuse de la *Géométrie* de Clairaut, que vous pourrez comprendre sans aide. Le volume que j'écris maintenant pourra d'ailleurs vous guider dans toutes vos méditations mathématiques, qu'il rendra spécialement connexes avec votre destination sociale et votre perfectionnement moral. Quoi qu'il en soit, c'est surtout par contraste et diversion que le positivisme traite les maladies morales, en développant l'altruisme pour surmonter l'égoïsme, que le catholicisme se bornait à comprimer directement, faute de consacrer la culture sympathique, ce qui souvent produisait l'effet contraire, suivant la remarque de l'*Imitation* : « Le soin de l'éviter nous fait même y courir. » Venant régler la vie humaine en y faisant toujours prévaloir le perfectionnement des sentiments, nous sommes finalement certains du succès si notre propre existence est le premier et permanent objet du régime que nous prêchons. Sans cette épreuve décisive, le public rendrait notre doctrine responsable de nos torts personnels, quoique sa supériorité morale soit maintenant constatée autant, et même davantage, que sa supériorité mentale, déjà reconnue des meilleurs esprits.

Avec un tel régime, aidé par la culture esthétique dont vous sentez le prix, vous aurez bientôt atteint l'équilibre cérébral qui, nécessaire à votre mission, doit, réciproquement, résulter surtout de son essor. Tous les projets de publications positivistes que vous m'indiquez me semblent aussi dignes de mon approbation que celui que vous avez réalisé récemment, et dont je vous félicite de préparer spécialement la suite naturelle sur la constitution industrielle, en vous aidant, pour la gratuité du travail, de la tendance spontanée que manifeste la doctrine empirique de vos voisins utopistes envers le *cost-price*. Votre plan,

plus vaste et plus difficile, de fondation normale d'un domaine agricole exploité par de vrais positivistes, mérite une sérieuse attention, et mes encouragements généraux. C'est à vous que je laisse décider si vous pouvez d'ailleurs remplir les conditions pratiques qu'il exige spécialement. Mais je dois vous féliciter d'une telle pensée, et surtout d'avoir assez présumé des riches américains pour espérer d'y trouver le digne patron d'une entreprise qui convertirait *Modern Times* en métropole provisoire du positivisme américain, tant civique que religieux. Ils sont, en effet, à mes yeux, dans la situation exceptionnelle que vous leur attribuez, et qui les rend, par compensation d'une oppression locale, plus susceptibles que les nôtres d'un généreux dévouement aux intérêts généraux de la civilisation humaine.

Quant au conseil que vous me demandez sur le projet de votre digne ami John Metcalf d'épouser une catholique, je pense, en général, que ce milieu peut davantage lui fournir une vraie compagne que le milieu protestant, déiste, ou sceptique, en un mot révolutionnaire à degré quelconque. Mais je l'engage, comme je le fis récemment pour l'ensemble de ses relations avec les catholiques, à se garantir contre les tendances dominatrices du catholicisme, même chez les femmes. Il peut, à cet égard, éprouver sa compagne projetée, en lui proposant, par suite de sa propre condescendance envers le mariage catholique, d'accepter la consécration positiviste, qui consiste surtout dans l'engagement du veuvage éternel, désormais précédé du chaste préambule dont je vous indiquai la première célébration (le 12 Octobre 1855), à laquelle a récemment succédé (le 6 Mars 1856) la touchante cérémonie où j'ai finalement uni le couple prolétaire. Si la future ne voulait pas accepter ces deux conditions, dorénavant inséparables, il serait imprudent de l'épouser, comme je l'ai spécialement indiqué dans la *Politique positive* envers les mariages mixtes. En tout cas, je ne pourrais alors accorder la célébration religieuse, sauf à s'en tenir au mariage civil.

Dans sa dernière lettre mensuelle, M. John Fisher m'a spécialement témoigné sa satisfaction du début de son contact avec vous. Je suis heureux de voir, de votre côté, spontanément apprécier cette relation naissante, entre deux de mes meilleurs disciples, particulièrement dignes l'un et l'autre, d'après leur conformité naturelle de cœur, d'esprit, et de caractère. Tous deux me sont spécialement précieux par leur pleine et sincère adhésion à la sentence décisive où j'ai solennellement condensé le positivisme, dans la célébration du 6 Mars : *La soumission est la base du perfectionnement.*

Tout à vous.

Auguste COMTE.
10, rue Monsieur-le-Prince.

P. S. On m'a récemment informé que, dans l'édition américaine de la traduction de ma *Philosophie positive* par Miss Martineau, la digne préface de ce travail incomparable avait été sciemment altérée, de manière à convertir en blâme spécial l'adhésion formelle que mon éminente traductrice a réellement exprimée sur ma manière d'envisager les croyances surnaturelles. Je vous prie d'éclaircir cela par la comparaison directe de l'édition de New-York avec celle de Londres. Il importerait que ce renseignement me vint assez tôt pour que j'en pusse faire usage, dans la Préface que j'écrirai, vers la fin d'Août, après avoir achevé mon volume actuel, afin d'y signaler, comme elle le mérite, au mépris du public occidental, cette nouvelle pratique de l'hypocrisie protestante, plus développée en Amérique qu'en Angleterre même, ou du moins plus grossière. Je sais déjà que la traduction américaine séparément accomplie, en 1851, du tome premier de la *Philosophie positive*, sous le titre spécial The Philosophy of Mathematics (New-York, chez Harper frères, éditeurs, 82, Cliff Street), fut dépouillée des deux chapitres philosophiques qui commencent ce volume, par la censure protestante, contre la volonté du

traducteur. Celui-ci, M. le professeur Gillespie, que vous pourriez utilement consulter, m'a paru, dans sa visite de l'été dernier, un positiviste complet et sincère, quoique trop timide, qui fut contraint à cette concession pour ne pas perdre sa place dans un établissement d'instruction.

HUITIÈME LETTRE

A MONSIEUR H. EDGER, A LONG-ISLAND (NEW-YORK).

Paris, le Jeudi 10 Charlemagne 68.

Mon cher Disciple,

Votre lettre du 14 Saint-Paul, que j'ai reçue Vendredi dernier, dissipe les inquiétudes que devait encore laisser la précédente, malgré ma juste confiance dans le retour spontané de votre énergie caractéristique. Je suis touché de l'accueil que vous avez fait à mes cordiales prescriptions, et d'où dépend leur efficacité, qui ne saurait être immédiate, sauf par la sécurité normale qu'elles vous inspirent. Seul vous pouvez adapter à votre âge, à votre genre de vie, et même à votre propre constitution, des conseils physiques dont la formulation n'était, de ma part, destinée qu'à fixer vos idées, en vous réservant la détermination précise de chaque partie du régime, qui doit toujours être fortifiant, pourvu qu'il ne soit jamais excitant. Les détails que vous m'indiquez sur vos études mathématiques vont au delà de mes espérances. Ils me font déjà sentir combien vous êtes prêt à tirer parti du grand volume dont j'achève le second tiers, et qui paraî-

tra, suivant mon annonce, en Octobre, si l'impression, que je compte voir commencer avec Juillet, marche assez bien.

La sollicitude relative à votre fils est grave et naturelle; mais le mal me semble réparable par le spectacle et la réaction de votre existence pleinement normale, bientôt supérieure aux impressions de l'anarchie antérieure. En occupant cet enfant avec vous, en lui faisant soigneusement suivre les principaux exercices esthétiques, poésie, musique et dessin, avant qu'il entreprenne les études théoriques, il faut toujours éviter la rigueur. Toute sa rectification dépend du cœur : il doit arriver à la vénération par la tendresse et la bonté, qu'il importe de cultiver en lui par tous les moyens opportuns, de manière à préparer la conception de l'Humanité d'après le sentiment correspondant.

Je dois entièrement approuver votre plan pour l'agrandissement graduel de votre existence industrielle, sous la cordiale assistance de M. Metcalf, sans craindre que cela vous détourne de la mission apostolique à laquelle vous voulez dignement consacrer votre principale activité. Quelle que soit leur profession, les positivistes s'y doivent spécialement distinguer, afin de mieux recommander leur foi générale. Votre village excentrique peut à la fois devenir le foyer d'une industrie importante, et le centre d'une vaste propagande, si votre exemple et vos succès attirent les enthousiastes désappointés, mais restés purs et confiants.

En vous mettant en contact avec M. Fisher, j'étais persuadé que cette liaison réussirait des deux côtés. Ses lettres s'accordent avec les vôtres pour constater la réalisation de cette double espérance. J'attache, comme vous, beaucoup de prix aux contacts mutuels et directs de mes vrais disciples, qui doivent ainsi développer le zèle et la confiance dont l'insuffisance ralentit notre avènement. C'est pourquoi je me félicite de l'envoi que vous a fait M. de Constant et du projet de correspondance que cela

vous suggère ; voici son adresse : *à M. le baron W. de Constant-Rebecque, capitaine de frégate en retraite, à La Haye (Hollande)*. Il sait parfaitement l'anglais, et peut-être vous répondra-t-il ainsi ; dans tous les cas, vous pouvez vous dispenser d'employer pour lui le français, quoique son opuscule prouve qu'il le parle et l'écrit bien.

Pour l'ensemble de votre conduite, tant privée que publique, je n'ai qu'à confirmer votre noble résolution d'y tout rapporter à l'Humanité, source continue, non seulement de la vraie dignité, mais aussi du bonheur réel, et même de la véritable santé corporelle comme cérébrale. Mieux vous servirez le Grand-Être, plus vous surmonterez les impulsions vicieuses qui troubleraient ce service. Afin de récompenser les efforts déjà faits et provoquer leur digne continuation, je dois vous informer que, dans mon Testament, je vous ai désigné comme l'un des trois membres que j'ai jusqu'ici choisis parmi les sept qui composent le contingent britannique du *Comité Positif* que je projetai dès 1842, pour assister le Grand Prêtre de l'Humanité dans la direction générale de la transition occidentale. Vos deux confrères sont M. Fisher, et M. Richard Congreve (ancien membre de l'université d'Oxford), auxquels j'ai maintenant déclaré cette détermination.

Mon *Appel aux Conservateurs* a spécialement institué l'attitude spéciale des positivistes actuels, uniquement voués à la réorganisation spirituelle, jusqu'à ce que les gouvernements, surtout en France, transmettent dignement le pouvoir à nos hommes d'État, seuls reconnus aptes à surmonter le communisme, quand il sera suffisamment développé. Jusque-là, nous devons, non seulement éviter l'agitation politique, mais en détourner tout le monde autant que possible, et toujours tendre à consolider systématiquement l'autorité, dans quelques mains qu'elle réside, parce que les vues d'avenir ne seront jamais goûtées de ceux qui n'ont pas de sécurité sur le présent. Entre les gouvernés et les gouvernants, notre attitude d'organes de

l'avenir déduit du passé doit toujours correspondre au vers que j'ai récemment construit pour la caractériser.

Conciliant en fait, inflexible en principe.

Nous venons ouvertement régler la vie humaine, tant privée que publique, au nom de l'Humanité, d'après ces deux faits généraux, que la situation fait de plus en plus ressortir : d'une part, le besoin de la régler : d'une autre part, l'impuissance de toutes les doctrines actuellement usitées à cet égard. L'aptitude de la nôtre est pleinement démontrée en principe, pour quiconque veut et peut la juger en elle-même. C'est à nous qu'il appartient, par l'excellence de notre conduite, publique et privée, de la constater en fait auprès des spectateurs empiriques, mais impartiaux, de manière à lui procurer bientôt un irrésistible ascendant, dans un milieu que l'anarchie empêche de réagir contre des convictions profondes et complètes, sans que leurs organes soient encore nombreux, pourvu qu'ils deviennent assez dévoués. Il faut remplacer le fanatisme, relatif à des opinions indiscutables, et désormais éteint chez les métaphysiciens comme parmi les théologistes, par l'enthousiasme qu'inspirent des principes démontrables. Tel est le symptôme habituel qui doit nous assurer, aux yeux de tous, la présidence de l'avenir, dans une situation où le positivisme peut seul inspirer un dévouement actif et continu.

C'est afin de donner une direction précise à notre intervention sociale que j'ai récemment invité vos deux confrères britanniques à prendre la digne initiative d'une libre et pacifique restitution de Gibraltar à l'Espagne, en faisant cesser une injurieuse anomalie, non moins vicieuse, depuis un siècle et demi, que l'usurpation de Calais pendant deux siècles, que personne n'oserait aujourd'hui justifier. Il faut introduire les grands principes par des applications fort simples, en morale comme en logique, et vous sentez la portée de celle-ci, malgré l'exiguïté du cas. Nous devons surtout devenir les directeurs de l'opi-

nion occidentale, et la récente terminaison de l'épisode militaire résulté de l'incident russe doit spécialement disposer à resserrer les nœuds de l'occidentalité, dont il faut dignement préparer la reconstruction spirituelle, en comptant sur des sympathies que repousse l'examen des questions intérieures. Une telle initiative doit être britannique, afin de mieux manifester la nature pacifique d'une rectification pour laquelle mes disciples anglais doivent directement provoquer le sentiment et la raison de leurs concitoyens, surtout prolétaires, suivant le mode qu'ils jugeront le plus opportun. Si le positivisme obtenait cette première victoire pratique, il lui serait bientôt facile de l'étendre aux cas analogues, plus importants et plus difficiles, surtout en faisant spécialement appel au public germanique contre l'oppression autrichienne de l'Italie, d'où l'on peut aujourd'hui craindre de nouveaux orages occidentaux.

Tout à vous.

Auguste Comte.
10, rue Monsieur-le-Prince.

P. S. Je vous remercie, ainsi que M. Metcalf, de l'heureuse rectification sur les deux préfaces, qui me délivre d'une obligation fâcheuse, dont une fausse information avait d'abord semblé me charger, quoique le délit me parût, comme à vous, invraisemblable.

D'après la judicieuse direction de vos études historiques, je compte sur leur rapide et radicale efficacité.

NEUVIÈME LETTRE

A Monsieur Edger, a Modern Times (Long-Island)

Paris, le Jeudi 17 Frédéric 68.

Mon cher Disciple,

Je m'empresse de répondre à votre excellente lettre du 21 Descartes, que j'ai seulement reçue hier. Il me tardait, depuis deux semaines, d'avoir cette occasion de vous témoigner directement ma profonde satisfaction de votre nouvel opuscule, envers lequel vous pouvez indirectement connaître déjà mon opinion arrêtée, parce que je l'ai spécialement formulée dans ma dernière réponse mensuelle à M. Fisher. Ce second essai très supérieur au premier, qui pourtant avait dignement obtenu mon estime, confirme l'ensemble de mes espérances, intellectuelles et morales, sur votre éminente aptitude à l'apostolat le plus noble et le plus efficace. Rien d'aussi profond et d'aussi décisif n'a jusqu'ici paru sur le positivisme. Ma prochaine circulaire fera dignement ressortir une telle publication comme constituant, avec les *Réflexions* de M. de Constant et l'opuscule historique de M. Congreve, un précieux caractère de la présente année envers tous les vrais positivistes.

La seule recommandation qu'une lecture attentive et réitérée de cet important écrit m'ait finalement conduit à vous indiquer, consiste dans l'abus de la qualification de *catholique* appliquée à la nouvelle Eglise. Quoique nulle doctrine ne puisse rivaliser avec la nôtre pour l'universalité, nous devons laisser aux termes usités leur signification vulgaire, sans remonter à l'acception étymologique.

Au lieu de conciliation, l'habitude que je vous engage à rectifier ne pourrait réellement produire qu'une fâcheuse confusion. Nous pourrions intellectuellement nous qualifier de *relativistes* et socialement d'*universalistes*, puisque ce sont là les deux attributs prépondérants de notre foi. Mais nous devons toujours nous borner au titre de *positivistes*, dans lequel nous finirons par forcer le public occidental à condenser tous les caractères de notre religion.

Vos intéressantes indications sur l'ascendant que vous commencez à prendre autour de vous m'ont plus charmé que surpris. J'avais dès longtemps prévu que la plénitude et la persistance de vos convictions finiraient par obtenir un tel empire dans un milieu sans consistance d'après la fluctuation et la division qui le distinguent. En prenant, l'an dernier, leur digne défense, au début de votre opuscule initial, vous avez spontanément suscité leur confiance et leur respect. L'opuscule actuel doit considérablement améliorer et développer cette influence normale. Il faut désormais attacher beaucoup de prix, pour l'ensemble de votre mission, à votre résidence actuelle, qui, dans quelques années, peut réellement devenir un village positiviste. C'est pourquoi je suis spécialement charmé d'apprendre l'heureuse amélioration que vous venez d'apporter à votre habitation, de manière à mieux lier en vous la vie privée et la vie publique, tout en exerçant envers votre compagne et vos enfants la juste sollicitude que vous leur devez. Au milieu des embarras propres à votre situation, vous serez le premier positiviste dont le zèle ait normalement réalisé les conditions religieuses du domicile.

En développant ces espérances locales autant que le comportent votre âge personnel et l'instabilité sociale du monde américain, je crois que vous pourrez aspirer, dans un avenir de quinze ou vingt ans, à convertir le village positiviste en centre spirituel d'une île positiviste, qui bientôt formerait un *état* distinct au sein de la fédération.

Long-Island, quoique officiellement joint à l'État de New-York, est géographiquement plus connexe à celui de Connecticut, et présente tous les caractères définitifs d'un État séparé, plus étendu que celui de Rhode-Island, et rapidement susceptible d'être plus peuplé. Dans une situation aussi mobile, une impulsion, à la fois industrielle et sociale, peut y porter, en peu de temps, une nombreuse population de travailleurs et d'enthousiastes, plus que suffisante pour remplir les conditions légales qu'on demande aux nouveaux *États*.

Une disposition, aussi remarquable intellectuellement que moralement, envers la situation exceptionnelle des riches aux États-Unis constitue l'un des principaux caractères de votre second opuscule. On peut ainsi sentir l'affinité spéciale que le positivisme doit bientôt offrir à la classe frappée d'un tel ostracisme par l'envie démocratique sous la direction des métaphysiciens et des légistes. De puissants capitalistes peuvent dès lors se trouver spontanément poussés à former, dans votre île, quelques grands établissements agricoles, qui suffiraient pour amener une prochaine réalisation de la perspective ci-dessus indiquée. Long-Island pourrait ainsi devenir la tête sociale de l'Amérique du Nord, à laquelle elle servirait d'intermédiaire religieux envers le centre occidental, conformément à sa position géographique.

Depuis le 22 Septembre, je suis personnellement quitte de mon nouveau volume, le plus long que j'aie jamais écrit. Mais, quoique commencée avec Juillet, son impression a tellement traîné, qu'il n'a pu paraître au temps indiqué dans ma dernière circulaire. Enfin, il a paru Lundi 17 Novembre, et peut-être l'aurez-vous au moment où vous lirez cette lettre. Il constitue le tome premier de ma *Synthèse subjective*, sous le titre spécial de *Logique positive* ou *Traité de Philosophie mathématique*. Vous y trouverez, dès l'introduction, la pleine solution de la difficulté théorique à laquelle est consacrée la fin de votre lettre. Je suis ainsi dispensé de toute explication immé-

diate sur un embarras qui sera bientôt dissipé spontanément. Néanmoins, je dois, à cet égard, vous témoigner combien je suis touché de la sage et respectueuse réserve que vous avez constamment développée envers une telle perplexité, de manière à manifester combien vous remplissez les conditions morales du vrai progrès intellectuel.

Cette prochaine lecture me dispense aussi de vous adresser autre chose que de justes félicitations quant aux dispositions dignement conciliantes que vous avez spontanément adoptées à l'égard des théologistes sincères, et surtout des véritables catholiques. Ma préface a finalement promulgué le vers systématique récemment construit dans la cérémonie du dernier mariage positiviste (le 6 Mars) pour caractériser l'attitude générale du positivisme pendant tout le cours de la transition organique :

Conciliant en fait, inflexible en principe.

Suivant cette disposition, que je ne devais développer qu'après avoir entièrement institué la religion universelle, je vous invite à diminuer les difficultés que vous éprouvez depuis un an à trouver une marraine à votre intéressante Sophie-Clotilde. Faute d'une positiviste, ne craignez pas de choisir une catholique ou même une protestante, pourvu qu'elle soit sincèrement attachée à l'enfant, et qu'elle accepte d'ailleurs la suprématie de la foi finale sur les fois locales et provisoires en consentant à la cérémonie pour laquelle je vous envoyai, l'an dernier, une délégation spéciale. J'ai moi-même été récemment forcé de donner ici le même conseil pour un très prochain cas de présentation, vu le très petit nombre des dames vraiment positivistes que nous avons jusqu'à présent, et dont nous devons rapprocher les âmes bien organisées quoique spéculativement arriérées, en faisant dignement prévaloir le mérite moral sur les conditions intellectuelles.

Par une telle conduite vous devez bientôt obtenir de grands succès, chez les deux sexes, dans un milieu qui dispose à mieux sentir combien la révolution occidentale a

surtout besoin d'une solution religieuse. La situation américaine peut facilement dissiper les illusions qui prolongent la confiance empirique des socialistes européens envers les remèdes essentiellement politiques. Débarrassés de royauté, d'armée et du clergé légal, vos *Yankees*, et surtout leurs spectateurs venus d'Europe, doivent aisément comprendre que la religion peut seule réaliser les aspirations sociales qu'ils sentent aussi vivement que les Européens et que ceux-ci veulent satisfaire par de vains remaniements politiques. Outre son action spéciale et directe sur les patriciens et les prolétaires, le positivisme doit bientôt atteindre, aux États-Unis, la partie la plus respectable et la plus consistante de la population, celle qui conserve les traditions des républicains de Cromwell, premiers colons de vos états septentrionaux. Ces nobles cultivateurs, manufacturiers, et commerçants, qui sont jusqu'ici restés habituellement silencieux, sauf dans les luttes d'indépendance, faute de pouvoir suivre les aspirations sociales ainsi transmises, sortiront de leur attitude passive, en écartant les lettrés, quand ils auront assez reconnu que le positivisme présente tous les caractères de la solution religieuse qu'ils attendent depuis deux siècles.

N'attachez aucune importance spéciale à l'annonce que vous a récemment donnée M. de Constant, à l'égard d'un travail du positiviste de Douai sur l'*Exposition populaire du positivisme*. Le noble Hollandais s'est généreusement fait une illusion qui serait bientôt dissipée si ce projet se réalisait jamais. Mon disciple de Douai ne remplit pas les conditions, de cœur et d'esprit, qu'exige une popularisation qui, loin d'émaner d'une lourde préparation de sept ans, devrait normalement résulter de quelques mois de verve, si ce jeune homme en était assez susceptible.

Tout à vous.

Auguste Comte.

10, rue Monsieur-le-Prince.

P. S. La lettre de M. Metcalf, incluse dans la vôtre, fut hier transmise à M. Magnin. Cet éminent prolétaire sera, j'en suis sûr, profondément touché d'une telle initiative, dont je félicite votre noble ami. Mais, en recevant avec joie l'espoir d'avoir bientôt sa visite au centre occidental, j'invite M. Metcalf à bien considérer les embarras que cette course dispendieuse doit naturellement trouver dans la honteuse ignorance des Français, surtout prolétaires, envers toute autre langue que la leur. Tant que M. Metcalf ne pourra point parler français, ses contacts ici seront très gênés, et presque stériles. Je n'aurais pas moi-même la possibilité de causer avec lui.

Tout en approuvant votre projet de traduire spécialement le dernier volume de la *Politique positive*, sous son titre propre de *Tableau synthétique de l'avenir humain*, je dois paternellement vous détourner des opérations typographiques, qui pourraient actuellement aggraver vos embarras matériels, de manière à troubler vos principaux devoirs privés, et même publics.

DIXIÈME LETTRE

A Monsieur H. Edger, a Modern Times (Long-Island).

Paris, le Vendredi 9 Homère 69.

Mon cher Disciple,

Votre lettre du 10 Moïse, que j'ai reçue Mardi, m'a beaucoup satisfait. Je suis heureux d'y voir que vous avez déjà traduit le tiers environ du volume final de la *Politique positive*. Ce tome décisif, séparément publié sous son titre propre de *Tableau synthétique de l'avenir humain*, convient spontanément à la situation américaine. Afin d'abréger votre traduction, et d'en diminuer les frais,

vous ferez bien de n'y pas comprendre l'*Appendice général*, qui n'a finalement d'importance que comme monument historique, pour caractériser l'homogénéité de ma carrière totale. Malgré cette simplification, l'impression de ce volume ne doit jamais être à votre charge, sous peine de compromettre l'ensemble de votre situation matérielle. C'est pourquoi je vois avec plaisir que vous avez sagement écarté tout projet de ce genre. L'espoir que vous nourrissez de voir bientôt surgir un digne patron de cette publication me paraît, quoique indéterminé, très conforme aux dispositions américaines.

En répondant, en Décembre dernier, à l'intéressante lettre annuelle de M. John Wallace (de Philadelphie), j'ai trouvé l'occasion de fixer spécialement son attention sur votre récent opuscule, où je l'invite à puiser une sommaire connaissance du positivisme religieux et social. Quoique ce digne frère de mon éminent disciple posthume n'ait pas encore embrassé notre foi, ses sympathies me semblent y tendre de plus en plus, et je regarderai son contact personnel avec vous comme pouvant devenir important, si l'occasion convenable s'en offrait. La dédicace de votre précieux opuscule vous autorise, ce me semble, à faire spécialement hommage d'un exemplaire à M. John Wallace (284, Spruce Street, Philadelphia), qui, j'espère, accueillera convenablement une telle initiative.

Loin d'être aucunement fatigué des détails que vous m'envoyez sur l'éducation musicale et poétique de vos enfants, ils m'ont tous inspiré beaucoup d'intérêt, ainsi qu'aux membres de la Société Positiviste à qui j'en fis avant-hier lecture traduite. Il est certainement impossible de mieux saisir et de mieux appliquer la théorie positiviste sur l'essor esthétique de la seconde enfance. Je dois même approuver vos tentatives spéciales pour l'introduction régulière de l'adoration abstraite dans le culte domestique, et le genre de participation secondaire que vous y réservez aux enfants, sans les fatiguer par des efforts prématurés.

Ma huitième circulaire, que je vous ai directement adressée le 23 Moïse, m'a spécialement permis de faire publiquement apprécier votre opuscule religieux. Elle a pareillement glorifié le précieux opuscule politique par lequel M. Congreve a dignement terminé la mémorable année d'où la postérité datera l'installation sociale du positivisme pleinement systématisé deux ans avant. Je présume que vous avez déjà reçu cet écrit (*Gibraltar : or the foreign policy of England*), quoique vous n'ayez pas encore mon nouveau volume, qui pourtant parut à la mi-novembre.

Il faut peu s'étonner, que vous n'ayez pu scrupuleusement réaliser la résolution de chasteté que vous avez sincèrement formée. Mais cette chute involontaire ne doit pas vous décourager envers un perfectionnement qui ne saurait immédiatement devenir vraiment complet. Contentez-vous de tendre constamment vers la limite indiquée, et soyez ainsi convaincu que vous ne tarderez pas à réaliser le progrès effectivement convenable, qui n'est nullement supérieur à vos forces morales.

Tout à vous.

Auguste Comte
10, rue Monsieur-le-Prince.

ONZIÈME LETTRE

A Monsieur H. Edger, a Modern Times (Long-Island).

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Vendredi 9 Archimède 69.

Mon cher Disciple,

Votre excellente lettre du 11 Aristote, que j'ai reçue Mardi 6 Archimède, me paraît, dans son ensemble, indiquer une disposition exceptionnelle au découragement,

et même à l'amertume, par suite de désappointements récents. Avant de répondre à vos diverses questions spéciales, je crois donc devoir directement dissiper cette tendance funeste, en expliquant sa source générale. L'accomplissement de ce paternel office peut d'ailleurs développer la réaction cérébrale que me suscite chacun de nos précieux entretiens. J'en ai spécialement besoin pendant la sainte semaine qui me ramène, chaque année, la principale catastrophe de ma vie intime. Une telle douleur est, cette fois, aggravée par la première suspension complète, après onze ans, de la discordance chrétienne entre les dates hebdomadaires et mensuelles. C'est encore au Dimanche des Rameaux que doit après-demain survenir le fatal anniversaire, où commence l'éternité subjective désormais assurée à l'angélique inspiratrice de la religion positive. Mes intimes tableaux de la douloureuse semaine ainsi terminée, quand je les aurai suffisamment publiés dans la biographie promise pour 1864, seront peut-être destinés à doter nos successeurs d'une commémoration annuelle mieux méritée que celle dont nos prédécesseurs honorèrent la *Passion* chimérique du prétendu fondateur du catholicisme. En osant vous confier ce secret espoir, que je n'ai jamais pu jusqu'ici formuler à personne, je vous donne une confirmation décisive de la pleine harmonie que je sens irrévocablement établie entre nous, d'après votre admirable nature sympathique.

Le positivisme n'exalte que les instincts altruistes, et comprime tous les penchants égoïstes. Il vient irrésistiblement régler la vie humaine, tant privée que publique, au milieu de l'anarchie universelle. Ses vrais adeptes doivent donc s'attendre au déchaînement des plus violentes animosités chez tous ceux qui, surtout parmi les lettrés et les bourgeois, veulent indéfiniment prolonger l'interrègne spirituel afin de perpétuer l'indiscipline morale. Je sais que, à cet égard, vous avez sagement écarté toute illusion, et noblement résolu de ne jamais accorder aucune atten-

tion sérieuse à des attaques aisément prévues. Elles ne vont pas tarder à se dérouler, tant en Amérique qu'en Europe, maintenant que la conspiration du silence se trouve essentiellement surmontée. Nous devons partout attendre les plus ignobles calomnies, sans que leur cours doive jamais troubler l'essor de nos travaux, en laissant à notre vie, privée et publique, le soin de répondre pour nous auprès des âmes vraiment compétentes.

Mais, quoique vous sachiez assez dédaigner vos contemporains, en vivant avec nos descendants et nos ancêtres, vous ne pouvez autant négliger les déceptions résultées de l'insuffisance ordinaire de vos propres frères actuels. Je ne parle pas de faux positivistes, très nombreux aux États-Unis, comme en Angleterre, qui rejettent ma *Politique* en admettant ma *Philosophie* : ceux-là doivent bientôt devenir nos principaux ennemis, comme je l'ai depuis longtemps annoncé. Les seuls désappointements, vraiment amers, proviennent des positivistes complets, c'est-à-dire religieux, dont l'*esprit* ne repousse aucun de nos dogmes ni même de nos pratiques ou de nos règles, quoique leur *cœur* n'ait pas régénéré leurs *habitudes*. Quelques pénibles froissements que cette insuffisance doive vous susciter, il faut pourtant s'expliquer, sans l'imputer aux imperfections individuelles, une incohérence propre à la génération où le positivisme surgit. Elle a spécialement pesé sur moi par suite des habitudes négatives spontanément inhérentes au centre initiateur, où le dix-huitième siècle fit tristement prévaloir sa fatale tendance à la sécheresse morale en exaltant l'essor mental. Une *émancipation* absolue qui ne convenait qu'aux âmes capables de concourir à l'avènement de la synthèse universelle, fut indistinctement étendue à tous les occidentaux surtout en France, de manière à dissoudre toute culture affective. C'est dans un tel milieu que le positivisme dut pourtant surgir, en sorte que ses adeptes ont ordinairement émané jusqu'ici d'une masse indisciplinable où résidera le principal obstacle à son ascendant initial.

Si vous avez justement noté la précieuse exception que vous offre le noble Longchampt, il faut compléter cette observation en remarquant que cet incomparable disciple passa directement du catholicisme au positivisme sans aucune station dans le scepticisme. Malgré l'excellence de sa nature, plusieurs de ses vrais confrères m'auraient peut-être satisfait autant, s'ils eussent été, comme lui, préservés de la fatalité qui fait aujourd'hui passer les jeunes penseurs français, par plusieurs années d'indiscipline totale, d'où résulte ensuite la discordance ordinaire entre leur cœur et leur esprit, malgré les convictions les plus complètes et les plus stables. Vous trouverez moins d'obstacles à cet égard chez les positivistes directement émanés du protestantisme, qui, sans être aussi disciplinant que le catholicisme, maintient quelques habitudes de vraie culture morale.

Une telle explication me conduit à commencer mes réponses spéciales, en vous félicitant des heureux contacts que vous savez maintenant instituer avec les catholiques américains, d'où peuvent bientôt provenir de précieux prosélytes. Pendant que ce digne effort s'ébauchait dans un désert transatlantique, une équivalente tentative s'accomplissait, au chef-lieu du catholicisme, envers les meilleurs débris de l'ancien sacerdoce. L'éminent révolutionnaire français, dont j'ai récemment signalé la merveilleuse conversion, M. Alfred Sabatier, noble ami de M. Longchampt, par lequel il fut d'abord initié, vient de s'aboucher, en mon nom, à Rome, avec le général des Jésuites pour commencer la grande ligue religieuse à laquelle le positivisme peut seul présider, de manière à sauver l'Occident de l'immense désordre dont il est maintenant menacé. Dans une admirable lettre officielle, que je saurai finalement publier, mon digne ambassadeur a directement caractérisé notre religion comme plaçant « la dignité dans la soumission, le bonheur dans l'obéissance et la liberté dans le dévouement. » Vous apprendrez avec joie que ce précieux disciple élabore, à l'usage du public ita-

lien, une judicieuse exposition sommaire du positivisme, qui nous dédommagera du prétentieux opuscule de Douai, dont vous devez maintenant regarder l'auteur comme irrévocablement avorté, par cet excès de présomption et défaut de tendresse qui, combinés, m'ont déjà frustré de tant d'espérances.

Dans une récente lettre, M. Congreve s'est spécialement félicité de l'ouverture de ses relations directes avec vous, qui doivent de plus en plus offrir à tous deux d'importantes satisfactions, de cœur comme d'esprit. Il a noblement accepté la grande proposition que je lui fis, l'an dernier, pour composer un volume décisif sur l'histoire positiviste de la vraie révolution anglaise, afin d'établir la connexité sociologique entre les deux explosions républicaines que personnifient Cromwell et Danton. Accompli dans trois ou quatre ans, avec la perfection que promettent ses deux admirables opuscules historique et politique, ce travail doit irrévocablement lier les deux prolétariats dont l'union importe le plus à la solution occidentale. Mais ce résultat sera spécialement consolidé par la précieuse élaboration que vous allez exécuter sur le socialisme positif, et d'après l'urgente exposition projetée par votre digne ami M. John Metcalf, qui, comme prolétaire, est seul apte à réveiller directement le prolétariat britannique, dont l'apparente torpeur ne tient qu'à sa juste défiance des lettrés quelconques, combinée avec son secret instinct de la présidence parisienne envers la régénération universelle.

Je suis autant disposé que vous à pousser M. Congreve vers la destination sacerdotale, surtout depuis que je le sais heureusement pourvu d'une digne compagne. Ma dernière réponse l'invite à dépasser le simple apostolat, dont il a déjà pris une digne possession, parce qu'il m'a directement témoigné l'espoir spontané de refaire son éducation théorique à l'aide de mon récent volume. Puisque vous avez convenablement apprécié ce nouveau pas du positivisme, je crois aussi devoir vous exhorter à mettre

en pleine valeur votre éminente nature synthétique et sympathique en osant enfin entreprendre votre initiation encyclopédique d'après la base mathématique autant que le permet votre situation matérielle, moins favorable que celle de M. Congreve. Le sacerdoce positif ne doit jamais se conférer avant l'âge de quarante-deux ans, surtout en vue de la maturité sociale dont aucune valeur personnelle ne peut assez dispenser. D'ici là, vous pourriez encore remplir les seules conditions théoriques qui vous séparent d'une carrière pleinement conforme à votre constitution cérébrale. Sans que vous me l'annonciez, je compte que votre judicieuse étude du nouveau volume aura bientôt produit la réaction indiquée dans ma dernière circulaire, en vous affranchissant autant du prestige scientifique que vous l'êtes déjà du joug théologique et métapbysique. Une application finale et prépondérante de la loi des trois états à la religion, conduit à dominer son préambule scientifique comme chacun des deux autres, en les utilisant tous selon leur nature, réelle, générale, ou constructive, et surmontant leurs vices respectifs, d'inutilité, d'abstraction, et d'irréalité.

Il aurait spontanément suffi de comparer les âges de vos deux principaux enfants pour n'être aucunement troublé de la difficulté de Lélia, relativement au culte intime, qui doit être le résultat général de la seconde enfance, à peine commencée dans ce cas. La diversité des sexes concourt avec celle des âges à l'explication de la supériorité d'Henry, parce que ce culte exige l'essor de la contemplation abstraite, moins facile et plus tardive à la femme que la contemplation concrète, directement liée au sentiment. Je dois, en général, vous recommander, à cet égard, de respecter la spontanéité de chaque enfant, seule garantie solide de la pleine efficacité morale des adorations personnelles. Une heureuse occasion va naturellement surgir pour Lélia du voyage que vous m'annoncez de votre digne épouse, dont je serais honoré de recevoir la visite, qui me permettrait de lui témoigner de

vive voix combien je vous apprécie. Pendant cette longue et douloureuse absence de sa mère, votre fille aînée doit éprouver des émotions qui la pousseront à l'institution spontanée du culte intime envers le meilleur type normal.

Quant à votre noble appréciation finale du vrai positivisme, elle est directement digne de mon entière approbation. Toute ma mission fut spontanément annoncée dans l'opuscule décisif de 1826, où je vouai ma vie à la fondation du nouveau pouvoir spirituel. C'est là ce qui peut seul condenser et réaliser la doctrine rénovatrice que j'ai pleinement établie. Il faut regarder comme une pure chimère l'espoir de rallier et régler les hommes d'après une foi, quelque complète et démontrable qu'elle soit, qui n'aboutirait pas à l'installation du vrai sacerdoce. Une telle conclusion est seule capable de bien distinguer désormais les dignes positivistes : même quand les faux admettraient tous nos dogmes, leur action sociale serait essentiellement vaine sans la subordination au pontife universel, unique source du faisceau régénérateur. Vous devez seulement reconnaître que, hors de son sein, le positivisme doit bientôt trouver un précieux appui dans les sympathies que son aptitude organique va naturellement inspirer aux divers gouvernements occidentaux, à mesure que la situation développera l'anarchie virtuellement inhérente aux âmes actuelles. Une telle affinité sera d'abord appréciable chez les praticiens retirés ; comme me l'a spécialement confirmé la récente visite d'un vieux Capitaine de vaisseau de la Marine royale d'Angleterre, dont la noble humilité devant moi formait un admirable contraste avec l'attitude spontanée de dignité que procure la longue habitude du commandement régulier.

Tout à vous.

Auguste Comte.
10, rue Monsieur-le-Prince.

P. S. En adoptant vos judicieuses réflexions sur l'efficacité des traductions anglaises de mes divers livres, je dois cependant encourager votre spéciale traduction de

mon *Tableau synthétique de l'avenir humain.* J'approuve votre suppression du chapitre final, comme essentiellement superflu pour le public américain. Ce quatrième volume de ma *Politique* est celui qui convient le mieux à votre présent milieu, comme le troisième à l'Angleterre : mais je vous invite à persister dans votre sage résolution de ne pas le publier à vos frais, et d'attendre, suivant votre comparaison, un second *Lombe*, qui serait, au fond, plus utile que le premier.

DOUZIÈME LETTRE

A Monsieur Edger, a Modern Times (Long-Island)

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Jeudi 1er Saint-Paul 69.

Mon cher Disciple,

La suscription de votre excellente lettre du 11 César, arrivée avant-hier, mérite des félicitations spéciales pour la noble manifestation spontanée qui s'y trouve dignement accomplie. C'est le quatrième exemple d'un usage positiviste convenablement introduit, dès la fin de 1855, par M. Fisher dans toutes ses lettres mensuelles, et bientôt reproduit, sous des formes équivalentes, chez deux de nos meilleurs disciples français, l'un théorique, M. Audiffrent, jeune médecin à Marseille, l'autre pratique, M. Hadery, propriétaire cultivateur à cent lieues de Paris. D'après le concours, rapidement croissant, de telles manifestations, dont la pleine spontanéité garantit la parfaite sincérité, le public occidental sera promptement informé, sous l'entremise involontaire des nombreux

agents des diverses administrations postales, de l'avènement de l'Eglise universelle, malgré le silence concerté des journalistes quelconques, chez les divers Occidentaux.

Je suis très satisfait de votre heureuse ébauche hebdomadaire du culte domestique. Elle offre une précieuse confirmation spéciale de votre éminente aptitude sacerdotale, en utilisant autant que possible la liberté maintenant propre à la situation américaine. Quoique je n'aie pas encore eu le temps d'examiner votre répartition sacrée des lectures de l'*Imitation* catholique entre les différents jours de l'année positiviste, je dois cordialement féliciter votre digne épouse pour cette excellente inspiration, qui tend à mieux lier les vrais croyants soit entre eux, soit à leurs meilleurs précurseurs et contemporains.

D'après la conduite, sagement affectueuse, que vous me décrivez envers votre noble mère, je vois que vous avez pleinement saisi, de cœur et d'esprit, l'ensemble de la grande ligue religieuse qui peut le mieux seconder l'installation sociale du positivisme et sa mission organique contre la coalition spontanée des natures maintenant indisciplinables. Quoique dans cette sainte alliance, le catholicisme mérite la principale attention de la présidence positiviste, il n'y faut négliger aucun protestantisme, même le plus voisin de l'état purement révolutionnaire. Pourvu que la hiérarchie mutuelle des différentes églises quelconques soit toujours respectée, chacune d'elles comporte des contacts spéciaux avec une religion qui réalise tous les programmes humains en écartant leurs divergences. Envers les dissidents britanniques, tant Américains qu'Anglais, la croyance des *millénaires*, si développée chez les républicains de Cromwell et Milton, me semble, comme à vous, remplir les conditions naturelles d'une telle affinité. La durée ainsi marquée au règne personnel du divin inaugurateur de l'âge des *saints* coïncidant avec celle de notre transition organique, on peut utilement exploiter ce vague aperçu comme un confus pressentiment de la régénération occidentale.

Il faut déjà regarder la digne institution de la sainte ligue du dix-neuvième siècle comme la principale affaire spécialement commune à tous les vrais positivistes, tant pratiques que théoriques. Car, le positivisme ne pouvant aujourd'hui prévaloir que chez une minorité d'élite, son efficacité sociale deviendrait bientôt insuffisante sans l'assistance indirecte des diverses croyances caduques, dont la vulgarité peut seule nous permettre de prévenir ou surmonter, chez les différentes masses occidentales, l'ensemble des impulsions anarchiques. Le catholicisme, trop aveuglé par la protection officielle, ne pourra, je le crains, assez apprécier une telle ligue que sous la dure pression des prochains événements; tandis que le protestantisme dépourvu d'autorité légale est mieux susceptible de devancer cette pénible nécessité.

Mon digne représentant à Rome ne peut convenablement écrire qu'en français le précieux opuscule qu'il y prépare. Néanmoins, cela suffira pour atteindre la destination italienne de cet écrit, que peuvent ainsi lire tous les Italiens dont la conversion est maintenant possible. Toutefois, je sens autant que vous de quel prix serait une sommaire exposition du positivisme dans la langue à laquelle notre religion promet l'universalité. Cette publication finale sera certainement hâtée par celle de M. Sabatier, qu'il doit d'ailleurs dédier au seul positiviste avoué que je connaisse en Italie, M. Benedetto Profumo de Gênes. Peut-être celui-ci traduira-t-il le prochain opuscule, si le succès en est suffisant; quoique je présume que la principale efficacité de cet écrit doit immédiatement s'exercer sur les meilleurs révolutionnaires français, tous déjà disposés à respecter l'auteur, dont l'admirable conversion les frappera profondément.

Vous avez dignement senti l'importance d'une scrupuleuse pratique du calendrier positiviste dans l'exercice habituel du culte domestique. Le culte purement personnel, où les intimes souvenirs sont aujourd'hui liés aux dates chrétiennes, doit provisoirement conduire à les y

conserver. Mais il en est autrement aussitôt que l'adoration devient vraiment collective, sans même être encore publique : alors notre semaine, qui d'ailleurs a finalement consacré les anciens noms des jours, doit constamment prévaloir. Notre unique concession concerne la vie civile, où, suivant ma coutume conciliante, je combine le vieux jour chrétien avec la nouvelle date mensuelle. Cette duplicité provisoire du Dimanche a d'autant moins d'inconvénients qu'elle indique, pendant la transition, l'institution normale que consacrera le tome troisième de ma *Synthèse subjective*, d'après l'usage spontané du prolétariat occidental, pour les deux jours de repos consécutifs de chaque semaine, universellement voués l'un à la vie publique, l'autre à la vie privée : une loi de Cromwell l'avait déjà tenté.

Puisque quinze mois vous séparent encore de l'accomplissement de la quatorzième année de votre fils aîné, ce temps suffit pour vous préparer à diriger son initiation mathématique. Reprenez, sous l'impulsion de mon récent volume, les études arithmétiques, algébriques, et géométriques, que vous m'avez précédemment annoncées comme achevées, et complétez-les en apprenant la trigonométrie d'après l'un quelconque des traités maintenant usités dans le milieu britannique. Alors vous pourrez pleinement aborder ma *Géométrie analytique*, bientôt suivie de l'algèbre supérieure, que vous pourriez strictement enjamber. Notre *Bibliothèque* indique tous les livres qui vous sont réellement nécessaires pour l'étude du calcul infinitésimal et de la mécanique rationnelle, en écartant même le livre de Poinsot, que vous pouvez essentiellement éviter. Quant à la *Théorie des fonctions* de Lagrange, sa lecture finale vous sera philosophiquement profitable, afin de mieux sentir, dans le cas le plus éminent, l'inanité nécessaire de toute synthèse partielle isolément conçue, quoique cet avortement soit historiquement excusable en un temps où la synthèse universelle était encore impossible.

Ceci me conduit à la principale partie de votre lettre, qui m'a fait simultanément admirer vos touchants scrupules et votre noble obéissance envers la destination pleinement sacerdotale que je vous félicite de vous avoir finalement assignée ainsi qu'à l'éminent Congreve. Le concours spontané des fraternelles exhortations du noble Longchampt avec mes déterminations systématiques, devrait ici suffire pour dissiper toute hésitation, si cette réponse pouvait encore vous en laisser. Quoique vous deviez provisoirement conserver, et même développer, votre existence actuelle, où le digne apostolat théorique se combine avec une honorable activité matérielle, ce n'est point à vous, mais à votre précieux ami John Metcalf qu'il appartient de fournir le meilleur type personnel du prolétaire normal au milieu de l'anarchie occidentale. Votre nature éminemment sacerdotale vous assigne une autre carrière, tandis que l'ensemble de votre éducation bourgeoise vous détourne du pur prolétariat, malgré la simplicité de vos propres goûts. Restez donc travailleur, surtout sous un digne patricien si vous le trouviez, jusqu'à ce que vous deveniez prêtre, ce qui ne peut arriver avant l'accomplissement de votre quarante-deuxième année, la condition d'âge étant celle dont je dois le moins dispenser. Une telle marche sera spontanément conforme au régime normal, où le sacerdoce doit surtout se recruter parmi les prolétaires exceptionnels. Je ne puis, comme pontife, apprécier votre sincère humilité qu'en y voyant un noble titre de plus à l'éminente carrière dont vous avez dignement senti les difficiles conditions morales.

Un nouveau pas du positivisme mérite de vous être spécialement signalé, d'après l'admirable conversion d'un noble élève de M. Congreve, le jeune Winstanley, qui vient subitement d'hériter de cinq mille livres sterling *de rente* en domaines territoriaux. Il est exprès parti de Londres le 1er César pour me consulter sur sa généreuse résolution de s'ériger en digne chef agricole, d'après une suffisante initiation, d'abord théorique, puis pratique, en

écartant paisiblement ses fermiers afin de prendre la direction générale de ses laboureurs. Trois séances, de trois heures le 2 César, de quatre heures le 4, et de cinq heures le 5, m'ont graduellement conduit à résumer ces douze heures d'entretien exceptionnel en le renvoyant à Londres le 6, préoccupé de la terminaison espérée de son double apprentissage par le sacrement solennel de la *Destination*, que personne ne m'a jusqu'ici demandé, quoiqu'il doive, même de nos jours, acquérir une immense efficacité sociale surtout parmi les chefs pratiques. J'ai donc lieu d'espérer l'avènement décisif d'un véritable type anticipé du patriciat normal. En même temps, je vois ainsi développer la chevalerie de l'Humanité, spontanément ébauchée par le noble Longchampt, et dont M. de Constant représente l'élément propre aux praticiens retirés, tandis que M. John Metcalf en caractérise l'adjonction prolétaire.

Relativement à M. Hutton, son attitude a dû, comme à moi, vous paraître d'abord équivoque, quoique je sois, autant que vous, enclin à le croire un sincère et zélé positiviste. Son hésitation fut surtout due à ce qu'il a longtemps flotté quant à sa vraie destination, qu'il croyait théorique, suivant une illusion trop fréquente aujourd'hui, mais qu'il a finalement jugée pratique. Il a récemment trouvé son issue naturelle en se plaçant à la tête de l'utile mouvement social qui tend maintenant à doter l'Angleterre des tribunaux de commerce dont le meilleur type est encore en France, malgré ses imperfections : ce qui peut dignement utiliser l'aptitude légiste de mon plus ancien disciple d'Irlande.

Etant spontanément resté plus de deux mois sans aucun contact avec moi, M. Magnin vint hier m'expliquer cette anomalie, d'après ses préoccupations continues sur son nouveau système de drainage, qui paraît enfin devoir heureusement surgir. Il a vraiment reçu la lettre de M. Metcalf dont vous parlez, quoique son état d'absorption l'ait jusqu'ici privé d'y répondre, voulant d'ailleurs

donner à sa lettre les développements qu'exigent les renseignements demandés par votre ami. Quoique les positivistes dont je suis immédiatement entouré ne soient pas, en général, les plus zélés, je pense, comme vous, que les savants sont seuls réellement incurables.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

QUINZE LETTRES
A MONSIEUR ÉDOUARD FOLEŸ[1]

PREMIÈRE LETTRE

A MONSIEUR FOLEŸ, OFFICIER DE MARINE.

Monsieur,

Je m'empresse de vous annoncer que vous avez été, hier, sur ma proposition, admis à l'unanimité, comme quarante-quatrième membre de la Société positiviste, qui se réunit chez moi, chaque mercredi soir, de *sept* heures à *dix* heures.

Salut et Fraternité.

Jeudi, 9 Moïse 63.

Auguste COMTE,
Fondateur et Président de la Société positiviste.

(1) Cette correspondance est publiée avec l'autorisation de Mme Édouard Foleÿ.

DEUXIÈME LETTRE

A Monsieur le Docteur Edouard Foley,
a Marly-le-Roi.

Paris, le Mercredi matin, 17 Shakespeare 67.

Mon cher Disciple,

Je réponds immédiatement à votre excellente lettre d'hier, que, malgré vos touchantes excuses, je n'ai pas trouvée trop longue. Mais je dois, crainte d'oubli, vous parler, d'abord, d'une commission personnelle envers Mme Comte (14, rue de Puteaux, Batignolles). Vu l'absence de M. Laffitte, c'est à vous qu'il revient de l'avertir, par écrit, que, comme le dernier trimestre, l'insuffisance du subside me force de retarder l'envoi des cinq cents francs que je devais lui transmettre, suivant la coutume, le dernier samedi du présent trimestre, c'est-à-dire à la fin de cette semaine.

La question toute naturelle que vous m'adressez sur la cérémonie annoncée mérite une réponse spéciale. Si je me suis, jusqu'à présent, abstenu de nommer le futur, c'est uniquement d'après la règle générale de discrétion qui prescrit de ne point parler d'un mariage avant que les démarches municipales n'aient commencé, de peur que le projet n'avorte; quoique cela ne me semble guère possible dans le cas actuel. Mais je puis vous apprendre qu'il ne s'agit point ici de M. Magnin. Je sens, comme vous, l'importance décisive que comporterait un exemple complet de mariage positiviste, s'il concernait le plus éminent prolé-

taire que je connaisse. Quand sa conversion sera poussée jusque-là, je m en féliciterai beaucoup, à titre d'événement capital dans l'avancement social du positivisme.

Néanmoins, le cas actuel concerne un digne prolétaire, que je pourrai peut-être nommer Mercredi prochain pour annoncer la convocation relative au préambule positiviste du lien conjugal. Afin de dissiper votre incertitude, je crois même pouvoir, ici, vous confier personnellement, sous le sceau du secret provisoire, qu'il s'agit de M. Fili.

Son âge étant le même que le vôtre, je me suis aussi trouvé spécialement conduit à m'occuper de vous. Votre digne lettre me confirme dans la conviction que vous sentez profondément le besoin d'un tel lien pour consolider et développer votre bel avenir. Mais je vois aussi que vous avez bien apprécié la difficulté de l'instituer convenablement et les dangers d'un mauvais choix, tant caractérisés par ma propre expérience.

Votre belle profession commence dignement à tous égards, en se vouant à rétablir votre vieux père, si son imprudence ne fait pas avorter vos soins. Les réflexions que ce cas vous suggère sur l'importance de l'unité morale pour garantir la santé physique me font heureusement reconnaître votre aptitude à développer l'efficacité médicale du positivisme, qui sera bientôt envisagé comme augmentant la longévité par l'établissement de l'harmonie cérébrale et dès lors corporelle. Mais en cas d'une triste éventualité, que vous éviterez, j'espère, je dois ici prévenir la générosité trop irréfléchie vers laquelle vous nous avez quelquefois semblé tendre, au sujet de l'héritage auquel on pourrait vous pousser à renoncer mal à propos. D'abord l'engagement normal à cette renonciation ne se contracte qu'en recevant l'ordination sacerdotale dont vous êtes encore éloigné, quelque ferme que soit mon assurance que vous l'obtiendrez. Surtout il faut considérer que cette règle est propre à l'état normal, et ne pourra convenir à la transition que lorsque le subside

positiviste garantira pleinement l'existence des théoriciens; en sorte que j'accepterais moi-même ma part de l'héritage paternel, fut-elle plus grande qu'elle ne le sera jamais.

Peut-être mentionnerai-je ce soir, sans la lire, une fâcheuse lettre que j'ai reçue vendredi de M. H..., dont les dispositions radicalement protestantes me semblent maintenant annoncer une prochaine défection, qui me surprendrait peu dans une classe aussi versatile que la sienne. Heureusement je fus, quelques heures après, consolé de cette impression par une excellente visite de M. Papot, quoique sa triste santé me fasse aujourd'hui craindre que nous soyons bientôt privé de ce noble et tendre ami, chez lequel le cœur guide et soutient l'esprit. Le lendemain, outre une mémorable lettre de M. Audiffrent, sur mon récent opuscule, j'en reçus une, encore plus précieuse, du digne M. Fisher, où je vois de plus en plus le chef prochain des positivistes britanniques et même le quatrième des prêtres que j'aurai la satisfaction de consacrer à l'Humanité.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Tant que durera votre douloureuse absence, suivez sans scrupule l'heureuse impulsion qui vous dispose à vous épancher auprès de moi. Si je vous ai souvent reproché de ne point user assez des entretiens personnels que je vous ai cordialement offerts, j'espère que vous serez moins réservé par écrit, envers des contacts que je regarde, outre la satisfaction individuelle qu'ils me procurent, comme formant une partie essentielle de mon office religieux, quand ils peuvent autant fructifier que dans votre cas.

TROISIÈME LETTRE

A Monsieur le Docteur Foley, a Marly-le-Roi.

Paris, le Jeudi matin, 4 Descartes 67.

Mon cher Disciple,

Je m'empresse de répondre brièvement à la bonne lettre que j'ai reçue de vous hier soir. Cette réponse vous parviendra, j'espère, assez tôt pour que votre intéressante prosélyte puisse conduire ses jeunes fils à la cérémonie où vous l'accompagnerez demain (à 2 h. précises). Avec vous, et M. Henry, le troisième témoin sera M. Magnin, dont le digne concours, après l'explication spéciale qu'il est venu me demander, constitue une pleine adhésion au sacrement décisif que ce préambule caractérise.

La sollicitude que ma précédente lettre vous avait témoignée, envers une éventualité qui, j'espère, sera lointaine, se trouve complètement dissipée par vos éclaircissements directs. Ils me prouvent que votre sagesse est au niveau de votre dévouement, qui doit ainsi développer sa pleine efficacité, tant pour le service de l'Humanité que pour votre vrai bonheur.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUATRIÈME LETTRE

A Monsieur le Docteur Edouard Foley, a Paris.

Paris, le Samedi 27 Frédéric 67 (1er Décembre 1855).

Mon cher Disciple,

Quand vous m'avez spontanément offert d'écrire en Hollande sur l'insuffisance du subside, j'ai regardé votre intervention comme moins douce, quoique plus pressante, que celle spécialement adaptée à ce cas. Celle-ci n'ayant rien produit, l'urgence me conduit maintenant à vous prier d'annoncer directement ma situation à *M. le comte de Stirum, capitaine du génie, à La Haye*. Pour plus de clarté, je formule cette annonce, mais en vous réservant sa rédaction.

Monsieur,

Au nom des disciples dont M. Auguste Comte est entouré, je dois vous informer, et par vous tous les positivistes hollandais, que, à moins de secours exceptionnels, notre maître va se trouver forcé, d'après l'insuffisance de son subside de 1855, de terminer l'année en suspendant le payement normal de ses provisions habituelles.

Salut et Fraternité.

Le Docteur Edouard Foley, médecin,
Lieutenant de vaisseau démissionnaire,
(3, rue de la Ferme-des-Mathurins, à Paris.)

Si la Hollande envoie quelque supplément, je présume qu'il sera surtout fourni par M. de Constant. Mais, à ce

titre même, l'annonce spécialement adressée à lui serait devenue trop directe à son égard et trop indirecte envers les autres. En écrivant à M. de Stirum, on s'adresse à celui que les positivistes hollandais regardent habituellement comme leur chef qui d'ailleurs sait que la Hollande, loin d'avoir envoyé cette année aucun supplément, a réellement fourni plus de cent francs de moins qu'à l'ordinaire.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

CINQUIÈME LETTRE

A MONSIEUR LE DOCTEUR E. FOLEY, A PARIS.

Paris, le Vendredi 26 Bichat 67.

Mon cher Disciple,

Mon testament est terminé : je l'ai remis, Lundi dernier 24 Décembre, à M. Laffitte, son perpétuel dépositaire. Vous ayant choisi pour l'un de mes treize exécuteurs testamentaires, je vous invite à prendre, chez M. Laffitte, une exacte connaissance de cet acte, afin de me déclarer par écrit si vous acceptez ou refusez l'office que je vous propose. En cas d'acceptation, vous aurez ensuite la faculté de copier cette pièce à votre seul usage.

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

SIXIÈME LETTRE

A Monsieur le Docteur Edouard Foley, a Paris.

Paris, le Mardi 15 Moïse 68.

Mon cher Disciple,

Quand vous aurez accepté la convocation ci-jointe, je vous prie de la communiquer d'abord à M. Florez (13, rue Neuve-Coquenard), puis à M. de Constant.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, Rue Monsieur-le-Prince.)

Paris, le Mardi 15 Moïse 68.

M. Auguste Comte prie tous ceux de ses exécuteurs testamentaires qui sont maintenant à Paris de vouloir bien se réunir chez lui Dimanche prochain 20 Moïse, à deux heures précises (plutôt avant qu'après), pour écouter les explications et communications devenues indispensables, et qu'il ne pourrait plus longtemps retarder sans de graves inconvénients, au début de son troisième et dernier grand ouvrage.

SEPTIÈME LETTRE

A Monsieur le Docteur Edouard Foley, a Paris.

Paris, le Jeudi 24 Aristote 68.

Mon cher Disciple,

Il est probable que M. Laffitte ne sera pas de retou-pour le jour accoutumé du payement trimestriel que vous faites ensemble en mon nom. C'est pourquoi je vous prie de vouloir bien écrire Lundi prochain à cette dame (14, rue de Puteaux, Batignolles), que vous irez, le Dimanche suivant, 30 Mars, lui porter seul les cinq cents francs usités.

En venant les prendre chez moi le matin de ce même jour, vous ne troublerez pas mon travail entre neuf heures et dix heures.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

HUITIÈME LETTRE

A Monsieur le Docteur Edouard Foley, a Paris.

Paris, le Lundi 14 Shakespeare 68.

Mon cher Disciple,

L'absence de M. Laffitte vous oblige à faire seul la commission collective qui s'accomplit à la fin de chaque trimestre. Je vous prie donc d'avertir que vous irez,

Dimanche prochain 28 Septembre, transmettre ce payement. Le matin de ce jour je vous remettrai les cinq cents francs.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Affectueux hommages à votre aimable compagne.

NEUVIÈME LETTRE

A Monsieur le Docteur Édouard Foley, a Paris.

Paris, le Mercredi matin 23 Guttemberg 68

Mon cher Disciple,

D'après les renseignements que Mme Jullien est venu me donner hier soir, voici ce que je pense :

1° Quand vous avez vu que votre projet de loger des dames chez vous à la veille de votre mariage affligeait votre future et choquait ses parents, vous avez eu tort d'y persister ; vous devez immédiatement accepter, et même faire accepter, si vous le pouvez, la proposition que vous fait votre nouvelle famille de recevoir chez elle-même ces personnes ;

2° Ayant consenti formellement au mariage catholique, ce serait une puérile inconséquence de refuser les cérémonies secondaires que demandent vos parents, quand elles ne vous imposent aucune profession de foi théologique.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DIXIÈME LETTRE

A Monsieur le Docteur Edouard Foleÿ, a Mantes.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Mardi 6 César 69.

Mon cher Disciple,

Quoique votre bonne lettre de Samedi, que j'ai reçue avant-hier, ne fasse aucune allusion à notre grande cause, je vous entretiendrais volontiers des récents progrès du positivisme. Car je sais que, d'après la plénitude de vos convictions, vos justes préoccupations professionnelles ne pourront jamais altérer le profond intérêt que vous prenez à l'installation de la religion universelle, malgré qu'elles vous interdisent momentanément d'y coopérer. Mais, comme vous m'annoncez une prochaine visite, j'ajourne jusque-là les communications que j'aurais à vous faire. Je dois aujourd'hui me borner à vous féliciter du succès naissant de votre avènement médical, et des consciencieuses dispositions que vous apportez dans l'exercice de vos fonctions. Les visites d'installation que l'usage vous impose doivent être patiemment accomplies, parce qu'un tel préambule est pleinement convenable. Soyez particulièrement attentif, dans votre office, à réprimer les tendances tranchantes et critiques auxquelles vous êtes spontanément enclin, mais qui furent surtout aggravées par vos habitudes maritimes. Outre que ce ton pourrait beaucoup diminuer votre clientèle, il serait directement contraire à la confiance qu'exigent vos fonctions, où l'aménité devient un véritable devoir.

Tout à vous.

Auguste Comte.

P. S. Je vous prie de remercier Mme Foleÿ de la politesse dont elle vous a chargé pour moi.

ONZIÈME LETTRE

A MONSIEUR ÉDOUARD FOLEŸ, MÉDECIN,
A MANTES (SEINE-ET-OISE).

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince.) Le Samedi 3 Saint-Paul 69.

Mon cher Disciple,

Je vous serai très obligé si vous m'envoyez, le plus tôt possible, une lettre spécialement destinée à recommander, à votre frère d'Alger, un vrai positiviste pratique, M. le capitaine du génie Anfrie. Admis à l'École polytechnique en 1836, il y fut profondément frappé des mémorables leçons de mathématiques que j'y fis alors par intérim. Quoique il ait déjà servi cinq ans en Corse, il ne peut finalement éviter la résidence algérienne, où le gouvernement l'envoie pour trois ans ; ce qui le force d'y transporter aussi sa digne épouse et leur jeune enfant.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

DOUZIÈME LETTRE

A MONSIEUR ÉDOUARD FOLEŸ, MÉDECIN, A MANTES.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Lundi 5 Saint Paul 69.

Mon cher Disciple,

Je vous remercie de votre cordial empressement pour la lettre qne je vous avais demandée, et que je viens d'envoyer à M. le capitaine Anfrie. Non seulement il ne

m'avait aucunement sollicité là-dessus, mais j'ai même fait cette démarche à son insu. C'était donc à moi qu'il devait exclusivement appartenir de vous remercier d'une intervention à laquelle M. Anfrie ne pensera qu'en recevant mon envoi : vous m'avez aussi procuré la satisfaction de lui ménager une heureuse surprise.

Tout à vous.

Auguste COMTE.

TREIZIÈME LETTRE

A MONSIEUR ÉDOUARD FOLEŸ, A MANTES.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Lundi 19 Charlemagne 69.

Mon cher Disciple,

Votre longue lettre d'avant-hier m'a produit hier une profonde satisfaction d'après la naïve confiance spontanément manifestée par ce tardif épanchement. Les désappointements et tracasseries que vous me décrivez ne méritent pas l'attention que vous leur accordez. Puisque vous avez déjà trouvé deux ou trois familles avec lesquelles vous pouvez dignement communiquer, c'est au-delà de ce que j'espérais, et plus qu'il n'en faut pour ne pas s'inquiéter des autres. Il ne faut pas regarder comme particulière à votre séjour actuel une dégradation mentale et morale partout inhérente à l'anarchie spirituelle, et de plus en plus développée à mesure qu'on s'éloigne de Paris. Je ne peux mieux vous conseiller le préservatif et le correctif que vous me demandez qu'en vous invitant à reprendre votre effort positiviste, déplorablement suspendu depuis votre départ ; la vie publique doit seule combler les lacunes qui vous froissent. N'ayant aucune-

ment renoncé, je présume, au sacerdoce où je n'admettrai personne avant l'accomplissement de la quarante-deuxième année, votre digne préparation habituelle, pleinement conciliable avec vos devoirs professionnels, vous aura bientôt délivré de ces soucis puérils. Même quand votre résolution changerait à cet égard, vous ne sauriez jamais oublier que tout homme doit normalement dominer ses occupations journalières, en évitant cette absorption que les pédants érigent en symptôme de force, tandis qu'elle constitue un signe de faiblesse Si chacun doit d'abord remplir son office spécial, une obligation civique et religieuse lui prescrit aussi de consacrer un certain temps de chaque journée à la considération directe de l'harmonie générale, sous peine d'automatisme et de dégradation.

Je ne puis, malgré votre attente, ratifier les prudents conseils conjugaux qui vous poussent à la défiance : il vaut mieux perdre votre argent que d'altérer votre altruisme, où réside votre principal trésor. M. Audiffrent m'a récemment écrit que, quand il exercerait la médecine, il n'enverrait jamais de note, attendant avec résignation la rétribution quelconque qu'on jugera spontanément convenir à ses soins, quoiqu'ils puissent ainsi souvent rester frustrés de toute compensation pécuniaire. Dans une profession fausse, où la démoralisation est toujours imminente, parce qu'on y vend ce qui ne saurait normalement se vendre, on ne peut radicalement éviter ou surmonter la dégradation qu'en se conduisant ainsi : d'ailleurs on y perd moins que ne l'indique une superficielle appréciation, parce qu'une digne attitude doit habituellement rappeler les honoraires dus, sans qu'on ait ordinairement besoin de procéder comme un marchand.

Il faut spécialement féliciter votre jeune épouse de vous avoir enfin inspiré des sentiments plus convenables envers votre propre famille. Vous savez que, sans connaître les faits autrement que par vous-même, vos répugnances filiales m'avaient toujours paru profondément exagérées. Le triste mot que me dit votre mère (*mon fils*

ne croit pas à l'affection qu'il nous inspire) m'a profondément touché comme l'expression spontanée d'une sincère douleur, incompatible avec la monstrueuse sécheresse que vous supposiez.

Je vous souhaite, mon cher Disciple,

Vénération et Dévouement.

Auguste COMTE.

P. S. Si vous pouvez dorénavant employer des enveloppes moins grandes, vous m'épargnerez la perturbation que votre format actuel apporte dans l'arrangement des lettres que je tiens à garder.

QUATORZIÈME LETTRE

A MONSIEUR EDOUARD FOLEŸ, A MANTES.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince.)
Le Mercredi 14 Dante 69.

Mon cher Disciple,

Une trop grande importance attachée à vos propres affaires me fait légèrement apprécier une perturbation physique, à source morale, qui dure depuis le 13 Juin. Cette *indisposition* constitue la plus grave maladie que j'aie jamais éprouvée depuis trente ans. Elle consiste en une inflammation naissante du bas-ventre, qui, presque dissipée maintenant, a laissé pleinement surgir la gastrite correspondante où réside aujourd'hui mon principal trouble. Je me suis traité seul et sans m'aliter, en écartant, d'après une courte épreuve, les divers conseils médicaux. La crise finale a consisté, Dimanche dernier, en un copieux vomissement de sang, survenu spontanément et sans douleur. Depuis lors, je me sens en vraie convalescence,

quoique très lente, ma nourriture quotidienne restant bornée à cinq verres de lait, bus à trois heures de distance mutuelle. Vous aurez une juste idée générale de la gravité du cas, en apprenant que mon extrême faiblesse physique m'empêche aujourd'hui d'accomplir, même en voiture, la sainte visite hebdomadaire qui ne m'avait jamais manqué pendant onze ans : cette courte réponse est un effort pour moi.

Je vous envoie ci-joint, sans l'avoir aucunement lue, la lettre incluse dans la vôtre d'hier; et je vous invite à regarder cette contestation comme terminée. En temps ordinaire, un tel cas serait trop minime pour mériter ma suprême intervention. Mais, dans ma position actuelle, tous mes disciples doivent scrupuleusement s'abstenir de me soumettre leurs dissensions quelconques, dont le spectacle ne peut qu'altérer le calme, physique et moral, qui maintenant constitue la première condition de mon plein rétablissement. Si vous poursuivez cet incident, que ce soit par la simple et bienveillante entremise de MM. Lonchampt et Laffitte, dont chacun possède la juste confiance des deux parties. Quant à moi je me borne à déplorer vos attaques indéterminées et passionnées contre le ménage positiviste qui m'inspire le plus d'affection et d'estime.

Puissiez-vous, mon cher Disciple, toujours croître en Vénération et Dévouement.

Auguste Comte.

QUINZIÈME LETTRE

A Monsieur Edouard Foleÿ, a Mantes

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince.)
Le Jeudi 1er Guttemberg 69.

Mon cher Disciple,

Je suis tellement satisfait de l'excellente lettre reçue de vous hier, que, quoiqu'elle m'annonce pour demain une

précieuse visite, j'y dois aujourd'hui faire, malgré ma faiblesse physique, un courte réponse, ultérieurement développable.

Vous avez grandement raison de vanter l'efficacité médicale de l'altruisme. Si les matérialistes la méconnaissent, en général, ils doivent au moins l'admettre dans mon cas actuel, où la maladie suscitée par de mauvaises émotions doit surtout se guérir d'après les bonnes. A ce titre, vous pouvez justement parler de votre intervention médicale, et je vous en dois une reconnaissance spéciale, pour les opportunes communications que votre zèle a provoquées et qui m'ont procuré de touchantes manifestations.

Ne croyez pas que mon estime soit aucunement diminuée par suite de la grande faute que vous avez volontairement commise; je vous plains plus que je vous blâme. Je ne ferais moins de cas de vous que si vous ne parveniez pas à transformer ou surmonter la fatale influence continue à laquelle vous avez ainsi soumis l'ensemble de votre carrière sociale.

Quant à M. Fisher, des faits récents, qui vous sont probablement inconnus, m'autorisent à présumer que sa valeur morale est fort inférieure à ce que j'avais d'abord supposé.

Néanmoins, je ne le jugerai que d'après sa prochaine lettre spontanée, que je ne veux aucunement hâter, soit directement, soit indirectement. Si mon appréciation est finalement défavorable, une addition spéciale rectifiera la bonne opinion formulée sur lui dans mon testament.

Continuez, mon cher Disciple, à croître, non seulement en Vénération et Dévouement, mais surtout en digne soumission.

Auguste COMTE.

UNE LETTRE

A MONSIEUR DE CAPPELLEN

Paris, le Dimanche 1er Guttemberg 66.

Mon cher Monsieur de Cappellen,

Ma présente disponibilité me permet de vous renvoyer, après l'avoir scrupuleusement lu, le manuscrit que vous m'apportâtes hier, et qui, malgré son volume apparent, ne m'a pas pris plus de deux heures.

Dans son état actuel, ce travail ne comporte aucune publicité. Je suis pourtant heureux de l'avoir lu. Car il offre une précieuse confirmation, non seulement de la réalité, mais aussi de l'opportunité de la doctrine capable d'inspirer les nobles sentiments et les profondes convictions qu'il manifeste.

Le vague et la confusion qui s'y trouvent ne doivent pas être uniquement imputés à d'insuffisantes préparations scientifiques. Il faut surtout les attribuer au milieu protestant, d'où dérive sa principale hérésie consistant à vouloir fondre l'Humanité dans Dieu.

Sous l'impulsion des croisades, le catholicisme tendit spontanément à se transformer en Positivisme, d'après la prépondérance croissante de la Vierge sur Dieu. Le protestantisme vint briser cette initiative du cœur en suscitant la révolte de l'esprit. Non moins rétrograde qu'anarchique, il a reporté sur Dieu la préoccupation qui commençait à se diriger vers la suave précurcise de l'Humanité. C'est seulement parmi les Occidentaux préservés

du protestantisme que le mouvement du Moyen-Age a pu se prolonger, et là même, les réactions négatives l'ont gravement altéré. Tel est le seul culte intermédiaire qui puisse historiquement faciliter le passage du catholicisme au positivisme, mais uniquement chez les Méridionaux.

Cette grave erreur n'empêche point l'utilité que le manuscrit doit offrir à son auteur, en fortifiant ses convictions. Il serait à souhaiter que tous les vrais positivistes accomplissent une semblable étude, quand même ses résultats ne devraient jamais devenir publics. Mais, outre cette efficacité personnelle, un tel travail comporterait une utilité générale envers les âmes placées dans une situation analogue à celle de l'auteur. Un milieu sceptique doit être involontairement affecté par le spectacle, heureusement contagieux, de cette foi pure et profonde, dont les déviations mêmes constatent sa spontanéité. Toutefois, il ne faudrait publier cet opuscule que sous le titre de *Réflexions synthétiques*, comme un recueil de pensées détachées, avec le numérotage usité, pour éviter les vains efforts qu'exigerait l'incohérence qu'il présente.

Si cette résolution est adoptée, l'auteur devra d'abord l'ajourner jusqu'au suffisant examen de mon prochain volume, qui, le plus systématique de tous, permettra de compléter et de perfectionner cette collection, après en avoir écarté les redites. Mais je dois finalement recommander de ne point publier cet opuscule sans que l'auteur y soit ouvertement nommé, pour qu'un écrit destiné surtout à faire connaître et respecter le Positivisme ne devienne pas formellement contraire à l'une de ses prescriptions les plus usuelles. Ne devant rien écrire l'an prochain, j'offre de relire convenablement ce manuscrit, quand il sera complété suffisamment et rédigé sous sa forme normale.

Auguste COMTE.

P. S. Le meilleur mode, pour faire connaître à l'auteur le résultat de ma lecture, consiste à lui transmettre cette lettre, par l'entremise de M. de Constant.

ONZE LETTRES
A MONSIEUR LE BARON DE CONSTANT

PREMIÈRE LETTRE

A MONSIEUR LE BARON DE CONSTANT, EN SILÉSIE.

Paris, le Jeudi 19 Shakespeare 66 (28 Septembre 1854.)

Monsieur,

M. de Cappellen m'a remis hier soir les huit cents francs que vous avez envoyés pour coopérer, conjointement avec votre digne ami M. X..., au supplément exceptionnel qu'exige l'insuffisance actuelle de mon subside annuel. Je m'empresse de satisfaire au besoin que j'éprouve de vous témoigner combien je suis touché de cette généreuse intervention, noblement accomplie avec une pleine opportunité, de manière à prévenir tout délai dans mes payements périodiques. Il y a lieu d'espérer que le subside sacerdotal cessera désormais d'exiger ces sacrifices supplémentaires. Mais leur reproduction vient aujourd'hui confirmer la manifestation de l'an dernier sur l'aptitude des vrais positivistes à développer les dispositions qui conviennent à leur mission. Cette consolante indication ressort surtout de l'étendue du sacrifice tutélaire spontanément accompli par vous et votre généreux ami.

Salut et fraternité,

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DEUXIÈME LETTRE

A Monsieur W. de Constant, a Paris.

Paris, le Lundi matin 7 Aristote 68.

Mon éminent Disciple et digne Patron,

Je crois devoir vous informer que le mariage religieux de M. Fili se célébrera chez moi Jeudi 10 Aristote (6 Mars), *à deux heures précises*.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

TROISIÈME LETTRE

A Monsieur le baron W. de Constant, a La Haye

Paris, le Vendredi 18 Bichat 68.

Mon éminent Disciple et digne Patron,

Sans être aucunement surpris, je suis profondément touché du nouvel acte de générosité par lequel vous allez encore combler le déficit que j'avais justement craint pour la fin de cette année, d'après l'insuffisance spontanée du

subside positiviste. Veuillez offrir à votre digne ami, M. Y..., la part que je lui dois dans la reconnaissance et l'admiration que m'inspire une telle conduite. La noble simplicité de ce protectorat volontaire en fait mieux ressortir le prix.

Dans votre précipitation cordiale, vous avez oublié de *passer à mon ordre* la lettre de change de mille francs jointe à votre épître. C'est pourquoi je vous la renvoie ici pour que vous y remplissiez cette formalité, sans laquelle le payement m'en serait refusé.

M. Foleÿ m'a soigneusement informé de l'incident imprévu qui concerne le ballot français de votre opuscule. Si vous ne parveniez pas à lever cet obstacle, je ne penserais pas qu'il fût spécialement dirigé contre un tel écrit, dont la première édition a circulé sans entraves en France, et n'en aurait pas éprouvé davantage quand même vous l'eussiez mise en vente. La poste m'a directement transmis l'exemplaire de la seconde édition que vous m'avez ouvertement adressé le 22 Octobre. En cas que l'interdit ne fût pas levé, je le regarderais comme une mesure purement fiscale récemment obtenue de l'aveugle zèle du gouvernement français pour la propriété littéraire, d'après les ignobles réclamations de nos lettrés contre la concurrence étrangère. Ce serait semblable à la prohibition subie par M. Florez envers l'introduction en Espagne de son *Eco*, par suite des rivalités de Madrid avec tout écrit espagnol publié dans un autre pays.

Si l'autorisation de reproduire la traduction de l'abbé Bautain ne vous est pas accordée, il faudra vous en consoler aisément. Cette comparaison augmenterait vos frais et grossirait votre volume, sans beaucoup concourir à faire mieux apprécier votre transformation. Il serait, je crois, préférable de laisser celle-ci directement confrontée au texte original.

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUATRIÈME LETTRE

A MONSIEUR W. DE CONSTANT, A LA HAYE.

Paris, le Jeudi matin 24 Bichat 68.

Mon éminent Disciple et digne Patron,

J'ai reçu, Vendredi dernier, votre lettre de l'avant-veille, renfermant un billet à ordre de mille francs. Ce mandat n'ayant pas été transféré par vous à mon ordre, n'était réellement payable qu'à vous-même Voilà comment je me suis alors trouvé dans la fâcheuse nécessité de vous le renvoyer immédiatement, afin que vous y remplissiez la formalité négligée, sans laquelle il ne pouvait aucunement me servir. Inclus dans la réponse que je vous fis, Vendredi même 19 Décembre, il a dû vous parvenir Dimanche, en sorte que j'attendais hier son retour régularisé. Ne recevant rien, je ne dois pas tarder davantage à vous annoncer cet incident ; quoique rares, les vols de lettres ne sont pas sans exemple. Votre réponse au présent avis pourra seule dissiper mon inquiétude à cet égard.

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

CINQUIÈME LETTRE

A Monsieur W. de Constant.

Paris, le Mardi 6 Moïse 69.

Mon éminent Disciple et digne Patron,

Voici les trois reçus qui correspondent à la traite déjà payée, que contenait votre lettre du 3, arrivée hier. Je suis extrêmement touché de la scrupuleuse sollicitude qui vous a fait d'abord envoyer la principale partie du subside hollandais, après avoir si généreusement dissipé les inquiétudes récemment suscitées par l'insuffisance spontanée des recettes de 1856. Sans attendre ma prochaine circulaire, je dois aujourd'hui vous annoncer que, grâce à l'appel exceptionnel du mois dernier, dont le succès vous est surtout dû, le subside positiviste a, pour la première fois, en 1856, notablement dépassé le minimum normal, ayant *produit 8,246 francs.*

Je reçois, et je rends, avec la même cordialité, les vœux de longévité qui terminent votre lettre. Certains de faire un bon usage de notre vie, nous devons tous désirer qu'elle se prolonge autant que possible, afin d'ébaucher personnellement les dignes types respectifs du sacerdoce et de la chevalerie que systématise et consolide la religion de l'Humanité. Onze ans seront bientôt accomplis depuis que le fondateur de la foi positive se trouve directement placé sous le noble patronage de ses dignes disciples hollandais, et la régénération finale ne peut que beaucoup

gagner à la longue durée d'une relation également honorable aux deux parts.

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Le silence même que je garde sur ma santé doit vous indiquer qu'elle continue d'être excellente, à l'issue de l'énorme volume qui vient d'employer la majeure partie de mon année 1856. Il est naturel d'espérer que ce bon état ne sera nullement altéré par la pure préparation méditative à laquelle je vais exclusivement consacrer la présente année, sans aucun opuscule épisodique.

M. Congreve a publié, le mois dernier, son précieux opuscule intitulé : *Gibraltar : or the foreign policy of England*, que je lui suggérai l'été dernier, et dans lequel il a dépassé mes meilleures espérances. En m'écrivant le 1er Janvier, il m'annonce l'intention de vous en adresser un exemplaire, aussitôt qu'il aura trouvé quelque voie moins dispendieuse que la poste, dont les frais d'Angleterre en Hollande restent exorbitants, au milieu des autres réductions.

Je présume que vous avez déjà reçu de M. Edger, son éminent opuscule (The positivist calendar), qui contient la meilleure exposition jusqu'ici surgie du positivisme religieux.

SIXIÈME LETTRE

A MONSIEUR W. DE CONSTANT, A LA HAYE.

Paris, le Jeudi 15 Moise 69.

Mon éminent Disciple et digne Patron,

Après avoir bien reçu votre lettre spéciale de Lundi, j'ai su, par le libraire Dalmont, que, contre ma bienveillante

hypothèse initiale, le refus officiel de laisser ici circuler votre seconde édition française des *Réflexions synthétiques*, est indépendant de toute règle générale, et dû seulement à la répugnance particulière que cet opuscule inspire à *l'administration* actuelle (car je ne puis encore supposer que notre *dictateur* y soit pour rien). Je vais donc réclamer contre une telle inconséquence auprès de M. Vieillard, dont l'intervention pourra mieux réussir que s'il s'agissait d'une mesure universelle. Si j'obtiens ici quelque résultat, je vous en informerai directement.

Tout à vous,

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

SEPTIÈME LETTRE

A Monsieur W. de Constant, a la Haye.

Paris, (10, rue Monsieur-le-Prince), le Mardi 27 Homère 69.

Mon éminent Disciple et digne Patron,

L'envoi que je vous fis Vendredi dut spontanément compenser mon silence exceptionnel sur votre lettre de Mardi dernier que je reçus Jeudi. Je suis autant que vous sans nouvelles de M. de Montègre, au point que, depuis deux mois, je ne sais s'il est mort ou vivant.

Quoique je n'aie jamais eu d'entrevue ni de correspondance avec votre M. Mazell, vos indications me font enfin soupçonner que c'est le jeune poète prussien qui, récemment marié, suivit avec sa femme mon cours public de 1846. J'ai négligé de joindre au paquet qui le concerne ma nouvelle circulaire, dont je pourrai vous envoyer quelques exemplaires si vous le désirez, vu l'heureuse

libéralité maintenant introduite dans les relations postales entre la France et la Hollande.

D'après votre dernière lettre, j'ai fait spécialement demander au libraire Dalmont si votre ballot était actuellement chez lui ; ce qui m'a directement appris que cette affaire est encore restée au même point qu'avant mon intervention. Je me suis ainsi trouvé finalement conduit à faire hier, pour ce seul motif, une visite exceptionnelle à M. Vieillard, dont je n'avais nullement reçu de réponse à ma lettre du 15 Janvier. C'est ce qui m'a poussé, contre ma coutume, à retarder jusqu'à ce moment ma réponse à votre lettre de Mardi dernier, afin de pouvoir vous annoncer le résultat d'une telle entrevue.

Elle m'a beaucoup satisfait sous tous les rapports. Sans me répondre, M. Vieillard avait utilement agi d'après ma lettre. Il a, Mercredi dernier, obtenu la promesse officielle que cet étrange interdit serait prochainement levé. D'après notre entrevue, il va, dans quelques jours, surveiller et, s'il le faut, hâter l exécution de cette promesse. J'ai disposé pour lui du dernier des exemplaires que vous m'avez laissé de votre opuscule, qu'il fera certainement lire, après l'avoir lu soigneusement.

Il faut maintenant consacrer tout le reste de cette réponse à la triste explication confidentielle qui vous est spécialement due, sur le cas de M....., dont le mariage positiviste avorte par le refus de sa femme, malgré le préambule accompli.

Mon éminent disciple, après avoir dédaigneusement rejeté tous les choix naturellement vulgaires, mais probablement tolérables, que lui proposait son père, a spontanément fini dans une de ces familles incurablement révolutionnaires, dont l'alliance sera bientôt antipathique à toutes les âmes vraiment religieuses, d'abord positivistes, puis catholiques et même protestantes. Tandis que la religion est toujours destinée à régler indirectement ou directement l'ensemble de la vie humaine, cette jeune dame, d'après son père, stupidement roussien, pense et

dit que la vie humaine n'a jamais besoin d'être systématiquement réglée et que le sentiment seul suffit pour nous conduire. Elle ne professe qu'un vague et stérile déisme, qui ne peut aucunement susciter le mariage mixte, où des positivistes s'allient à des femmes d'une autre religion quelconque, catholique, musulmane, juive ou protestante, et même polythéiste ou fétichiste au besoin.

Ce cas offre l'un des exemples les plus prononcés du type pleinement anarchique qui reste heureusement restreint à la France, où même il est extrêment rare chez les femmes. Quoique j'eusse, suivant ma coutume, d'abord jugé favorablement cette jeune dame, je suis maintenant convaincu que, nullement supérieure au vulgaire de son sexe, pour l'esprit et le caractère, elle est au-dessous de la moyenne pour le cœur. Mon malheureux disciple me semble avoir réellement manqué son mariage, où les destinations morales vont se trouver essentiellement interverties. Loin que sa femme puisse lui fournir une source directe d'amélioration effective, c'est à lui qu'échoit la tâche difficile d'élever et de développer les sentiments de cette jeune dame mal cultivée et pauvrement organisée. Il a déjà pris, avec sa noble énergie habituelle, le parti le plus décisif, en se décidant à quitter Paris pour aller prochainement exercer la médecine dans un village à trente lieues éloigné de tout chemin de fer, de manière à préserver sa jeune malade des funestes contacts paternels qui la rendraient probablement incurable. Une telle résolution m'inspire des regrets à la fois personnels et sociaux, en restreignant une précieuse relation, et dispersant le principal foyer positiviste. Néanmoins, je l'ai directement encouragée, comme seul remède à cette situation domestique, et je sais d'ailleurs qu'elle est profondément méritoire, vu le chagrin qu'en éprouve M....., dont le petit capital lui permettait encore de tenter à Paris, pendant plusieurs années, une position médicale, quoique avec peu d'espoir d'y réussir.

Suivant cette issue imprévue, son mariage positiviste

passe au second mode, où la religion de l'Humanité sanctifie, par le digne engagement du veuvage éternel, les unions qui se sentent imparfaitement consolidées par les cultes antérieurs. Mais ce mode, le plus décisif envers la loi du veuvage, exige que l'existence conjugale se soit convenablement prolongée pendant trois ans au moins, afin d'assurer que l'insuffisance des liens ordinaires est réellement sentie. Tel fut le cas du couple Robinet, le Jeudi 25 Décembre 1851, puis celui du couple Bazalgette, le Jeudi 7 Juillet 1853. Ces deux exemples du mariage renouvelé sont pleinement normaux, puisque, dans chacun d'eux, l'union civile avait spontanément précédé la conversion au Positivisme, et même l'élaboration directe de la religion de l'Humanité. Le cas de M..., si, comme je l'espère encore, il finit *par se réaliser dans trois ans*, ne peut plus être aussi satisfaisant, puisque la consécration y pouvait être immédiate, si la femme n'avait pas trompé les espérances universelles.

Une explication complète vous était spécialement due à cet égard, vu la cordiale assistance que vous aviez personnellement promise. En effet, le second mode de mariage positiviste s'accomplit sans aucune intervention de témoins particuliers, l'engagement étant assez consolidé par la signature de tous les positivistes présents à la célébration religieuse. C'est surtout au préambule que conviennent les témoins spéciaux dont la participation à la cérémonie finale est principalement destinée à constater leur conviction du plein accomplissement de l'engagement préliminaire.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Votre libraire Chapman ne m'a rien envoyé de votre part. Je présume qu'il attend pour ce minime produit l'occasion d'une remise plus considérable au nom de miss Martineau.

Bien que l'intervention de M. Vieillard doive bientôt terminer l'incident relatif à la seconde édition française de votre opuscule, je crois ici devoir spécialement signaler un expédient récemment proposé par un nouveau positiviste, sur lequel je compte beaucoup, M. Foucart, principal avocat de Valenciennes (15, rue du Fossart). Il m'a spontanément offert d'employer ses relations officieuses avec les agents directs pour que votre librairie de Bruxelles lui pût adresser autant d'exemplaires successifs qu'on voudra, si l'interdit n'était pas levé ; ce qui permettrait ensuite à M. Dalmont de les recevoir sans obstacle. Mais, ce dernier étant trop prudent pour vendre un opuscule que notre gouvernement aurait réellement condamné, ce moyen ne serait finalement applicable qu'à des envois individuels.

Outre la chance d'efficacité que ce mode pourrait ultérieurement conserver, même à d'autres égards, je dois surtout me féliciter que cette communication me fournisse l'occasion de m'expliquer sur M. Foucart. La nature spontanément ombrageuse qui rend M. de... un observateur fort suspect m'avait d'abord conduit à mal augurer de M. Foucart, d'après des rapports erronés. Ayant eu, depuis quelques mois, quelques entrevues décisives avec lui, je me suis pleinement assuré qu'il mérite toute notre confiance, et chacun de mes disciples qui l'a pu voir ici pense comme moi sur lui. Nous devons le regarder comme une précieuse acquisition pour le Positivisme, auquel il offre un auxiliaire très supérieur à M. de..., sous tous les aspects vraiment essentiels, sauf une vaine instruction scientifique, ou plutôt mathématique. Il m'a spécialement annoncé la déclaration inattendue qui m'explique l'étrange attitude finalement prise envers moi par ce jeune capitaine d'artillerie dont il faut bientôt attendre la défection décisive, d'après sa formule actuelle : Mon père spirituel, c'est M. Littré. Toute paternité supposée chez un homme qui n'a jamais pu rien engendrer, doit autant embarrasser l'acceptant que l'invoquant. Je crois pourtant que le vrai

motif de cette étrange préférence consiste dans la secrète prédilection de M. de... pour les âmes radicalement dépourvues d'énergie, auprès desquelles sa personnalité compte finalement obtenir un essor toujours incompatible avec un ascendant tel que le mien.

HUITIÈME LETTRE

A MONSIEUR W. DE CONSTANT, A LA HAYE.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Lundi 5 Archimède 69.

Mon éminent Disciple et digne Patron,

L'édition hollandaise de votre précieux opuscule m'est exactement parvenue hier avec votre bonne lettre de Vendredi. Je vous félicite d'avoir ainsi réalisé ce complément nécessaire d'une importante publication. C'est surtout dans votre pays que votre noble initiative doit naturellement développer sa principale influence, d'après l'intime puissance spontanément inhérente aux convictions sincères et complètes, surtout envers un milieu profondément incohérent.

Quant à la seconde édition française, exceptionnellement confinée à la Douane parisienne, je n'en ai pas entendu plus parler que vous, depuis mon entrevue avec le civique patron officiel du Positivisme. Mais je présume, comme vous, que l'interdit est maintenant levé, sans que le libraire m'ait spécialement informé d'un événement peu considérable pour lui. Son prochain versement trimestriel me fournira, le 15 Avril, l'occasion naturelle de savoir à quoi nous en tenir là-dessus.

Deux heures après votre double envoi, je reçus, hier matin, les courts mais touchants adieux du noble et malheureux Dr..., venant, avec sa fatale poupée, m'annoncer son départ immédiat pour sa résidence médicale où ses meubles étaient déjà transportés. C'est à Mantes, l'un des cinq chefs lieux d'arrondissement du département qui renferme celui de la Seine, à la même distance de Paris vers l'ouest que le poste de M. Robinet vers l'est. Selon les explications antérieures de mon éminent disciple, un tel établissement médical me semble pleinement conforme à toutes les convenances spéciales, tant locales que professionnelles. Je n'y vois d'autre inconvénient personnel que d'être seulement à cinq quarts d'heure de Paris par le chemin de fer de Rouen. Ainsi va probablement devenir difficile la première condition du traitement de la déplorable maladie, la restriction des contacts avec un père anarchique, principal soutien de la seule croyance propre à cette jeune dame, savoir que la vie humaine n'a nullement besoin d'être systématiquement réglée, et que le sentiment suffit toujours pour nous conduire sans aucune foi. Mais, du reste, je crains que la maladie ne soit radicalement incurable, malgré les espérances banales que suscite la réaction morale d'une prochaine maternité, qui peut-être développera les conflits d'après les dissidences relatives à l'éducation de l'enfant. En reproduisant l'irréparable faute volontaire que je commis ayant dix ans de moins et me trouvant nécessairement dépourvu de tous guides, M... sera probablement forcé, comme moi, de chercher, dans la vie publique, la compensation des déceptions propres à la vie privée, ce qui doit naturellement arriver, de nos jours, à plusieurs vrais positivistes.

Une lettre, d'ailleurs précieuse, de M. Congreve m'a récemment témoigné la satisfaction qu'il attend de votre salutaire visite. Vous aurez plaisir à le féliciter, comme moi, de la noble résolution qu'il m'annonce d'exécuter, dans trois ou quatre ans, l'important volume que je lui proposai, l'an dernier, sur l'histoire positiviste de la vraie

révolution anglaise, afin de proclamer la connexité sociologique des deux grandes explosions républicaines, personnifiées en Cromwell et Danton, de manière à lier les deux prolétariats, dont l'union importe le plus à la réorganisation occidentale. Ce noble disciple, heureusement pourvu d'une digne compagne, entreprend de réparer les lacunes de son éducation théorique à l'aide de mon récent volume ; en sorte que j'espère qu'il pourra finalement arriver au sacerdoce complet, tandis que je l'avais d'abord cru, par ce motif, restreint au pur apostolat dont il a déjà pris une possession décisive dans son admirable opuscule.

En général, je ne saurais trop louer vos habitudes normales de pérégrination occidentale, qui suscitent des contacts éminemment propres à développer, chez les vrais positivistes, l'union et le dévouement dont l'insuffisance constitue le principal obstacle à l'ascendant d'une doctrine maintenant complète.

Relativement à la prochaine publication de M. de Lombrail, j'ai beaucoup félicité ce jeune disciple sur sa noble résignation à refondre entièrement, selon mes avis, l'insuffisante élaboration qu'il m'avait d'abord soumise, et qui, dans son nouvel état, m'a paru vraiment susceptible d'utilité secondaire, surtout d'après la sincérité saillante des convictions ainsi formulées. Mais, au fond, l'auteur manquant lui-même de force et de profondeur, sa *Sommaire exposition du Positivisme* ne saurait en avoir davantage et ne peut aucunement constituer un éminent opuscule. C'est pourquoi, tout en approuvant l'assistance fraternelle de MM. Hutton et Ingram envers l'impression de cette brochure, et même invitant leurs camarades à suivre un tel exemple, j'ai plutôt apprécié cette intervention d'après sa réaction subjective que selon sa valeur objective, pour engager les deux Irlandais à dépasser le chiffre qu'ils avaient spontanément fixé. Je verrais plus d'inconvénients que d'avantages à faire, dans cette occasion, aucun appel collectif aux souscripteurs habituels.

du subside positiviste, cette protection exceptionnelle devant être soigneusement réservée pour les ouvrages vraiment importants auxquels je ne pourrais encore étendre l'efficacité normale du fonds typographique.

Je ne crois pas devoir terminer cette expansion spontanée sans vous annoncer la précieuse visite que je reçus Vendredi, de M. Cunliffe Owen, capitaine de vaisseau en retraite de la marine royale d'Angleterre. Ce vénérable vieillard, en me témoignant une noble humilité, profondément relevée par une habituelle expression de dignité, m'a d'autant plus frappé qu'il m'est seulement venu d'après ma réputation n'ayant encore lu que des comptes rendus du Positivisme dans les revues britanniques. Ses aspirations vraiment synthétiques ne se développent que depuis sa retraite, et sous l'unique direction de Spinoza jusqu'ici, ce qui les rend insuffisantes et vagues. Mais, outre que notre entretien l'a beaucoup affecté, sa visite s'est achevée en emportant le *Catéchisme positiviste* avec l'*Appel aux conservateurs*, et me promettant de profiter souvent, pendant son séjour à Paris, de ma cordiale invitation à revenir. Un tel contact m'est spécialement précieux comme annonçant le développement spontané de l'importante assistance que doit aujourd'hui fournir à la foi régénératrice l'élément sénile de la chevalerie normale, composés des praticiens retirés, dont votre exemple et votre patronage ont noblement offert le premier type.

Tout à vous,

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

NEUVIÈME LETTRE

A MONSIEUR W. DE CONSTANT, A LA HAYE.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Dimanche 25 Archimède 69.

Mon éminent Disciple et digne Patron,

Votre prochain départ me détermine à répondre à votre intéressante lettre d'avant-hier, une heure après l'avoir reçue. Je suis très satisfait de ses renseignements sur l'association à la quelle vous êtes utilement affilié. C'est au plus ancien foyer du Positivisme qu'il doit normalement appartenir de fournir la première société destinée à sa propagation. Le passage cité me fait mieux apprécier le véritable état de liberté de la presse en Hollande. Mais parmi les noms que vous me signalez, il en est un envers lequel je dois vous recommander une circonspection spéciale.

Je connais M. Erdan depuis qu'il me fut expressément présenté par M. Etex, en 1853. C'est un jeune homme fort intelligent, mais très léger, qui, sans aucune conviction arrêtée, me semble, par nature et par position, incurablement révolutionnaire. La *France mystique* est, au rapport de M. Laffitte, un livre radicalement frivole, où je suis spécialement rangé parmi les mystiques; prenez garde de l'être aussi. Le procès qu'il eut à cette occasion suscita, de sa part, un acte public de faiblesse exceptionnelle, qui le discrédita chez nos révolutionnaires. Néanmoins, on peut utiliser sa grande habitude d'écrire, pourvu qu'on se défie d'un homme qui, dans un moment d'humeur suscité par une juste franchise, offrit à mon

indigne épouse sa plume contre moi, quoique sa versatilité lui permette aujourd'hui de se qualifier de positiviste, et peut-être sincèrement.

La tournée que vous allez commencer mérite une cordiale bénédiction, parce que j'y vois une mission d'autant plus précieuse qu'elle est purement spontanée. Elle va graduellement ranimer la fraternité, la vénération et le dévouement, où réside la principale lacune actuelle des vrais positivistes, plus satisfaisants maintenant hors de France qu'au dedans. J'ai récemment reçu d'Edimburgh une précieuse lettre admirablement écrite en français, de M. Alexandre Ellis (2, Church. Hill, Morning Side), que vous aurez certainement plaisir à connaître, s'il est encore en Écosse. Il me recommande, à partir du 10 Mai, d'adresser pour lui les lettres à M. Pitman (20, Paternoster Row, London), qui pourra faciliter vos contacts. Votre exploration actuelle vous permettra, j'espère de constater que la fraternisation mutuelle des dignes positivistes, surtout extérieurs, a déjà produit d'heureux effets, notablement développés par votre influence, en un temps où la torpeur de mes vrais disciples constitue la principale entrave à leur prépondérance dans un milieu qui sent de plus en plus le besoin d'un tel ascendant occidental.

Quand le libraire Dalmont m'a fait, le 15 Avril, son versement trimestriel, j'ai su que le ballot était encore à la douane parisienne. Mais je crois que le retard vient maintenant de ce que le libraire n'a pas demandé spécialement l'exécution de la promesse faite à M. Vieillard. Averti par moi, M. Dalmont a dû, ces jours-ci, faire une démarche d'après laquelle j'espère que vous trouverez cette étrange affaire heureusement terminée quand j'aurai la satisfaction de vous avoir.

Auguste Comte.

DIXIÈME LETTRE

À MONSIEUR W. DE CONSTANT, A LA HAYE.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Dimanche 25 Dante 69.

Mon éminent Disciple et digne Patron,

Quoique je sois en vraie convalescence, je ne suis nullement rétabli de la plus cruelle maladie que j'aie jamais éprouvée depuis trente ans. La crise décisive eut seulement lieu le lendemain de votre départ, le Dimanche 26 Juillet, par un copieux vomissement spontané de sang, sans effort ni douleurs; j'en perdis en cinq minutes plus d'un demi-litre. Cette rude solution, combinée avec la sévère diète d'après laquelle je me suis surtout traité, m'a jeté dans une extrême faiblesse physique, qui maintenant constitue mon seul trouble essentiel. Cette courte réponse est un effort pour moi, quoique je commence, depuis quelques jours, à manger un peu de viande, même de bœuf.

En acceptant le généreux dévouement de M. Robinet, je me suis ouvertement réservé la surintendance du traitement. Au fond, il ne m'a réellement fait qu'une seule consultation, dont j ai successivement écarté toutes les parties d'après une courte épreuve : en sorte que je suis seul responsable.

J'ai reçu Jeudi le discours de M. de Stirum, que M. Lonchampt, sachant l'allemand, s'efforce de déchiffrer pour m'en faire un rapport verbal.

Votre sollicitude m'a beaucoup touché.

Auguste COMTE.

ONZIÈME LETTRE

A MONSIEUR W. DE CONSTANT, A LA HAYE

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le Mardi 20 Guttemberg 69.

Mon éminent Disciple et digne Patron,

Malgré la difficulté d'écrire, encore liée à ma longue et pénible convalescence, je suis très heureux de répondre à votre charmante lettre de Vendredi. J'y sens combien, chez les belles natures, les mœurs aristocratiques rendent délicate et facile une discrétion qui, partout ailleurs, reste grossière et forcée. Quelque vaste que soit ordinairement ma correspondance, elle l'est davantage devenue depuis ma maladie, d'après la sollicitude naturelle et louable qui, de toutes les parties de l'Occident, m'a procuré de touchants messages, auxquels je ne pouvais guère me dispenser de répondre plus promptement que ne le permettait ma débilité physique. Pendant les trois dernières semaines, j'ai, chaque matin, écrit une de ces lettres, et quelquefois deux, ce qui m'a souvent fatigué. Vous qui m'aimez plus que la plupart de ces inopportuns correspondants et me comprenez mieux, m'avez seul épargné ces affectueuses corvées.

J'accepte avec une profonde satisfaction vos dignes félicitations sur la manière dont, à mes risques, je me suis finalement affranchi, dans un cas décisif, de la médecine, notre dernière tutelle préparatoire, comme je l'avais successivement fait de la théologie, de la métaphysique, et même de la science, en gardant de chacune ce qu'elle a de

vraiment incorporable au Positivisme. Outre le développement général que cette pleine émancipation procure à ma grande mission sociale et religieuse, où j'utilise ainsi jusqu'à mes maladies, je suis spécialement convaincu que mon volume capital de l'an prochain en sera beaucoup amélioré pour l'ensemble et même les détails. Vos espérances envers le renouvellement de forces, physiques et morales, qui va bientôt résulter de cette cause, coïncident avec les miennes, surtout quant à l'active longévité qu'exige l'immense office sacerdotal propre à la vieillesse dont cet événement marque le préambule, tandis que son début arrivera normalement dans quatre ans, après l'entière publication de ma construction finale. Mais cette perspective m'a déjà suggéré les précautions de régime les plus convenables à ce résultat réellement social, quoique personnel en apparence. Non seulement je ne veux plus recevoir, pendant tout le reste de ma vie, que des disciples vraiment dévoués ou des étrangers spécialement recommandés, mais je n'admettrai personne avant midi, ni passé cinq heures.

Continuez, mon noble Disciple, à toujours croître en Fraternité, Vénération et Dévouement.

Auguste Comte.
Fondateur de la Religion universelle,
et premier Grand-Prêtre de l'Humanité.

P. S. Puisse M. de Cappellen réaliser bientôt son heureux projet de traduire, à mon usage, le dernier discours de M. de Stirum! Mon exemplaire est, depuis son arrivée, entre les mains de M. Lonchampt, qui ne m'en a pas fait encore son rapport verbal, probablement entravé par la difficulté de déchiffrer le hollandais d'après l'allemand.

UNE LETTRE
A MONSIEUR LONCHAMPT

A Monsieur J. Lonchampt, a Paris.

Paris, le Dimanche 22 Shakespeare 66.

Mon cher Disciple,

Je vous renvoie l'intéressante collection d'exercices de poésie positiviste que vous m'avez soumise au nom de votre digne ami. L'ayant soigneusement lue en entier, j'y trouve les indices essentiels d'un vrai talent, qui mérite d'être encouragé. Malgré l'incorrection prosodique d'un grand nombre de passages, ces essais annoncent et développent une remarquable aptitude pour la versification. Quant à la conception poétique, le vague, le mauvais goût et l'obscurité, qu'on y remarque souvent, ne doivent pas empêcher d'y sentir une verve réelle, qui n'a besoin que d'une sage culture.

En écartant ou rectifiant les vers prosaïques, que présente fréquemment la première partie de l'épître à Proudhon, cette pièce pourrait être utilement publiée à part, comme premier essai, quand l'auteur l'aura dignement retouchée sous l'impression résultée de mon volume final.

L'espoir imprévu que je suis ainsi conduit à concevoir de voir déjà surgir un poète positiviste me détermine à fixer son attention sur les conditions générales de son développement. Il doit placer au premier rang un digne mariage, seul propre à lui faire assez apprécier la nature

et la destination de la femme. En second lieu, je lui recommande de mêler à l'étude approfondie du positivisme une forte culture esthétique, consistant dans la lecture quotidienne des chefs-d'œuvre poétiques, sans aucun alliage de compositions médiocres et dans une suffisante habitude des meilleures productions musicales. Pour mieux diriger ce double exercice, il doit se familiariser avec l'italien, seul vrai langage de la poésie et de la musique. Sous le concours continu des affections domestiques et des influences esthétiques, il pourra dignement développer les germes d'élévation morale et de puissance intellectuelle qu'indiquent les essais que je viens de lire.

En résumé, je vous remercie de m'avoir fait connaître ce cas remarquable de régénération. Il doit confirmer notre conviction sur la prochaine conversion de tous les révolutionnaires honnêtes et capables, désormais lassés du scepticisme et de la révolte.

Je ne doute pas que le positivisme ne doive bientôt se féliciter beaucoup d'un tel adepte, destiné peut-être à fonder le genre de propagande dont nous avons le plus besoin, surtout auprès des femmes.

Tout à vous,

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

VINGT-SEPT LETTRES
A MONSIEUR JOHN FISHER

PREMIÈRE LETTRE

A Monsieur Fisher (de Manchester) a Paris.

Paris, le Jeudi 4 Archimède 67 (29 Mars 1855.)

Monsieur,

Conformément à votre demande, vous avez hier été, d'après ma proposition, unanimement admis comme membre de la Société Positiviste. qui se réunit fraternellement chez moi chaque Mercredi soir de sept heures à dix heures.

Salut et Fraternité.

Le Président de la Société Positiviste,
Auguste Comte
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DEUXIÈME LETTRE

A MONSIEUR FISHER, A MARSEILLE.

Paris, le Vendredi 19 Charlemagne 67.

Mon cher Disciple,

La lettre que je vous ai promise vient d'être écrite comme si vous deviez personnellement la remettre à M. Audiffrent, 3, rue Sénac, à Marseille. Mais, après l'avoir cachetée, j'ai réfléchi qu'il est plus sûr et plus utile de la faire directement parvenir. Elle va donc être portée à la poste séparément de ce billet, quoique en même temps. De cette manière, M. Audiffrent se trouvera naturellement averti de votre visite, ce qui sera plus convenable à tous deux. Cette modification vous oblige seulement de commencer par expliquer la légère discordance ainsi survenue dans la première phrase de la lettre que je viens d'écrire.

En faisant à M. Audiffrent l'éloge que méritent votre esprit et votre cœur, j'ai dû naturellement penser au peu d'usage que vous avez fait, pendant l'heureux trimestre de votre séjour à Paris, de la faculté que je vous avais cordialement offerte pour des entrevues personnelles. Je ne me suis jamais trompé sur la nature et la source de votre réserve, qui m'a fait mieux apprécier vos qualités morales, et surtout une rare vénération. Mais je n'en dois pas moins déplorer que nos contacts aient été moins multipliés qu'ils ne devaient l'être pendant un séjour que vous ne pouvez pas renouveler souvent.

Je dois donc vous faire spécialement sentir que les entrevues, comme les correspondances, avec ceux qui les méritent autant que vous, m'ont toujours paru former une notable partie de ma mission générale. Quelque occupé que je sois, mon plan de vie est tellement réglé qu'on est certain de ne jamais me déranger par ces contacts, quand on choisit les jours et les heures que je leur ai spécialement réservés dans la distribution de ma semaine. Cette explication vous conduira, j'espère, à faire par écrit un usage plus étendu de l'invitation que vous avez trop ménagée verbalement, et que je saurai toujours accueillir cordialement, lorsque vous éprouverez de vrais besoins d'éclaircissement ou d'expansion.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

TROISIÈME LETTRE

A Monsieur Fisher, a Paris.

Paris, le Jeudi 25 Guttemberg 67.

Mon cher Disciple,

Je viens d'apprendre, par M. Hutton, que M. Congreve (Richard) demeure maintenant, non pas à Windsor, comme je l'avais cru, mais à Wandsworth, près de Londres, en Surrey. D'après cela, vous pourriez avoir une entrevue préliminaire avec lui, dans votre prochain séjour à Londres ; ce qui faciliterait vos relations ultérieures de Manchester.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUATRIÈME LETTRE

À Monsieur Fisher, a Manchester.

Paris, le Lundi 15 Shakespeare 67.

Mon cher Disciple,

Votre excellente lettre de Mercredi soir, que j'ai reçue avant-hier matin, confirme mon espoir de vous voir bientôt devenir un digne chef des positivistes britanniques, comme l'est M. Edger envers les Américains. Autant que lui, vous remplissez complètement les conditions, de vénération et de dévouement, qui sont à la fois les plus importantes et les plus difficiles pour une telle destination. Plus jeune et mieux cultivé que lui, vous avez sur lui l'avantage de pouvoir, d'après un noble apostolat, aspirer finalement au sacerdoce positif, en transformant graduellement la profession médicale que vous avez heureusement choisie.

J'avais jadis espéré que M. Williamson deviendrait le chef du positivisme en Angleterre. Mais malgré nos relations spéciales, il a bientôt cessé, surtout moralement, de mériter une telle mission. Quoique M. Congreve en soit, à tous égards, plus digne, sa situation est trop dépendante, et même trop fausse, pour cet office. Il ne convient guère mieux aux positivistes de Dublin. Outre qu'un tel siège n'est point assez britannique, l'origine protestante de ces messieurs ne me permet pas même de voir, en aucun d'eux, le chef du positivisme irlandais, qui, malgré ces précieuses adhésions, me semble n'avoir pas encore surgi.

Car, notre église doit partout absorber tous les dignes programmes pour les réaliser en les épurant. Elle devra donc, en Irlande, représenter et développer les justes réclamations des catholiques contre une *union* oppressive : en sorte que mes disciples actuels de Dublin, Cork et Galway, ne pouvant épouser cette nationalité, sont seulement des positivistes anglais domiciliés en Irlande, et non des positivistes irlandais.

Outre vos qualités personnelles, la position de citoyen de Manchester vous rend spécialement propre à présider les positivistes britanniques, jusqu'ici flottants et stériles, malgré leur nombre, faute d'un digne chef, ayant assez de dévouement et d'indépendance pour les rallier convenablement. Le caractère de la population anglaise ne saurait être suffisamment représenté par Londres, cité confuse et monstrueuse, destinée à se réduire beaucoup avant d'obtenir une physionomie nette et décisive, si jamais elle y parvient. Manchester pour la fabrication, et Liverpool pour le commerce, constituent les vraies capitales de l'industrie anglaise. Votre ville natale, dont la seconde est l'appendice maritime, est la plus propre à devenir un centre britannique de régénération sociale, en dehors des influences officielles; comme l'a déjà montré le retentissement occidental de ses convulsions industrielles. Je dois donc vous féliciter d'une telle résidence, et vous inviter à vous incorporer de plus en plus à ses destinées politiques, qui me paraissent devoir bientôt obtenir un grand essor, que le positivisme peut seconder et régulariser. Il importe que vos études médicales s'accomplissent dans cette cité, qui deviendra le siège de votre profession. Tout en développant ainsi vos liens de famille, trop négligés jusqu'ici, vous y préparerez l'influence civique qui vous est réservée, d'abord comme médecin, puis comme prêtre de l'Humanité.

Les touchantes expansions de votre lettre complètent l'assurance résultée pour moi de nos contacts personnels que, si vous obtenez, suivant mon espoir, un véritable

ascendant local, vous saurez éviter la vulgaire séduction qui disposerait à compromettre sa grandeur et sa consistance en le détachant de l'impulsion centrale. Vous avez dignement senti l'admirable sentence que vous citez de l'incomparable Saint-Paul. Une digne subordination peut seule, en effet, *affranchir* de l'ennui, du doute, et de l'irrésolution où l'on voit aujourd'hui livrées tant d'âmes, même recommables (*sic*), faute de discipline. Ceux qui, sans pouvoir devenir chefs, ne veulent pas être conduits, sont à la fois malheureux et perturbateurs. Nous devons énergiquement écarter de tels brouillons, même quand ils se croient positivistes. Puisque le pouvoir spirituel est essentiellement synthétique, il sera toujours condensé chez un seul cerveau, dont tous les théoriciens ne peuvent être que les adjoints, ou les suppléants. Nécessaire à l'état normal, une telle constitution devient surtout indispensable à la transition actuelle, où tous les prétendus positivistes qui ne veulent pas se subordonner dignement au fondateur de la religion universelle doivent être toujours traités comme des adversaires de la régénération occidentale, puisqu'ils entravent le seul ascendant propre à la diriger.

Mon *Appel aux conservateurs* a paru, sans aucune altération ni difficulté, le jour même que vous quittiez Paris (7 Septembre). Il importe à votre mission que cet opuscule vous devienne bientôt familier, puisqu'il caractérise avec précision l'attitude générale des vrais positivistes dans le présent milieu. J'y représente notre doctrine comme douée, envers l'ordre, de la même supériorité qu'on lui reconnaît quant au progrès. Ainsi commence la réalisation de ma proclamation fondamentale sur notre prise de possession de la direction générale des affaires terrestres. Car cet ascendant doit être purement spirituel pendant la première moitié de la transition organique, pour devenir aussi temporel dans la seconde, quand nous aurons formé l'opinion occidentale et préparé nos hommes d'état. Or, mon opuscule inaugure directement ce gouvernement

théorique en traçant aux chefs actuels la conduite générale qu'ils doivent suivre pour se consolider et s'honorer, sous les conseils et l'assistance des positivistes, tous disposés, tant les praticiens que les théoriciens, à se tenir maintenant en dehors du commandement afin de mieux influer sur l'opinion. Systématiquement bornés à l'influence consultative, leur petit nombre ne peut les empêcher, s'ils sont assez unis et dévoués, d'exercer bientôt une grande action, d'après la puissance d'une doctrine qui, dans un milieu décomposé par l'anarchie, offre, sur toutes les questions importantes, des solutions complètes, toujours concordantes entre elles.

Cet opuscule vous semblera bientôt fournir le complément politique de l'exposition religieuse qui caractérise le *Catéchisme* que vous traduisez. En vous félicitant et vous remerciant de persévérer dans la consciencieuse opération que vous avez commencée à Paris, et qui peut réellement devenir très salutaire en Angleterre, je dois finalement vous engager à traduire le *Catéchisme* tel qu'il est, sauf les suppressions de détail dont nous sommes convenus. J'ai maintenant reconnu que, quelque désirable que soit la position normale du culte avant le dogme, cette transposition exige un remaniement qui ne peut être bien opéré que par moi-même, dans une seconde édition. Bornez-vous donc à traduire cette composition sous la forme où je l'exécutai d'abord, en annonçant seulement cette rectification ultérieure, qui peut seule mettre ce sommaire en pleine harmonie avec l'ensemble du traité correspondant. Un court *post-scriptum* joint à la préface suffira pour un tel avis, qui déjà pourra suggérer aux lecteurs capables la tentative de faire eux-mêmes la transposition annoncée.

Quant à votre question finale sur le positiviste d'Aberdeen, c'était un avocat, M. John Milne, qui me fit une visite en 1850, et dont je n'ai pas la moindre nouvelle depuis 1852, où cessa son envoi, jusqu'alors annuel, de cinq livres sterling pour le subside positiviste. J'ai lieu de

craindre que ce changement indique une défection, trop naturelle dans une profession aussi versatile, malgré les témoignages de talent et même de zèle que m'avait offert notre entrevue après deux ans d'une correspondance peu fréquente mais continue. M. ..... va peut-être fournir une triste confirmation du peu de fond qu'on doit faire sur les disciples émanés d'une telle classe, où le positivisme n'a pas trouvé jusqu'à présent d'appui durable. Son ami, M. Ingram, dont j'eus la visite quelques heures après vos adieux, m'a beaucoup plus satisfait, tant de cœur que d'esprit. Néanmoins, M. Allman, professeur de mathématiques à l'université de Galway (Queen's college) est, à tous égards, le meilleur des quatre positivistes d'Irlande, et celui que je vous invite à cultiver spécialement.

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. D'après votre aptitude à la régularité, je vous engage à m'écrire le premier Lundi de chaque mois positiviste, et vous aurez toujours une prompte réponse, quelque occupé que je sois.

CINQUIÈME LETTRE

A MONSIEUR J. FISHER, A MANCHESTER.

Paris, le Jeudi, 4 Descartes 67.

Mon cher Disciple,

Le mode d'exécution que vous avez spontanément adopté pour vos lettres mensuelles coïncide avec mes propres prévisions, d'après les facilités plus grandes que

doit naturellement offrir la soirée du Dimanche comparativement à la matinée du Lundi. Je me félicite donc de voir ainsi commencer ce commerce régulier, où vous trouverez, j'espère, une grande utilité, tandis qu'il me présentera toujours un véritable intérêt, en me faisant exactement apprécier votre essor graduel.

Malgré mon habitude générale de ne point affranchir les lettres que j'écris à mes disciples, les motifs spéciaux que vous m'exposez en sens contraire me déterminent, dès à présent, à procéder autrement envers vous, et même, par extension, dans toutes mes correspondances ordinaires avec le milieu britannique. Une semblable modification m'avait été déjà demandée par M. Hutton. Il l'avait si mal motivée que je la refusai, l'ayant, à tort j'espère, taxée d'avarice. Votre cas ne pouvant me laisser aucune équivoque, ma résistance se trouve dissipée, non seulement à votre égard, mais aussi pour tous vos concitoyens. Nous n'aurons plus à revenir sur cette explication.

Il ne faut pas vous effrayer de la réaction que tend à produire sur vous un milieu défavorable. On ne serait pas profondément sympathique, comme l'exige l'état vraiment synthétique, si l'on n'était pas vivement et facilement impressionnable, quels que soient souvent les inconvénients d'une telle disposition. Je l'ai fréquemment et fortement subie pendant les crises sociales auxquelles j'ai réellement assisté, surtout dans les grandes secousses de 1830 et de 1848, qui tendirent à troubler le calme philosophique et religieux qu'exigeait ma mission et dont j'avais spontanément contracté l'habitude sous la Restauration. Sans les convictions que je m'étais déjà formées, l'agitation politique aurait pu me ramener quelque temps à l'état pleinement révolutionnaire, tandis qu'elle s'est toujours bornée à des perturbations, non seulement passagères, mais purement secondaires, de ma direction prépondérante. Tels ont été, pour moi, les inconvénients et les dangers de l'impressionnabilité propre aux natures

sympathiques, parce que mon milieu se trouvait trop stimulant. Comme, chez vous, il est, au contraire, déprimant, il doit vous troubler en sens inverse, de manière à vous pousser quelquefois au découragement. Mais vous le surmonterez de la même manière que moi, d'après les convictions, aussi fortifiantes que calmantes, dont vous êtes maintenant en pleine possession, et que ce conflit pourra bientôt développer, en faisant ressortir les avantages de l'enthousiasme par contraste avec le spectacle de l'égoïsme et de la froideur.

Je suis heureux d'apprendre que vous avez irrévocablement commencé votre apprentissage médical. en surmontant les difficultés pécuniaires qu'il vous a d'abord offert. La constitution, plus pratique que théorique, de l'enseignement britannique, est, au fond, favorable au sain développement de ces études, surtout en faisant mieux ressortir leur nature nécessairement synthétique. Il n'offre ordinairement d'autre danger vraiment grave que de trop disposer à l'empirisme, dont vous êtes naturellement préservé par votre préparation encyclopédique.

Demain, Vendredi 12 Octobre, à 2 heures, aura lieu, pour la première fois, la cérémonie religieuse du préambule positiviste de l'union conjugale. Il s'agit, ici, du mariage de M. Fili, que vous connaissez, avec une demoiselle qu'il convertit au positivisme, l'an dernier, pendant qu'il était à Troyes comme mécanicien. Quoique ce préambule n'ait pas encore été pratiqué, puisqu'il fut seulement introduit dans le volume final de la *Politique positive*, vous savez, d'après cette lecture, qu'il consiste dans la promesse que signe le futur, avec trois témoins et le prêtre, d'une cohabitation purement fraternelle pendant les trois mois que suivront l'union civile, afin que le lien religieux soit dignement préparé, surtout quant à l'engagement du veuvage. Les témoins seront, ici, M. Magnin, M. Henry, et le Dr Foley. Outre leur présence, seule indispensable, tous les positivistes peuvent, à leur gré, se trouver à cette cérémonie et même y conduire les spec-

tateurs des deux sexes dont ils croient pouvoir répondre.

Tout à vous, Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

SIXIÈME LETTRE

A Monsieur J. Fisher, a Manchester.

Paris, le Jeudi 4 Frédéric 67.

Mon cher Disciple,

Votre bonne lettre de Dimanche soir, que j'ai reçue hier matin, m'a fait autant de plaisir que les précédentes, quoiqu'elle soit plus courte. Je vous félicite de savoir sagement proportionner l'étendue de vos épanchements mensuels aux vrais besoins des communications correspondantes. C'est seulement ainsi qu'on peut toujours éviter de laisser dégénérer en corvée une coutume à laquelle j'attache un véritable prix.

Le silence que vous gardez sur mon *Appel aux conservateurs* me fait craindre que vous ne l'ayez pas reçu jusqu'à présent. On doit pourtant s'étonner qu'un opuscule, publié le 7 Septembre à Paris, n'ait point été transmis à Manchester au commencement de Novembre. Il est très regrettable que l'imperfection spéciale des relations postales entre l'Angleterre et la France oblige de confier ces envois aux libraires, qui les ajournent jusqu'à ce qu'ils expédient une caisse considérable.

D'après vos divers renseignements, votre vie d'étudiant me paraît être déjà régularisée suffisamment, sauf plus de résignation envers les mauvaises leçons. Vous avez sagement fait de refuser avec cordialité l'onéreux honneur que vos condisciples vous ont britanniquement voté. Cette réserve, outre qu'elle ménage votre temps et consolide votre indépendance, fournit le meilleur moyen de

conserver de bonnes relations avec vos camarades, sur lesquels vous ne manquerez pas d'agir, même involontairement, à mesure qu'ils vous apprécieront.

En comparant votre nouvelle lettre à la précédente, je vois que la dépression morale indiquée dans celle-ci se trouve déjà dissipée. La réaction que les âmes sympathiques éprouvent de la part de leur milieu quelconque, en vertu de leur impressionnabilité naturelle, peut toujours être surmontée d'après un caractère énergique, quand il est guidé par de fortes convictions. Mais cet affranchissement devient surtout réalisable envers les influences débilitantes : il offre plus de difficulté si l'action ambiante tend à surexciter au lieu de déprimer ; comme ce fut le cas pour moi, lors de nos secousses sociales, dont je ne sus pleinement m'exempter que dans la crise dictatoriale (en Décembre 1851).

Puisque le Dr Foleÿ vous a cordialement informé de la cérémonie décisive à laquelle il prit une part spéciale (le 12 Octobre), je suis dispensé de vous la faire connaître. Je sais, d'ailleurs, que vous êtes assez avancé, surtout de cœur, pour sentir dignement sa portée. Il ne manque à de telles épreuves que d'être plus connues, afin de rendre empiriquement irrécusable la supériorité morale du positivisme, aussi démontrée, en principe, par ma *Politique*, que l'avait été sa supériorité mentale d'après ma *Philosophie*. Le mariage civil ayant eu lieu quelques jours après ce préambule religieux, les deux époux sont déjà venus me témoigner, avec une touchante naïveté, combien ils goûtent la sainte préparation à laquelle ils se trouvent maintenant soumis suivant leur libre engagement, qui me garantit, au temps normal, une digne célébration du principal sacrement. Quoique cette épreuve soit moins complète que la loi du veuvage, elle est d'une application plus immédiate et plus fréquente, de manière à devenir, comme exemple, une manifestation plus usuelle de la puissance morale de notre religion.

Je suis heureux de vous voir adopter, même envers

M. ... , le principe de conciliation qui doit, désormais, diriger la conduite des vrais positivistes à l'égard de nos adversaires quelconques ou des adhérents incomplets. Nos convictions sont tellement systématisées que cette indulgence ne saurait susciter aucune concession vicieuse, tandis que je devais être plus inflexible quand cette base était moins établie. Tous les hommes doivent être, à nos yeux, spontanément acheminés vers notre foi, dont ils sont seulement éloignés plus ou moins, mais de manière à s'y trouver, à leur insu, réellement engagés par quelques côtés; ce qui, d'après l'indivisibilité de notre synthèse, nous procure sur eux un empire inaltérable pour les pousser à compléter leurs conversions. Cette appréciation me paraît surtout applicable à vos deux amis de Manchester, et je ne doute pas qu'en persévérant avec une indulgente sagesse, vous ne parveniez à les modifier beaucoup. Quant à M. ....., je crains qu'il n'ait point une valeur morale capable de compenser les lacunes de son éducation et les vices de sa profession. Sa dernière lettre (datée du 20 Septembre pendant sa course en Touraine) semble annoncer une défection prochaine, d'après un brusque changement de ton à mon égard, assez étrange pour que j'aie cru devoir m'abstenir de répondre. Néanmoins, je vous engage à suivre votre affectueux projet de correspondance avec lui, mais sans espérer de pouvoir profondément améliorer une nature incurablement *protestante*, déjà gâtée par l'insubordination et la vanité, que son récent succès va développer.

Un autre ordre de communications personnelles, susceptibles d'une pleine efficacité des deux côtés, doit vous être aujourd'hui signalé, relativement à l'éminent fondateur (M. Henry Edger) du foyer positiviste surgi, depuis deux ans, en Amérique (à Long-Island). Son aptitude synthétique est, comme chez vous, garantie par sa nature sympathique. Dans la nouvelle lettre que j'ai reçue de lui la semaine dernière, il confirme votre heureuse citation de l'admirable sentence de St. Paul (*Etant lié, je suis*

libre), en remarquant, avec une profonde sagesse, que la plupart de nos embarras proviennent de l'exercice de la *volonté*, qu'il voudrait toujours remplacer par la *loi*. Cet accord spontané de deux disciples, dont l'énergie n'est pas douteuse, indique combien leur contact serait opportun. Il développerait davantage chez l'un et l'autre l'alliance que chacun d'eux a déjà manifestée entre l'enthousiasme et la réflexion ; ce qui doit devenir le caractère habituel des vrais positivistes, à mesure que surgiront les conversions pleinement normales, où le cœur conduit l'esprit. En répondant à M. Edger, Vendredi, j'ai formellement recommandé cette fraternisation spéciale, en lui transcrivant exactement votre adresse. Si, puisqu'il a quarante ans, vous désirez devancer son initiative, il faut écrire : *à M. Henry Edger, Modern Times, Thompson's Station, Long-Island, Etat de New-York*. Il lui reste, en Angleterre, un frère âgé de vingt-sept ans, qui paraît être un homme vraiment recommandable, de cœur et d'esprit, mais actuellement plongé dans un profond découragement, dont votre cordiale influence pourrait contribuer à le tirer, au profit de notre cause : en sorte que j'ai spécialement invité M. Edger à vous le recommander.

Quoique M. Foley vous ait informé de la triste insuffisance du subside de 1855, je crois devoir vous faire particulièrement savoir que, malgré l'appel direct qui leur fut envoyé dès Juillet, aucun des positivistes d'Irlande, sauf M. Allman. n'a nullement augmenté sa modique cotisation. A cette occasion, je dois répondre à votre question spéciale, en vous invitant à m'envoyer directement de Manchester votre contribution personnelle, quand le moment sera venu, sans la joindre à d'autres coopérations britanniques, jusqu'à ce que vous ayez acquis assez d'importance pour devenir vous-même, suivant votre destination normale, le centre de l'envoi collectif.

Tout à vous,

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

SEPTIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester.

Paris, le Jeudi 4 Bichat 67.

Mon cher Disciple,

Je suis heureux d'apprendre, par votre lettre de Dimanche soir, arrivée hier matin, que vous avez dignement obtenu la juste diminution que vous veniez de demander dans la durée officielle de vos études médicales, ce qui doit hâter d'un an votre avènement normal au doctorat. Cette décision honore le sage discernement des examinateurs de Londres, qui, faisant un judicieux usage de leur pouvoir légal, ont noblement apprécié ce que votre cas offre d'exceptionnel. Ainsi réduit à trois ans, votre apprentissage officiel n'en sera pas moins suffisant, j'en suis certain, pour développer votre instruction médicale, que vous saurez ensuite compléter pendant les premières années d'une pratique d'abord restreinte.

D'après votre récit de contact personnel avec M. Holyoake, vous avez montré l'énergie, la prudence et la fermeté convenables envers une sorte de chef de parti qui ne pouvait avoir, dans cette entrevue, l'attitude soumise dont il m'honora pendant sa visite d'Août dernier. Quoique je le croie fort ambitieux, au point de viser, peut-être, à la dictature britannique en cas de commotion démagogique, il me semble doué d'une véritable élévation et susceptible de sentir l'épuisement des impulsions purement révolutionnaires, ainsi que l'opportunité du positivisme social.

Si, suivant votre espoir, il se décide à publier votre traduction du *Catéchisme*, il pourra mieux seconder, en Angleterre, l'avènement de notre religion que ne peut le faire M. Congreve, plus pur et même plus intelligent, mais moins énergique et moins libre. Je regrette pourtant d'avoir aussi remarqué, chez M. Holyoake, ce défaut d'élan ou cet excès de réserve que la plupart des Anglais offrent habituellement aux autres Occidentaux; comme l'indique son silence total envers la lettre dont je l'honorai d'après notre entrevue et, même, quant à mon envoi de l'*Appel aux conservateurs*, par l'entremise de son jeune ami de Paris. Vous êtes, jusqu'ici, le seul qui m'ayez réellement offert une exception, d'autant plus admirable, à ce vice radical des âmes britanniques, et tous mes disciples, dont vous êtes personnellement connu, sont autant frappés que moi de cet heureux contraste.

Les espérances que vous concevez sur M. ..... me paraissent moins fondées qu'à vous. Je crains qu'il n'ait, à mon égard, abusé de la déplorable facilité qu'acquierrent les littérateurs et les avocats pour exprimer des idées, et même des sentiments, qu'ils ne partagent pas. Il ne pourrait surmonter les lacunes de son éducation et les vices de sa profession que d'après une supériorité de cœur dont je ne le crois pas doué. Néanmoins, je vous félicite d'avoir cordialement accueilli son initiative, et je regarde votre contact comme susceptible de le modifier. Peut-être le succès de son opuscule, tout en excitant sa vanité déjà trop grande, aura-t-il pour résultat de le fixer dans le positivisme, malgré sa versatilité naturelle et même acquise.

Votre question sur la couleur verte des emblèmes positivistes se trouve résolue au discours préliminaire de la *Politique positive*. Cette nuance convient aux hommes de l'avenir, en caractérisant l'espérance, d'après l'annonce habituelle que fournit partout la végétation, en même temps qu'elle indique la paix : double titre pour symboliser *l'activité pacifique*. Historiquement, elle inaugura la

révolution française, puisque les assiégeants de la Bastille n'eurent, pour la plupart, d'autres cocardes que des feuilles subitement arrachées aux arbres du Palais-Royal d'après l'heureuse exhortation de Camille Desmoulins ; quoique les orléanistes aient fait, quelques jours plus tard, prévaloir la livrée tricolore de leur dynastie, sous divers prétextes depuis longtemps oubliés. Outre ces motifs, je devais m'attacher à prévenir l'adoption du rouge, qui, chez le peuple central et même parmi d'autres occidentaux, désigne spécialement, encore aujourd'hui, la sanguinaire attitude des révolutionnaires les plus arriérés. Le vert est donc convenable, comme emblème des vrais régénérateurs, soit envers l'état normal, soit même pour la transition.

Ma santé n'a récemment souffert d'autre perturbation qu'un rhume assez opiniâtre, quoique peu profond, qui me fait encore tousser après trois semaines. Cependant, outre qu'il est sur le point de cesser, il n'a jamais altéré mes diverses habitudes, et mon sommeil a seul été dérangé ; ce qui, tout compensé, constitue une paisible terminaison de mon année de chômage, le volume que je dois publier en Octobre prochain devant, dès le 1er Février, m'occuper, sans interruption, pendant sept mois, sauf ma sortie sacrée de Mercredi suivie de mon constant repos du Jeudi.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

HUITIÈME LETTRE

A MONSIEUR JOHN FISHER, A MANCHESTER.

Paris, le Jeudi 3 Moïse 68

Mon cher Disciple,

Je suis extrêmement touché des sentiments et des vœux par lesquels votre lettre de Dimanche s'est spontanément liée à la visite annuelle de mes meilleurs disciples. Nous vous avons tous regardé comme vous trouvant alors parmi nous, pour ébaucher, au milieu de l'anarchie universelle, la principale fête du culte final, en rendant un hommage collectif au fondateur de la Religion de l'Humanité.

Votre petite lettre me donne lieu de remarquer, dans votre heureuse nature, la réunion aussi rare que précieuse, de la prudence et de la modération avec l'élan et l'enthousiasme. Je vous félicite de votre réserve envers M. Congreve, dont la froideur n'est explicable que d'après sa fausse position, qui lui donne, même à mon égard, une attitude peu satisfaisante, du moins par son défaut d'abandon. Quant aux positivistes d'Irlande, vous avez fait toutes les avances convenables, et vous faites sagement de ne pas aller au delà, jusqu'à ce que leur accueil vous y conduise.

La nouvelle que vous me donnez du début de vos relations avec M. Edger m'a beaucoup satisfait. Vos deux natures sont tellement conformes, en synthèse comme en sympathie, qu'elles doivent bientôt contracter une liaison

durable, dont le positivisme doit directement profiter. Je me félicite que l'éminent fondateur de notre foyer américain vous ait adressé son opuscule sur le travail avant de me l'adresser à moi-même, et je suis heureux du bon effet que sa lecture vous a produit.

C'est la semaine prochaine que j'écrirai ma septième circulaire, qui sera directement relative à l'institution du subside, seulement abordée d'une manière indirecte dans les précédentes. Pour diminuer les frais de transport, je vous en enverrai, par mon libraire au lieu de la poste, dix exemplaires destinés aux six souscripteurs britanniques, y compris quatre que vous garderez comme pouvant servir à notre propagande, sauf à vous en adresser d'autres ultérieurement si vous en avez besoin. Après avoir pris votre exemplaire, je vous prie d'envoyer à leurs destinations respectives, ceux de MM. Congreve, à Wandsworth, Allman à Galway, Shaid à l'université de Cork, Hutton et Ingram, à Dublin.

En lisant cette circulaire, vous verrez que j'ai terminé mon année de chômage par l'accomplissement du devoir personnel indiqué dans la dernière page de ma *Politique*. J'ai fait, en un mot, mon Testament, dont l'exécution est confiée à treize de mes disciples, parmi lesquels j'ai choisi, pour leur président perpétuel, M. Laffitte, auquel j'ai déjà remis ce manuscrit solennel, que je compte publier en 1864 à la suite de ma biographie, placée en tête de la correspondance dont j'ai promis alors la manifestation. Cette opération a placé mon âme dans la disposition la plus convenable à ma troisième et dernière construction, la *Synthèse universelle*, que je vais commencer le 1er Février en instituant sa partie logique qui paraîtra, j'espère, en Octobre, formant un gros volume. Ainsi placé plus près de l'état purement subjectif, je sens que mon langage deviendra plus ferme et plus libre, sans aucun ménagement pour les divers préjugés, surtout théoriques, dont nos descendants, parmi lesquels je dois désormais vivre, se trouveront spontanément préser-

vés. Ma *Philosophie positive* m'a fait comprendre le passé, d'où ma *Politique positive* a déduit l'avenir, au nom duquel ma *Synthèse universelle* va directement parler : tel est le plan général de ma carrière, où la seconde vie doit produire deux constructions tandis que la première n'en put fournir qu'une, suivant leur tendance respective à développer et régler mes forces.

Tout à vous,

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Le renouvellement de l'année vient de conduire M. ..... à m'écrire une longue lettre, terminée par une courte phrase de regrets et d'excuses sur sa conduite en Septembre ; ce qui m'a permis de répondre avec cordialité, quoique je ne puisse encore lui rendre ma confiance antérieure.

NEUVIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester.

Paris, le Jeudi 3 Homère 68.

Mon cher Disciple,

Voici le reçu correspondant au mandat inclus dans votre lettre de Dimanche arrivée hier. Les cinq shillings en sus seront pour coopérer à la pension de la veuve Francelle en 1856.

Je suis heureux d'apprendre que vous avez inauguré de bons contacts avec les positivistes d'Irlande. M. Hutton vient de m'écrire une lettre vraiment satisfaisante, à

laquelle avant-hier j'ai cordialement répondu. Si sa régénération se complète et se consolide, je serai charmé de voir trompées mes dernières prévisions et de pouvoir convenablement reprendre mes premières espérances.

L'opuscule de M Edger m'est arrivé Lundi. Je n'ai pu le lire qu'hier. Mais il m'a pleinement satisfait ; je m'étonne que vous n'ayez pas été plus frappé du mélange soutenu de dignité, d'énergie, et de simplicité qui le caractérise. Il est très supérieur, à tous égards, au petit écrit de M. Hutton. Ainsi se confirme mon appréciation que le positivisme commence déjà sa mission de rallier les âmes d'élite par une grande destination fondée sur une doctrine opportune et complète.

Une heureuse convention postale ayant récemment réalisé les vœux que je forme depuis quinze ans pour la communication des livres entre la France et l'Angleterre, je m'en suis immédiatement servi, de préférence à l'entremise de mon libraire, dans l'envoi que je vous ai fait Lundi de ma septième circulaire. Ce mode m'offre tant d'avantages et si peu de frais que désormais je vous éviterai la peine de m'y servir d'intermédiaire, et j'adresserai directement mes envois à chacun des positivistes britanniques.

Aujourd hui finit le chômage exceptionnel dont j'ai joui depuis la terminaison de la *Politique positive*, sauf les sept semaines consacrées, l'été dernier, à l'opuscule que vous avez enfin reçu sans l'avoir encore étudié suffisamment. Je vais demain commencer mon troisième et dernier grand ouvrage, en abordant le volume annoncé pour Octobre dans la circulaire que vous venez de lire. Là s'ouvre une nouvelle session de travail qui durera sept mois consécutifs, pendant lesquels je ne sortirai que le Mercredi, mais sans altérer l'entière disponibilité de chaque Jeudi pour les entrevues et les correspondances.

Puisque j'ai fait collectivement connaître, à la Société Positiviste, la liste de mes treize exécuteurs testamentaires, je crois devoir vous en faire la communication indi-

viduelle. Dans l'ordre alphabétique où mon Testament les désigne, voici ces noms :

MM. AUDIFFRENT
de CAPPELLEN
le baron de CONSTANT
DEULLIN
don José FLOREZ
le docteur FOLEY
HADERY
LAFFITTE (*Président perpétuel*).
LONCHAMPT
MAGNIN
PAPOT
le docteur ROBINET
le Comte de STIRUM

En faisant cette communication, j'ai déclaré que j'en attendais une précieuse réaction sur l'ensemble des positivistes actuels. Car ces treize élus doivent bientôt former, parmi mes disciples, une sorte d'état-major ou d'aristocratie fraternelle, propre à constituer une hiérarchie sans laquelle ils ne sauraient être suffisamment combinés et disciplinés. Si quelques-uns des choisis venaient, par un motif quelconque, à refuser cette mission, je suis déjà certain que je trouverais bientôt à les remplacer dignement, de manière à réparer des omissions que j'ai regrettées tout en les jugeant nécessaires.

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Ma santé continue d'être excellente, et j'espère que, suivant mon heureuse coutume, elle se trouvera consolidée par le grand travail qui commencera demain.

DIXIÈME LETTRE

A MONSIEUR JOHN FISHER, A MANCHESTER.

Paris, le Jeudi 3 Aristote 68.

Mon cher Disciple,

Ayant commencé, le 1er Février, le grand ouvrage dont ma récente circulaire promet le premier volume pour Octobre, je n'ai plus, jusqu'à la fin d'Août, que le Jeudi disponible envers ma correspondance et mes entrevues. Jeudi prochain 6 Mars sera consacré tout entier au mariage de M. Fili, dont le préambule normal est pleinement achevé. Le Jeudi suivant sera pris aussi par une cérémonie secondaire. C'est pourquoi je dois aujourd'hui répondre à votre lettre de Dimanche, que j'ai reçue hier, afin d'éviter un retard exceptionnel qui pourrait vous inquiéter sur ma santé, quoique elle ne cesse pas d'être excellente malgré l'intensité de mon travail, d'où résultent seulement quelques insomnies. Mais je dois pourtant utiliser cette occasion de vous avertir, en général, que je puis être ainsi forcé quelquefois de retarder mes réponses au-delà de l'intervalle habituel, comme je le ferais aujourd'hui si vous étiez prévenu, devant, outre les visites éventuelles, écrire quatre lettres, que je suis du moins contraint d'abréger. Heureusement que votre lettre n'est pas cette fois de nature à demander une longue réponse. Toutefois, je vous félicite de conserver votre exactitude mensuelle, que la mienne pourra, j'espère, encourager toujours.

En même temps que la vôtre, m'est arrivée une lettre

de M. Hutton, à laquelle je vais aussi répondre brièvement. Il ose à peine articuler la demande que vous m'avez pleinement transmise comme intercesseur désintéressé. Je suis obligé de refuser complètement, ne pouvant aucunement autoriser une publication anonyme, qu'on aurait d'ailleurs pu faire sans mon aveu, quoique je doive refuser quand on me le demande. M. Ingram me paraît seul excusable dans cet acte de faiblesse, comme étant légalement placé sous le joug anglican. Chez M. Hutton, cette conduite, qui contraste tant avec la vôtre, me semble un excès de prudence.

Tout à vous,

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

ONZIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester.

Paris, le Jeudi 3 Archimède 68.

Mon cher Disciple,

Je veux, comme de coutume, répondre aujourd'hui même à votre lettre de Dimanche que j'ai reçue hier. Mais je viens d'écrire en Amérique une longue réponse, d'ailleurs interrompue par trois visites. Vous devez donc vous attendre à n'avoir cette fois que quelques lignes, qui, du reste, pourront suffire à l'exceptionnelle brièveté de votre lettre.

L'entière terminaison que vous m'annoncez de votre traduction du *Catéchisme positiviste* me paraît un événe-

ment intéressant, dont je dois féliciter votre zèle et votre persévérance, quoique la publication puisse être retardée malgré vous. C'est, en effet, à MM. Hutton et Ingram qu'il convient de soumettre votre manuscrit pour y corriger les gallicismes vraisemblables. A cette occasion, je me félicite de vous avoir à temps déconseillé la transposition que je regrette d'avoir laissé faire à M. Edger, moi seul pouvant convenablement l'accomplir dans une seconde édition, qui doit se faire probablement en 1860, après la publication de ma *Morale positive.*

Vous ayant spécialement annoncé le touchant préambule du 12 Octobre 1855, je dois aujourd'hui vous informer que j'ai pleinement consacré le 6 Mars le mariage correspondant, après un digne accomplissement de l'épreuve normale au-delà même du temps prescrit. C'est la principale cérémonie que notre religion ait jusqu'ici réalisée. Elle a profondément ému le nombreux auditoire des deux sexes, qui s'est ensuite réuni dans un banquet fraternel, heureusement imaginé par M. Magnin comme complément, désormais habituel, d'une telle célébration.

Tout à vous,

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Mon incomparable Sophie a dignement apprécié votre souvenir spécial à son égard. Solennellement proclamée, en 1850, ma fille adoptive dans une réunion religieuse, elle possède et mérite toute ma confiance, comme le savent et le sentent mes vrais disciples. Devant juger les personnes indépendamment de la situation, et même de l'instruction, je l'ai de plus en plus regardée, quoique elle ne sache pas lire, comme la femme la plus éminente que je connaisse après Mme de Vaux, qui la chérissait et la traitait en digne sœur.

Par mon refus nécessaire d'approuver l'anonyme de M. Hutton, ses récents progrès vers une vraie régénéra-

tion vont subir une épreuve décisive. Je désire que, suivant votre espoir, il adopte finalement ma décision, qui ne lui fait réellement courir aucun risque.

Dans sa lettre du 7 Aristote, à laquelle je viens de répondre, M. Edger s'est spécialement félicité du début de son contact avec vous. Comme vous m'aviez déjà témoigné la même disposition, je suis heureux de cette relation naissante entre deux de mes meilleurs disciples, pleinement dignes l'un de l'autre à tous égards, et les mieux disposés de tous, peut-être, à reconnaître la sentence décisive où j'ai récemment condensé le positivisme: *La soumission est la base du perfectionnement.*

DOUZIÈME LETTRE

A MONSIEUR JOHN FISHER, A MANCHESTER.

Paris, le Jeudi 3 César 63.

Mon cher Disciple,

Je suis très touché de la noble énergie avec laquelle vous manifestez vos convictions et vos sentiments jusque dans la suscription de votre précieuse lettre de Dimanche, que j'ai reçue hier. Il faut seulement noter que vous eussiez été plus conforme au génie de la langue française en y mettant *Au vénéré Grand-Prêtre, etc.*, ou simplement *Au Grand-Prêtre, etc.* De telles manifestations sont maintenant opportunes, puisqu'elles concernent, non des projets ou des espérances, mais un fait déjà réalisé dans un milieu d'élite, qui, devant conduire l'Occident, doit pleinement développer son attitude, sans s'inquiéter s'il choque les anarchistes et rétrogrades dont il se trouve entouré.

Les agitations et sollicitudes que vous me décrivez avec

une charmante naïveté ne sont pas seulement dues à votre surcharge actuelle d'occupations spéciales, qui vous laisse trop peu d'expansion extérieure et de culture intérieure. Elles résultent aussi du mouvement qui se produit en vous pour organiser votre pleine unité d'après la coordination des impressions puissantes et variées que vous avez subitement éprouvées depuis deux ans. Mais le principal remède à ce trouble, qui d'ailleurs n'est pas sans charme, consisterait à satisfaire dignement le besoin d'intime affection que doit maintenant subir une âme aussi sympathique que la vôtre, surtout depuis que l'essor systématique et continu de l'amour universel vous fait mieux apprécier l'attachement spécial, d'après l'admirable connexité des trois instincts altruistes.

Je suis peu surpris de l'indifférence de M. Holyoake envers la publication de votre traduction. C'est, au fond, un chef révolutionnaire sans emploi, soit actuel, soit prochain, sauf subjectivement, qui, ne comprenant pas la division des deux pouvoirs, ne saura jamais se subordonner dignement à l'autorité spirituelle. Son projet de traduire ma *Philosophie de l'histoire* n'aura probablement aucune suite.

Cette fois, je n'oublierai pas comme je l'ai souvent fait, de vous demander en quel endroit précis de St. Paul vous avez puisé sa belle sentence : *Etant lié, je suis libre*, qui constitua l'aperçu spontané de mon récent résumé systématique du positivisme: *La soumission est la base du perfectionnement*. Toute la réorganisation occidentale consiste, en effet à reconstruire la foi, dont la dissolution a commencé la révolution moderne.

Il me serait pénible de laisser fuir l'occasion résultée de cette réponse sans vous informer que, dans mon Testament, vous composez, avec MM. Edger et Congreve, les *trois* membres britanniques que j'ai déjà choisis sur les *sept* que ce milieu doit fournir au Comité Positif, suivant l'institution décrite à la fin du discours préliminaire de mon principal ouvrage.

On ne saurait trop se féliciter de la précieuse manifestation dignement accomplie par M. de Constant. Outre son influence directe, en vertu d'un esprit profondément synthétique animé d'un cœur éminemment sympathique, son opuscule doit surtout agir sous l'ascendant indirect d'une conviction complète exprimée par une âme énergique, donnant, avec une noble indépendance, l'exemple d'une sincère soumission. Rien ne peut mieux seconder notre principale propagande que la contagion involontairement résultée d'un tel spectacle.

Depuis quinze jours, j'ai donné votre adresse au seul vrai positiviste que nous ayons maintenant en Ecosse, M. Alexander Ellis (2, Church Hill, Morningside, Edinburgh), en répondant à la digne expansion par laquelle il venait de se dévoiler à mes yeux, après s'être borné, pendant les trois années antérieures, à m'envoyer sa souscription avec beaucoup de ponctualité. C'est un homme de quarante-deux ans, que je crois entièrement libre, et même sans profession, quoique fort occupé de mathématique. Il se plaint de son isolement en Ecosse comme vrai croyant, et m'a promis, dans un billet spécial, de prendre l'initiative auprès de vous, à son retour d'un prochain voyage.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Mon excellente Sophie est très touchée de votre hommage spécial, dont elle sent tout le prix. Son âme goûte profondément de telles récompenses, comme l'indice et le début de l'accueil qu'elle a tout lieu d'espérer dans la postérité.

TREIZIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester

Paris, le Jeudi 3 Saint-Paul 68.

Mon cher Disciple,

Je regrette l'ajournement que votre lettre de Dimanche, arrivée hier, m'annonce relativement à votre récente traduction du *Catéchisme Positiviste*. Mais j'approuve tous les motifs qui vous y décident, d'après la fraternelle consultation que vous avez obtenue, à cet égard, de deux juges très compétents. Quand j'aurai l'occasion de leur écrire, je les féliciterai de vous avoir noblement déclaré la vérité, sans la compromettre par de vains compliments. Aujourd'hui, je dois vous témoigner combien je suis satisfait de la consciencieuse résignation avec laquelle vous avez accueilli le jugement que vous aviez provoqué. Tout le monde s'est bien conduit dans cette occasion, voilà le principal : le reste pourra bientôt se réparer, quand vous serez en mesure de refaire cette traduction. Les communications provisoires que vous en avez faites serviront à manifester l'opportunité d'une telle opération, et même à préparer son accomplissement final. Néanmoins, je ne crois pas que personne prenne l'initiative envers cette utile entreprise, dont l'achèvement vous est réservé.

Votre réserve envers M. Ellis me semble très convenable. Quoiqu'il soit plus âgé que vous, je pense que vous devez attendre qu'il prenne l'initiative de vos relations, afin qu'elles ne s'ouvrent pas avant qu'il ne l'ait sponta-

nément souhaité. Je persiste d'ailleurs à regarder ce contact comme également salutaire des deux côtés et pouvant d'ailleurs servir l'avènement de notre foi, qui dépend beaucoup de notre union.

D'après l'office que je vous ai secrètement conféré pour inaugurer, avec MM. Edger et Congreve, l'élément britannique du Comité Positif, je crois devoir déjà vous indiquer une opération spéciale, où l'initiative est normalement dévolue à des représentants anglais. Il s'agit d'une digne restitution de Gibraltar à l'Espagne, indiquée au dernier volume de mon principal ouvrage (pages 493 et 494). La salutaire terminaison de l'épisode militaire résulté de l'incident russe me semble marquer le moment de placer à l'ordre du jour occidental, et spécialement britannique, cette grande question de moralité politique, dont l'importance sociale est très supérieure à son efficacité matérielle. Quand vous aurez assez réfléchi là-dessus vous pourrez en conférer avec M. Congreve et M. Edger, afin de vous concerter tous les trois pour introduire, chacun à sa manière, une telle appréciation Je n'ai, sous ce rapport, qu'à solliciter directement l'attention des positivistes britanniques sur une question dont l'examen leur est normalement conféré.

L'*injurieuse anomalie* (comme la qualifie mon passage cité) de Gibraltar, qui dure depuis un siècle et demi, est aussi vicieuse que celle de Calais, dont le prolongement dura deux siècles, et que personne n'oserait aujourd'hui justifier. D'après l'heureux concours qui vient de resserrer les liens de l'occidentalité, tout ce qui trouble la fraternité des populations d'élite doit être spécialement senti comme exigeant une sincère et prochaine réformation. Il serait pourtant absurde de provoquer contre Gibraltar une coalition équivalente à celle qui vient de supprimer Sébastopol. Mais je suis étonné que l'ambassadeur russe n'ait pas fait spécialement remarquer au dernier congrès l'analogie des deux cas. On doit même reconnaître que le vice de Gibraltar surpasse celui de Sébastopol, puisque la

forteresse oppressive est construite sur un sol étranger, de manière à constituer un outrage spécial en même temps qu'un défi général. Cette question devient d'autant plus opportune que sa solution doit être purement pacifique, comme toutes celles du positivisme, qui fait systématiquement abnégation de tout emploi de la force dans les réformes sociales, tant extérieures qu'intérieures.

Il s'agit donc d'un digne appel au public anglais pour la réparation spontanée d'une iniquité nationale, dont les vrais socialistes britanniques doivent être spécialement honteux. Quand j'en parlai, pour la première fois, au nom de l'Humanité, dans mon cours public de 1849, M. Congreve se trouvait exceptionnellement présent à cette séance. En me rendant visite quelques jours après, il m'apprit le précieux fait que j'ai consigné d'une manifestation directe. à cet égard, spontanément surgie peu de temps auparavant, d'une nombreuse réunion de chefs industriels en Angleterre. Les sept années écoulées depuis. et surtout les deux dernières, ont dû développer et consolider une telle disposition. On doit donc regarder cet appel à l'équité britannique comme devenu pleinement opportun. Pour le mode et l'époque, entendez-vous avec vos deux collègues (auxquels je n'ai pas eu d'ailleurs l'occasion de déclarer, comme à vous, leur nomination testamentaire).

Pendant que les positivistes britanniques feront, dans leur milieu, cet appel spécial, les positivistes français doivent ici renouveler leurs instances sur la digne restitution de l'Algérie aux Arabes. Cette double manifestation constituerait une inauguration décisive de la diplomatie positiviste, caractérisée par sa connexité systématique avec le mouvement socialiste de régénération intérieure. La liaison est fondée sur ce que, pour se plaindre noblement d'être exploités, les progressistes doivent d'abord cesser d'être aucunement exploitants. Votre aristocratie se précautionna contre le renouvellement des impulsions qui suscitèrent la révolution cromwellienne en offrant au

peuple anglais le monde à piller ou dominer, afin que toutes les classes fussent associées à la tyrannie rétrograde, de manière à ne pouvoir la repousser sans inconséquence. On tente ici la même tactique par la possession de l'Algérie, qui transforme les opprimés du dedans en oppresseurs du dehors. Rien n'étant plus connexe que le domaine de la moralité, nous ferons aisément comprendre aux socialistes sincères combien il importe de se purifier de la tyrannie extérieure pour obtenir la régénération intérieure. Mais les positivistes sont seuls capables de tenir ce langage, qui suppose des convictions profondes et complètes, d'après une doctrine vraiment applicable à l'ensemble des affaires humaines.

On doit regarder l'appel sur Gibraltar comme destiné surtout aux prolétaires britanniques qui, souffrant du système d'oppression sans en rien retirer, sont directement intéressés à l'équité. Mais leur silence actuel semble interdire de leur adresser cette invocation avant qu'ils aient irrévocablement parlé. Néanmoins, une telle question est particulièrement propre à leur faire prochainement prendre une digne attitude, d'où dépend la solution britannique. Les opprimés sont mal venus à se plaindre directement, quelque légitimes que soient leurs réclamations. Il importe que la série des efforts de régénération britannique soit inaugurée par une question pleinement désintéressée, qui donnera plus de poids aux demandes ultérieures contre l'oppression du dedans, toujours solidaire avec celle du dehors.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUATORZIÈME LETTRE

A MONSIEUR JOHN FISHER, A MANCHESTER.

Paris, le Jeudi 3 Charlemagne 68.

Mon cher Disciple,

Une heure après avoir lu, Mardi soir, votre lettre de Dimanche, je reçus la visite inattendue de M. Congreve, qui, pourtant, avait déjà lu la réponse que je fis, Jeudi dernier, à la lettre que j'avais reçue de lui le Lundi d'avant. Cette réponse lui faisait assez connaître la désignation testamentaire dont je vous ai parlé, comme ma résolution de faire dignement introduire la question de Gibraltar par les positivistes britanniques, parmi lesquels il est le plus propre à prendre l'initiative pour cela. Dès lors, notre entretien, qui s'accomplit en présence de M. Audiffrent, put être directement efficace, quoique court. Je fis lire à M. Congreve l'alinéa qui le concerne dans votre lettre et je vis qu'il serait heureux de commencer une relation spéciale avec vous. Il me parut, en me quittant, avoir reçu, de cette conversation, des impressions qui le disposent à prendre bientôt la plume sur une question tellement mûre qu'un pamphlet moitié plus court que celui de M. Hutton suffirait pour sa digne introduction dans le vrai milieu britannique, d'après l'assimilation décisive entre Gibraltar et Calais.

Je suis très satisfait de votre cordiale initiative envers M. Ellis et de l'heureux résultat qu'elle a déjà produit. D'après les renseignements imprévus que vous me don-

nez sur lui, je dois spécialement espérer que votre influence graduelle fera convenablement apprécier la religion positive par un homme fort apte à la bien servir et susceptible, sans elle, de mal diriger ses sollicitudes. Il m'est pareillement doux d'apprendre le développement de votre fraternisation avec M. Edger, auquel je vous autorise à communiquer sa mention dans mon testament, avant qu'une nouvelle lettre de lui me conduise à le faire moi-même.

Vos premiers succès médicaux me font beaucoup de plaisir et je suis convaincu qu'ils ne cesseront jamais de croître. Il importe à notre cause que les vrais positivistes soient généralement reconnus exercer leur profession quelconque avec une supériorité décisive. Que leur conduite générale soit, en même temps, aussi pleinement satisfaisante que leur service spécial : et ce double privilège doit bientôt fournir le meilleur appui de votre propagande.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Mon excellente Sophie est toujours touchée de votre cordial souvenir. Je continue à me porter fort bien, tout en poursuivant avec ardeur et persévérance mon nouveau volume, dont j'achève le second tiers : l'impression commencera, j'espère, avant la fin de Juin.

QUINZIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester.

Paris, le Jeudi 3 Dante 68.

Mon cher Disciple,

Je suis heureux d'apprendre le succès de vos dignes efforts pour la préparation professionnelle que vous avez noblement instituée. Le respect qu'ils commencent à vous attirer de vos compagnons d'étude ne m'étonne pas, non plus que leur naissante jalousie, bientôt surmontée par l'élévation de vos sentiments et la loyauté de votre conduite. Vous devez aussi recevoir mes félicitations sur votre cordiale disposition à développer vos contacts personnels, en utilisant les occasions opportunes, avec les positivistes britanniques, dont vous ne pouvez devenir, suivant mon espoir, le chef spécial que d'après leur libre tendance à se rallier à vous indépendamment de mon invitation systématique.

La communication que vous me faites sur M. John Ruskin me servira de guide dans les informations qui pourraient me venir envers cet écrivain esthétique, dont j'incline à bien présumer d'après l'effet qu'il vous produit. J'aurais d'abord besoin de savoir son âge avant d'examiner la vraisemblance de sa conversion au positivisme.

Votre noble exemple de suscription expressive est déjà suivi par M. Audiffrent, dans la première lettre que je viens de recevoir, depuis qu'il m'a quitté, le 3 Juillet, après trois mois de séjour à Paris. Ces manifestations

sont pleinement opportunes depuis que le positivisme est directement en mesure de conduire une situation qui, de tous côtés, tend vers lui de plus en plus.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Mon silence sur ma santé personnelle et celle de ma précieuse Sophie (toujours touchée de votre souvenir spécial) est judicieusement interprété par vous comme signe d'une continuation favorable. J'aurai, dans six ou sept semaines, terminé mon nouveau volume, dont l'impression est déjà commencée, de manière à paraître en Octobre, suivant la promesse de ma dernière circulaire.

SEIZIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester.

Paris, le Jeudi 3 Guttemberg 68.

Mon cher Disciple,

Je vous félicite à la fois pour la ponctuelle persistance de vos lettres mensuelles et pour votre judicieuse disposition à ne pas les prolonger sans opportunité. Quand on sait dignement éviter toute affectation, on ne peut que gagner à porter la précision et la régularité dans tous les cas qui le permettent. Jamais le culte, surtout intime, ne se développerait et ne se maintiendrait si chaque pratique ne s'accomplissait que lorsqu'on a spécialement senti sa nécessité. Dans les coutumes de ce genre, les affaires journalières, spéculatives autant qu'actives, détournent

toujours quiconque ne s'est pas fait une loi de leur scrupuleuse observance périodique. La marche est à peu près la même envers une correspondance comme celle que je me félicite de vous avoir fait instituer et qui devient une sorte de culte supplémentaire.

Vos détails sur vos occupations habituelles m'inspirent de l'intérêt et fortifient mon espoir de vous voir dignement figurer parmi les médecins positivistes, qui doivent, dans tout l'Occident, relever et discipliner leur profession en l'affiliant au sacerdoce de l'Humanité. C'est surtout par eux que s'accomplira la fusion, d'où dépend aujourd'hui l'accélération de notre avènement entre le public mathématique et le public médical, qui, ligués ainsi, peuvent, seuls, débarrasser les Occidentaux du journalisme et de la littérature. A ce titre, vous pouvez spécialement sentir l'importance des études mathématiques par lesquelles votre profession médicale se trouve spontanément préparée; comme chez la plupart des jeunes médecins positivistes, parmi lesquels ceux même qui n'ont pas rempli cette condition le regrettent.

Si vous avez une nouvelle occasion d'écrire à M. Allman, je vous charge de lui témoigner la part que je prends à la perte de sa fille, dont la récente naissance lui suscita tant de touchantes inquiétudes pendant l'excursion rapide qu'il fit à Paris en 1854.

D'après vos renseignements sur M. Ruskin, je n'espère pas que cet estimable écrivain puisse jamais adhérer au positivisme. Mais s'il est vraiment honnête, comme nous devons le présumer, il pourra, quand il connaîtra notre doctrine, témoigner le regret de ne l'avoir rencontrée que quand ses habitudes étaient trop formées pour devenir assez modifiables. C'est le genre de justice que nous devons finalement attendre de beaucoup d'hommes recommandables, qui ne pourront jamais nous vouer que des sympathies purement passives; mais ces témoignages peuvent acquérir beaucoup d'efficacité d'après leur influence sur la jeunesse encore disponible.

L'opinion récemment exprimée par votre chef des internes envers l'instruction médicale à Paris est essentiellement juste sous l'aspect critique. Tous nos confrères médecins sont d'accord pour se plaindre, comme votre compatriote, que les étudiants ne sont point assez exercés dans nos hôpitaux et, surtout, qu'on ne les laisse jamais assumer aucune responsabilité. Le reproche paraît plus ou moins applicable à toutes les écoles médicales de la France.

Je vais maintenant commencer la conclusion de mon nouveau volume, qui sera probablement fini dans un mois, y compris la préface. J'espère qu'il pourra spécialement concourir à développer et consolider la précieuse combinaison dont je viens de vous parler, en dirigeant les études ou révisions mathématiques des jeunes médecins convenablement disposés. Le public particulièrement préparé pour ce volume est tellement nombreux en France, et même en Angleterre, que sa lecture sera peut-être étendue et prochaine, d'après la diffusion, quoique dirigée vicieusement, de l'instruction qu'il suppose.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DIX-SEPTIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester.

Paris, le Samedi 5 Shakespeare 68.

Mon cher Disciple,

Sachant que je fus avant-hier occupé de ce que vous avez si bien nommé les *fiançailles* de M. Foleÿ, vous n'avez pas été surpris que je ne fisse pas, suivant ma cou-

tume, une réponse immédiate à votre lettre reçue la veille. Cette réponse aurait même été retardée jusqu'à Jeudi prochain si je n'avais pas terminé, Mardi dernier, mon nouveau volume, sauf la dédicace et la préface.

J'espère, comme vous, que votre prochaine lettre me donnera de meilleures nouvelles de votre santé. Si je ne vous connaissais pas, les symptômes que vous m'indiquez pourraient m'inquiéter. Mais je sais bien que vous n'avez réellement à redouter aucune affection de poitrine. Toutefois, le Dr Foleÿ m'a parlé d'un symptôme que j'ignorais envers le rein et qui mérite une attention spéciale, comme pouvant réagir sur la congestion pulmonaire. Il doit vous en écrire directement et vous indiquer les précautions convenables à cet égard.

Je suis heureux d'apprendre l'ouverture de vos relations directes avec M. John Metcalf et j'espère qu'elles deviendront régulières. Ce digne ami de M. Edger est une excellente acquisition pour le positivisme. Il doit puissamment seconder notre digne propagande parmi les prolétaires américains.

M. Hutton est ici depuis le 14 Guttemberg, après une intéressante visite à nos frères de Hollande. Il vient me voir fréquemment, outre son assiduité des Mercredis. Je suis beaucoup plus content de lui que l'an dernier et je le vois sérieusement occupé de s'améliorer.

Mon nouveau volume s'imprime assez activement pour que j'espère le voir paraître avant la fin d'Octobre, suivant l'annonce de ma circulaire.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DIX-HUITIÈME LETTRE

A MONSIEUR JOHN FISHER, A MANCHESTER.

Paris, le Jeudi 3 Descartes 68.

Mon cher Disciple,

Je me félicite de voir sitôt réalisées mes espérances sur votre plein rétablissement. La toux qui vous reste aura, j'espère, disparu lors de votre prochaine lettre.

D'après les honorables distinctions émanées de vos supérieurs, je vois que votre disposition sérieuse et zélée aux études médicales est dignement appréciée. Tout me fait donc espérer que, dans quelques années, vous serez noblement placé parmi les médecins britanniques, de manière à pouvoir convenablement développer l'action que vous devez probablement exercer sur eux pour les agréger au sacerdoce régénérateur au moins comme auxiliaires passifs. Je vois maintenant que, malgré des lacunes théoriques, plus apparentes que réelles, la préparation médicale est mieux organisée chez vous qu'ici : ce qui lui manque vous devient facilement réparable, surtout du point de vue synthétique où vous êtes enfin établi.

Voilà quinze jours que je suis entièrement quitte de mon immense volume. L'impression est assez avancée pour que je continue d'espérer qu'il paraîtra vers la fin d'Octobre.

Les contacts personnels que vous avez maintenant ébauchés avec tous les positivistes britanniques, des deux côtés de l'Atlantique, sont très favorables à notre cause,

dont le progrès dépend surtout de notre union. Je suis spécialement heureux que vous soyez enfin dans des rapports convenables avec M. Congreve. Vous pourrez lui mander que j'ai déjà fait la lecture que je lui promis de son opuscule historique quand mon volume serait terminé : cette lecture m'a particulièrement satisfait par sa noble hardiesse envers le principe dictatorial et la séparation des deux pouvoirs.

Je suis pleinement d'accord avec vous sur le nouveau pamphlet de M. Hutton. Il a sagement utilisé les conseils généraux que m'inspira celui de l'an dernier, quant à la fusion des principes avec les applications sans aucun étalage théorique. En tout, ce précieux disciple est en grande voie d'amélioration, et vous verrez même, dans sa prochaine entrevue à Manchester, qu'il pense à quitter sa profession s'il peut le faire sans imprudence.

Il faut se féliciter des sérieux progrès que fait M. Ellis vers la plénitude positiviste, et je présume qu'il sera bientôt conduit à laisser ainsi tomber ses anciens projets de réformation graphique. Son indignation est probablement fondée à l'égard de M. Holyoake, qui ne m'a jamais paru qu'un pur agitateur, dont nous ne saurions aucunement utiliser l'activité. Quoique je regrette de voir ainsi dégénérer son projet de publier en anglais ma *philosophie de l'histoire*, les citations empiriques et déplacées qu'il en fait dans sa revue hebdomadaire peuvent cependant concourir à faire indirectement connaître le positivisme à des lecteurs susceptibles d'embrasser une doctrine dont ce révolutionnaire sera plutôt l'adversaire que le prôneur.

Tout à vous.

Auguste Comte
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DIX-NEUVIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, à Manchester.

Paris, le Jeudi 3 Frédéric 68.

Mon cher Disciple,

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur votre récente perturbation physique, et j'espère, comme vous, qu'elle est maintenant dissipée pour longtemps. Quant à moi, ma santé continue d'être excellente.

Une récente lettre de M. Hutton m'avait déjà parlé de sa cordiale entrevue avec vous. Mais je suis heureux d'apprendre, par vous-même, combien vous en avez été satisfait. Vous avez raison de regarder ce précieux disciple comme s'étant beaucoup amélioré depuis un an, tant de cœur que d'esprit. Il connaît son insuffisance affective, et fait, avec fruit, de nobles efforts pour y remédier. Ce sera, j'espère, un digne apôtre pratique du positivisme, dont il peut utilement seconder l'installation britannique.

Le nouvel opuscule de M. Edger m'est parvenu depuis huit jours. Sa lecture m'a profondément satisfait, malgré plusieurs lacunes regrettables. Ce second essai, supérieur au premier, confirme les grandes espérances que j'ai toujours conçues sur la vocation théorique de cet éminent disciple, aussi distingué d'esprit que de cœur et de caractère. Quoique le défaut d'éducation encyclopédique, irréparable à son âge et surtout dans sa position, ne lui permette pas d'arriver au sacerdoce proprement dit, il doit, en se bornant à l'apostolat, rendre des services très pré-

cieux à l'avènement de la religion universelle. Je suis principalement touché des dispositions dignement conciliantes qu'il témoigne envers les diverses fois provisoires, auxquelles le positivisme se superpose avec une indulgence à la fois paternelle et filiale, sans oublier ni leur ancienne efficacité ni celle qui leur reste encore envers la majorité de la génération actuelle.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Mon nouveau volume, impatiemment attendu de tous côtés, ne paraîtra pas avant la mi-Novembre, vu la lenteur inusitée avec laquelle son impression a marché.

Depuis une quinzaine de jours, j'ai reçu de M. Chapman, et transmis aussitôt à mon imprimeur, un second envoi (de 23 livres sterling) provenant du tiers que Miss Martineau m'a noblement accordé dans les profits de sa traduction de ma *Philosophie positive*. Si tous les écrivains qui m'exploitent étaient aussi scrupuleux, mon *fonds typographique* serait bientôt suffisant.

VINGTIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester.

Paris, le Jeudi 3 Bichat 68.

Mon cher Disciple,

En apprenant avec joie votre récent rétablissement, je dois vous faire spécialement signaler, dans les symptômes passagers qui vous reviennent encore de temps en temps, l'indication du besoin continu d'un scrupuleux

écartement de tous les excitants habituels. J'espère que vous avez déjà proscrit le vicieux usage de fumer, non moins insalubre pour vous qu'insocial chez quiconque le pratique, et devenu l'un des plus frappants indices de l'anarchie occidentale.

Très heureux de voir se développer vos contacts personnels avec mes deux dignes disciples américains, j'approuve l'ensemble de vos cordiales remontrances à M. Metcalf sur la tendance spontanée à négliger les conversions protestantes par suite d'une appréciation exagérée de l'incontestable supériorité normale des conversions catholiques. Le positivisme n'ayant aujourd'hui d'accès que chez les âmes d'élite, les distinctions relatives aux masses doivent être provisoirement accessoires dans notre propagande, quoiqu'elles y puissent bientôt prévaloir. Ma prochaine circulaire fera spécialement remarquer que la foi régénératrice n'a jusqu'à présent fructifié que parmi les populations politiquement soumises au mouvement révolutionnaire, la France, la Hollande, et l'Angleterre avec l'Amérique.

L'envoi de votre traduction manuscrite à M. Edger pourra beaucoup l'aider à publier le *Catéchisme* en anglais. Cette prévision me pousse à vous inviter de signaler à votre éminent collègue une petite correction que j'ai récemment promise à l'une de nos dames positivistes, par l'entremise de son mari. Son tact féminin m'a dignement indiqué le vice de la qualification de *producteur de fumier* dans un entretien qui concerne une femme à laquelle cette image ne saurait plaire, comme ma sainte amie m'en eût probablement averti. J'ai promis d'y substituer le mot *parasite*, qui, quoique moins énergique, est de meilleur goût. Il m'aurait dû suffire de la vive approbation donnée à l'autre expression par les révolutionnaires pour soupçonner son inconvenance, sans attendre les douces remontrances de la délicatesse féminine.

Mon nouveau volume a paru le Lundi 17 Novembre. Dès le lendemain, la poste emportait à Dublin les deux

exemplaires que MM. Hutton et Ingram m'avaient préalablement demandés. Si vous aviez pris la même précaution, vous auriez le volume depuis quinze jours, le port par la poste n'en ayant coûté que deux francs. Peut-être ignorez-vous que, pour chacun de mes écrits, je fais, à tout membre de la Société Positiviste, la même remise, envers son exemplaire personnel, qu'à mon libraire, c'est-à-dire un tiers du prix marqué. Je vous en avertis afin que désormais vous puissiez, comme d'autres, vous procurer mes nouvelles productions plus économiquement et plus promptement à la fois que par la voie commune.

Ayant répondu Jeudi dernier à M. Edger, et devant probablement me trouver ainsi privé, pour quelques mois, de l'occasion de m'entretenir avec lui, je vous prie de lui témoigner, en mon nom, soit directement, soit en écrivant à M. Metcalf, combien je fus hier touché de recevoir, de leur part, sous l'entremise du libraire Baillière, un supplément inattendu de leur loyale contribution au subside de 1856. Ce témoignage d'un zèle pleinement spontané me fut d'autant plus sensible que je le reçus le jour même où la tiédeur de la plupart des positivistes français me força d'invoquer un appel exceptionnel que j'avais cru pouvoir enfin éviter cette année, mais qui reste indispensable pour prévenir un déplorable déficit à la fin du présent mois.

Tout à vous.

Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Mon excellente Sophie, toujours touchée de votre souvenir spécial, n'a pas cessé de se porter aussi bien qu'elle le mérite.

VINGT-ET-UNIÈME LETTRE

A MONSIEUR JOHN FISHER, A MANCHESTER.

Paris, le Vendredi 2 Moïse 69.

Mon cher Disciple,

Je suis très touché, comme mon excellente Sophie, de l'expansion spéciale qu'un heureux usage universel suscite à vos sentiments et vœux habituels. La correspondance mensuelle dont nous venons d'achever la première année aura de plus en plus d'efficacité pour vous et d'intérêt pour moi-même à mesure que votre carrière se développera. Tout en vous félicitant d'avoir déjà diminué l'usage des excitants matériels il me reste à désirer que vous y renonciez entièrement, ce qui peut-être demande moins d'efforts aux hommes suffisamment nourris.

L'annonce africaine que vous m'avez envoyée aurait plus d'intérêt si l'auteur n'était pas un missionnaire biblique, peu propre aux saines explorations sociologiques. Mais on doit bientôt espérer que son exemple inspirera le même voyage à des marchands, mieux aptes à nous faire vraiment connaître les mœurs et les institutions du fétichisme central.

Depuis ma dernière lettre, j'ai reçu, d'Angleterre, un ouvrage spécial sur Dalton par un écrivain qui m'est entièrement inconnu, M. le docteur Robert Angus Smith, secrétaire de la Société philosophique de Manchester. A ce dernier titre, il doit vous être facilement accessible. C'est pourquoi je vous charge de lui témoigner ma grati-

tude pour son honorable hommage et l'intérêt que j'ai pris à cette lecture, que j'ai toutefois réduite aux renseignements sur l'illustre théoricien, en écartant les développements exorbitants sur l'histoire de la doctrine atomistique.

Vous ne me paraissez pas avoir assez apprécié le mémorable opuscule que vient de publier M. Congreve. En le relisant, vous trouverez, j'espère, que la première partie en est vraiment admirable. Outre sa destination propre et directe, cette publication décisive m'offre une garantie spéciale de la pleine aptitude de cet éminent disciple au volume capital que j'attends de lui, dans quelques années, sur l'histoire positiviste de la vraie révolution anglaise.

Sans attendre ma prochaine circulaire, je dois déjà dissiper l'inquiétude inspirée par la honteuse insuffisance spontanée du subside positiviste. Grâce surtout à la munificence accoutumée, aussi simple que noble, de M. de Constant et d'un anonyme hollandais, le minimum normal se trouve, pour la première fois, dépassé notablement en 1856. Quoique ce succès résulte d'un appel exceptionnel, il indique un meilleur avenir prochain.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. A l'arrivée de cette lettre, la poste vous aura déjà remis le volume que je lui fis hier porter d'après votre demande spéciale, que je n'avais pas dû devancer.

Quand vous m'enverrez votre souscription de 1857, je vous engage à n'y rien ajouter pour une pension qui va cesser.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

A MONSIEUR JOHN FISHER, A MANCHESTER.

Paris, le Lundi 19 Moïse 69.

Mon cher Disciple,

Votre excellente lettre de Vendredi m'est arrivée hier, à temps pour que j'y réponde le jour même où commence ma soixantième année. Je suis profondément touché de la délicate tendresse qui vous a spontanément inspiré cette cordiale initiative. Elle est d'autant plus recommandable que, contre votre bienveillante hypothèse, vous êtes réellement le seul de mes disciples à fêter un tel anniversaire. Ce contraste, qui vous étonne, m'afflige sans me surprendre, parce que j'ai depuis longtemps une triste habitude des lacunes morales que conservent les meilleurs adhérents dont je sois immédiatement entouré, par suite de leur station trop complète et trop prolongée dans l'état révolutionnaire, à l'âge où se forment les mœurs durables. Il faut réellement convenir que le protestantisme, en retardant la phase purement sceptique, agit de la même manière, quoiqu'avec moins d'énergie, que le catholicisme pour préserver les âmes occidentales d'une entière désuétude de la culture morale. Le contraste individuel dont je vous félicite est en pleine harmonie avec la différence collective que ma nouvelle circulaire établit entre les vrais positivistes du Nord et ceux du peuple central, sans parler de ceux du Midi, qui jusqu'ici n'existent qu'en perspective. Malgré l'apparence paradoxale d'une telle observation, l'essor affectif se trouve aujourd'hui plus développé chez les âmes d'élite de la Hollande, de l'An-

gleterre, et de l'Amérique, que parmi celles de la France et des populations méridionales, quoique le contraste doive bientôt devenir naturellement inverse quand le positivisme atteindra les masses.

Je vous remercie d'avoir déjà fait ma commission auprès du docteur Smith. Ce contact sera, j'espère, intéressant pour vous, et peut-être utile à notre propagande. Vous l'avez sagement appuyé par l'envoi de l'éminent opuscule de M. Congreve.

La fermeté de votre caractère et la maturité de vos résolutions se manifestent dans le judicieux ajournement que vous m'avez naïvement indiqué pour la lecture de mon nouveau volume en un temps où vos études spéciales doivent naturellement absorber votre attention. Puisque vous avez dignement apprécié la première partie de mon Introduction, ce délai ne pourra d'ailleurs que rendre plus profitable votre lecture ultérieure de l'ensemble du traité, d'après une habitude graduellement familière de ma conception fondamentale sur la systématique incorporation du fétichisme au positivisme, sans laquelle la religion de l'Humanité ne saurait pleinement suffire à tous nos besoins, moraux, théoriques, et même pratiques.

Il faut nous féliciter de ce que M. Hutton a maintenant atteint la direction spéciale qui convient à son apostolat pratique. En attachant son nom, et probablement son avenir temporel, à l'introduction, difficile mais infaillible, des tribunaux industriels en Angleterre, il pourra d'ailleurs honorer, auprès du public correspondant, la doctrine qui dirige une telle application. Cet emploi de son activité tend d'ailleurs à le détourner des efforts théoriques qu'il aurait vainement tentés, et qui l'eussent peut-être empêché de devenir un praticien distingué, dont les talents et les habitudes comme légiste vont ainsi trouver un digne champ.

Avant vous, personne n'avait encore apprécié ma dernière dédicace, et je suis bien aise qu'elle vous ait frappé

spontanément. Elle tendra, j'espère, comme vous le présumez, à susciter quelques sympathies précieuses au positivisme parmi les vrais protestants, même français.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Ci-joint le reçu correspondant au mandat, déjà payé, que renfermait votre lettre de Vendredi.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester.

Paris, le Jeudi 1er Aristote 69.

Mon cher Disciple,

Votre petite lettre de Dimanche, que j'ai reçue hier matin, m'a pleinement rassuré sur votre santé, malgré vos actives études anatomiques. La courte excursion que vous allez prochainement accomplir avec deux jeunes camarades va, j'espère, compléter et consolider votre récent rétablissement.

Je vous félicite d'avoir bientôt la visite de M. de Constant et celle de M. Metcalf. Mais vous ne devez point regretter de ne pouvoir pas les loger. Vos relations mutuelles ne sont point assez intimes pour que ces messieurs s'attendent à cette offre, qui probablement les embarrasserait, sans qu'ils osassent la refuser.

Cette réponse acquiert, à l'improviste, un triste intérêt, par la communication spéciale que ma confiance vous doit d'une explication solennelle que je fis hier, à la Société Positiviste, en présence de M. ....., d'après ses récentes

déclarations sur les obstacles, actuellement insurmontables, qu'éprouve la célébration du mariage religieux dont sa femme lui laissa pourtant accomplir le préambule normal. J'ai dû scrupuleusement constater un tel avortement sur notre registre des mariages, par une courte note exceptionnelle, que je lus et commentai devant cette réunion. Désormais l'union religieuse de ce couple ne peut plus avoir lieu que suivant le mode propre aux mariages renouvelés, dont il existe déjà deux exemples normaux, mais qui demande trois ans au moins de communauté, pour que l'expérience ait assez manifesté l'insuffisance des liens ordinaires, jugés d'abord suffisants.

Mon éminent disciple a dédaigneusement rejeté tous les mariages que lui proposait son père. On peut cependant présumer aujourd'hui que, quelque vulgaires qu'ils fussent probablement, ils étaient réellement préférables au choix qu'il a librement fait. Quoique, suivant ma coutume, j'aie d'abord jugé favorablement cette jeune dame, je suis maintenant convaincu qu'elle n'est pas supérieure aux femmes ordinaires pour l'esprit et le caractère, tandis qu'elle reste peut-être au-dessous de la moyenne de son sexe en ce qui concerne le cœur. Son seul mérite jusqu'ici constaté consiste dans une gracieuseté banale, que possèdent, en France, la plupart des femmes qui ne sont pas jolies. L'unique preuve d'affection qu'elle pouvait maintenant donner à son mari se trouve radicalement incompatible avec son anarchique répugnance pour le positivisme.

Nous pouvons ainsi constater combien il est dangereux de s'allier à ces familles, incurablement révolutionnaires, dont le type reste heureusement restreint à la France, où même il s'étend rarement aux femmes. Sous l'impulsion d'un père stupidement roussien, cette jeune dame pense et dit que la vie humaine n'a nullement besoin d'être systématiquement réglée, et que le sentiment suffit seul pour nous conduire. Dès lors, elle ne professe qu'un déisme vague et stérile, ou plutôt perturbateur, qui ne peut aucu-

nement susciter le mariage mixte, que j'accorderais volontiers à toute femme sincèrement catholique, musulmane, protestante, ou même juive. Je saurai désormais empêcher, autant que je le puis, de telles unions, en refusant, dès le préambule, de marier tout positiviste dont l'épouse serait entièrement dépourvue de religion quelconque. Toutes les âmes vraiment religieuses doivent, sous notre présidence, se concerter pour repousser de pareilles familles, qu'il faut graduellement réduire à ne s'allier qu'entre elles, par le seul lien municipal.

Dans la fatale situation, où s'est ainsi placé mon malheureux disciple, il a déjà pris, avec la noble énergie qui le caractérise, le seul parti vraiment convenable, en se décidant à quitter Paris pour aller, à trente lieues, exercer la médecine de campagne, en un village tellement isolé que sa jeune malade s'y trouve essentiellement dégagée des funestes contacts paternels dont la persistance la rendrait probablement incurable. Une bonté continue, combinée avec une inflexible fermeté, permettra peut-être au mari de rendre passablement aimante une épouse restée pure au milieu de son anarchique égoïsme. Mais vous voyez que le but essentiel de ce mariage se trouve radicalement manqué, puisque les sexes échangent leurs destinations morales, l'époux devant ici suppléer à l'insuffisance affective de l'épouse, dont son cœur attendait un appui qui s'y transforme en une charge!

Tout à vous.

Auguste COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

A MONSIEUR J. FISHER, A MANCHESTER.

Paris, le Jeudi 1er Archimède 69.

Mon cher Disciple,

Je vous invite à surmonter autant que possible les dégoûts que vous me décrivez dans votre lettre de Dimanche, puisqu'ils sont actuellement inhérents à l'apprentissage médical, qu'on a dignement abrégé pour vous. Votre prochaine excursion rurale va, j'espère, retremper vos forces, tant morales que physiques, afin que vos études puissent se terminer comme il convient aux vrais positivistes.

Mon noble et malheureux disciple, le docteur ....., doit demain s'installer dans sa résidence provinciale, enfin fixée, après quelques essais consciencieux, à la petite ville de Mantes, sur la rive gauche de la Seine, à douze lieues de Paris, où passe le chemin de fer de Rouen, qui réduit ce trajet à cinq quarts d'heure. Le choix paraît, à tous égards, convenable comme poste médical. Je n'y trouve d'autre défaut qu'un accès trop court et trop facile des Parisiens, qui va beaucoup multiplier les visites du père anarchique auquel mon digne disciple, dont je regrette vivement l'absence, doit maintenant soustraire sa jeune malade, ce qui ne peut ainsi s'accomplir qu'avec une fermeté soutenue.

Il est fort douteux que le traitement réussisse, parce que cette dame paraît essentiellement manquer de ten-

dresse. Si sa nature eût été vraiment féminine, le spectacle habituel d'un père révolutionnaire, au lieu de l'entraîner en ce sens, l'eût spontanément dégoûtée, de manière à la pousser, par contraste, vers la mysticité catholique. La moindre affection sincère pour son mari l'eût récemment disposée à prolonger jusqu'au dénouement la facile condescendance positiviste qu'elle a seulement bornée au préambule, sans lequel elle sentait que M. ..... ne l'aurait point épousée, puisqu'il n'était nullement amoureux. Quant à la transformation que mon malheureux disciple attend d'une prochaine maternité, je crains que l'événement ne le détrompe, en suscitant, au contraire, de nouveaux conflits domestiques envers l'éducation de l'enfant. Une dame qui professe que la vie humaine n'a nullement besoin d'être systématiquement réglée, pourra difficilement s'astreindre, pour sa progéniture, aux prescriptions de la vraie religion, ou même souffrir que sa propre indolence soit assez réparée par la sollicitude du père. En tout, je crains que M. ...... n'ait fait une faute encore pire que celle que je commis ayant dix ans de moins que lui, tandis que je me trouvais d'ailleurs dépourvu de guide. Il ne lui restera peut-être, comme à moi, qu'à compenser la vie privée par la vie publique.

Ce triste exemple doit sérieusement prémunir mes vrais disciples contre tout mariage inconsidéré, surtout en leur faisant immédiatement repousser l'alliance d'une famille pleinement révolutionnaire, où l'appât d'une prétendue émancipation peut souvent leur faire espérer une conversion, plus difficile et plus rare là que partout ailleurs. Beaucoup de dignes positivistes seront probablement forcés de garder le célibat, comme préférable, malgré ses lacunes et ses dangers, au mauvais mariage. Mais l'exemple de M. Robinet, auquel je puis maintenant joindre celui de M. Congreve, leur permet d'espérer une union pleinement compatible avec leur foi, quelque difficile que soit un tel succès.

Avant de vous quitter, je ne dois pas négliger de vous communiquer la grande nouvelle que m'apprit avant-hier une lettre où M. Congreve m'annonce sa résolution arrêtée d'entreprendre l'important volume que je lui proposai sur l'histoire positiviste de la vraie révolution anglaise, afin de lier Cromwell et Danton. Il espère exécuter ce précieux et difficile travail dans trois ou quatre ans. L'admirable opuscule qu'il a récemment publié me garantit son aptitude envers cette opération décisive, qui fera certainement faire un grand pas à l'installation occidentale du positivisme.

Tout à vous.

Auguste Comte.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince.)
Le Vendredi 2 César 69.

Mon cher Disciple,

Votre lettre de Dimanche, que j'ai seulement reçue avant-hier, m'a beaucoup satisfait en m'apprenant la pleine efficacité, physique et morale, de l'heureuse excursion que vous venez de faire, et qui, j'espère, aura suffisamment retrempé vos forces pour le reste de votre apprentissage médical, surtout si, pendant les prochaines vacances, vous développez davantage une telle diversion. Quant à moi, ma santé continue d'être excellente, malgré la permanence et l'intensité de mes méditations actuelles. Mon incomparable fille adoptive, toujours touchée de votre souvenir spécial, est aussi très bien portante.

La répugnance intérieure que vous me décrivez envers les pratiques religieuses de votre récent compagnon de voyage. ou plutôt de sa famille, me semble un reste inaperçu des habitudes contractées pendant la phase sceptique. Vous avez ainsi laissé trop d'ascendant à l'esprit et sans assez respecter les besoins du cœur, qui pourtant doivent toujours prévaloir chez le vrai positiviste. Même sous les modes les plus imparfaits, la religion tend nécessairement à régler la vie humaine, surtout en cultivant le sentiment. Quelque arriérée que soit cette culture, ceux qui s'y livrent sincèrement sont plus recommandables et plus heureux que les révolutionnaires qui la laissent aujourd'hui tomber en désuétude totale. Notre résumé général de l'évolution humaine, tant individuelle que collective, dans la loi : *L'homme devient de plus en plus religieux*, doit toujours constituer la formule caractéristique de notre conduite, privée et publique.

Depuis que j'ai totalement achevé la *Politique positive* (en Septembre 1854), je termine, chaque Mercredi, ma sainte visite subjective par une demi-heure de pieuse station dans l'église Saint-Paul, qui se lie au meilleur souvenir de ma vie intime. Je me suis de plus en plus félicité d'avoir dignement institué cette irrévocable pratique, où ma vie privée se combine mieux avec ma vie publique, sous la commémoration hebdomadaire des affinités spéciales entre le positivisme et le catholicisme. Quoique le protestantisme ne puisse nous inspirer autant de vénération et de sympathie, cependant, en tant que réglant, à sa manière, la vie humaine, il doit aussi trouver place, au troisième rang, dans la grande ligue religieuse dont je conçus la première pensée après quelques mois de pratique de cette paternelle fraternisation avec la meilleure des religions provisoires.

Il me semble que vous avez incomplètement senti la portée sociale du précieux volume promis par M. Congreve. Outre sa grande réaction occidentale en liant les deux prolétariats les plus influents, il doit directement

exercer une puissante action britannique en rectifiant la vaine opinion officiellement prépondérante chez votre aristocratie et votre bourgeoisie. Elles regardent l'Angleterre comme radicalement soustraite d'avance à la crise actuelle de l'Occident par sa révolution dynastique de 1688. Aucune élaboration spéciale ne peut donc avoir aujourd'hui plus d'importance pour l'installation sociale du positivisme occidental que celle qui rétablira la vraie filiation historique entre les deux grandes explosions républicaines de l'Angleterre et de la France.

Je ne doute pas que vous ne soyez très satisfait d'apprendre l'attitude décisive noblement développée par M. Congreve, avec le digne concours d'une éminente épouse. Tous deux se disposent, sous l'impulsion de mon récent volume, à refaire systématiquement leur éducation théorique. Cette résolution caractéristique m'a récemment conduit à pousser M. Congreve vers le sacerdoce de l'Humanité, tandis que je l'avais longtemps cru réduit au simple apostolat, dont il a dignement pris possession. Un écrivain anglais, qui, vivant à Londres, ose systématiquement reconnaître la présidence occidentale de la France, a dès lors fourni des preuves décisives de l'énergie que j'avais d'abord refusé à M. Congreve, d'après le degré d'indolence inséparable du tempérament lymphatique et que j'attribuais à la constitution cérébrale. Sa maison de Wandsworth est déjà devenue un précieux foyer positiviste où se rattachent de jeunes lettrés d'élite, et qui devra finalement concourir avec celui que votre position médicale vous permettra d'instituer à Manchester surtout parmi les dignes prolétaires, sous la commune présidence du centre parisien.

Tout à vous.

Auguste Comte.

VINGT-SIXIÈME LETTRE

A MONSIEUR JOHN FISHER, A MANCHESTER.

Paris, (10, rue Monsieur-le-Prince.)
Le Jeudi 1er Saint-Paul 69.

Mon cher Disciple,

Votre petite lettre de Dimanche, arrivée hier matin, ne m'a vraiment satisfait que par l'intéressant récit de votre digne fraternisation personnelle avec mon éminent disciple et noble patron M. de Constant. Cette satisfaction est même altérée d'après l'étrange adjonction nominale de M. Williamson à MM. Congreve et Winstanley, qui seraient peu flattés d'une telle confusion. J'avais assez informé M. de Constant, et, je crois aussi vous-même, de l'indigne conduite tenue envers moi par ce roué britannique depuis qu'il a quitté Paris en 1849. Il faut vraiment déplorer que les meilleurs positivistes soient assez accessibles encore aux protestations hypocrites pour surmonter l'évidence de faits décisifs ou de lacunes non moins significatives. Un pareil assemblage ferait naturellement croire que la haute valeur réelle de M. Congreve et de M. Winstanley reste faiblement appréciée de leur noble interlocuteur.

A mes yeux, M. Congreve est, aujourd'hui, devenu le premier de mes disciples théoriques en Angleterre, comme M. Edger en Amérique. Son énergie m'avait d'abord semblé trop inférieure à son mérite mental et moral, parce que je confondais l'influence indolente d'un tempérament,

lymphatique quoique maigre, avec une insuffisante vigueur de la région active du cerveau. Mais son admirable opuscule a pleinement rectifié cette méprise naturelle, en manifestant le noble courage du seul écrivain anglais qui, du milieu de Londres, a systématiquement proclamé la présidence occidentale de la France. La lettre dont vous me parlez ne m'empêche pas de croire que vous avez mal saisi la portée sociale de l'important volume qu'il prépare, et mes dernières explications spéciales à cet égard, quoique je les juge assez claires pour n'y pas revenir, ne me semblent point avoir même été comprises, puisque vous n'en faites aucune mention. Quant à M. Winstanley, son incomparable visite du mois dernier m'a finalement conduit à regarder ce noble jeune homme comme devant bientôt fournir le meilleur type actuel du vrai patricien actif.

La brièveté croissante de vos lettres et, je dois franchement ajouter, leur insignifiance graduelle, ne me semblent point assez expliquées par les motifs que vous alléguez. Mais je n'ai pas le temps aujourd'hui d'aborder une telle appréciation, que je réserve pour ma prochaine réponse. Je dois seulement vous avertir, à cet égard, que, si la périodicité trop régulière de vos lettres influe sur cette dégénération, en amortissant votre verve, je pourrais vous délier de votre engagement et me contenter de ce que vous m'écririez quand vous en éprouveriez un vrai besoin personnel, sans aucune corvée filiale.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. D'après la copie ci-jointe, vous pourrez assez connaître la funeste issue, d'ailleurs aisément prévue, de l'année d'épreuve exceptionnellement accordée à M. Lefort pour sa réhabilitation morale. Pendant tout ce temps, il n'est pas venu me voir une seule fois, outre qu'il a toujours fui les positivistes qu'il rencontrait, sans avoir jamais

cessé d'habiter Paris. M. Audiffrent, qui l'avait vu de près et longtemps, le jugea, mieux que nous, un pur intrigant dépourvu de toute conviction réelle, quoique je ne regrette pas d'avoir attendu, pour le voir ainsi, l'épreuve spontanément résultée de sa résidence actuelle. Afin de m'épargner d'autres transcriptions, je vous charge de communiquer cette petite pièce officielle à tous les positivistes à portée de vos relations et dont ce personnage serait déjà connu, sans excepter M. de Constant si vous le revoyez avant moi, comme votre lettre permet de le supposer. Toutefois, cette communication doit spécialement concerner M. Hutton, avec lequel je crois que vous continuez à correspondre.

Je dois demain faire une sortie tristement exceptionnelle, pour l'inhumation de l'éminent sénateur républicain dont le civique patronage sera difficilement remplacé relativement au positivisme, qui trouvait en lui le seul adhérent ayant, depuis l'année 1822, suivi l'ensemble de ma carrière, avec une admirable persévérance, malgré son insuffisante énergie.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

A Monsieur John Fisher, a Manchester.

Paris, le Dimanche, 11 Saint-Paul 69.

Mon cher Disciple,

Votre douloureuse lettre de Jeudi me fait vivement éprouver le besoin d'y répondre immédiatement, pour rectifier l'affligeante interprétation que vous avez, contre mon attente, donnée à la déclaration, purement hypothétique, qui termine ma dernière réponse. Ce n'était point à mon intention, mais à la vôtre, que je vous avais paternellement offert de vous dégager de l'obligation de m'écrire

le dernier Dimanche chrétien de chaque mois positiviste, si cette fixité suscitait quelque embarras dans votre spontanéité. Quant à moi, je suis loin d'en avoir jamais été le moins du monde gêné, quoique je vous réponde avec une grande exactitude, sans excepter mes sessions de travail. Ne réglant pas l'extension de mes réponses sur celle de vos lettres, mais d'après les communications alors opportunes, je regretterais de voir aucunement cesser un tel usage, si, comme je le vois aujourd'hui, vous n'y trouvez aucune gène, puisque la seule perspective de sa privation vous a gravement affligé. D'ailleurs, en voulant vous mettre cordialement à l'aise par le choix des époques, je n'avais nullement compté que vos lettres en devinssent moins multipliées : car M. Audiffrent, entr'autres que je pourrais citer, m'écrit plus de treize fois par an, quoiqu'il ne se soit jamais astreint à la ponctualité des dates.

Ceci me conduit à vous signaler, sommairement, mais paternellement, la considération réservée comme prochaine à la fin de ma dernière réponse. Elle consiste à surmonter le motif tiré de vos futurs examens, en vous faisant, en principe, reconnaître que l'homme doit toujours dominer ses occupations quelconques, sans se laisser jamais absorber par elles. Quoique les savants aient souvent tenté d'ériger cette absorption en symptôme de force, il n'y faut habituellement voir qu'un signe de faiblesse. Dans l'ordre normal, tout homme doit continuellement concilier deux occupations différentes, d'une part ses travaux spéciaux, d'une autre part sa juste sollicitude envers l'économie générale, en assignant des temps distincts et réglés à chaque genre d'activité. L'harmonie sociale serait autant compromise par l'abandon habituel des grands intérêts publics que d'après une négligence chronique des véritables offices privés. Si vous avez spécialement en vue le type sacerdotal, vous sentirez que le prêtre doit habituellement combiner plusieurs fonctions distinctes, dont chacune absorbe maintenant un organe; d'une part l'enseignement et la prédication, d'une autre part la consultation,

la consécration et la discipline. Préparez-vous donc à cette existence variée en sachant aujourd'hui poursuivre vos méditations et vos communications religieuses au milieu de votre préparation médicale.

L'irrécusable exemple de M. Audiffrent, dont le cas est entièrement pareil au vôtre, suffirait pour me confirmer la pleine possibilité d'une telle conciliation habituelle. Ses études médicales ne l'ont jamais empêché de m'écrire des lettres fort intéressantes et souvent longues, dont ses méditations professionnelles fournissent quelquefois l'un des principaux objets, d'après ses réflexions ou ses questions sur la philosophie pathologique ou thérapeutique. Je crois donc que vous avez seulement à faire ici les efforts qu'exigent les habitudes empiriques de spécialité trop concentrée qui sont maintenant propres au milieu britannique.

Sans avoir bien compris ce que vous m'annoncez sur les titres, tant intérieurs qu'extérieurs, auxquels votre correspondance m'a doucement habitué, je me borne à vous faire franchement savoir que je serais vraiment affligé de voir aucunement suspendre ou restreindre ce cordial usage. Comme vous êtes l'un de mes disciples les plus distingués par les hautes qualités morales, je n'ai jamais douté de la pleine sincérité de ces deux sortes de manifestations habituelles. Les unes me sont personnellement précieuses, et les autres offrent une véritable utilité pour seconder familièrement l'installation publique du positivisme conjointement avec d'autres démonstrations analogues, dont vous avez spontanément fourni le premier type.

Tout à vous, Auguste Comte.

P. S. M. Congreve n'étant pas membre de la Société Positiviste, et n'ayant jamais eu de relation quelconque avec le personnage exclu, toute communication spéciale de la copie officielle que je vous ai dernièrement envoyée deviendrait entièrement inopportune envers lui.

TROIS LETTRES
A MONSIEUR ALEXANDER J. ELLIS

PREMIÈRE LETTRE

A MONSIEUR A. ELLIS, A EDINBURG.

Paris, le Jeudi 18 Aristote 67 (15 Mars 1855.)

Monsieur,

Voici le reçu correspondant au mandat inclus dans la lettre que j'ai reçue de vous hier.

Je serais heureux que, comme vous me donnez lieu de l'espérer, la lecture de mon principal traité vous satisfît au point de ne vous laisser désirer aucune explication spéciale. Maintenant que cet ouvrage est complet, un tel résultat proviendra peut-être, chez les dignes lecteurs, des lumières mutuelles que se prêtent les diverses parties d'une composition indivisible. Toutefois, je dois vous réitérer, en cas de besoin, l'invitation de recourir à moi sans scrupule pour les éclaircissements quelconques qui vous sembleraient nécessaires, et desquels je n'éprouverai jamais aucun dérangement, ayant toujours regardé cet office comme une portion habituelle de mes devoirs envers quiconque peut réellement utiliser ces communications.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince).

DEUXIÈME LETTRE

A MONSIEUR A. ELLIS, A EDINBURGH.

Paris, le Jeudi 17 Archimède 68 (10 Avril 1856).

Monsieur,

Voici le reçu correspondant au mandat, déjà payé, que renfermait votre lettre de Lundi, parvenue hier.

Je voudrais pouvoir vous répondre en anglais aussi bien que vous m'écrivez en français. Mais je ne connais votre langue que pour y tout lire, surtout les lettres, américaines ou britanniques, que souvent je reçois ainsi.

Le paquet d'imprimés que votre lettre m'annonce, m'est parvenu quelques heures après elle. Mais je ne l'ai pas ouvert encore, et je dois vous informer que mon régime cérébral m'empêchera de le lire. Depuis beaucoup d'années, je ne lis aucun journal ou revue, même scientifique, et mes lectures normales se bornent aux chefs-d'œuvre de la poésie occidentale ; parce que j'ai, de bonne heure, reconnu combien, chez les modernes, la lecture nuit à la méditation Je n'ai jamais fait à cette salutaire hygiène que des exceptions fort rares, spécialement motivées sur les recommandations de ceux qui possèdent ma confiance. C'est pourquoi je vais me borner à faire lire votre envoi par l'un de mes meilleurs disciples, très capable de m'en rendre un compte judicieux. Il m'eût été facile de motiver cette décision par le grand ouvrage qui m'absorbe depuis le 1er Février, et dont ma récente circulaire promet le premier volume pour Octobre. Néanmoins,

j'ai préféré vous faire, à cet égard, connaître ma règle constante, parce que vous me paraissez digne d'entendre la vérité directement.

Toute votre lettre est empreinte d'une confiance et d'une loyauté dont je dois vous remercier et vous féliciter. Mais elle témoigne un reste notable des influences absolues et des tendances individualistes qui sont propres au milieu protestant où vous êtes isolément placé. Néanmoins, le degré de positivisme que vous avez atteint par vos seuls efforts persévérants mérite ma reconnaissance, et me permet d'espérer un prochain accomplissement, malgré cette situation involontaire, que vous pourriez maintenant améliorer d'après quelques contacts spéciaux avec les vrais positivistes britanniques. Je puis surtout vous signaler, en Irlande, M. Henry Hutton, avocat à Dublin (21, Eccles Street), que je crois très communicatif. Il pourrait aussi vous convenir d'entrer en fraternisation avec M. John Fisher à Manchester (2, Trafford Place, Stratford new Road), jeune médecin, qui vient d'achever la traduction anglaise du *Catéchisme positiviste*, sans savoir encore comment il pourra la publier.

Quant à la principale hésitation qui vous reste sur la religion de l'Humanité, je dois vous rappeler que les hypothèses indiscutables ne comportent pas plus de négation que d'affirmation. On les admet et les écarte suivant les besoins qu'elles permettent ou cessent de satisfaire, sans les affirmer ni les nier. Voilà tout ce que le positivisme peut maintenant accorder à la croyance des purs déistes. Mais cette apparente concession se trouve essentiellement annulée par son extension nécessaire, et mieux méritée, aux théologismes vraiment organiques quels qu'ils soient, monothéiques, chrétiens, musulmans, ou juifs, et polythéiques, gréco-romains, indous, &c. Partout un vrai positiviste s'abstiendra de nier, et se contentera d'écarter, non pour le temps et le lieu correspondant, mais pour l'Occident actuel, qui, d'après la loi fondamentale de l'évolution humaine, a maintenant dépassé, chez

les guides réels, l'état théologique, désormais inconciliable avec la construction finale de la religion universelle. Entre les croyances qui la précédèrent, elle ne peut s'incorporer que le fétichisme, en le modifiant comme vous le verrez accompli dans l'ouvrage qui m'absorbe maintenant. Les croyances surnaturelles proprement dites ne comportaient qu'une existence passagère, actuellement épuisée, et le monothéisme est moins durable, par sa nature, que le polythéisme, qui s'éteignait en Occident quand il y cessa d'être opportun, sans que personne ait jamais démontré la non-réalité de Minerve, d'Apollon, de Jupiter, etc., tout aussi respectables cependant pour le cas correspondant, que votre Dieu.

Je pense comme vous sur l'utilité d'un manuel positiviste plus populaire et moins systématique que notre Catéchisme. Mais il ne peut émaner que d'une femme. Nous l'aurions déjà si je n'étais pas, depuis dix ans, objectivement privé de l'angélique collègue qui régénéra mon cœur, et par suite compléta l'essor de mon esprit.

Votre vœu d'une sorte de *Vie des saints* positiviste, à l'appui de notre calendrier, m'a souvent été présenté déjà, de divers points de l'Occident. Mais je l'ai toujours repoussé comme inopportun jusqu'à ce que l'un de mes disciples puisse se charger d'exécuter, sous ma direction, un tel travail, incompatible avec ma propre carrière, où cet épisode devrait former un volume équivalent à l'un de ceux de ma *Politique*, sous peine d'insuffisance, même en n'y comprenant pas tous les types quotidiens. Dans mon *Appel aux conservateurs*, j'ai demandé le temple spécialement voué, dès sa fondation, au culte des grands hommes, que j'ai seul systématisé. Cette demande est pleinement motivée et nullement oppressive envers le catholicisme, qui ne se sert pas de cet édifice. Je finirai donc par l'obtenir, soit du dictateur actuel, soit de son successeur quelconque, après l'avoir reproduite en toute occasion opportune. Alors je célébrerai là, comme Grand-Prêtre de l'Humanité, les soixante-cinq apothéoses

annuelles sur lesquelles repose le Calendrier Positiviste. Une fois cette opération accomplie, le livre que vous désirez deviendra facilement exécutable par l'un de mes meilleurs disciples, dont je crains qu'aucun ne fut, avant cela, vraiment capable de le bien faire, vu la difficulté de se placer et de se maintenir au point de vue convenable.

Malgré mes occupations actuelles, ma journée du Jeudi reste toujours disponible pour les entrevues et correspondances, sans me déranger nullement, vu la régulière distribution de mon temps. Ne craignez donc jamais de recourir à moi, même dans mes sessions de travail, si vous aviez spécialement besoin de quelques éclaircissements, ces communications m'ayant toujours paru faire normalement partie de mon office, quand elles concernent une personne capable d'en profiter.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE.
(10 rue Monsieur-le-Prince.)

TROISIÈME LETTRE

A MONSIEUR A. ELLIS, EDINBURGH.

Paris, 10 rue Monsieur-le-Prince),
Le Lundi 12 Archimède, 69.

Mon cher Disciple,

Voici le reçu correspondant au mandat, déjà payé, que renfermait votre excellente lettre du 1er Avril, qui m'est parvenue le surlendemain. Elle m'a trouvé dans le douloureux anniversaire caractérisé par la Dédicace de ma *Politique*. L'absorption qui m'est habituellement propre en ce temps a cette fois été sensiblement aggravée

d'après la suspension exceptionnelle de la discordance ordinaire du calendrier chrétien entre les dates de semaine et de mois. Même le jour précis de la catastrophe revenait hier avec le Dimanche des Rameaux, pour la première fois depuis onze ans, comme pendant le fatal événement qui priva la religion positive de sa meilleure propagatrice. Sans une telle coïncidence, je vous aurais certainement répondu vingt-quatre heures plus tôt, quoique vous ne soyez nullement surpris d'un retard motivé par le recueillement spécial qu'exigeait cette célébration exceptionnelle, pendant laquelle un urgent devoir m'aurait seul fait prendre la plume.

Je vous dois d'abord de sincères félicitations du progrès vraiment merveilleux que vous avez, depuis un an, accompli dans l'art, si difficile pour un anglais, de bien écrire en français. Ce n'est pourtant pas le premier exemple que je trouve, parmi mes correspondants britanniques, d'une précieuse aptitude, qui me rend spécialement honteux de n'en pouvoir aucunement offrir l'équivalent, même envers la langue qui m'est la plus familière (l'italien). Sans aspirer à cette rare transformation, je recommande à tous les positivistes français d'apprendre au moins assez d'anglais pour être, comme moi, capables de correspondre imparfaitement avec tous mes disciples britanniques, plus attentifs que nous à cette condition de sociabilité.

La profonde appréciation de votre mémorable lettre envers l'introduction de mon récent volume, me fait naturellement espérer que vous saurez pleinement utiliser l'ensemble de ce traité, dont l'étude vous est spécialement facilitée par des habitudes mathématiques, que j'ai lieu de croire exemptes de préjugés académiques, moins enracinés en Angleterre qu'ailleurs. Vous avez dignement senti que, si ma *Philosophie* manifesta la supériorité théorique du positivisme, ma *Politique* établit sa prééminence sociale et morale, tandis que ma *Synthèse* instituera sa prépondérance poétique. Rien d'essentiel ne pourra dès

lors manquer à la religion universelle pour surmonter les graves obstacles de tous genres que présente sa substitution aux religions locales et temporaires, qui l'ont spontanément préparée. Quelque difficile que soit une telle rénovation, elle est la conséquence nécessaire de la loi des *trois états*, que mes trente ans de travaux ont déjà fait admettre par tous les penseurs vraiment au niveau de ce siècle. Car la principale application de cette loi doit naturellement concerner la religion, qui, quoique immuable comme sentiment, est profondément modifiable comme conception. Après que toutes les théories spéciales sont successivement devenues positives, suivant la complication croissante de leurs domaines, il est normalement impossible que la conception générale des divers aspects humains ne soit finalement assujettie à la même régénération, jusqu'alors restée purement préparatoire, et radicalement insuffisante, sinon équivoque ou précaire. Or l'incorporation systématique du fétichisme au positivisme, en éliminant le théologisme, doit aujourd'hui caractériser l'accomplissement direct de cette reconstruction décisive.

Pour la religion, l'état positif consiste à poursuivre, immédiatement et rationnellement, sa destination sociale, régler l'ensemble de la vie humaine, tant privée que publique ; but que l'état théologique ne put jamais atteindre que d'une manière empirique et détournée. La substitution des lois réelles aux causes chimériques ne devient vraiment décisive qu'envers le système général de notre existence. Elle résulte de la doctrine d'ensemble maintenant construite par le positivisme, où toutes les affaires terrestres sont synthétiquement appréciées, pour la première fois, sans aucune liaison avec les prétendues affaires célestes, dont il laisse le soin à ceux qui, les conservant, deviennent désormais incapables de participer à la gestion suprême des relations humaines, envers lesquelles leur abdication coïncide avec l'avènement de la religion sociale et rationnelle.

Dans cette grande rénovation, mon nouveau tome,

outre sa corrélation aux suivants, doit déjà remplir un office spécial, en joignant l'émancipation scientifique à la double émancipation, d'abord théologique, puis métaphysique, aujourd'hui commune aux âmes directrices. Cette réaction spontanée de ma philosophie mathématique, indiquée par ma dernière circulaire, va, j'espère, résulter chez vous de la lecture que vous m'annoncez. Les théoriciens ont plus besoin que les praticiens de cette préparation finale, que je recommande à tous les vrais positivistes, comme devenue désormais indispensable à leur digne ascendant au milieu de l'anarchie occidentale. Si le prestige scientifique survit au joug théologique et métaphysique, on reste encore impropre à diriger la réorganisation finale. Il faut autant s'affranchir de la science que de l'ontologie et de la théologie, après avoir utilisé chacun de ces préambules selon sa nature et sa destination. En tant qu'analytique et spécial, *l'état* scientifique ne constitue qu'un dernier *passage* vers l'état vraiment positif, où *l'utilité*, nécessairement synthétique et subjective, complète la *réalité*, d'abord objective et même absolue tant qu'elle reste particulière, comme l'indique l'inconséquence de tous les savants actuels, aspirant à la cause à travers la loi. Tous les esprits vraiment capables de seconder l'installation décisive du positivisme doivent soigneusement atteindre cette pleine émancipation, parce que les principaux obstacles à notre ascendant vont bientôt émaner de la science, qui déjà réclame contre notre institution du veuvage éternel et du chaste préambule conjugal au nom des prétendues lois physiologiques promulguées par le matérialisme académique ; symptôme très propre à montrer combien il importe que le génie d'ensemble domine l'esprit de détail, sous peine de perpétuer l'interrègne religieux, où consiste la révolution occidentale.

Il faut maintenant vous témoigner ma reconnaissance spéciale pour votre communication des deux extraits du malheureux Shelley, dont j'ai déjà porté le même jugement que vous, quoique ses poésies me fussent entière-

ment inconnues jusqu'ici. Cette précieuse lecture m'a fait spontanément projeter d'accorder à cet infortuné génie une commémoration secondaire quand je réimprimerai le *Calendrier positiviste*. Quoique Byron y soit déjà pourvu d'un digne adjoint, il peut encore admettre celui-là, d'après une exception motivée, dont la même semaine fournit un premier exemple en faveur de Bunyan, en adoptant une réclamation britannique. Le couple exceptionnel serait spontanément harmonique, vu l'analogie de malheur et de précocité, comme de génie, qui rapproche Shelley de notre éminente Élisa Mercœur, morte à vingt-six ans, en 1835. Ses poésies ne me sont pareillement connues que d'après les extraits que j'en ai lus publiquement gravés sur sa tombe, toujours entourée encore d'admirateurs des deux sexes. Je n'ai pas eu besoin, pour oser l'inscrire à notre calendrier, de rien examiner au delà de cette soixantaine de vers, tant ils sont pleinement caractéristiques. Vous en jugerez par le suivant, écrit à l'âge de dix-sept ans, qui manifeste, chez la jeune fille du Grand-Être, une émancipation plus complète que celle de Byron et plus nette que celle de Shelley :

L'oubli, c'est le néant; la gloire est l'autre vie.

Ces diverses anticipations poétiques sont irrévocablement systématisées par la religion positive, qui les purifie de toute tendance anarchique, involontairement inhérente au scepticisme quelconque. Il est donc impossible que ces éminents précurseurs ne fassent bientôt surgir, chez les deux sexes, des successeurs décisifs, qui placeront le mouvement poétique, non seulement au niveau, mais même au-dessus, du mouvement philosophique, pour l'élaboration occidentale de la régénération sociale. Déjà ma dernière circulaire signale, à cet égard, les espérances que me suscite un éminent positiviste français, maintenant en Italie, où s'élabore son noviciat poétique, succédant à de fortes préparations scientifiques, d'après la base mathématique.

Puisque vous allez prochainement à Londres, je vous recommande d'y fraterniser avec l'un de mes meilleurs disciples théoriques, M. Richard Congreve, qui demeure, en famille, à Waudsworth. Il est l'éminent auteur de l'admirable opuscule récemment publié sous le titre *Gibraltar* et justement glorifié par ma dernière circulaire. Combinée avec son précédent travail historique sur l'empire d'Occident, cette épreuve me garantit sa pleine aptitude au volume capital que je lui proposai l'an dernier et qu'il a noblement accepté maintenant, envers l'histoire positiviste de la vraie révolution anglaise, pour établir la connexité sociologique entre les deux grandes explosions républicaines que personnifient Cromwell et Danton. Non moins efficace en France qu'en Angleterre, cet ouvrage doit spécialement lier les deux prolétariats dont l'union importe le plus à la solution occidentale. Une telle coalition est déjà développable, sous l'impulsion positiviste, entre les âmes d'élite des deux pays, aussi bien, sinon davantage, chez les natures poétiques que parmi les esprits philosophiques.

Tout à vous.

Auguste Comte.

P. S. J'accepte volontiers la commission anticipée que vous m'avez cordialement proposée envers mes nouveaux écrits quelconques, que j'aurai désormais soin de vous faire directement parvenir à l'adresse indiquée, d'après l'heureux perfectionnement des relations postales entre nos deux pays. Mais je dois aujourd'hui déclarer que je ne publierai rien cette année, qui sera totalement employée à la forte préparation méditative qu'exigent les tomes IIe et IIIe de ma *Synthèse subjective*, consécutivement publiés dans les deux années suivantes. J'écrirai l'un en 1858, pour instituer sous le titre de *Morale théorique* la *Connaissance de la nature humaine;* l'autre, en 1859, instituera la *Morale pratique* ou le *Perfectionnement de la nature humaine.*

UNE LETTRE
A MONSIEUR MONTET

A MONSIEUR MONTET, DOYEN DE LA FACULTÉ PROTESTANTE DE MONTAUBAN.

Paris, le Jeudi 17 César 68 (8 mai 1856)

Monsieur,

Depuis le 1er Février, je suis occupé d'un *Traité de philosophie mathématique*, que j'ai promis à mon public pour Octobre. J'ai résolu de dédier ce nouveau volume à la vénérable mémoire de M. Encontre, dont je m'honore d'avoir été l'élève en mathématique au Lycée de Montpellier, pendant les années 1812, 1813 et 1814. Ayant toujours habité Paris depuis la fin de cette époque, j'ai perdu la trace de mon ancien maître, qui mourut, quelques années après, professeur de théologie à Montauban, suivant les insuffisantes informations que je reçus alors. Voulant faire dignement revivre un nom qui n'aurait jamais dû s'éteindre, si nous n'étions pas dans une profonde anarchie mentale et morale, j'ai spécialement écrit, l'an dernier, à quelques personnes de ma ville natale pour savoir *la date et le lieu de sa naissance* et de sa *mort*, avec la précision convenable à ma dédicace. Toutes mes démarches ont été vaines jusqu'ici, malgré les traces que son cœur et son caractère, pleinement au niveau de son esprit, devait laisser au sein d'une cité qu'il avait longtemps honorée et dont il fut toujours respecté.

Ayant récemment appris que votre position vous permet de me procurer, mieux que personne, des renseignements certains et précis à cet égard, j'espère que vous voudrez bien me les donner, en y joignant le *prénom*, que je crois être *Daniel*, mais sans certitude. Ma dédicace, quoique devant figurer à la tête de mon volume, ne sera réellement écrite, comme la préface, que quand je l'aurai terminé, c'est-à-dire vers la fin d'Août. J'espère que vous aurez ainsi le temps suffisant pour vous procurer des renseignements aussi simples, s'ils n'étaient pas immédiatement à votre disposition.

Outre la satisfaction de coopérer à la glorification d'un homme de cœur et de tête, dont ses coreligionnaires doivent spécialement s'honorer, vous aurez par là mérité la reconnaissance d'un philosophe qui, dans l'ensemble de sa carrière exceptionnelle, s'est toujours félicité d'avoir reçu l'impulsion émanée de cet éminent et modeste penseur.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince).
Auteur du *Système de philosophie positive*
et du *Système de politique positive.*
Né le 19 Janvier 1798, à Montpellier.

QUATRE LETTRES
A MONSIEUR JOHN METCALF

PREMIÈRE LETTRE

A MONSIEUR JOHN METCALF, A NEW-YORK.

Paris, le Jeudi 3 Aristote 68.

Mon cher Disciple,

Votre lettre du 5 Homère, que j'ai reçue Lundi, m'a profondément satisfait en confirmant les espérances que m'inspiraient les informations de votre éminent ami M. Edger. Je suis spécialement touché de vos dignes hommages envers l'angélique patronne à laquelle je dois une régénération morale, qui m'a seule permis de transformer la philosophie positive en religion de l'Humanité. La sincère appréciation de cette sainte influence me fournit le meilleur signe de la plénitude des conversions positivistes.

Je dois beaucoup approuver vos rapports naissants avec les catholiques de New-York et les efforts que vous faites pour les amener à la vraie foi. Mon récent *Appel aux conservateurs*, que vous avez déjà lu probablement, spécifie l'affinité spontanée entre le catholicisme et le positivisme, en caractérisant leur alliance religieuse pour réor-

ganiser l'Occident. La continuité que nous systématisons nous oblige à mériter d'être librement reconnus, par nos prédécesseurs, comme les vrais héritiers des catholiques du moyen âge, dont nous venons réaliser le programme, en réglant, comme eux, la vie humaine d'après le sentiment, mais avec une meilleure doctrine et dans une situation plus favorable. Si, même ici, malgré toutes les altérations que leur suscite une vaine existence officielle, les catholiques me semblent mieux préparés au positivisme que tous les autres contemporains, je dois davantage espérer de ceux de votre cité, qui, placés au milieu d'une population hostile, ne peuvent aspirer à dominer et sont, ainsi, disposés à développer directement l'efficacité morale de leur religion. Quoique, par cela même, leur conversion ne puisse comporter l'importance qu'offrira celle des masses catholiques de l'Europe méridionale, elle offre plus de facilité et permet un début plus prompt de la sainte ligue, qui doit rallier les catholiques aux positivistes contre les protestants.

Dans les instructions que vous désirez à cet égard, je vous recommande un contact spécial avec les jésuites, qui sont, à tous égards, les meilleurs organes et défenseurs du catholicisme. Ils doivent être, à New-York, spontanément purgés des vices que l'espoir de dominer leur inspire à Paris. Ce sont, parmi les catholiques, ceux qui peuvent le mieux apprécier l'aptitude du positivisme à la reconstruction du pouvoir spirituel, vainement tentée par les fondateurs du jésuitisme. En les qualifiant d'Ignaciens, je rappelle que notre calendrier a dignement glorifié leur chef, et je les délivre d'un nom aussi vicieux en lui-même que généralement discrédité. Mais vos efforts auprès d'eux, comme envers les catholiques quelconques, doivent toujours rester purs de concessions capables de soutenir ou de ranimer leurs dispositions habituelles à la domination. Ils ne peuvent nous servir que comme auxiliaires, tout en acceptant notre présidence, après avoir librement reconnu notre supériorité, surtout morale, suivant la proclamation

décisive qui commence la préface du *Catéchisme positiviste*, et que j'ai spécialement rappelée dans ma septième circulaire que je vous ai envoyée le 1er Homère. Toute autre attitude envers eux n'aboutirait qu'à des contacts stériles, qui, consumant votre temps et vos forces, pourraient diminuer votre zèle par des désappointements faciles à prévoir déjà.

Pour que votre conduite soit mieux saisie, je puis l'assimiler à celle que suit, envers le camp opposé, votre éminent ami, dans l'excellent opuscule que j'ai reçu le 28 Moïse et pour lequel je vous prie de féliciter, en mon nom, ce noble disciple, qui m'a, par là, confirmé les hautes espérances résultées de l'ensemble de ses lettres et de sa conduite depuis que je le connais. Tout en proclamant avec énergie ses justes répugnances envers les dogmes propres aux anarchistes qui l'entourent, il a dignement défendu ces âmes égarées contre les calomnies intéressées de leurs adversaires officiels. Vous devez rendre à vos catholiques un service équivalent contre les hostilités protestantes. De cette manière, mes deux éminents disciples américains auront déjà réalisé le plan de conduite indiqué dans mon *Appel aux conservateurs*, où les positivistes s'allient partiellement, d'une part aux rétrogrades, d'une autre part aux révolutionnaires, en dominant également les deux camps. Il faut, en faisant partout ressortir combien nous différons des catholiques, que vous sachiez toujours les représenter comme plus recommandables que les protestants.

La théorie subjective de Dieu nous permet de tout concilier sans concession, en montrant que les croyances théologiques furent des institutions spontanées de l'Humanité, pour se créer, dans son enfance, des guides imaginaires, que l'espèce prépondérante ne pouvait trouver dans l'ordre réel. Nos précurseurs immédiats, les encyclopédistes du dernier siècle, retenus, par la métaphysique, au point de vue purement individuel et, dès lors, incapables de sentiments historiques, avaient vicieusement attribué ces

croyances à des législateurs incrédules, qui les auraient forgées pour dominer. On peut cependant passer de ce faux système à l'appréciation normale en substituant l'espèce à l'individu, de manière à représenter le prétendu Créateur comme une vraie créature, non de l'homme, mais de l'Humanité, dont les institutions ont la puissance de soumettre la raison personnelle avec autant d'empire que les lois extérieures de la Destinée universelle. Ainsi, les positivistes honorent, suivant les temps et les lieux, d'abord les dieux, puis leur unique héritier, à titre de créations provisoires du Grand-Etre. Envers le dernier état du catholicisme, ils doivent spécialement glorifier la Vierge comme le précurseur mystique de l'Humanité. Son culte sera facilement transformé de manière à amener les âmes catholiques, surtout féminines, à l'adoration positiviste. C'est surtout en dirigeant cette transition que les jésuites, régénérés en Ignaciens, pourront nous aider à réorganiser l'Occident, pourvu qu'ils reconnaissent la supériorité normale de la Religion fondée sur l'existence naturelle des penchants bienveillants, que le catholicisme fut forcé de nier pour faire pleinement prévaloir l'Egoïsme divin.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DEUXIÈME LETTRE

A Monsieur John Metcalf, a New-York.

Paris, le Lundi 7 Guttemberg 68.

Mon cher Disciple,

Je profite d'un jour exceptionnel de loisir pour faire une prompte réponse à votre excellente lettre du 20 Dante que j'ai reçue hier. Votre noble confiance me touche extrêmement et me prouve combien vous sentez les con-

ditions de la vraie subordination spirituelle. Les mauvaises habitudes dont vous vous accusez ne m'inspirent aucune inquiétude et je ne doute pas qu'elles ne soient bientôt, non seulement surmontées, mais pleinement réparées, d'après votre sage régime de cœur, d'esprit et de corps. Moi-même je fus longtemps troublé, pendant ma jeunesse, par de semblables pratiques, que je parvins pourtant à surmonter spontanément. Elles doivent plus facilement se dissiper chez vous, puisque vous êtes heureusement guidé par la religion universelle, à laquelle je ne faisais alors qu'aspirer sans l'avoir encore fondée. Son influence dissipera des dispositions qui tendraient à diminuer votre aptitude au service de l'Humanité, dont la préoccupation permanente constitue le meilleur préservatif ou correctif de telles déviations. Il vous suffira d'y joindre l'essor spécial d'une affection pure et profonde pour achever de vous garantir contre cette altération de votre éminente nature publique et privée.

Quoique, d'après votre description de votre genre de vie actuel, vous ne soyez pas dépourvu de relations affectives habituelles, je regarde un digne mariage comme le meilleur moyen de consolider et développer votre existence morale. Il vous dédommagera des injustes désappointements que votre cœur éprouve de la part de votre frère et de vos sœurs, que vous avez sagement traités. Mais, en vous recommandant une condition de bonheur et de perfectionnement à laquelle vous me paraissez spontanément disposé, je ne saurais trop vous inviter à procéder avec une grande circonspection dans le principal événement de la vie privée ; quelque triste et pénible que soit le célibat, un mauvais mariage est bien pire.

Je suis très satisfait d'apprendre que vous avez déjà réalisé l'institution personnelle du culte intime, en le rapportant au type maternel, qui doit ordinairement prévaloir. C'est le signe le plus décisif d'une pleine et solide conversion au positivisme que d'avoir ainsi réorganisé la vie morale, déplorablement négligée depuis le moyen âge,

surtout chez les populations protestantes. Il ne faut jamais compter entièrement sur les positivistes qui n'ont pas rempli cette condition , même quand ils ne la dédaignent pas.

Le digne complément que vous avez introduit à l'heureuse coutume instituée par M. Edger me paraît un résultat naturel du culte intime, d'où vous est sans doute venue une telle inspiration. Cela me prouve à la fois la profondeur de votre conversion personnelle, et l'aptitude générale du positivisme à recevoir spontanément des perfectionnements secondaires chez ses vrais adeptes. Une telle réaction n'appartient qu'à la religion dont les bases sont réelles et la foi démontrable ; de manière à permettre au digne croyant des inspirations directes, où le sacerdoce n'intervient que pour sanctionner.

Je suis très touché de la célébration personnelle que vous avez secrètement accordée à la fête annuelle de mon angélique patronne et collègue éternelle. A cette occasion, je dois vous féliciter d'avoir adopté l'usage du ruban vert pour les manifestations religieuses auxquelles le pays où vous vivez permet une libre publicité chez les âmes dignement convaincues. Quoique j'aie jusqu'ici seul porté ce signe dans nos cérémonies, j'ai toujours déclaré qu'il n'est pas uniquement sacerdotal : tous les vrais positivistes peuvent personnellement l'employer, pourvu qu'ils le portent au bras gauche, en réservant le bras droit au sacerdoce, afin d'éviter la confusion.

Vos indications sur le genre précis de vos travaux professionnels me semblent indiquer que vous avez dignement apprécié leur importance. Néanmoins, je crois ici devoir vous rappeler les préceptes généraux du positivisme sur le devoir de chacun de bien remplir ses fonctions spéciales, quelle que soit leur nature. Il importe même à l'avènement de notre religion que ses adeptes aspirent toujours à se distinguer dans l'accomplissement de leur office quelconque, en ne négligeant jamais les parties pour l'ensemble.

Je dois spécialement approuver, et même encourager, le projet de publication que vous me soumettez, et qui, s'il est bien exécuté, pourra beaucoup seconder notre propagande. Peut-être, au lieu du mot *Anarchy*, vaudrait-il mieux, dans votre triple titre, mettre *Protestantism*, surtout en vue de votre milieu, mais sans altérer l'équivalence radicale des deux termes. Le moment est venu de réaliser le vœu que je formais en 1841, dans une note de ma *Philosophie positive* (tome V, page 327), de concentrer les discussions philosophiques et sociales entre les catholiques et les positivistes, en écartant, d'un commun accord, tous les métaphysiciens ou négativistes (protestants, déistes, et sceptiques) comme radicalement incapables de coopérer à la construction qui doit distinguer le dix-neuvième siècle du dix-huitième: Il faut maintenant presser tout ceux qui croient en Dieu de revenir au catholicisme, au nom de la raison et de la morale; tandis que, au même titre, tous ceux qui n'y croient pas doivent devenir positivistes. Pendant la génération qui doit terminer la révolution occidentale par la réorganisation spirituelle, le mode normal consistant à ce que la masse restât ou redevînt catholique, les âmes d'élite arrivant au positivisme conduiraient mieux le mouvement. Quoiqu'on ne puisse pas espérer que cette netteté de situation se réalise dans le milieu britannique ou germanique, nous devons pourtant faire toujours sentir combien le protestantisme, sous tous ses modes, est contraire au siècle de la construction. Si, comme je l'espère, la France se débarrasse du budget ecclésiastique, il sera bientôt facile de combiner les catholiques avec les positivistes contre les négativistes quelconques.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

———

TROISIÈME LETTRE

A M. JOHN METCALF, A MODERN TIMES (LONG-ISLAND).

Paris, le Vendredi 9 Homère 69.

Mon cher Disciple,

Votre excellente lettre du 10 Moïse, que j'ai reçue Mardi, m'a profondément touché par un ton soutenu de digne confiance et d'abandon spontané. D'après ces expansions, je vois que la précieuse affection de votre éminent ami M. Edger et de sa charmante famille ne peut maintenant suffire aux intimes compensations qui sont spécialement exigées par l'avortement exceptionnel de vos liens de parenté. Je crois, comme vous, qu'un digne mariage vous devient désormais indispensable pour rendre votre culture morale assez déterminée, et même donner plus de consistance à votre essor social tant politique qu'industriel.

Mais le choix d'une vraie compagne demande une grande circonspection et de longues réflexions. Quoique je conçoive et j'approuve votre prédilection croissante pour les femmes catholiques, il ne faudrait pas borner vos recherches à ce champ trop circonscrit. Votre propre exemple, celui de M. Edger, et beaucoup d'autres, prouvent que du protestantisme, anglican ou dissident, on peut aussi monter au positivisme, en évitant toute station sceptique, ce qui désormais constitue la principale condition. Il ne faut pas croire que cette transformation soit seulement réservée aux hommes. Elle me semble devoir être spécialement convenable aux femmes, spontanément antipathiques à la sécheresse protestante. Dans quelque

milieu que votre choix s'accomplisse, vous seul êtes, à cet égard, compétent. Je dois seulement vous inviter à regarder comme une condition *sine quâ non* la participation volontaire de votre épouse au mariage positiviste, après que vous même l'aurez dignement secondée par le mariage catholique ou protestant.

Quant à votre touchant projet de prochaine visite à la métropole humaine, je vous engage à ne le réaliser que lorsque vous commencerez à pouvoir vous faire assez comprendre en français. Sans cela, vos contacts personnels seraient essentiellement avortés, et vous devez éviter de compromettre, par précipitation, l'efficacité principale de ce dispendieux voyage. Malgré la cordiale autorisation que je serais heureux de vous y donner pour assister aux réunions hebdomadaires de la Société positiviste, les relations fraternelles, que vous y pourriez former, seraient longtemps incapables de vous faire assez parler le français, si vous n'en aviez, avant de partir, contracté l'habitude. Toutefois, il est encore possible que cette condition ne retarde pas le voyage projeté. Si vous avez assez de contacts français à New-York, vous y pourriez pousser, à cet égard, une suffisante préparation, avant le mois que vous avez choisi pour cette course.

Peu de jours après m'avoir écrit, vous devez avoir reçu la réponse de M. Magnin, envoyée, par l'Angleterre, vers la fin de Décembre.

Il ne faut pas vous effrayer des légères déviations involontairement survenues dans votre résolution de chasteté. Malgré ces perturbations, ordinairement inévitables au début d'un tel régime, votre sage persévérance vous aura bientôt délivré des sollicitations sexuelles, surtout en évitant de vous en trop préoccuper, et comptant sur les diversions naturellement résultées de votre activité continue, tant corporelle que cérébrale.

Tout à vous.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUATRIÈME LETTRE

A MONSIEUR JOHN METCALF, A NEW-YORK.

Paris, (10, rue Monsieur-le-Prince), le Lundi 5 Dante 69.

Mon cher Disciple,

Votre lettre du 20 Charlemagne reçue hier, m'a profondément satisfait par votre digne acceptation de la carrière normale que je vous ai finalement conseillée, d'après l'ensemble de votre nature et de vos antécédents, pour fournir aujourd'hui le vrai type décisif du prolétaire positiviste. Combinée avec la noble résolution de votre éminent ami M. Edger envers le sacerdoce, cette décision peut finalement puiser chez les Anglais transplantés en Amérique, les meilleurs modèles de la régénération occidentale, qui, devant nécessairement surgir à Paris, ne pouvait cependant y trouver ses premiers types complets, théoriques ou pratiques, vu le scepticisme trop prolongé par lequel y furent naturellement précédées les conversions initiales.

Déjà vous avez compris tous les devoirs que cette mission vous impose dans l'existence personnelle, et même domestique. Sous ce second aspect, je vous félicite d'avoir noblement terminé vos différends de famille par un sage sacrifice, en remboursant à votre frère tout ce qu'il avait lui-même fixé. L'intervention d'arbitres quelconques, quoiqu'elle vous eût probablement épargné quelque argent, n'aurait pas autant satisfait votre conscience, ni manifesté votre dignité.

C'est donc sur l'existence civique que je dois seulement insister pour avoir assez caractérisé l'ensemble de vos devoirs. Elle vous offre deux sortes d'obligations, les unes spéciales. les autres générales, qui sont également impérieuses. quoique rarement conciliées chez les prolétaires actuels. Votre premier devoir civique concerne vos occupations professionnelles, par lesquelles vous devenez, dans la religion positive, un vrai fonctionnaire public, quand même les autres ne vous apprécieraient pas ainsi. Le digne accomplissement de votre travail journalier, une noble vénération continue envers vos chefs industriels, vous fourniront les meilleurs moyens habituels de faire tacitement sentir la supériorité morale et sociale du positivisme. Mais tout le temps que vos fonctions spéciales rendent vraiment disponible, doit normalement appartenir à la saine appréciation et culture des plus vastes relations humaines, où la providence systématique du sacerdoce doit toujours être assistée, surtout aujourd'hui, par l'active spontanéité des prolétaires, et l'influence affective des femmes Avant de considérer les trois aspects sociaux sous lesquels vous devez maintenant contempler cet office général, je dois d'abord indiquer la prescription qui leur est commune.

Elle consiste à combattre les deux tendances, également funestes et profondément connexes, par lesquelles le prolétariat occidental est radicalement corrompu, surtout chez le peuple central : d'une part, la disposition au déclassement : d'une autre part, le penchant à l'emploi de la violence numérique pour résoudre les conflits quelconques. L'incorporation sociale du prolétariat occidental ne sera jamais réalisée, malgré tous les efforts du sacerdoce, tant que les meilleurs prolétaires n'auront pas irrévocablement abandonné tout projet de déserter leur classe en passant dans la bourgeoisie. Toutes les réclamations du prolétariat doivent maintenant sembler déclamatoires, quand on sait que la plupart des prolétaires actuels ne travaillent que par force, sans aucune

ment sentir la dignité du travail industriel, auquel chacun d'eux préfère secrètement l'existence égoïste et fainéante qu'ils reprochent aux riches. Il faut donc faire d'abord apprécier à tous vos frères occidentaux que l'utopie où tous les hommes vivraient d'un revenu quelconque est autant immorale qu'absurde, et que l'existence matérielle de l'immense majorité des citoyens doit uniquement reposer sur un salaire périodique. En second lieu, tout recours à la violence devient un contresens politique quand on aspire à fonder le régime final de l'activité pacifique : en se conduisant ainsi, les prolétaires occidentaux perpétuent, autant que possible, le système militaire qu'on doit partout éteindre en le transformant. Sans doute, le positivisme consacre, et même développe en le systématisant, l'emploi des ligues ouvrières pour faire convenablement hausser les salaires, surtout aujourd'hui ; mais il le représente toujours comme un moyen extrême, et l'oblige à respecter la libre spontanéité de chaque travailleur. Quant à la violence politique, elle est aussi contraire que possible à la vraie cause populaire, et ne profite qu'aux ambitions lettrées ou bourgeoises ; parce qu'elle empêche la formation et l'essor de la véritable opinion publique qui, sous la direction sacerdotale, deviendra la meilleure ressource sociale du prolétariat.

Tels sont les principes généraux que vous devez spécialement appliquer aux trois contacts successifs que comporte votre précieuse situation actuelle, d'abord envers les prolétaires américains, puis vis-à-vis de ceux de l'Angleterre, enfin à l'égard des prolétaires français.

Quant aux premiers, qu'il faut soigneusement séparer de tous les intrus européens, sans excepter les meilleurs, vous devez surtout vous attacher à discerner, au sein de la population *yankee*, les vrais descendants des dignes coopérateurs du grand Cromwell, qui préférèrent émigrer par milliers, en Amérique, plutôt que de fléchir sous la royauté britannique. Malgré son attitude habituellement

passive, il est moralement impossible que cette noble race ait jamais abandonné des aspirations sociales auxquelles on ne renonce que quand elles sont satisfaites. Cette classe n'est encore intervenue dans la politique américaine que pour la guerre de l'indépendance, dont le succès lui fut surtout dû, parce qu'elle sentait la rupture d'un lien essentiellement aristocratique comme alors indispensable à la régénération radicale qu'elle ne cessait de souhaiter. Retournée ensuite à son activité purement industrielle, elle attend une doctrine systématiquement capable de réaliser le programme spontané des cromwelliens. Il faut donc lui représenter le positivisme comme remplissant toutes les conditions, politiques et religieuses, de la construction qu'elle souhaite.

Des dispositions analogues doivent, à plus forte raison, exister au fond du prolétariat anglais. Sa torpeur apparente est surtout fondée sur le juste dédain qu'il applique à toutes les doctrines en circulation, et sur sa légitime défiance des lettrés quelconques, tous plus ou moins complices de l'oppression qu'il subit. Mais la même disposition reste aussi maintenue par la conviction instinctive que c'est à Paris, et non à Londres, qu'appartient l'élaboration de la doctrine propre à la régénération occidentale. L'ardeur unanime avec laquelle les prolétaires anglais accueillirent le début de la crise française a spontanément manifesté ce pressentiment tacite. Il suffit donc qu'une voix nullement suspecte, en tant qu'émanée de leur sein, leur dévoile l'accomplissement actuel de la grande construction religieuse que Paris pouvait seul établir, et qu'ils doivent maintenant approprier à leur situation, en se concertant avec les prolétaires français.

Relativement à ceux-ci, vos consciencieuses remontrances fraternelles doivent surtout consister à leur faire dignement sentir combien ils sont encore au dessous de la mission rénovatrice dont l'ensemble du passé leur confère la noble initiative. Il est vraiment honteux que M. Magnin soit jusqu'ici le seul prolétaire français que

le positivisme ait profondément converti, quoique ses anciennes habitudes révolutionnaires restent souvent prépondérantes dans les détails de la vie civique. L'attitude silencieuse des prolétaires anglais me semble infiniment préférable à la bruyante agitation empirique de leurs frères français, qui, d'après la dernière expérience officielle, n'ont pas fait, depuis neuf ans, un seul pas décisif hors de la métaphysique anarchique, et seraient tout prêts à seconder les mêmes aberrations, si nous avions le malheur de perdre, avant le temps normal, le salutaire dictateur où réside aujourd'hui notre unique garantie d'ordre public.

Je ne suis pas étonné d'apprendre que votre projet de visite parisienne est remis au printemps prochain. Vous ferez bien de ne l'exécuter qu'après la publication de votre précieux opuscule politique. C'est surtout ainsi que vous pourrez assez développer la principale efficacité sociale d'une telle tournée, en vous concertant avec l'éminent Congreve pour agir sur les vrais prolétaires anglais, comme je l'en ai suffisamment averti. Continuez, mon cher disciple, à croître en

Vénération et Dévouement.

Auguste Comte.

DEUX LETTRES
A MONSIEUR HOLYOAKE

PREMIÈRE LETTRE

A Monsieur George Jacob Holyoake, a Paris.

Paris, le Lundi 8 Guttemberg 67 (20 Août 1855).

Monsieur,

Une légère erreur de numéro me semble vous avoir seule empêché de trouver votre ami, M. de Fonvielle. D'après une carte qu'il m'a laissée, je dois croire qu'il habite 21, rue Saint-Benoît, dans la maison contiguë à celle où vous l'avez vainement cherché.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince).

DEUXIÈME LETTRE

A Monsieur G. J. Holyoake, a Londres.

Paris, le Vendredi 12 Guttemberg 67 (24 Août 1855.)

Monsieur,

Je crois devoir compléter par écrit mes explications verbales de Mardi dernier sur les demandes que vous m'avez alors adressées envers votre résolution de publier séparément la traduction anglaise du tome troisième de ma *Politique positive*, sous son titre spécial de *Philosophie de l'Histoire*, ou *Traité général du progrès humain*.

Puisque la législation actuelle m'accorde, à cet égard, une autorité que j'ignorais, je l'appliquerai conformément aux principes que j'ai, depuis longtemps, proclamés, et même pratiqués autant que le comporte l'anarchie occidentale. Je me plais donc à renouveler ici l'assentiment gratuit que je donnai, dans notre entrevue, à votre projet de traduire et publier ce volume, à votre profit comme à vos frais Mais, en renonçant à tous les bénéfices matériels de mes livres quelconques, je n'ai pas compté restreindre la discipline sociale que chaque auteur doit normalement exercer sur la propagation de ses écrits. Au contraire, j'ai pensé que cet état de pleine dignité théorique, en affranchissant les penseurs de la pression exercée aujourd'hui par les éditeurs, augmenterait le juste ascendant qui leur convient à cet égard dans l'intérêt public, dont ils sont, en ce cas, les meilleurs juges. C'est pourquoi je ne vous accorde l'autorisation demandée que parce que je me regarde comme moralement certain

que, d'une part, votre traduction sera fidèle et complète, et, d'une autre part, que vous la vendrez au public aussi bon marché que le permettront vos justes convenances, sans que d'ailleurs je puisse moi-même fixer un maximum de prix dont les éléments me sont ici mal connus.

Mais, les deux conditions précédentes ne pouvant être assez appréciées que quand votre traduction sera publiée, je ne dois pas, à cet égard, vous accorder un privilège indéfini, qui serait directement contraire à l'intérêt public, que je dois ici faire toujours prévaloir. Si la traduction péchait gravement, par soustraction ou par addition, si seulement le prix en était exorbitant, je ne saurais m'interdire la faculté d'autoriser une autre entreprise qui pourrait mieux remplir les conditions d'utilité sociale. Mais, en me réservant toujours ce pouvoir nécessaire, je me regarde comme moralement obligé d'en rendre l'exercice indépendant de tout caprice contraire aux justes garanties d'une telle opération. En conséquence, je m'engage à n'autoriser aucune autre tentative avant que la vôtre soit accomplie, et même pendant l'année qui suivra cette publication. Après ce terme, votre opération étant devenue pleinement jugeable, je pourrai positivement décider si je dois continuer à refuser les autres autorisations qui me seraient demandées.

Salut et Fraternité.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Je publierai, dans quelques jours, mon *Appel aux conservateurs*, opuscule in-8° d'environ 160 pages, destiné surtout à faire sommairement connaître le positivisme aux hommes d'État occidentaux, quel que soit leur parti. Quand j'aurai mes exemplaires je compte vous en offrir un, par l'entremise de votre ami, M. de Fonvielle, qui se chargera, j'espère, de vous faire parvenir cet affectueux témoignage.

FRAGMENT D'UNE LETTRE
A MADAME LA BARONNE DE MARENHOLTZ-BÜLOW

A Madame la baronne de Marenholtz-Bülow (1).

Paris, le 13 Juin 1856.

. . . .

Abstraction faite de maintes contradictions, l'ensemble du plan de cette éducation me rappelle le mode vague et superficiel dans lequel le protestantisme et la métaphysique ont enfermé l'esprit germanique qui ne confond que trop souvent la forme avec le fond et qui s'efforce de réglementer d'une façon puérile ce qui doit être abandonné systématiquement à la libre spontanéité.

Les résultats heureux dont vous faites un tableau lumineux, me semblent indépendants de la nouvelle forme et proviennent directement des instincts fondamentaux de la nature humaine. Une occupation constante de l'esprit, à l'âge où le sentiment seul doit être cultivé, la tendance à développer le goût de la vie publique avant celui des affaires domestiques et à diriger l'esprit vers les choses qui sont du domaine de la foi, me paraissent devoir aboutir à former des déistes et des communistes, même chez le sexe qui, jusqu'ici, a été préservé d'une éducation directement révolutionnaire.

Toutefois, je dois finalement rendre justice au noble zèle que vous vouez à cette nouvelle tentative, inspirée apparemment par une vue réfléchie, mais confuse des

(1) Ce fragment est la traduction française d'une traduction allemande du texte original. La traduction allemande se trouve dans le bulletin de l'*Apostolat positiviste au Brésil*, année 1897.

défauts de l'éducation présente et par la notion de l'importance capitale du développement des premières facultés de l'enfant. Sans avoir assez approfondi les lois historiques de l'évolution humaine, Froebel me paraît être le seul pédagogue qui connaisse l'harmonie nécessaire entre l'éducation individuelle et l'activité dans la vie sociale.

Tant que l'indépendance et la dignité de la femme n'auront été aussi garanties au prolétariat, les salles d'asile et les écoles d'enfants resteront un mal nécessaire. Pendant cette période de transition, il y aura un grand mérite à transformer ces institutions d'utilité publique au moyen des jardins d'enfants. Bien que personnellement dépourvu de postérité, je sais apprécier l'application de la formule positiviste : « Vivre pour autrui », que vous confessez par la devise : « Vivons pour nos enfants ».

Le troisième volume de mon nouveau grand ouvrage traitera directement de l'éducation universelle. J'aurai probablement l'occasion de dire mon avis sur la noble entreprise que vous avez si généreusement accueillie. Mais le livre ne paraîtra qu'en 1859 et je désire vous dire maintenant mon opinion à ce sujet. J'espère qu'elle allumera votre noble zèle pour une réforme qui, indépendante de la forme adoptée maintenant, dirige l'attention sur la vraie question fondamentale. Puisque vous vouez votre noble activité à une forme transitoire, je pense que vous ne refuserez point de tourner vos efforts vers une rénovation directe et définitive, qui doit être, de préférence, amenée par le levier de la mission éducatrice que vous attribuez, entièrement d'accord avec moi, à la femme.

Pour que vous puissiez compléter vos communications verbales, je vous informe qu'en dehors du Jeudi, où je suis disponible, je ne travaille jamais après dîner et, bien que je me lève et me couche de bonne heure, je suis toujours libre de 7 à 8 heures du soir.

Respect et Sympathie.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

SEPT LETTRES
A MADAME NISIA BRASILEIRA

PREMIÈRE LETTRE

A MADAME BRASILEIRA, A PARIS.

Paris, le Mardi 8 Guttemberg 68 (19 Août 1856.)

Madame,

Je suis sincèrement affligé du dérangement momentané que vous m'annoncez dans votre état physique et celui de votre digne fille. Mais je suis extrêmement touché du témoignage spécial qu'il vous inspire pour une sympathie aussi précieuse que me l'est la vôtre. Nul ne sent mieux que moi l'importance habituelle des dignes relations féminines, surtout chez les vrais philosophes. Elles y secondent le développement des impulsions sympathiques d'où dérivent les inspirations synthétiques. Seules elles y peuvent assez dissiper ou corriger la fatale sécheresse théorique à laquelle les travaux même les mieux dirigés sont toujours exposés par la contention qu'ils imposent à notre faible intelligence. Cependant, sauf la bienfaisante influence continue de mon excellente Sophie, je suis habituellement frustré de ce puissant moyen de perfectionnement et de bonheur. Vous pouvez ainsi juger quel prix je dois naturellement attacher aux rapports

que j'espère développer avec une personne aussi digne que vous d'associer une impulsion objective à l'ascendant subjectif qu'exerce sur mon âme l'angélique patronne à qui je dédiai mon principal ouvrage.

Puisque vous daignez tenir à mon portrait, je suis heureux de vous en offrir, ci-joint, un exemplaire qui ne soit pas l'annexe d'un opuscule dont le format a d'ailleurs forcé d'en rogner le cadre. Quoiqu'il soit généralement jugé très ressemblant, ce portrait fut fait, en Hollande, dans l'année 1851, par un peintre qui ne m'a jamais vu, d'après une bonne photographie, prise sur moi-même en 1849. Cette opération fut exécutée aux frais de l'un de mes plus éminents disciples et patrons, M. le baron W. de Constant, capitaine de frégate en retraite de la marine hollandaise, l'auteur de l'opuscule que je vous ai récemment envoyé.

Respect et Sympathie.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DEUXIÈME LETTRE

A Madame Brasileira, a Paris.

Paris, le Mardi 8 Bichat 68 (9 Décembre 1856).

Madame,

Présumant que vous avez déjà lu le volume initial que vous daignâtes récemment accepter, je dois maintenant compléter cet hommage en vous envoyant, ci-joints, les trois autres tomes de mon principal ouvrage.

Respect et Sympathie.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

TROISIÈME LETTRE

A Madame Brasileira, a Paris.

Paris, le Jeudi 17 Bichat 68 (18 Décembre 1856.)

Madame,

Je vous remercie d'avoir assez apprécié mes dispositions sympathiques pour croire que je prendrais sincèrement part à l'irréparable perte que vous avez récemment subie. Chaque événement semblable me fait profondément ressentir que la plus douloureuse condition de l'Humanité consiste à se voir prématurément privée de ses meilleurs organes. J'espère bientôt venir verbalement combattre la pénible réaction que cette catastrophe tend à produire dans les réflexions propres à votre cas personnel.

Voici, selon ma coutume, le reçu correspondant à votre noble souscription. Elle figurera, suivant votre vœu, parmi les anonymes. J'y vois un précieux accroissement des rares mais décisives protections féminines qui déjà secondent l'avènement de la religion universelle.

Respect et Sympathie,

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Mes affectueux hommages et sincères remerciements à votre aimable fille.

QUATRIÈME LETTRE

A MADAME BRASILEIRA, A PARIS.

Paris, le Samedi 24 Archimède 69 (18 avril 1857.)

Madame,

Vous n'aviez aucunement besoin de m'expliquer l'ajournement de votre visite, spontanément motivé par les soins exceptionnels dont vous êtes maintenant préoccupée. Je sympathise d'autant mieux avec vos embarras qu'ils me semblent bientôt devenus non moins moraux que matériels, d'après la fixité toujours désirée des âmes normales, naturellement disposées à s'attacher aux domiciles quelconques. Quand même je devrais encore être longtemps privé de la précieuse visite que vous me réservez, ce retard serait d'avance justifié.

Je saisis cette occasion pour vous témoigner combien je suis touché de votre participation spontanée à mon fatal anniversaire. Une telle sympathie me devient d'autant plus précieuse que cette manifestation décisive est, depuis onze ans, la première commémoration féminine envers l'angélique inspiratrice de la seule religion où la femme soit dignement traitée.

Respect et Sympathie.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Mes affectueux hommages à votre digne fille.

CINQUIÈME LETTRE

A MADAME BRASILEIRA, A PARIS.

Paris, le Dimanche 4 Saint-Paul 69 (24 mai 1857.)

Madame,

Je suis très touché de la part que vous et votre digne fille prenez à la perte que je viens de faire. Me voilà personnellement privé du seul homme qui m'ait toujours suivi depuis le début de ma carrière, à partir de mon opuscule fondamental de 1822. Le positivisme perd ainsi son unique patron officiel, intègre et persévérant, quoique incomplet et faible.

En me félicitant, comme vous, de son acte final de fermeté philosophique et civique, je regrette qu'il n'ait produit qu'une manifestation purement négative, peu conforme au vrai caractère du dix-neuvième siècle. Si j'eusse été consulté là-dessus, j'aurais peut-être obtenu des démonstrations plus nobles et plus décisives, d'après lesquelles un véritable conservateur ne risquerait d'être injustement rangé parmi les révolutionnaires. Le défaut de dignité d'un tel convoi m'a fait spécialement sentir que le culte le plus caduc est pratiquement préférable à l'absence de tout culte.

Cette inhumation d'avant-hier, par les émotions et la fatigue qu'elle m'a suscitées, m'a fait passer la nuit suivante entièrement sans sommeil, avec une fièvre violente, sans être d'ailleurs *malade* matériellement. Dès lors, ma sortie de samedi s'est hier trouvée exceptionnellement

transformée en une demi-journée au lit, qui m'a suffisamment remis. Je suis aujourd'hui dans mon plein état habituel de santé, sauf quelques précautions secondaires pour la terminaison d'un rhume antérieur à cette crise inattendue.

Respect et Sympathie.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

SIXIÈME LETTRE

A MADAME BRASILEIRA A PARIS.

Paris, le Lundi 12 Guttemberg 69 (24 août 1857.)

Madame,

En réponse à votre lettre, fort affectueuse mais peu judicieuse, je puis me borner à développer ma profonde conviction que, si je m'étais malheureusement soumis aux vaines consultations émanées de la science fallacieuse des *premiers médecins*, je serais actuellement mort. M. Audiffrent, généreusement parti de Marseille afin de se rassurer sur mon état, a complètement admis cette opinion : il m'a quitté Lundi dernier, après douze grandes entrevues journalières, pleinement tranquilisé quant à ma convalescence longue et pénible, mais déjà certaine et graduelle depuis près d'un mois ; elle finira vers la fin de Septembre, sans aucune intervention médicale Les docteurs Robinet et Foleÿ, fortuitement réunis chez moi Vendredi. confirmèrent la sagesse de ma conduite et reconnurent la justesse de mes prévisions sur l'issue naturelle et prochaine de chacun des deux gonflements où résident les seuls restes fâcheux de la maladie, d'après la rudesse de la crise salutaire et la sévérité de ma diète curative,

double source d'une débilité physique qui diminue journellement depuis un mois que je mange de plus en plus et dix jours que j'ai cessé de m'aliter. Si vous m'aviez quelquefois vu, de manière à comparer mes états successifs, votre expérience vous aurait préservée de partager les sottes frayeurs d'un jeune homme superficiel, entièrement étranger aux notions médicales, et qui n'a pensé qu'à ma maigreur, facilement explicable : au reste quelque effrayés que soient les autres, ils ne parviendront jamais à m'effrayer moi-même, en un cas où je sens, mieux que personne, que des yeux vulgaires ont pu seuls prévoir ma mort. Votre invocation d'une angélique victime, à l'appui d'un dangereux conseil, est d'autant plus aveugle que ma Béatrice succomba, non à sa maladie, mais sous ses deux médecins ; il est vrai qu'ils ne figuraient point parmi les *premiers*, c'est-à-dire les plus riches, qui sont précisément ceux que je méprise le plus, tant intellectuellement que moralement.

Après m'être successivement affranchi de la théologie, de la métaphysique, et même de la science, tout en gardant ce que chacune a d'incorporable au positivisme, je me suis finalement émancipé de la médecine ; ce qui ne se pouvait point par les meilleurs discours, mais d'après une conduite décisive en un cas vraiment grave. C'est ainsi que je dois, à mes risques, faire toujours tourner mes incidents quelconques au profit de mon incomparable mission sociale. J'ai là fourni le type anticipé des mœurs normales, où, quand l'éducation encyclopédique aura partout répandu les saines notions générales sur la nature humaine, tout malade suffisamment éclairé deviendra, si sa raison reste pleinement intacte, son meilleur médecin, comme seul capable de se bien connaître.

Respect et Sympathie.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)
Fondateur de la Religion universelle et premier Grand-Prêtre de l'Humanité.

SEPTIÈME LETTRE

A MADAME BRASILEIRA, A PARIS.

Paris, le Samedi 17 Guttemberg 69 (29 Août 1857).

Madame,

Je lus hier votre digne effusion, et j'éprouve ce matin le besoin de vous en remercier cordialement. C'est le complément durable du premier hommage féminin rendu jusqu'à présent à celle qui, par moi, régénère son sexe, à la chaste inspiratrice qui mérite si bien la sentence de Pétrarque :

Tre dolci nomi à in te raccolti,
Sposa, Madre, e Figlinola.

Votre touchante composition est irrévocablement placée dans le tiroir sacré qui ne contient que la correspondance exceptionnelle.

Respect et Sympathie.

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)
Fondateur de la Religion universelle, et premier
Grand-Prêtre de l'Humanité.

CINQ LETTRES
A MONSIEUR ALFRED SABATIER

PREMIÈRE LETTRE

A MONSIEUR ALFRED SABATIER, A GÊNES.

Paris, le Mardi 8 Shakespeare 68 (17 Septembre 1856).

Mon cher Disciple,

Pour vous faire mieux apprécier la mission que votre noble lettre du 22 Guttemberg (arrivée Samedi dernier) a noblement acceptée auprès du général des jésuites, je dois d'abord indiquer le projet que je communiquai récemment à la Société positiviste. Ensuite j'y distinguerai la seule partie que doive en déclarer votre office actuel.

Depuis trois siècles, le général des jésuites constitue le véritable chef du catholicisme, le pape étant irrévocablement réduit à l'état d'un simple prince italien, électif au lieu d'être héréditaire comme les autres. Quoique cette situation ne soit pas officiellement reconnue, elle se manifeste de plus en plus à mesure que le besoin de la réorganisation spirituelle se développe en Occident, et surtout chez le peuple central. C'est pourquoi, quand les quatre volumes de ma *Synthèse subjective* (dont le pre-

mier va bientôt paraître) seront entièrement publiés, j'écrirai, l'année suivante (en 1862), un *Appel aux Ignaciens*, où j'inviterai leur général à se proclamer chef spirituel des catholiques, en déclarant le pape prince-évèque de Rome (comme dans la célèbre lettre de Mme Roland), et le laissant se démener avec ses *sujets* comme ils pourront. Pour consommer cette proclamation, le général ignacien serait publiquement invité, par le fondateur du Positivisme, à venir résider à Paris, où je lui garantirais, au nom des vrais républicains, une pleine liberté d'action sociale. Tous ceux qui prétendent à diriger l'Occident doivent habiter la métropole humaine, seul siège des impulsions vraiment efficaces ; ils donnent leur démission en fuyant ce séjour, auprès duquel Rome et Londres sont des villes de province, sans influence directe sur la régénération occidentale.

Afin de préparer cette situation, où le catholicisme et le Positivisme seront directement en concurrence décisive pour l'ascendant spirituel, en éliminant, d'un commun accord, le protestantisme, le déisme, et le scepticisme (les trois degrés de la maladie moderne), il faut maintenant obtenir l'entière abolition du budget ecclésiastique, et forcer tous les prêtres à vivre, comme moi, des libres subsides de leurs adhérents respectifs, suivant le type américain, qui seul convient à la transition finale. Tel est l'*unique* objet de votre mission actuelle, où vous chercherez à faire comprendre combien cette mesure serait favorable aux jésuites, surtout en France, où leur attention se trouve de plus en plus concentrée, l'Espagne et l'Italie étant déjà dominées par des congrégations antérieures, et d'ailleurs incapables d'initiative sociale. Depuis leur origine, ils font de vains efforts pour se placer à la tête du clergé français, où les évêques ont toujours neutralisé jusqu'ici leur ascendant spontané. La discipline épiscopale étant devenue purement matérielle, la suppression du budget suffira pour la dissoudre sans aucun schisme, parce que les prêtres sont aujourd'hui moins

disposés à respecter leurs supérieurs que les militaires envers leur colonel ; la pression financière les fait seule obéir au pouvoir officiel. Une telle émancipation, qui d'ailleurs aura bientôt réduit le clergé français au quart de son extension actuelle, le groupera sous les jésuites, seuls cohérents, et déjà familiers avec l'absence de budget légal.

En même temps, il faut expliquer au général ignacien le concours spécial que le chef des positivistes lui demande à cet égard. J'ai publiquement réclamé la suppression totale du budget théorique, non seulement théologique, mais aussi métaphysique, et même scientifique, comme condition préliminaire de l'élaboration régénératrice. D'après les préjugés actuels, cette triple suppression, qui devrait être simultanée, sera probablement successive, et suivra l'ordre inverse de celui que je préférerais : elle commencera par le budget des cultes, comme plus onéreux et surtout plus antipathique. Mais une digne initiative ne peut, à cet égard, venir que des prêtres catholiques eux-mêmes, sans quoi la mesure semblerait hostile au catholicisme. Voilà pourquoi je désire que les jésuites viennent spontanément appuyer la demande solennellement proclamée au tome final de mon principal ouvrage.

Telles sont les deux considérations connexes que vous devez expliquer au chef ignacien, sans lui rien dire de la proposition plus hardie que je lui ferai publiquement dans six ans, et dont il serait maintenant effrayé. Si, d'ici là, nous pouvons, avec son assistance, obtenir la pleine liberté spirituelle, le plus difficile sera fait. Les positivistes et les catholiques peuvent déjà se concerter dignement, afin d'obliger, au nom de la raison et de la morale, tous ceux qui croient en Dieu de redevenir catholiques, et tous ceux qui n'y croient pas de devenir positivistes, le siècle de la construction ne devant comporter de lutte qu'entre des doctrines vraiment organiques, en éliminant tous les purs critiques comme autant arriérés que perturbateurs.

Je suis profondément touché des pieux sentiments que vous me témoignez, et surtout de votre tendre vénération pour la sainte collègue subjective qui me régénéra. Ce symptôme m'a toujours paru le plus propre à distinguer les positivistes complets, c'est-à-dire religieux. Nous ne pouvons aucunement compter sur les adhésions dépourvues d'un tel indice.

Votre noble et respectueuse confiance m'invite à vous dire librement mon avis paternel sur le plan de travaux que vous me soumettez. Il est radicalement vicieux, et je vous invite à n'y donner aucune suite, pour ne pas compromettre, dès son début, la belle carrière, apostolique ou sacerdotale, à laquelle je vous crois réellement appelé, d'après les essais poétiques que je vis l'an dernier et l'ensemble de vos antécédents intellectuels ou sociaux. Quoique toutes les vocations spéculatives puissent aisément avorter, les poètes sont plus exposés à ce danger que les philosophes, parce que la surexcitation de la vanité leur est plus naturelle et la discipline mentale moins spontanée. Tout ce que vous projetez me semble, non seulement prématuré, mais essentiellement chimérique, d'après une effervescence d'imagination, excusable, quoique nuisible, qui vous fait habituellement prendre des titres pour des programmes Outre le vague, la confusion, et la précipitation, craignez le reste inaperçu d'habitudes révolutionnaires qui vous dispose à vouloir collectivement accomplir la construction la plus individuelle qui puisse exister. La poésie peut seule ouvrir l'avenir positiviste à tous les arts spéciaux, qui ne doivent assez sentir la religion universelle que d'après l'épopée qu'elle aura d'abord inspirée. Mais cette inauguration doit être saintement ajournée jusqu'au début de votre seconde vie (42 ans), dont vous êtes encore séparé par une période que vous devez surtout employer à régler vos forces en les développant d'après un sage exercice graduel.

Le volume que je publierai dans six semaines vous fera déjà connaître l'incorporation normale du fétichisme au

positivisme, et l'institution fondamentale du milieu subjectif qui la complète, quoique le développement de ces deux conceptions connexes appartienne aux tomes suivants. Vous verrez, dès l'introduction, l'Espace, la Terre et l'Humanité constituer le triumvirat religieux, où le Grand-Milieu se lie au Grand-Fétiche par le ciel et la double enveloppe terrestre, comme le Grand-Fétiche au Grand-Etre par la végétalité suivie de l'animalité. Tels sont les sept degrés de l'échelle sacrée qui nous incorpore, sympathiquement et synthétiquement, toute l'économie relative, domaine simultané de nos sentiments, de nos théories, de notre activité privée ou publique.

Mais, à votre égard, la première destination du nouveau volume consiste à vous permettre la digne régénération de vos études mathématiques, d'après lesquelles vous devrez ensuite monter toute la hiérarchie encyclopédique pour mériter le sacerdoce universel, où votre office sera plus poétique que philosophique, suivant l'heureuse conformité de votre nature avec le principal besoin actuel de la situation occidentale. Telle doit être, pendant sept ans, votre principale occupation, sauf une sage réalisation de vos projets d'opuscules pour initier au Positivisme l'élite du public italien, surtout féminin. Dans cette période d'épreuve et de préparation, craignez le vague et l'indolence, que vous pourriez mieux éviter si vous aviez une profession réglée, pourvu qu'elle vous laissât assez de loisir. Lisez, comme je le fais depuis dix ans, chaque matin, un chapitre de l'*Imitation*, d'abord en latin, puis dans la traduction en vers de Corneille, et, chaque soir, un chant de Dante en original ; ne passez jamais une année sans avoir relu l'*Orlando Furioso*, et même *Gerusalemme*, plus Homère suivi d'Eschyle. Apprenez l'espagnol et rendez-vous propre *El Ingenioso Hidalgo*, comme le *Teatro escogido*, récemment publié, sous mon indication, par l'éminent positiviste Florez, digne ami de votre noble frère Lonchampt. Quant à la partie négative de votre hygiène cérébrale, abstenez-vous scrupuleusement

de toute lecture de journaux ou revues, même scientifiques, et des productions en vogue. Cultivez autant que possible vos goûts musicaux sans négliger vos dégoûts pour toutes les médiocrités esthétiques.

Quelle que doive être, envers vous, l'efficacité d'un régime dont je fais, depuis longtemps, l'épreuve journalière, il ne saurait assez garantir le bel avenir auquel vous pouvez dignement prétendre si l'essor intellectuel, tant poétique que philosophique, ne reposait sur le développement moral, seule source directe de l'impulsion religieuse. Pour que cette condition prépondérante soit suffisamment remplie, il faut que vous fassiez, le plus tôt possible, mais avec la maturité convenable, un digne mariage. Jusqu'à ce qu'il se réalise, développez le culte intime, si l'ensemble de vos antécédents privés vous offre un type capable d'une idéalisation normale.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

DEUXIÈME LETTRE

A Monsieur Alfred Sabatier, a Rome

Paris, le Vendredi 9 Aristote 69 (6 Mars 1857).

Mon cher Disciple,

Après avoir soigneusement relu la précieuse lettre que j'ai ce matin reçue de vous, j'éprouve le besoin de vous faire immédiatement parvenir mes justes félicitations sur la manière pleinement satisfaisante dont vous avez récemment rempli la mission, non moins difficile

qu'importante, que vous aviez dignement acceptée. Dans la mémorable entrevue que vous me décrivez, vous avez noblement manifesté la supériorité spontanée du Positivisme sur tout théologisme, non seulement quant à l'élévation des pensées, mais aussi pour la modération et la générosité des sentiments, et même la politesse des procédés. Ce n'est pas plus votre faute que la mienne, si ceux où je voyais déjà de vrais ignaciens sont encore de simples jésuites, méconnaissant la situation occidentale et sacrifiant le but aux moyens, jusqu'à ce que de nouvelles commotions éclairent leur empirisme sur des dangers qu'ils subiront, tandis qu'ils pouvaient nous aider à les prévenir ou les adoucir. On ne saurait mieux donner sa démission involontaire du véritable pouvoir spirituel, ni davantage accepter la présidence sociale du Positivisme, que ne l'a fait votre naïf interlocuteur, assez arriéré probablement pour ne pas même sentir combien Ignace de Loyola surpasse, à tous égards, leur Jésus-Christ. Mais, malgré leur faible portée et leur insuffisante émancipation, ces empiriques, que je persiste à croire honnêtes, seront spontanément influencés par votre admirable lettre préliminaire, d'après laquelle une telle entrevue ne restera pas sans résultats, même prochains. Quoi qu'il en soit, vous avez maintenant accompli cette délicate négociation avec autant de sagesse et de discrétion que de dignité. C'est d'eux que devraient désormais procéder de nouveaux contacts, que vous accueilleriez sans les devancer.

Je vais seulement vous envoyer demain, par la poste, pour le général des jésuites, auquel je vous prie de les transmettre de ma part, sous l'entremise de M. Robillon : 1° un exemplaire du *Catéchisme positiviste* ; 2° un exemplaire de l'*Appel aux Conservateurs* ; 3° un exemplaire de ma *Huitième circulaire annuelle*. Si ce triple envoi se trouvait convenablement accueilli, je le ferais bientôt suivre des quatre volumes de la *Politique positive*. Au cas contraire, nous aurons toujours fait notre devoir en mettant ces personnages à portée de connaître la foi

régénératrice, dont ils ne semblent plus soupçonner l'existence ; si toutefois leur langage, à cet égard, est assez sincère, ce que d'anciens contacts avec la cour romaine me font supposer douteux. Dans cette situation, je ne dois ici faire aucune tentative envers leur état-major français, dont j'attendrai les démarches quelconques, si le général leur en prescrit. Conformément au plan total de mes derniers travaux, l'opuscule que j'ai depuis longtemps projeté sous le titre d'*Appel aux ignaciens* ne paraîtra qu'en 1863, époque où de graves événements auront peut-être attiré déjà l'attention de ces empiriques sur l'efficacité conservatrice et l'aptitude conciliante du Positivisme, qui finira par devenir leur unique garantie sociale.

Le parfait accomplissement de la difficile mission dont vous m'avez aujourd'hui rendu fidèlement compte constitue, à mes yeux, une nouvelle confirmation spéciale de la plénitude de votre conversion et du noble avenir personnel que je vous crois déjà réservé dans l'installation décisive de la religion universelle. C'est donc de vous maintenant qu'il vous reste à m'entretenir dans votre prochaine lettre, où je trouverai, j'espère, l'indication de vos récents progrès, surtout depuis la lecture approfondie de mon nouveau volume, et même quant à votre propre situation morale.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Outre l'exemplaire de ma dernière circulaire que je destine à M. Beckx, mon envoi de demain en doit aussi contenir un pour vous, en cas que vous n'ayez pas reçu celui que je vous adressai, par M. Profumo, dès la fin de Janvier.

TROISIÈME LETTRE

A Monsieur Alfred Sabatier, a Rome

Paris, le Jeudi 8 Archimède 69 (2 Avril 1857).

Mon cher Disciple,

J'approuve votre interprétation de la réponse que vous me transmettez envers mes récents envois ignaciens. L'initiative et les avances devant naturellement caractériser la supériorité réelle, il faut peu s'étonner que la grande ligue religieuse des âmes d'élite contre l'irruption anarchique du délire occidental commence par le Positivisme, seul capable d'y présider. C'est à la religion que convient la principale application de la loi des trois états, après que toutes les conceptions préliminaires l'ont suffisamment subie. Si, comme sentiment, la religion est immuable et doit seulement se développer continuellement, elle est, en tant que conception, assujettie, dans sa nature, à la marche universelle qui régénère l'ensemble d'après les parties. Or, l'état positif consiste, pour la religion, à tendre systématiquement et directement vers sa destination normale, jusqu'alors indirecte et spontanée : régler toute la vie humaine, privée et publique.

Pour cette transformation décisive, la philosophie des causes chimériques est irrévocablement remplacée par celle des lois réelles, qui ne peut pleinement prévaloir qu'en dirigeant une telle rénovation de la synthèse universelle. Depuis que le Positivisme a dignement rempli cette condition finale, la situation occidentale doit de plus en plus susciter son ascendant nécessaire, en mani-

festant l'impuissance sociale des religions provisoires qui, directement vouées au salut céleste, sont radicalement incapables de saisir l'ensemble des affaires terrestres, inappréciable avant notre avènement.

Trente-un ans me séparent des mémorables conférences qui suivirent l'opuscule décisif, où j'avais publiquement consacré ma vie à la fondation occidentale du vrai pouvoir spirituel. Alors, le véritable chef du parti catholique (l'abbé La Mennais) provoqua trois libres entretiens, où, comme dignes adversaires, sans aucun vain espoir de conversion mutuelle, nous fûmes spontanément conduits à l'ébauche de la grande ligue religieuse, maintenant parvenue à sa pleine maturité. Ce souvenir caractéristique soutient, malgré les déceptions individuelles, mon aspiration générale à la réalisation décisive de ce saint projet, où j'ai désormais rempli les conditions d'une présidence nécessaire, qui sera d'abord acceptée par les meilleurs débris de l'ancien sacerdoce. Pendant que vous ouvrez admirablement à Rome nos relations ignaciennes, mes deux éminents disciples de New-York ébauchent nos contacts paternels avec les catholiques américains qui, là, dépourvus de toute domination, même idéale, sont mieux accessibles à notre ascendant. Mais ce double effort n'instituera la sainte ligue que quand les sympathies féminines y pourront activement seconder les impulsions masculines.

Tout à vous.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

QUATRIÈME LETTRE

A MONSIEUR ALFRED SABATIER A ALBANO (ROME).

Paris, le Mardi 20 César 69 (12 Mai 1857).

Mon cher Disciple,

D'après votre lettre de mercredi dernier, arrivée hier, je me reproche les vains efforts que vous a récemment coûtés l'interprétation d'une loi rimique que j'avais mal formulée, faute d'une représentation assez déterminée d'une application qui ne me concernait pas. Je reconnus le vice de cette rédaction en la relisant, quand M. Longchampt m'eut, le 14 Archimède, annoncé vos embarras et les siens à cet égard. Trois jours après je lui transmis, surtout à votre intention, une copie de l'*erratum* spécial que je venais ainsi d'arrêter, et que je reproduis à la fin de la présente réponse tel qu'il sera finalement publié dans la préface de mon prochain volume, en Octobre 1858.

J'approuve, comme pleinement conforme au véritable esprit de mon nouveau système de composition, l'amendement que vous me soumettez, à l'occasion de votre opuscule pour la coordination des sections d'un même chapitre ou tiers de chapitre, en substituant à la succession alphabétique des initiales de section, celles des lettres d'un mot bien choisi. Mes tiers de chapitre ayant tous été caractérisés par un titre sommaire, quelquefois condensé dans un terme unique, je n'avais pas senti le besoin d'un tel perfectionnement, mon attention s'était surtout concentrée vers la construction de chaque section. Néanmoins, je reconnais la justesse de vos objections sur

la succession toujours alphabétique des diverses sections, sauf pour l'introduction et la conclusion, qui directement relatives à l'ensemble du traité, ne peuvent guère admettre un mot spécial. Il est donc probable que, en commençant, le premier Vendredi de Février prochain, le second volume de ma *Synthèse subjective*, je pratiquerai votre amendement, afin de perfectionner la coordination spéciale de mes tiers de chapitre, mais sans m'y borner aux noms concrets, individuels ou même collectifs, et me réservant comme toujours la faculté d'employer aussi des termes abstraits, substantifs ou même verbes, qui seront quelquefois préférables. Les petites compositions, où les chapitres ne sont pas divisés en trois parties caractéristiques, sont les seules qui doivent exclusivement coordonner les sections par des mots concrets, ordinairement personnels. Ainsi conçu, votre amendement mérite mon entière approbation, non seulement envers le cas qui vous l'a suggéré, mais pour l'ensemble de la méthode constructive, dont il perfectionne l'application normale en même temps qu'il prévient de fastidieuses répétitions. Si les réflexions que j'aurai, naturellement, lieu de faire à cet égard, avant de reprendre ma grande construction finale, me conduisent, comme je le présume, à la consécration de cette proposition, j'aurai plaisir, en l'annonçant dans la préface du volume où je l'appliquerai directement, à la rapporter à l'éminent disciple théorique qui l'a dignement imaginée.

Erratum pour le tome 1er de la *Synthèse subjective*. Il y faut ainsi rectifier l'avant-dernière phrase de la page 760 :

« Toujours le premier vers d'une stance rime avec le « dernier de la précédente, dont les deux consonnances « sont également répétées dans l'ensemble de trois stro« phes, où la consécutivité compense l'alternance : l'en« chainement embrasse toutes les sections d'un même « chant. »

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Paris, le Vendredi 16 Archimède 69 (10 Avril 1857).

Spécimen de la succession des rimes dans l'ensemble de trois stances.

justice
charité
propice
fierté
novice
vérité
clarté.
bonté
courage
beauté
volage
pureté
servage
hommage.
partage
douleur
nuage
bonheur
visage
pâleur
vainqueur.
valeur
sagesse
etc.

CINQUIÈME LETTRE

A MONSIEUR ALFRED SABATIER, A ALBANO (ROME).

Paris, le Mardi 6 Charlemagne 69 (23 Juin 1857).

Mon cher Disciple,

Quant à la principale question de votre dernière lettre je dois d'abord rappeler que la tendance au vague cons-

titue, surtout au début, l'écueil ordinaire des dispositions vraiment synthétiques, qui souvent poussent à de vicieux rapprochements, faute d'une discipline convenable, dont vous n'avez pu contracter assez l'habitude encore, quoique vous ayez pleinement adopté son principe. En précisant ce danger, il consiste surtout dans la tendance, autant inaperçue qu'involontaire, à prendre le subjectif pour l'objectif, en regardant comme des lois naturelles, c'est-à-dire extérieures, les institutions purement artificielles, mais aucunement arbitraires de l'Humanité.

L'Espace constitue la plus subjective de ces constructions, au-delà de ce que furent jadis les dieux et plus tard leur unique condensateur, auxquels on attribue une existence pleinement objective, quoiqu'elle fût entièrement chimérique. Au contraire, le Grand-Milieu sera toujours conçu, soit philosophiquement, soit poétiquement, comme une institution totalement artificielle. J'ai déjà marqué ce caractère, dès ma première ébauche de cette conception, quand je disais, avant la fin de ma vingtième année, relativement à la consistance du *fluide* universel, que, si nous étions des animaux aquatiques, nous l'imaginerions *liquide* afin de le mieux saisir, tandis que, habitant l'atmosphère, nous le supposons *gazeux*, pour que sa densité puisse toujours rester notablement inférieure à celle de l'enveloppe terrestre. Ce contraste, directement rappelé dans mon récent volume, devait vous indiquer la nature profondément relative et purement subjective d'une telle institution. Elle est théoriquement destinée à fournir le siège de tous les phénomènes qui peuvent être habituellement conçus indépendamment des Etres correspondants ; ce que j'ai surtout réduit aux divers modes de l'existence inorganique, sauf l'appendice propre aux aspects purement statiques des corps organisés, sans que leur état dynamique puisse jamais comporter une telle abstraction. Religieusement, l'espace est directement adoré comme offrant, en vertu de son universalité néces-

saire, l'unique siège auquel nous puissions familièrement rapporter la fatalité suprême, celle qui résulte des lois de la philosophie première, essentiellement communes à tous les phénomènes, et dès lors incapables de résider en aucun corps spécial.

Mais dans l'un et l'autre office, l'espace reste uniquement fictif; notre tendance à le réaliser n'est que l'hommage involontaire à la puissance irrésistible de l'Humanité sur ses enfants, auxquels ses conceptions semblent des faits. Une telle méprise doit surtout provenir aujourd'hui du régime profondément illusoire dont nous sommes à peine sortis. Dans l'état normal, on honorera mieux le Grand-Etre en lui rapportant la construction de l'espace qu'en attribuant une existence réelle au fluide fictif.

Outre ce vice général, vos récentes questions indiquent une confusion spéciale où des influences extérieures essentiellement chimériques deviennent la source de phénomènes incontestables, quoique souvent exagérés et mal appréciés, dus à la réaction continue du cerveau sur le corps. Je suis, par exemple, aussi disposé que les Italiens à croire aux stigmates exceptionnels qui précédèrent la mort de l'incomparable réformateur du XIIIe siècle, mais en y voyant un simple résultat de cette réaction chez un organisme éminemment impressionnable, sans aucune mystérieuse impulsion du dehors. Sous ces aspects, comme sous les précédents, je vous conseille d'attendre les éclaircissements et développements naturellement propres au second volume de la *Synthèse subjective* qui sera construit l'an prochain, pour paraître en Octobre 1858

Tout à vous.

Auguste COMTE
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

UNE LETTRE
A MONSIEUR LOUIS COMTE

A MONSIEUR LOUIS COMTE, A MONTPELLIER.

Paris, le Lundi 26 Moïse 69 (26 Janvier 57).

Mon cher et vénéré Père,

Cette lettre exceptionnelle est uniquement destinée à vous expliquer les graves motifs qui me font irrévocablement retirer la promesse inconsidérée qu'un affectueux entraînement m'inspira pour le mois d'Août 1857. Je compte que ma sœur se croira scrupuleusement obligée de vous lire ceci complètement et textuellement, même les passages où je l'aurais involontairement choquée. La prudence devrait seulement ajourner cette lecture, si vous n'étiez plus dans le bon état où M. Audiffrent vous a récemment trouvé.

D'après les renseignements que ce digne disciple vous a cordialement annoncés, et qui sont directement confirmés par la circulaire que je vous envoyais Jeudi dernier, je puis déjà présumer que le subside sur lequel est exclusivement fondée mon existence matérielle, dissipera, cette année, le principal obstacle que j'avais d'abord craint envers la visite projetée. Mais des considérations d'un ordre supérieur, surtout relatives à mes devoirs publics, m'obligent à retarder ce voyage, jusqu'à l'entière terminaison du grand ouvrage dont j'ai récemment publié le premier volume.

Quand je fis, en 1855, la promesse que je suis ainsi forcé de retirer, j'étais dans une véritable année de chômage, venant d'achever ma principale construction, et n'étant pas encore préoccupé de celle qui doit la compléter. Si l'état de mon subside m'avait alors permis de venir auprès de vous, cette satisfaction eût été pleinement exempte d'inconvénients. C'est ce qui me conduisit à la promettre pour 1857, où ne devant rien écrire, je semblais retrouver mon équivalente liberté. Mais depuis que j'ai publié le tome initial de mon ouvrage complémentaire, l'approche du terme indiqué m'a fait spontanément reconnaître que j'avais d'abord mal apprécié la diversité des deux cas. Bien que je ne doive rien écrire cette année, elle ne sera point un temps de repos comme 1855. Elle doit être entièrement absorbée par une profonde préparation méditative, qui demande tous mes moments et toutes mes forces. Un tel travail devient d'autant plus intense qu'il concerne, non seulement le volume annoncé pour 1858, mais aussi celui de 1859; lequel, ne devant alors être réellement séparé dn précédent que par quelques mois de rafraîchissement, a besoin d'être spécialement préparé dès 1857.

La liaison de ces deux tomes est tellement intime qu'ils instituent, l'une la connaissance, l'autre le perfectionnement de la nature humaine. Je spécifie leur destination pour vous indiquer combien elle exige l'entière concentration de mes efforts vers le double sujet, à la fois le plus difficile et le plus important, que puisse jamais aborder notre intelligence. C'est pourquoi je dois scrupuleusement écarter les diversions quelconques, qui pourraient involontairement altérer la pleine efficacité d'une telle préparation. Déjà j'ai systématiquement ajourné l'opuscule épisodique que j'avais d'abord projeté pour cette année. Il m'a fallu pareillement révoquer tout espoir de visite à d'éminents disciples et dignes patrons, même au noble foyer hollandais qui, depuis dix ans, constitue mon principal appui matériel et moral. Mais le poids le plus douloureux d'une telle nécessité concerne le filial

voyage que j'avais affectueusement projeté pour le mois d'Août prochain. Plus il me produirait une puissante diversion, plus il troublerait la profonde méditation qu'il viendrait naturellement interrompre au milieu du principal effort.

Ma préparation actuelle est d'autant plus sacrée qu'elle concerne mon dernier grand ouvrage, où toutes les graves imperfections deviendraient nécessairement irréparables ; ce qui n'existait pas pour mes constructions précédentes, dont je puis ici rectifier les défauts. Je dois donc ajourner toute diversion, sans excepter la plus chérie, jusqu'à l'entier achèvement de mon œuvre finale en 1862, où commencera ma retraite comme écrivain, n'ayant plus à publier que le volume promis envers la sainte correspondance qui caractérise ma régénération morale. Il est vrai que, d'après mon plan général, l'année 1860 sera pleinement exempte de toute publication : voilà pourquoi mon affectueux empressement avait d'abord restreint là l'ajournement du filial voyage. Néanmoins cette nouvelle suspension doit, au fond, avoir le même caractère que la préparation actuelle, quoique avec moins d'intensité. Si je n'y dois plus préparer qu'un seul tome, ce sera le dernier de tous mes volumes : il exigera toute mon attention, comme devant dignement couronner l'ensemble de ma longue carrière philosophique.

Après vous avoir assez expliqué le motif qui m'interdit de vous revoir avant cinq ans, je dois accessoirement indiquer deux considérations de prudence, l'une physique, l'autre morale, en faveur de cet ajournement nécessaire.

Il est d'abord conforme aux exigences de ma santé, qui ne se maintient vraiment satisfaisante que d'après un scrupuleux régime de tout genre, que je ne puis guère pratiquer hors de chez moi, surtout quant à la nourriture, où mon seul organe radicalement faible (l'estomac) prescrit des soins continus. Depuis plusieurs années, j'ai toujours refusé de dîner ailleurs, parce que je ne l'avais jamais fait impunément, malgré toutes les précautions

possibles. Ce motif aura probablement le même poids dans cinq ans, puisque je ne saurais espérer que la vieillesse rende mon estomac moins impressionnable. Mais alors je ne serai plus préoccupé d'un grand ouvrage, en sorte que je pourrai davantage risquer un dérangement corporel, qui ne réagira point sur mes travaux. Les mêmes appréciations conviennent à toutes les autres parties de mon régime physique.

Je dois maintenant aborder une considération plus délicate et plus directe, qui représente l'ajournement auquel je suis maintenant forcé comme spécialement favorable à la précieuse réconciliation dont je pris, en 1855, la digne initiative. Car un voyage trop prochain pourrait involontairement altérer cette heureuse issue, en développant les conflits propres à nos opinions respectives, surtout religieuses, envers lesquelles je puis, à distance et par écrit, garder les ménagements difficilement compatibles avec une cohabitation de quelques semaines. Quoique je vous ai toujours reconnu naturellement tolérant, j'ai lieu de craindre qu'il ne soit autrement chez ma sœur, si j'en crois sa réputation locale. Voilà pourquoi mon médecin et disciple, qui passa six semaines à Montpellier l'été dernier, n'a jamais osé faire la visite qu'il m'avait d'abord promise. Envers moi, le conflit serait plus grave et plus imminent, puisque je suis le fondateur de la doctrine qu'il a seulement adoptée après de mûres délibérations.

Une telle doctrine a pour principal privilège de pouvoir, sans se contredire ni s'énerver, rendre à toutes les autres pleine justice, dont elle ne doit jamais attendre l'équivalent, naturellement incompatible avec leur caractère nécessairement absolu. La religion de l'Humanité regarde tous les cultes antérieurs, comme ses diverses préparations spontanées, encore utiles et même indispensables, à l'immense majorité des âmes actuelles. Il fait surtout apprécier le catholicisme, dernier et principal précurseur du positivisme. Cette sympathie s'est

publiquement caractérisée dans la construction du *Calendrier positiviste* où tous les grands noms catholiques sont mieux honorés qu'ils ne l'avaient jamais été. Ma vie privée a spécialement développé ces dispositions de gratitude et de vénération par un long usage journalier du meilleur livre du catholicisme (l'*Imitation*). Depuis dix ans, je relis trois fois chaque année cet incomparable ouvrage, à raison d'un chapitre chaque matin, lu d'abord dans l'original, puis d'après la traduction en vers de Corneille. Je termine chaque Mercredi mon affectueux pèlerinage hebdomadaire par une demi-heure de pieuse station à l'église Saint-Paul, en souvenir spécial de la haute importance que ma sainte amie et moi savions également attacher à notre naissance catholique qui nous avait spontanément préservés des divagations et fluctuations protestantes.

Vous savez que dès l'âge de quatorze ans, j'avais naturellement cessé de croire en Dieu. Toutes mes études et réflexions ultérieures ont de plus en plus confirmé cet affranchissement nécessaire, sans lequel l'ensemble de ma carrière eut radicalement avorté. Mais j'ai bientôt senti les graves dangers, même intellectuels, et surtout moraux de l'état purement négatif où ce début m'avait spontanément placé. Les efforts que j'ai toujours faits pour me reconstruire une discipline spirituelle ne me conduisirent d'abord qu'à fonder une nouvelle philosophie sur la combinaison des diverses sciences réelles. Ils aboutirent à constituer, d'après cette base, la religion finale, quand une angélique influence eut assez déterminé ma régénération morale, en faisant irrévocablement prévaloir le cœur sur l'esprit. Depuis dix ans, cet état définitif de pleine concentration religieuse s'est tellement développé que j'ai pu graduellement susciter une équivalente rénovation chez beaucoup d'âmes longtemps retenues comme la mienne dans le scepticisme complet, au commun détriment du bien public et du bonheur privé. Ma religion, ultérieurement destinée à tous, devient aujour-

d'hui celle de quiconque n'en peut plus avoir d'autre ; ce qui constitue un cas très fréquent, et surtout fort important, puisqu'il concerne la plupart des chefs occidentaux et principalement français, quoique notre siècle les condamne à l'hypocrisie, tant qu'ils restent purement sceptiques ou négativistes.

Parmi les âmes vraiment régénérées, la religion positive est directement destinée à régler la vie humaine, tant privée que publique, en y faisant convenablement prévaloir le sentiment sur l'intelligence et l'activité. Nous ne différons des catholiques qu'en ce que notre unité se rapporte à l'Humanité, tandis que la leur se rattache à Dieu. Quoique la théorie puisse pleinement démontrer la supériorité du nouveau système sur l'ancien, pour les âmes suffisamment préparées, la pratique doit seule prononcer entre les deux régimes, en rendant les positivistes plus religieux que les théologistes quelconques, dans chaque partie de l'existence terrestre.

Telle est la comparaison qui ne peut manquer désormais de se développer, à mesure que la situation actuelle fera mieux apprécier quelle doctrine peut réellement terminer l'état révolutionnaire, personnel, domestique, et civique, qui de plus en plus nous entraîne vers une entière anarchie, d'abord intellectuelle, puis morale, et finalement matérielle. Dans les cinq années qui me séparent encore de vous, cette appréciation sera, j'espère, assez avancée pour que la justice, que déjà l'on commence à me rendre partout, ait enfin pénétré jusqu'à ma famille, sous de nombreux et lointains intermédiaires.

Alors, je pourrai dignement revoir le sol natal, sans trouver, même chez ma sœur, des allusions blessantes ou dédaigneuses, que je ne puis ni ne dois supporter de personne, et qui pourraient aujourd'hui compromettre une inappréciable réconciliation. Incompétentes envers mes principes, beaucoup d'âmes sincèrement catholiques, surtout féminines, se bornent à juger, d'après ses résultats moraux, la doctrine universelle, à la construction de

laquelle j'ai consciencieusement voué la plus complète de toutes les carrières philosophiques. Je ne doute pas que la même sagesse empirique ne doive aussi me procurer, en 1862, la juste déférence spontanée sans laquelle notre contact direct deviendrait plus nuisible qu'utile à la consolidation de nos liens naturels.

Votre fils respectueux,

Auguste COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

UNE LETTRE

A MONSIEUR FRANCIS OTTER

Paris, Le Vendredi 16 Guttemberg 69.

Monsieur,

Je suis très touché de la profonde sympathie qui m'est sincèrement témoignée, dans une grave occasion, par un jeune théoricien dont M. Congreve m'a déjà signalé le mérite moral et mental. Votre noble ami M. Winstanley, qui repartit hier matin pour Londres, pourra complètement vous expliquer ma maladie, et vous rassurer sur ma pleine convalescence actuelle, longue et pénible, mais certaine. Il vous apprendra que, dans un cas décisif, après m'être successivement affranchi de la théologie, de la métaphysique, et même de la science, en gardant de chacune ce qu'elle a de vraiment incorporable au positivisme, j'ai pareillement étendu, sous ma responsabilité, mon émancipation finale jusqu'à la médecine, notre dernière tutelle provisoire En ayant soin de traiter, avec un succès irrécusable, la plus grave maladie que j'ai jamais subie, je n'ai fait que devancer, à mes risques, l'état normal, où l'éducation encyclopédique ayant partout répandu de saines notions sur la nature humaine, tout malade suffisamment éclairé, si sa raison reste pleinement intacte, deviendra son meilleur médecin, nul autre que lui-même ne pouvant assez connaître l'ensemble de sa propre constitution. Ceci vous montre que, malgré vos inquiétudes, ma maladie

de 1857, loin d'entraver le développement général de ma mission philosophique et sociale, y suscite de grands progrès inattendus. Survenue l'an dernier, ou l'an prochain, pendant la composition directe d'un nouveau volume, elle aurait gravement troublé le cours normal de mes travaux, et par suite se serait elle-même aggravée. Mais, la présente année étant entièrement vouée, sans rien écrire, à la forte préparation méditative qu'exige ma morale positive, cette perturbation corporelle tend à faciliter mon élaboration cérébrale, en me faisant mieux comprendre la nature humaine, objet propre et direct du volume théorique que j'écrirai l'année prochaine.

Je vous souhaite, Monsieur, Fraternité, Vénération, et Dévouement.

Auguste Comte.

SIX LETTRES
A MONSIEUR PIERRE LAFFITTE

PREMIÈRE LETTRE

Samedi matin, 4 Janvier 1845 (8 h.).

Mon cher monsieur Laffitte,

Comme je suppose que vous aimez la musique, je vous envoie ci-joint un billet pour me remplacer aux Italiens, où je suis décidé à ne pas aller ce soir. L'ouvrage que vous y entendriez, sans être un vrai chef-d'œuvre musical, contient plusieurs morceaux très recommandables, et se termine surtout par un troisième acte tout entier admirable. Si vous ne pouviez utiliser personnellement ce billet, je vous prie de me le renvoyer immédiatement.

Tout à vous.

Auguste Comte.

Je vous envoie aussi le libretto correspondant, afin que vous puissiez préalablement connaître assez le sujet de ce mélodrame pour en bien goûter la musique.

DEUXIÈME LETTRE (1)

. . . .

J'ai lu avec intérêt vos judicieuses observations sur les dispositions fondamentales des classes illettrées, aussi bien au fond de nos provinces, qu'au centre de Paris ; ne vous effrayez pas de l'apparente recrudescence théologique que vous montrent, là, comme ici, les classes lettrées, et surtout nos maîtres actuels, les légistes. D'après vos propres observations, il n'y a là aucune sorte de vraies convictions religieuses, mais seulement l'extension du machiavélisme vulgaire et ridicule, fondé sur la prétendue nécessité sociale indéfinie d'un tel régime mental ; or, plus cette hypocrisie *systématique* se propage, moins elle conserve de consistance : elle n'a été dangereuse qu'autant qu'elle est restée concentrée chez une classe d'élite, comme cela existe encore en Angleterre. Ici, cette routine n'a vraiment qu'une valeur négative, pour s'opposer aux tendances anarchiques du seul parti progressif qui soit encore organisé. Que l'opinion progressive donne de vraies garanties d'ordre, en devenant positive au lieu de rester métaphysique, et toutes ces prétentions rétrogrades perdront aussitôt leur valeur sociale.

. . . .

---

(1) Extrait d'une lettre écrite par Auguste Comte, le 15 Octobre 1845, à M. Pierre Laffitte.

TROISIÈME LETTRE

Jeudi, 22 Octobre 1846.

Mon cher monsieur Laffitte,

Pouvez-vous venir, Dimanche prochain, dîner dans ma solitude, en strict tête-à-tête ? A moins d'avis contraire, je compterai sur vous entre 3 et 4 heures.

Tout à vous.

Auguste Comte.

QUATRIÈME LETTRE

Samedi matin, 26 Décembre 1846

Mon cher Monsieur Laffitte,

Pour mieux utiliser le dernier Dimanche de l'année, pouvez-vous venir demain dîner solitairement avec moi ? A moins d'avis contraire, je compterai sur vous. Je serai disponible à partir de 4 heures.

Tout à vous.

Auguste Comte.

CINQUIÈME LETTRE

Mardi, 15 Juin 1847.

Mon cher Monsieur Laffitte,

J'ai oublié avant-hier de vous proposer, pour après-demain Jeudi 17, une promenade champêtre, analogue à celle du mois dernier. Nous en causerons demain ; mais j'ai pensé que j'en faciliterais l'exécution en vous l'annonçant dès aujourd'hui. Si vous êtes disponible, il suffirait, comme l'autrefois, de vous trouver chez moi ce matin-là, à 11 heures, sauf contre-temps.

Tout à vous.

Auguste Comte.

SIXIÈME LETTRE

A Monsieur Laffitte, a Cadillac (Gironde).

Paris, le Dimanche 18 Guttemberg, 69.

Mon cher Disciple,

Quelques jours avant l'arrivée de votre lettre du 13, j'avais fait la plus longue réponse de ma convalescence à l'excellente lettre de M. de Thoulouze, ainsi renseigné pour vous parler de ma présente situation dans vos entrevues hebdomadaires. Il vous aura, sans doute appris que, depuis le 15 Août, j'emploie le vin à titre de remède, et

même enfin pendant mon dîner, déjà remis à l'heure normale, et seulement réduit de moitié, quant à la dose de la viande ; mon déjeuner (à 10 h.) consiste encore en une assiettée de succulent potage, au lieu de ma copieuse soupe au lait. Entre ces deux repas, je ne prends (à 2 h.) qu'un peu de cordial vineux, que j'avais d'abord cherché dans le meilleur bordeaux Laffitte (à 6 fr. la bouteille) ; lequel m'a finalement paru trop faible pour être ainsi bu seul ; je l'ai définitivement réservé pour mon dîner, au taux d'un quart de verre pris après chacun de mes deux petits plats ; j'en achève ce soir la seconde bouteille, et j'essaierai demain le meilleur bordeaux blanc. Mon cordial (à 2 h.) consiste en un quart de verre d'excellent vin de la Comète, dont une grande bouteille me fut heureusement envoyée à temps par le médecin positiviste Ch. Sauria (digne ami de M. Hadery), comme fabriqué par son père, en 1811, avec les meilleurs vignobles du Jura ; quand ce cordial sera totalement bu, j'y substituerai le malaga, qui ne sert plus à ma tisane vineuse, maintenant formée d'une stricte cuillerée à café du meilleur rhum, suivant le conseil de Blainville. Tous ces vins exquis ne me feront jamais renoncer à mon usage exclusif de l'eau dans mon état normal ; au contraire, maintenant employés comme remèdes, ils me représentent le liquide universel comme l'idéal du breuvage, qui doit, à la limite, témoigner mon plein retour à la santé ; j'aspire au moment où rien d'alcoolique n'atteindra mon estomac.

Mes principales prévisions commencent à se confirmer quant au mode de résolution du gonflement du ventre, maintenant prolongé dans le tissu cellulaire du scrotum, et de celui des jambes ; le premier, d'après des selles plus fréquentes, le second suivant des abcès spontanément imminents. Néanmoins, tout cela, long et pénible, m'impose une grande patience, et beaucoup de débilité physique, qui, malgré le retour croissant des forces avec la nourriture succulente sans excitation, me rend encore difficile de rien écrire longtemps. Comme

vous l'aviez judicieusement présumé, je n'obtiendrai pas une disponibilité suffisante avant la fin de Septembre.

Vos méditations sur le tome premier de ma *Synthèse subjective* vous disposeront, à votre retour, à mieux goûter les nouvelles lumières qui déjà me viennent spontanément envers le début de mon prochain volume, surtout quant à la *Philosophie première*, que je vais directement incorporer à l'ensemble des notions les plus familières aux vrais positivistes. Cette étude vous rendra plus apte à bien diriger les trois leçons par semaine que M. Winstanley viendra vous demander, au début de Janvier, pour achever, en dix mois, le cours complet de *Logique positive*, avec la force et la concentration convenables des deux côtés. Le digne patricien futur arriva, trois jours après votre départ, poussé par le même généreux motif que M. Audiffrent, qu'il accompagna, le 17 Août, chez M. Hadery, près duquel il resta cinq jours, profondément admirateur de notre meilleur triumvir; il n'est reparti pour Londres que Jeudi dernier, après m'avoir revu deux jours, et comme notre noble Lonchampt, ainsi que M. de Ribbentrop accidentellement.

Je vous souhaite, mon bien-aimé Disciple
Fraternité, Vénération et Dévouement.

Auguste Comte.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)
Fondateur de la Religion universelle,
et premier Grand-Prêtre de l'Humanité

TABLE DES MATIÈRES

Paris-Imp. Maillet et Cie, 58, r. des Plantes (tél. 719.88)





